This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR A

a39015 01813261 6b

PROPERTY OF THE
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

PAUL ADAM

(Décembre 1862-Janvier 1920)

ŒUVRES (1)

LE TEMPS ET LA VIE

Histoire d'un Idéal à travers les Siècles

Soi Bruxelles, 1885 (Brancart). Act[t] Flammarion.
Lilie ou les feux du Sabbat, 1888 (Lib. illustrée Henri du Parc).
Essence de Soleil ou *les Puissances de l'Amour*, 1890 (Ollendorff). Act[t] Flammarion.
Le Décor ou *Jeunesse et Amour de Manuel Héricourt*, 1891 (Savine).
Princesse byzantine, 1893 (Colin).
Les Images sentimentales, 1893 (Ollendorff). Act[t] Flammarion.
Le Mystère des foules, 1895 (Ollendorff). Act[t] Flammarion.
La Bataille d'Uhde, 1897 (Ollendorff). Act[t] Flammarion.
La Force, 1899 (Ollendorff). Act[t] Flammarion.
Basilie et Sophia, illustr. 1900 (Ollendorff).
L'Enfant d'Austerlitz, 1901 (Ollendorff). Act[t] Flammarion.
[illegible], 1903 (Ollendorff). Act[t] Flammarion.
[illegible]*l de Juillet*, 1903 (Ollendorff). Act[t] Flammarion.
[illegible] *les Eunuques*, illustr. 1907 (Ollendorff).
[illegible], 1918 (Fayard). Act[t] Flammarion.
[illegible] *d'Arras*, 1920 (Flammarion).

L'ÉPOQUE

Chair molle, 1885 (épuisé).
Le Thé chez Miranda, avec Jean Moréas, 1886 (Tresse et Stock).
Les Demoiselles Goubert, av. Jean Moréas, 1886 (Tresse et Stock).
La Glèbe, 1887 (Tresse et Stock).
Robes rouges, 1891 (Kolb). Act[t] Flammarion.
Les Cœurs utiles, 1892 (Kolb). Act[t] Flammarion.
Le Vice filial, illustr. 1898 (Ollendorff). Act[t] Flammarion.
Le Comte futur, 1893 (Libr. de l'Art indépendant). Act[t] Flamm.
La Parade amoureuse, 1894 (Ollendorff). Act[t] Flammarion.
Les Cœurs nouveaux, 1896 (Ollendorff). Act[t] Flammarion.
La Force du mal, 1896 (Armand Colin).
L'Année de Clarisse, 1897 (Ollendorff).

(1) Dans cette liste les admirateurs de Paul Adam trouveront les dates de première publication de ses œuvres ainsi que les noms du premier éditeur qui les publia et de l'éditeur actuel.

Les Tentatives passionnées, 1897 (Ollend.). Act^t Flammarion.
Le Serpent noir, 1905 (Ollendorff). Act^t Flammarion.
Combats, 1905 (Ollendorff). Act^t Flammarion.
Les Lions, 1906 (Ollendorff). Act^t Flammarion.
Clarisse et l'homme heureux, 1907 (Bosc). Act^t Flammarion.
Le Troupeau de Clarisse, 1908 (Ollendorff). Act^t Flammarion.
Le Rail du Sauveur, 1908 (Lib. des Annales).
La Ville inconnue, 1911 (Ollendorff). Act^t Flammarion.
Stéphanie, 1913 (Fasquelle).

ESSAIS SUR LA VIE DES ÉLITES

Critique des Mœurs, 1897 (Ollendorff). Act^t Flammarion.
Les Lettres de Malaisie, 1898 (Revue Blanche).
Le Triomphe des Médiocres (Ollendorff). Act^t Flammarion.
Dix ans d'Art français, 1906 (Méricant).
Vues d'Amérique, 1906 (Ollendorff). Act^t Flammarion.
La Morale et l'Amour, 1907 (Méricant).
La Morale de Paris, 1907 (Ambert).
Le Nouveau Catéchisme, 1907 (Sansot).
Le Taureau de Mithra, 1907 (Sansot).
La Morale des Sports, 1907 (Albin Michel).
L'Icone et le Croissant, 1908 (Publications modernes).
Les Impérialismes et la morale des peuples, 1908 (Boivin et Cie).
La Morale de la France, 1908 (Maurice Bauche).
La Morale de l'Education, 1908 (Flammarion).
Les Disciplines de la France, 1908 (Vuibert et Nony).
Le Malaise du Monde latin, 1909 (Roger et Chernoviz).
Contre l'Aigle, 1910 (Falque).
Les Visages du Brésil, 1913 (Lafitte).

La Guerre 1914-1920

Dans l'air qui tremble, 1916 (Crès).
Les Lettres de l'Empereur, 1916 (Crès).
La Terre qui tonne, 1917 (Chapelot).
La Littérature et la Guerre, 1917 (Crès).
Reims dévastée, 1920 (Alcan).

DRAMES

L'Automne, avec Gabriel Mourey (Kolb), 1893. Act^t Flamm.
Le Cuivre, avec André Picard (Ollendorff), 1896. Act^t Flamm.
Les Byzantines, 1906.
Les Mouettes, 1907, repr. à la Comédie-Française (Ollendorff). Act^t Flammarion.
La Victoire de la vie, pensées choisies, par Jean Héritier (Sansot).

NOTRE CARTHAGE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

30 exemplaires numérotés sur papier impérial du Japon

« Du haut du dromadaire qui, devant vous, allonge son col de cygne... »
— page 382.

MADAME PAUL ADAM. PAUL ADAM.

PAUL ADAM

NOTRE CARTHAGE

Ouvrage illustré de vingt-neuf gravures hors texte
AVEC UNE CARTE

PRÉFACE DU

GÉNÉRAL MANGIN

PARIS
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, PARIS-7e

1922
Tous droits réservés

PT
1[illegible]
.A2[illegible]

Copyright 1922, by Eugène Fasquelle

CE LIVRE EST DÉDIÉ

A LA MÉMOIRE

D'AMÉDÉE WILLIAM

MERLAUD-PONTY

GOUVERNEUR GÉNÉRAL

DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

NÉ LE 4 FÉVRIER 1866, A ROCHEFORT-SUR-MER

MORT A SON POSTE

LE 13 JUIN 1915

PRÉFACE

Voici un beau livre, dense de faits, de chiffres et d'idées, avec de larges tableaux lumineux qui reposent le regard. C'est un attachant récit de voyage, une description du continent noir très largement brossée ; c'est une synthèse historique des grandes migrations dont ces latitudes ont été le théâtre ; et aussi, par moments, les vues d'avenir les plus pénétrantes.

De l'Océan Atlantique au Tchad, entre le Sahara et les forêts de la zone côtière — quinze millions de noirs sont joyeux de vivre sous la protection de la France ; par les Sémites-Tyriens de Carthage et les Judéo-Syriens de la Cyrénaïque ils ont entendu les premiers balbutiements de la civilisation méditerranéenne : Notre Carthage *est sur le Sénégal et le Niger.*

Les migrations des Hiksos, la conquête r
l'invasion des barbares dans le monde a
troubles qui ont accompagné l'établi

tianisme, enfin, l'arrivée de l'Islam, voilà les facteurs étrangers qui ont réagi plus ou moins directement sur ces peuples si divers d'origine et de langage. Puis des dominations autochtones se sont élevées, pour s'écrouler dans le sang : empire Mandingue du Mali, empire Songaï du Niger, empire Peul du Massina, empire Toucouleur sur le Sénégal et le Niger moyen — pour ne nommer que les principaux. Enfin voici les Français qui apparaissent sur la côte atlantique. Paul Adam nous montre ce galant chevalier de Boufflers, charmant Gorée et Saint-Louis de ses grâces un peu désuètes. Mais le temps marche et les hommes arrivent que sollicite la tâche héroïque : Faidherbe d'abord, puis les grands soldats organisateurs, Borgnis-Desbordes, Gallieni, Archinard, Trentinian, et c'est l'épopée soudanaise tout entière qui s'évoque : les tyrans-chasseurs d'esclaves disparaissent, la joie de l'Afrique renaît, et partout s'étend la paix française.

L'auteur en constate les bienfaisants effets, encore qu'ils soient incomplets : il nous signale la pénurie du service sanitaire, qui reste encore aujourd'hui bien au-dessous de sa tâche, faute d'organisation autant que de moyens. Mais il y voit les coutumes indigènes respectées, l'ordre qui règne et la prospérité qui commence, l'élevage et les cultuves en progrès constants par les efforts de tous.

Il nous conduit aux tams-tams du Sénégal et du Niger, où nous admirons la grâce naturelle des atti-

tudes et des costumes, dont il nous invite à protéger la tradition. Voici la flore et la faune, parallèles : le baobab et l'hippopotame, monstres tous deux, gros et lourds. Voici les nuages d'oiseaux innombrables qui obscurcissent le ciel sur les inondations du Niger. Voici Djenné, qui se dresse sur les eaux, prodige du Soudan ; Djenné, songaï, berbère, égyptienne, et un peu marocaine. Puis le lac Debbo, où le lion affamé fait entendre son terrible rugissement. Enfin Tombouctou, la Mystérieuse, seule terre tropicale où quelques visages africains gardent encore un coin de voile et ne rient pas de leurs trente-deux dents.

Paul Adam a vu l'Afrique joyeuse et guerrière ; de sa profonde voix de contralte, la griote du Fama Mademba lui a fait entendre les chants de bataille qu'elle a composés en l'honneur de nos chefs victorieux ; et pour lui les vieux guerriers ont chanté les hymnes que seuls ont le droit d'entonner ceux qui ont été blessés en combattant. Aussi l'auteur de la Ville Inconnue *n'a-t-il pas été étonné de voir cent quatre-vingt mille soldats noirs, combattre pendant la grande guerre sous les drapeaux de la France libératrice : si on l'eût écouté à temps, ils eussent été deux ou trois fois plus nombreux et fussent venus plus tôt jouer dans cette grande partie un rôle plus important encore...*

Car ce travailleur acharné, qui ne se repos[illegible] changeant de tâche, était un clairv[illegible] pensait, et le foisonnement de ses [illegible]

le cadre conventionnel de toute littérature, comme vient de le souligner son ami Camille Mauclair (1). Que les touristes, les chasseurs, les érudits, les ingénieurs de toute compétence emportent ce livre dans le voyage qu'il leur suggère en Afrique occidentale. Qu'ils partent y constater la force de l'unité française : ils reviendront avec la volonté de la servir comme l'a fait le grand citoyen et le grand artiste qui nous a quittés en nous laissant dans ces pages sa pensée dernière.

GÉNÉRAL MANGIN.

(1) Paul Adam, par Camille Mauclair (Flammarion).

NOTRE CARTHAGE

I

L'EMPIRE DE LA JOIE

C'est au clair de la lune.

Tanit, la déesse de Carthage, pénètre, de sa lumière intense, le feuillage d'un ceïba géant, dôme vert au milieu de la cité blonde et bleuâtre, pleine de farandoles et de sarabandes, d'un peuple en toges pâles.

Avec ses tambours tendus sur les demi-sphères des courges profondes, sur les deux orifices d'un tronc creusé, avec ses petites guitares monocordes, ou dicordes, ses flageolets de bambou, ses balafons à touches de bois alignées au-dessus de calebasses sonores, un orchestre de sombres musiciens, dans ses amples draperies, rythme, au centre de l'esplanade, la danse d'une Salomé noire en essor sous les ailes de sa cape bleue. L'artiste [illegible] se contourne gracieusement, les [illegible]

reins se cambrent dans les rayures du pagne étroit. Les bras arqués, les mains longues et ballantes simulent le vol de l'oiseau, puis la mimique langoureuse, audacieuse de l'amour. Et, autour, un chœur de faunesses assemblées claquent de leurs mains aux paumes roses, en psalmodiant un refrain mélancolique.

La ballerine s'exalte. Elle saute. Elle trépigne. Une seconde la rejoint. Tambours et balafons rivalisent.

Au ciel, Tanit brille plus.

Le corybante se mêle au ballet. Sa chéchia, entre les deux mitres noires, s'agite. Le gland sursaute contre le bronze de l'échine, tandis que le mime tente des exploits applaudis par cent mains de fer qui les scandent. La joie de l'Afrique écarquille les bouches. Elle crispe les pommettes luisantes sur tous ces visages camus. Elle fulgure par ces yeux de nuit brûlante. Elle resplendit sur les dentures de clarté. Telles faces de choristes rieuses se penchent entre leurs pendeloques à boules d'ambre, entre leurs cadenettes de cheveux tressés avec des piécettes d'argent et des perles rouges, entre leurs anneaux d'ivoire aux oreilles. Et les colliers pendillent, cliquettent selon l'animation des lazzis auxquels répondent les spectateurs accourus, massés là, dans leurs grands plis.

Telle est la joie qu'il faut voir en notre Soudan, toutes les nuits de lune.

De Paris à Dakar, puis à Kayes, à Tombouctou, à Gao même, ce n'est plus maintenant qu'une prome-

nade. Une simple promenade, facile aux moins audacieux des touristes et des chasseurs. Paquebots bien aménagés, trains de luxe, bateaux de fleuve complètement pourvus assurent l'aise sur les bleus de l'Atlantique, comme parmi la verdure luxuriante du Cayor et du Soudan, comme entre les rives giboyeuses du Sénégal et du Niger. Sous le vol de mille oiseaux aquatiques insoucieux des caïmans et des hippopotames voisins, là, viennent toujours boire l'antilope, la panthère, le lion.

Cette promenade coûte peu de fatigues. Elle procure, avec les plus beaux agréments, celui de coudoyer toutes vives, dans leurs cités d'argile blonde, dans leurs villages de grandes ruches fleuries, non des peuplades sauvages, mais des sociétés antiques demeurées telles qu'au temps de leur Carthage civilisatrice. Elles en conservent les mœurs, les ustensiles et les modes, les troupeaux, la cavalerie. C'est un monde antique à plusieurs visages. Ceux des époques successives où les Numides, les Juifs de Moïse pourchassés vers l'ouest africain, comme vers l'est asiatique par le Pharaon de la mer Rouge, ensuite les Tyriens d'Élissar-Didon, les Judéo-Syriens fuyant le courroux du Ptolémée Soter, les Puniques, les Romains, les Vandales, les Byzantins, les Arabes, nos Croisés mêmes, atteignirent, influencèrent les nations du nord africain, expulsèrent des rebelles. Ceux-ci vinrent à travers le Sahara, imprégn[illegible] esprit, nos Soninkè de Ghana-Oualata, [illegible] de

Podor, nos Bambara de Bammako-Mali, et nos Songaï de Tombouctou.

Ainsi les élites conquérantes introduisirent, jusqu'au Tchad, et bien naturellement, les codes, les modèles industriels, les règles de l'honneur, des principes religieux, des habitudes rustiques et militaires, des architectures, des costumes, des ornements, des armes et des outils que conservèrent, au cœur des tribus, les peuples noirs. Car les difficultés de la circulation, à travers les espaces sablonneux ou les forêts impénétrables, ont, à demi, bloqué la plupart des nations sédentaires, et maintenu leur particularisme même aux périodes où les races victorieuses instituèrent des empires comme celui d'Askia le Grand et des Songaï, à Gao, Tombouctou, Djenné. L'emprise ne durait qu'à la condition de recueillir l'impôt, et pour cela, de laisser vivre, sans les trop modifier, une fois passé le cataclysme des guerres esclavagistes, toutes coutumes et traditions assurant, aux cultivateurs comme aux artisans, la routine de leurs métiers fructueux, puis à leurs chefs comme à leurs justiciers habituels, le principe de l'autorité locale.

De ces immigrants historiques quelques millions de légataires subsistent, personnels et variés. A ces cavaliers Berbères qui galoperont sous vos yeux dans les sables du Sahel, deux javelots en main, vous appliquerez aussitôt les phrases latines de Salluste évoquant les éclaireurs de Massinissa. Vers l'abreuvoir du Sénégal, derrière son troupeau de moutons, le berger

qui s'achemine sous une chevelure bouclée et dans une tunique bleue, un bâton au poing, vous sera le David rêvant de vaincre son Goliath.

Ailleurs, les femmes Bellas, captives des Maures sémites, vous sembleront des Salammbô un peu plus sombres, mais aussi plaisantes.

Vous saluerez, dans les Ferlo, des Carthaginoises devenues Peules, chargées de mitres et de bijoux mis en faveur, jadis, par les épouses des Hamilcars qui les avaient reçus de Tyr et de Memphis.

En promenade au milieu des dames Toucouleures, vous admirerez, dans Matam, leur façon de serrer, contre leur croupe et leur ligne de jambe, le pagne même à la mode sur les stèles des impératrices égyptiennes qu'imitèrent les Juives émigrées vers la Cyrénaïque et Carthage, après le départ de Moïse et de son peuple fuyant les Thébains, puis venues derrière leurs troupeaux jusqu'aux limites du désert et jusqu'aux villes de nos Foulanké. Sur la tête des femmes foulbé, nous retrouverons aussi la coiffure en cimier faite pour le pschent des amantes chères aux Pharaons.

La poignée de la dague en forme de croix nette, un cuir de girafe exactement taillé sur le modèle des écus habituels à nos chevaliers du XIIIe siècle morts, avec saint Louis, dans les sables tunisiens, arment encore les Berbères guettant les caravanes du Sahel pour les rançonner, au nord-est de Tombouctou et de Gao.

Voilà, tout d'abord, l'attrait de l'excursion. A chaque pas, s'objectivent les souvenirs des hist

nous formèrent l'intelligence. La vie de la Méditerranée ancienne persiste, et son action sur les peuples du Niger. Les bouviers de Théocrite et de Virgile y ressuscitent parmi des guerriers à la façon d'Homère. On rencontre Mathô, Nâr-Hawas, tous les fils des sujets que Didon soumit à son entreprise, que Cléopâtre embaucha pour les grands travaux de ses temples, que les Arabes, les pirates barbaresques et les Turcs enrôlèrent afin de conquérir l'Espagne, heurter Charles Martel à Poitiers, saccager les ports chrétiens de l'Italie, de la Grèce, de la France et combattre à Lépante, après avoir, à Venise, fourni des Othello.

L'Afrique occidentale française, partout se révèle ainsi. Réservoirs des forces guerrières, le Sénégal et le Soudan procurèrent aux États de la Méditerranée une part des commbattants qu'ils lancèrent dans le midi de l'Europe, vers l'ouest de l'Asie, sous les étendards successifs de Carthage, de Rome, de Byzance, de l'Islam.

Il faut aller voir, au porche de notre Sénégal, du moins, leur descendance martiale, notre force noire.

Ce sont, en vareuses et en caleçons uniformes, de beaux soldats que la chéchia pare de son écarlate, de son gland bleu. Colossaux, le front découvert et bosselé, la lèvre dédaigneuse, les pommettes larges, dures, nos Ouolofs marchent orgueilleusement, avec, au côté, l'épée-baïonnette trop petite pour leur taille. En gaîté, le rire devant, l'œil puéril, nos Bambara se dandinent contents de se sentir trapus, musculeux, soli-

dement posés sur leurs pieds larges, et toujours prêts aux mises en garde comme aux voltes rapides de l'escrime à la baïonnette. Plus noirs, quelques Dahoméens narquois, délurés, curieux, semblent faire cas de leur esprit et de leur élégance militaire pour laquelle leurs regards vifs réclament des approbations. Fils des plus anciens civilisés en Afrique, le Soninkè se montre taciturne, pénétré de sa mission. Il boude si l'on en croit la grosseur tombante du nasolabial, la pesanteur de la bouche allant vers le menton pointu, vers le sol. Il y a les Peuls d'origine syrienne et carthaginoise, au nez droit, au teint ambré, qui portent leurs galons avec noblesse. Leurs regards obstinés scrutent l'âme d'autrui. Des Toucouleurs paradent fiers, imposants, soucieux de paraître guerriers autant que leurs ancêtres, fondateurs d'empires. D'ailleurs beaucoup de ces tirailleurs sont gentilshommes. Fils, petits-fils de chefs, et, par atavisme, habitués au commandement comme à l'indispensable obéissance, ils n'ont rien perdu de ce qui détermina jadis leurs triomphes, lorsqu'ils combattaient pour la suprématie de leurs ambitions collectives, lorsqu'ils luttaient, contre le Maure et le noir islamisé, pour la défense de leurs filles et femmes, de leurs récoltes, de leur bétail.

Aussi rien de malpropre ni de honteux dans la cité militaire. Facilement les officiers obtiennent l'entretien de ces maisonnettes rondes et blondes, couvertes d'un chaume en pointe. Le soldat les construit lui-même dans l'alignement, pour son épouse

à la coiffure artiste, pour sa marmaille brune, vivace, toute nue. La charmante enfance, depuis le bébé obèse, dolichocéphale qui titube chargé d'un crâne volumineux, jusqu'à la fillette gracile et futée qu'habille un brin de chiffon dans le trou de la cloison nasale où s'introduira plus tard une boucle d'or !

Ce petit monde est tout de joie. Joie qui frétille et gambille, qui galope et culbute, qui bataille et se relève grise de sable, les rires au soleil, les gestes en tumulte. Le climat permet à ces mômes de ne pas être enlaidis, comme les nôtres, par des jupons grotesques, des tabliers à carreaux, des bérets hideux. Point de ces monstres ahuris et morveux que nous offrent, sans pudeur, les seuils de nos fermes ; mais la plus ravissante, la plus libre et la plus folle des puérilités heureuses, celle que l'art du XVIIIe siècle nous peignit dans les trumeaux sous l'apparence d'amours à carquois et à torches. Ajoutez le comique de houppes ou de chenilles armoriales, taillées dans la mousse des cheveux, et isolées sur l'occiput de ces petits crânes ras, par dessus tant de minois toujours en éveil. Voyez ce marmot potelé, ventru comme un Bouddah. Cet autre chevauche l'échine d'une sœur maternelle qui compte neuf ou dix ans, et qui trotte allègrement pour rejoindre ses camarades au jeu. Riez de cette vierge minuscule vêtue d'un fil à perles blanches et bleues autour des reins. Avisez ce garçon plus cabriolant que le chevreau poursuivi. Suivez les écoliers crépus en sarrau court et décolleté qui se précipitent à la

Cl. P. Tacher, Saint-Louis.

« le pagne même à la mode sur les stèles des impératrices égyptiennes... » — page 5.

conquête d'une calebasse pleine sur la tête d'un fuyard agile.

Cela pour le plaisir des mères accroupies auprès de leurs maisonnettes simples, en un petit trépied de caïlcédrat, et devant une série de calebasses à rincer le linge. Sur un lit de rondins, les uns transversaux, les autres longitudinaux, et superposés, liés ensemble, le caporal repose, à l'intérieur, en grattant le boyau de sa mandoline. L'autre ménagère surveille son pot à feu, et, au-dessus, la marmite à cuire le mil du couscous auparavant écrasé par ce pilon de bois qu'une fine adolescente laisse encore retomber vers les graines, au fond d'une souche creuse, en forme de mortier.

Bambara, Ouoloves, Peules ou Toucouleures, toutes admirablement coiffées, la chevelure en mitre, en casque, en franges de tresses petites et drues, ces solides gaillardes ne chôment guère. Elles pilent le mil. Elles attisent le feu. Elles allaitent leurs bébés. Elles filent le coton tassé sur leur fine quenouille qu'inventèrent les sujettes des Pharaons au bord du Nil. Thébaïque, la mode subsiste aussi d'étroitement serrer le pagne à larges rayures autour du ventre, de la croupe, des genoux. Pour les soins du ménage, ces dames se sont débarrassées du boubou. Innocemment elles montrent le bronze lisse de leur échine élégante, de leurs bras minces, de leurs épaules arrondies, de leurs gorges, ou jeunes et superbes, ou trop flétries par la faim des nourrissons. Et c'est une liesse, une

activité sans nom, le long du boulevard sablonneux, des avenues, des rues parallèles que bordent ces maisonnettes rondes, blondes, pointues. On entrevoit les intérieurs soigneusement balayés. Des moustiquaires même révèlent, chez les sergents noirs, un goût du confort, une connaissance avertie de l'hygiène hostile aux anophèles propagateurs de la fièvre.

Cependant les plus sérieuses des ménagères ne veulent rien négliger de leur tâche aux cuisines publiques de la cité militaire. Sous le portique de « *banco* », cette sorte de pisé qui sert dans toute l'Afrique à construire maisons et palais, maintes dames, décolletées jusqu'à la taille, quelques-unes même en costume d'Ève, y décortiquent le riz. Celles-ci trient les noix de karité qui donneront le beurre végétal. Celles-là soufflent sur les braises de leurs pots à feu. D'aucunes tisonnent les grillades sur les branches flambantes que supportent de petits murs parallèles en terre.

Là, de même, la joie de l'Afrique s'épanouit, tant sur les bonnes figures de ces dames que sur celles de leurs marmots pareils au bronze des « Hercule enfant » offerts dans les musées de Rome et de Naples par l'antiquité latine. Des vierges gambadent, qui ressemblent, sauf par le nez aplati, aux nymphes d'airain exhumées de tous les Herculanums, après vingt siècles d'ensevelissement. Ce portique à piliers massifs, ces femmes nues aux attaches délicates, ces enfants potelés qui cabriolent parmi des chèvres

grises, c'est une vision de la Méditerranée virgilienne. Le pieux Énée, dans les rues de Carthage, s'amusa de pareils spectacles en allant vers l'accueil de la reine Didon. Spectacles que durent reconnaître avec surprise les frères Vivaldi, navigateurs italiens abordant au Sénégal en 1292. Et si les recrues, près de là, s'exercent aux souples mouvements de la guerre, à lancer le coup de pointe, sous l'œil d'un capitaine droit, blanc des pieds au casque, l'illusion d'une continuité parfaite entre nos souvenirs d'histoire latine et les évidences présentes n'a point à se dissiper.

II

LES DIEPPOIS DU MOYEN AGE ET NOS AÏEUX NORMANDS SUR L'ATLANTIQUE AFRICAIN

D'après un acte signé à Rouen, si l'on en croit les écrivains du XVIIe siècle qui en consultèrent les archives incendiées depuis, tels armateurs de Normandie, au mois de septembre 1365, résolurent d'équiper en commun une flotte, de fonder, sur toute la Côte occidentale, plusieurs comptoirs propres à l'échange de nos marchandises contre le poivre et l'ivoire. Car les premiers explorateurs de la côte africaine n'avaient pas menti. Ils en rapportaient assez d'or et d'argent pour rétablir les affaires de Dieppe, ravagée et incendiée par les Flamands en 1339.

Quand il salue les intenses lumières de la Mauri-

activité sans nom, le long du boulevard sablonneux, des avenues, des rues parallèles que bordent ces maisonnettes rondes, blondes, pointues. On entrevoit les intérieurs soigneusement balayés. Des moustiquaires même révèlent, chez les sergents noirs, un goût du confort, une connaissance avertie de l'hygiène hostile aux anophèles propagateurs de la fièvre.

Cependant les plus sérieuses des ménagères ne veulent rien négliger de leur tâche aux cuisines publiques de la cité militaire. Sous le portique de « *banco* », cette sorte de pisé qui sert dans toute l'Afrique à construire maisons et palais, maintes dames, décolletées jusqu'à la taille, quelques-unes même en costume d'Ève, y décortiquent le riz. Celles-ci trient les noix de karité qui donneront le beurre végétal. Celles-là soufflent sur les braises de leurs pots à feu. D'aucunes tisonnent les grillades sur les branches flambantes que supportent de petits murs parallèles en terre.

Là, de même, la joie de l'Afrique s'épanouit, tant sur les bonnes figures de ces dames que sur celles de leurs marmots pareils au bronze des « Hercule enfant » offerts dans les musées de Rome et de Naples par l'antiquité latine. Des vierges gambadent, qui ressemblent, sauf par le nez aplati, aux nymphes d'airain exhumées de tous les Herculanums, après vingt siècles d'ensevelissement. Ce portique à piliers massifs, ces femmes nues aux attaches délicates, ces enfants potelés qui cabriolent parmi des chèvres

grises, c'est une vision de la Méditerranée virgilienne. Le pieux Énée, dans les rues de Carthage, s'amusa de pareils spectacles en allant vers l'accueil de la reine Didon. Spectacles que durent reconnaître avec surprise les frères Vivaldi, navigateurs italiens abordant au Sénégal en 1292. Et si les recrues, près de là, s'exercent aux souples mouvements de la guerre, à lancer le coup de pointe, sous l'œil d'un capitaine droit, blanc des pieds au casque, l'illusion d'une continuité parfaite entre nos souvenirs d'histoire latine et les évidences présentes n'a point à se dissiper.

II

LES DIEPPOIS DU MOYEN AGE ET NOS AÏEUX NORMANDS SUR L'ATLANTIQUE AFRICAIN

D'après un acte signé à Rouen, si l'on en croit les écrivains du XVIIe siècle qui en consultèrent les archives incendiées depuis, tels armateurs de Normandie, au mois de septembre 1365, résolurent d'équiper en commun une flotte, de fonder, sur toute la Côte occidentale, plusieurs comptoirs propres à l'échange de nos marchandises contre le poivre et l'ivoire. Car les premiers explorateurs de la côte africaine n'avaient pas menti. Ils en rapportaient assez d'or et d'argent pour rétablir les affaires de Dieppe, ravagée et incendiée par les Flamands en 1339.

Quand il salue les intenses lumières de la Mauri-

activité sans nom, le long du boulevard sablonneux, des avenues, des rues parallèles que bordent ces maisonnettes rondes, blondes, pointues. On entrevoit les intérieurs soigneusement balayés. Des moustiquaires même révèlent, chez les sergents noirs, un goût du confort, une connaissance avertie de l'hygiène hostile aux anophèles propagateurs de la fièvre.

Cependant les plus sérieuses des ménagères ne veulent rien négliger de leur tâche aux cuisines publiques de la cité militaire. Sous le portique de « *banco* », cette sorte de pisé qui sert dans toute l'Afrique à construire maisons et palais, maintes dames, décolletées jusqu'à la taille, quelques-unes même en costume d'Ève, y décortiquent le riz. Celles-ci trient les noix de karité qui donneront le beurre végétal. Celles-là soufflent sur les braises de leurs pots à feu. D'aucunes tisonnent les grillades sur les branches flambantes que supportent de petits murs parallèles en terre.

Là, de même, la joie de l'Afrique s'épanouit, tant sur les bonnes figures de ces dames que sur celles de leurs marmots pareils au bronze des « Hercule enfant » offerts dans les musées de Rome et de Naples par l'antiquité latine. Des vierges gambadent, qui ressemblent, sauf par le nez aplati, aux nymphes d'airain exhumées de tous les Herculanums, après vingt siècles d'ensevelissement. Ce portique à piliers massifs, ces femmes nues aux attaches délicates, ces enfants potelés qui cabriolent parmi des chèvres

grises, c'est une vision de la Méditerranée virgilienne. Le pieux Énée, dans les rues de Carthage, s'amusa de pareils spectacles en allant vers l'accueil de la reine Didon. Spectacles que durent reconnaître avec surprise les frères Vivaldi, navigateurs italiens abordant au Sénégal en 1292. Et si les recrues, près de là, s'exercent aux souples mouvements de la guerre, à lancer le coup de pointe, sous l'œil d'un capitaine droit, blanc des pieds au casque, l'illusion d'une continuité parfaite entre nos souvenirs d'histoire latine et les évidences présentes n'a point à se dissiper.

II

LES DIEPPOIS DU MOYEN AGE ET NOS AÏEUX NORMANDS SUR L'ATLANTIQUE AFRICAIN

D'après un acte signé à Rouen, si l'on en croit les écrivains du XVIIe siècle qui en consultèrent les archives incendiées depuis, tels armateurs de Normandie, au mois de septembre 1365, résolurent d'équiper en commun une flotte, de fonder, sur toute la Côte occidentale, plusieurs comptoirs propres à l'échange de nos marchandises contre le poivre et l'ivoire. Car les premiers explorateurs de la côte africaine n'avaient pas menti. Ils en rapportaient assez d'or et d'argent pour rétablir les affaires de Dieppe, ravagée et incendiée par les Flamands en 1339.

Quand il salue les intenses lumières de la Mauri-

conquête d'une calebasse pleine sur la tête d'un fuyard agile.

Cela pour le plaisir des mères accroupies auprès de leurs maisonnettes simples, en un petit trépied de caïlcédrat, et devant une série de calebasses à rincer le linge. Sur un lit de rondins, les uns transversaux, les autres longitudinaux, et superposés, liés ensemble, le caporal repose, à l'intérieur, en grattant le boyau de sa mandoline. L'autre ménagère surveille son pot à feu, et, au-dessus, la marmite à cuire le mil du couscous auparavant écrasé par ce pilon de bois qu'une fine adolescente laisse encore retomber vers les graines, au fond d'une souche creuse, en forme de mortier.

Bambara, Ouoloves, Peules ou Toucouleures, toutes admirablement coiffées, la chevelure en mitre, en casque, en franges de tresses petites et drues, ces solides gaillardes ne chôment guère. Elles pilent le mil. Elles attisent le feu. Elles allaitent leurs bébés. Elles filent le coton tassé sur leur fine quenouille qu'inventèrent les sujettes des Pharaons au bord du Nil. Thébaïque, la mode subsiste aussi d'étroitement serrer le pagne à larges rayures autour du ventre, de la croupe, des genoux. Pour les soins du ménage, ces dames se sont débarrassées du boubou. Innocemment elles montrent le bronze lisse de leur échine élégante, de leurs bras minces, de leurs épaules arrondies, de leurs gorges, ou jeunes et superbes, ou trop flé par la faim des nourrissons. Et c'est une lie

activité sans nom, le long du boulevard sablonneux, des avenues, des rues parallèles que bordent ces maisonnettes rondes, blondes, pointues. On entrevoit les intérieurs soigneusement balayés. Des moustiquaires même révèlent, chez les sergents noirs, un goût du confort, une connaissance avertie de l'hygiène hostile aux anophèles propagateurs de la fièvre.

Cependant les plus sérieuses des ménagères ne veulent rien négliger de leur tâche aux cuisines publiques de la cité militaire. Sous le portique de « *banco* », cette sorte de pisé qui sert dans toute l'Afrique à construire maisons et palais, maintes dames, décolletées jusqu'à la taille, quelques-unes même en costume d'Ève, y décortiquent le riz. Celles-ci trient les noix de karité qui donneront le beurre végétal. Celles-là soufflent sur les braises de leurs pots à feu. D'aucunes tisonnent les grillades sur les branches flambantes que supportent de petits murs parallèles en terre.

Là, de même, la joie de l'Afrique s'épanouit, tant sur les bonnes figures de ces dames que sur celles de leurs marmots pareils au bronze des « Hercule enfant » offerts dans les musées de Rome et de Naples par l'antiquité latine. Des vierges gambadent, qui ressemblent, sauf par le nez aplati, aux nymphes d'airain exhumées de tous les Herculanums, après vingt siècles d'ensevelissement. Ce portique à piliers massifs, ces femmes nues aux attaches délicates, ces enfants potelés qui cabriolent parmi des chèvres

grises, c'est une vision de la Méditerranée virgilienne. Le pieux Énée, dans les rues de Carthage, s'amusa de pareils spectacles en allant vers l'accueil de la reine Didon. Spectacles que durent reconnaître avec surprise les frères Vivaldi, navigateurs italiens abordant au Sénégal en 1292. Et si les recrues, près de là, s'exercent aux souples mouvements de la guerre, à lancer le coup de pointe, sous l'œil d'un capitaine droit, blanc des pieds au casque, l'illusion d'une continuité parfaite entre nos souvenirs d'histoire latine et les évidences présentes n'a point à se dissiper.

II

LES DIEPPOIS DU MOYEN AGE ET NOS AÏEUX NORMANDS SUR L'ATLANTIQUE AFRICAIN

D'après un acte signé à Rouen, si l'on en croit les écrivains du XVIIe siècle qui en consultèrent les archives incendiées depuis, tels armateurs de Normandie, au mois de septembre 1365, résolurent d'équiper en commun une flotte, de fonder, sur toute la Côte occidentale, plusieurs comptoirs propres à l'échange de nos marchandises contre le poivre et l'ivoire. Car les premiers explorateurs de la côte africaine n'avaient pas menti. Ils en rapportaient assez d'or et d'argent pour rétablir les affaires de Dieppe, ravagée et incendiée par les Flamands en 1339.

Quand il salue les intenses lumières de la Mauri-

tanie jouant avec les flots, avec les falaises et les caps, un contemporain peut imaginer l'ardeur de ces espoirs anciens, et la joie normande d'installer, alors, les premières factoreries sur les îles qui émergent à l'embouchure du Sénégal, entre les bras du fleuve, ou sur la plage concave de Rufisque, avant de se fixer en Sierra Leone, de bâtir, sur la côte de Malaguete, deux bastilles, dont l'une fut nommée « Le Petit Paris », et l'autre « Le Petit Dieppe », enfin sur la côte de Guinée, en 1383, le fort de la Mine d'or.

Grâce aux enluminures illustrant les missels et les livres d'heures, on se représente bien les voiles armoriées des nefs dieppoises, leurs châteaux d'arrière, et leurs oriflammes au vent, les écus fixés en file aux bordages, la cuve de la vigie anxieuse à la pointe du mât.

Six ou sept jours, d'abord, sur le paquebot, pendant qu'il aspire l'air salubre des espaces, un touriste peut, à son aise, évoquer l'intelligente audace de nos vieux marins normands prévoyant, dès le XIVe siècle, cette importance de l'Afrique côtoyée jadis par Hannon de Carthage sur des galères à cinquante rames.

Selon le mémoire de Villault de Bellefond, et avant les Portugais mêmes, nos ancêtres auraient donc pris possession de la Côte, de son trafic. Ils y auraient beaucoup gagné. Malheureusement les guerres civiles consécutives à la folie de Charles VI, détournèrent de l'œuvre coloniale les énergies dieppoises. Dans la querelle des Armagnacs et des Bourguignons, pas-

sionnément, les ducs de Normandie entraînèrent, avec eux, les plus actifs de leurs sujets. Les marchands se ruinèrent ou moururent, léguant à des héritiers sans expérience les biens acquis des Maures aux robes bleues et aux chevelures bouclées, des Ouolofs aux toges blanches, aux membres athlétiques, aux visages de fer. Les Rouennais survivants pâtirent sous les Anglais vainqueurs dans les champs d'Azincourt, après avoir profité de nos troubles intérieurs pour envahir. Peu à peu les comptoirs d'Afrique furent délaissés sous les cocotiers des plages. Point défendus ils passèrent aux mains des Portugais alors téméraires dans ces régions. Par ailleurs, les ambitions de nos bourgeois enrichis là sollicitaient, avant tout, les titres de noblesse. Pour cela, elles reniaient, abandonnaient le négoce fauteur de cette opulence, mais preuve de roture. Des ingrats oubliaient les enchantements de la Mine, et la saveur des bananes. Bref, au xve siècle, de tout ce grand effort, il ne restait que l'obstination de quelques traitants pour apparaître au Cap-Vert, sur la Côte de l'Ivoire et sur la Côte de l'Or, afin d'acheter le peu d'ivoire, d'or, de gommes, d'esclaves échappés aux offres des Portugais, des Anglais, des Hollandais. Vers ces maîtres successifs du banc d'Arguin, de Rufisque et de Gorée, vers leurs forts bien pourvus, se hâtaient les sémites comme les conquérants noirs, avec leurs dromadaires accablés de butin, leurs captifs enfourchés à la file sous le cinglement des lanières en c[illegible]

Néanmoins des navires normands ne cessaient de prendre cargaison à Rufisque, et à Gorée, au Cap-Vert, en Guinée, surtout après 1540. Ainsi font les capitaines de la *Madeleine* (1541), de l'*Espérance* et de la *Marie* (1542), de la *Catherine* (1543), de la *Salamandre* (1549), de la *Prumerolle* (1553), etc. On importait de la quincaillerie à la Côte de l'Or, des bonnets, des chemises, les draps rouges au Congo. On rapportait de l'ivoire et du poivre long. Un vocabulaire français-guinéen fut alors rédigé, recopié en plusieurs exemplaires. On y joignit des renseignements sur les marées.

L'île de Gorée est tenue pour un entrepôt des Français, par les navigateurs, dès 1556. Deux ans plus tard, la *Gallaire* de Dieppe mouillait à l'embouchure du Sénégal, au pays où dominaient les Berbères Zenaga. Nos corsaires s'y amusaient.

Bontemps, capitaine Dieppois, enlèvera en 1628, à l'embouchure du Sénégal, deux navires anglais, dont les équipages prétendaient à la possession des îles intérieures, Bocos et Saint-Louis, où déjà nous campions annuellement.

En 1633, les marins de Richelieu trouvèrent, à Saint-Louis, une « Compagnie de Rouen ». Depuis 1626 sous la direction de Jean-Rosée, négociant d'importance, et du sieur Bulteau, elle exerçait toutes sortes de négoces, en ses abris de palissades, pendant les saisons favorables. Même elle envoya des bateaux à voile et des facteurs trafiquer sur le cours moyen du fleuve avec le peuple Toucouleur. A Rufisque, les nègres

parlèrent le français, tant ils négociaient avec nos aïeux. Le ministre joignit à ces opiniâtres de nouveaux associés : Jean Briant de Saint-Malo, et Pierre de la Haye, parisien, qui leur apportèrent le privilège royal, le monopole du commerce africain, l'appui des frégates, contre les compétiteurs. Ainsi renforcée, investie, pourvue de canons en batterie, et débarrassée de concurrences locales, l'entreprise continua jusqu'en 1664, bâtissant de solides maisons de briques à Saint-Louis, 1637, imposant la probité commerciale aux Ouolofs et aux Maures, échangeant, contre leurs gommes et leurs cuirs, du fer, des étoffes, du tafia, du miel, des miroirs, du papier.

Colbert, à cette époque, conçut la première idée fort surprenante d'un trust. Il obligea les « Normands Associés » de Saint-Louis et les « Seigneurs Propriétaires » des Antilles à transférer leurs domaines et leurs soixante-quatre parts de quinze cents livres, chacune, entre les mains de la seule « Compagnie des Indes occidentales ». Celle-ci devait surtout assurer la traite des noirs conquis, dans le Sénégal, par les Maures, les Toucouleurs et les Ouolofs, pour fournir à nos planteurs d'Amérique les ouvriers indispensables. Survinrent ensuite les vaisseaux, les troupes. D'Arguin et de Gorée, elles finirent par chasser les trafiquants de Hollande, concurrence redoutable, puis installèrent, à leur place, nos gens de Normandie experts dans les choses de la côte. Prise que ratifia le traité de Nimègue en 1678. Dès lors s'affirma la chance de nos pères

III

GORÉE, L'ILE ÉVOCATRICE ET LES AMOURS DE BOUFFLERS

Ainsi renseigné, le visiteur de notre vieux domaine africain ne tardera guère à saluer, sur la mer éblouissante, les bois massifs du Cap-Vert. On reconnaît bientôt « Les Mamelles », deux cimes de ce littoral montueux. Le vapeur ralentit devant une forêt de baobabs. Il double la pointe Manuel. Avant de stopper devant les collines de Dakar où brillent les toits roses des casernes, où se déploie la façade superbe du palais dominant la rade et la courbe de la côte, on admire une île petite, abrupte, comme posée sur les eaux, avec sa cité grise, minuscule, une cité d'estampe qu'eût gravée Nanteuil.

Dans cette île de Gorée, si modeste au ras des flots, si rocheuse, assaillie par l'écume, toute en maisons tassées derrière ses estacades, toute en ruelles de province, étroites, grimpantes, que, sur le sommet d'un roc dodu, protègent la citadelle, ses bastions de pierre grise, ses remparts d'herbe, sa batterie commandant la rade, certains de nos ancêtres préparèrent, au XVIIe et au XVIIIe siècle, l'œuvre grandiose du XIXe, celle des Faidherbe, des Archinard, des Roume et des Merlaud-Ponty.

Maintenant l'on y voit surtout la grâce des jeunes

ouoloves, des femmes sérères. Elles vont sous la mitre de leur chevelure, ou sous les franges de leurs petites tresses, avec des mines affables. Leurs figures de fer animé sourient. Les quatre angles du boubou bleuâtre que le cou traverse, pendent vers la terre devant leurs genoux, derrière leurs jarrets, volètent avec les gestes des bras minces qu'alourdissent les bracelets d'argent. Un poignet fin, sous une main renversée, supporte l'emplette mise en la paume rose. Les rayures du pagne s'appliquent exactement, selon la mode antique de l'Égypte, contre la croupe musculeuse et les jambes sveltes qui, dans le sable, se cambrent. Il y a, sous le nez camard et sensuel, le sourire éblouissant de la denture. Pleins de charme, les larges yeux bruns aux sclérotiques rosées, s'alanguissent entre des cils ombreux. Ainsi peuvent-elles séduire. Leurs aïeules le surent. Entravées dans leurs robes de Paris, des métisses en témoignent sous les panaches de chapeaux volumineux, comme les portaient, sans doute, les émules de la Grande Mademoiselle.

Voici que, de la place en pente, descendent quelques filles indigènes converties au catholicisme par l'innocence des missionnaires ; et enlaidies aussitôt. Il ne leur reste rien du costume national, pudique assez, car le boubou couvre entièrement les épaules, la poitrine et le dos, car le pagne enserre les jambes jusqu'aux chevilles. La règle sévère impose à ces néophytes un horrible peignoir à carreaux. Il les [illegible] informes, courtes, absolument grotes[illegible]

gine guère ce que la religion gagne, à faire tout d'abord ses fidèles hideuses et empotées. Combien elles doivent paraître ridicules à leurs jeunes compatriotes mitrées de foulards, et qui vont, se déhanchant, le talon hors de la sandale, balançant des bras gracieux, se nettoyant la denture avec un brin de bois pénicillé, relevant parfois, d'une caresse, le marmot à cheval sur leur échine, et qui dort, joufflu dans une étoffe serrée autour du torse maternel, nouée contre la gorge nourricière. Par les rues étroites de la petite cité normande, il est plaisant à l'extrême de faire cette rencontre de sérères mitrées qui flânent, ou de voir, autour d'une calebasse géante, dans une cour semblable à celles de la vieille province française, six artilleurs accroupis rouler le couscous en boule, et le lancer, dans leurs larges bouches, très proprement, pour la joie de leurs figures ténébreuses, de leurs yeux farceurs.

De maison en maison, que l'on musarde avec un guide érudit comme l'est M. Merlaud-Ponty, le gouverneur actuel, et l'on saura l'histoire de chaque demeure, de ceux qui l'habitèrent, en rêvant d'agrandir, par delà les mystères africains, l'empire de notre génie national. Conquérant de l'île sur les Hollandais incapables de résister aux équipages de nos onze vaisseaux, débarqués, en 1677, et qui enlevèrent le fort d'Orange dans la basse ville, puis le fort de Nassau avec ses quarante-deux canons sur le roc du Nord-Ouest, le comte d'Estrées, sous l'un de ces palmiers, estima la valeur de la place. Au nom de la Compagnie du Séné-

gal, M. Du Casse en prit possession. Il conclut, à l'abri de ces créneaux, plusieurs traités de commerce avec les princes noirs de Rufisque, de Joal et de Portodali. Ils assurèrent les nécessités du commerce. Dès que l'on connut les certitudes acquises par le traité de Nimègue, on reconstruisit les deux forts. Celui commandant l'unique grève d'atterrissage, fut appelé Vermandois. Celui sur la cime du roc fut dédié à saint Michel.

On grimpe toujours par le même chemin pour gagner cette hauteur. Le sentier difficile contourne une sorte de talus abrupt d'où plongeait le tir de l'infanterie sur les assaillants hollandais revenus plusieurs fois. Trapu, massif, un baobab à cent bras dépouillés et convulsifs surplombe l'escarpement. Il sert de ville à un peuple de grosses araignées vertes qui l'habillent finement de leurs dentelles. Au sommet, les anciennes et les nouvelles batteries occupent l'emplacement historique. Hors de leur coupole tournante, les pièces jumelles à longue portée s'allongent, prêtes à chasser, vers la haute mer, des croiseurs imprudents, et à fracasser toute escadre assez hardie pour tenter l'approche de la rade. De ce point l'on apprécie le choix de Dakar comme port et porche de notre Afrique Occidentale française. Sous les batteries très modernes de Gorée, l'acc[illegible] une flotte ennemie sera toujours extrême[illegible]. Une mobilisation générale [illegible] fait s'accomplir en un tr[illegible]

maritime étrangère réussît à s'y opposer, sans qu'elle réussît, non plus, à interrompre ni la réfection d'une escadre abritée dans la rade ou commise à son outillage complet, ni l'embarquement des bataillons sur les paquebots de transport.

Les marins de Louis XIV avaient donc élu la meilleure île de la côte pour y bastionner un appui de nos actions excentriques, et aussi un entrepôt concentrique de nos marchandises. Très rapidement, le lieu devint attirant. L'an 1682, plusieurs membres de l'Académie Royale des Sciences y firent d'importantes observations astronomiques, sur la différence des temps entre Paris et Gorée, sur le premier satellite de Jupiter, sur la longueur du pendule, sur les variations du mercure dans le baromètre, et de l'aiguille dans la boussole. Une mentalité scientifique travailla dans ces petites maisons grises à l'ombre des rares palmiers ornant les rues étroites, tandis que les traitants remontaient le cours du Sénégal jusqu'au Felou, chez les Kassonkhé.

Tout à coup, et malgré l'intelligence de La Courbe, inspecteur puis gouverneur du Sénégal, qui visita Gorée en 1686, qui fut un explorateur et un organisateur remarquable, les Anglais de la Gambie se rendirent maîtres de Saint-Louis, puis de Gorée, en février 1693. Ils y saisirent cent dents d'éléphants, le drap, la toile des magasins, soixante canons. La ville fut tellement ruinée que, reprise en automne par les Français, elle n'avait plus un abri sortable, et resta

sans gouverneur. Mais lorsque le premier grand homme de notre Afrique Occidentale, le sieur André Brüe débarqua, en 1697, avec les honneurs alloués au « Directeur de la Compagnie du Sénégal », il trouva l'établissement digne de son talent, et même une élite accumulant des trésors. C'était un temps où l'on achetait, dans l'île à Morfil du Sénégal, dix livres d'ivoire pour six sous. André Brüe, d'abord, pourvut de vingt-quatre pièces, en haut, et de vingt-huit, en bas, les positions défensives. Il les fortifia sérieusement. La ville semblait, pour l'époque, inviolable. Ses officiers se crurent d'autant plus forts pour obtenir, au mois de juin 1701, la mise en liberté d'André Brüe que le Damel du Cayor avait traîtreusement incarcéré, avec d'autres Français, lors d'une négociation à Rufisque.

Les jardins de Gorée plurent au voyageur Adanson qui goûta de leurs fruits et légumes, en 1750. Les commis lui semblèrent fort épris de vendre leurs pacotilles, de réussir leurs trafics personnels. Les deux cent trente hommes de garnison et l'artillerie, ne leur gardèrent pas ces avantages.

Pendant la guerre de Sept-Ans, Gorée fut conquise par la flotte britannique de 1758, restituée en 1763, abandonnée aux Anglais de 1780 à 1784. La Compagnie des Indes avait liquidé.

L'on avait pu y bâtir néanmoins, selon la chance des fortunes acquises. Ainsi la [illegible] Malaw, aimable pour une façade à colonnes lége[illegible] [illegible] la rue de Saint-Germain, dénommée en [illegible] du ministre qui

reforma l'armée de 1775; ainsi la place Royale et la maison célèbre par les rêves que le chevalier de Boufflers caressa en 1787, songeant, sous le toit du balcon, aux distances qui le séparaient de Madame de Sabran « dans cet admirable petit diminutif d'Ithaque ».

« Si j'avais de sublimes talents pour le paysage, écrira le chevalier de Boufflers, je t'enverrais une petite vue de Gorée. Imagine-toi un des rochers d'où l'on tire des pierres à Spa, placé sur une surface plane et qui figure comme un jambon. Au-dessus du rocher est un petit fort; au bas est une petite ville; de droite et de gauche sont des batteries aux trois quarts démolies. Les jardins sont bien entourés et bien cultivés; les maisons ne sont pas mal bâties, toutes en pierres; et la plupart ont des toits en paille, en attendant qu'on ait des planches et de la chaux pour les mettre à l'Italienne ». Fréquemment des chaloupes abordèrent cette grève exiguë. Gentilshommes à larges feutres, soldats s'appuyant sur la fourche du mousquet, Ouolofs du Cayor, Sérères de Rufisque drapés en leurs belles toges débarquèrent; et aussi les ouvriers qui construisirent des demeures simples, à la mode normande. D'abord le rez-de-chaussée fut, à l'abri de sa grille, tantôt un logis pour les esclaves destinés aux cultures des Antilles et de l'Amérique latine, tantôt un magasin pour les gommes, l'ivoire, les plumes et l'or. Les architectes ont parfois élevé un portique, et, en haut, développé quelques arcades afin de sertir les fenêtres du premier étage et

éveil sur le balcon couvert. Ailleurs le maçon a cintré le porche. Il a même bâti un escalier à double révolution, pour les traînes des dames donnant la main aux officiers. « J'offre aujourd'hui un grand bal à toutes les dames de Gorée; car ce n'est point assez de m'occuper de leurs intérêts; il faut encore songer à leurs plaisirs, » remarque Boufflers.

Il s'enfermait derrière ces portes cintrées, pour décrire sa rancœur de la belle façon. Ce qui ne l'empêcha point d'administrer au mieux, avec son « parfait » major, Blanchot de Verly, les intérêts de la colonie où prospéraient tant de personnes. D'ailleurs il l'aimait sa colonie : « Oh! mon enfant! que n'étais-tu avec moi toute la journée! Comme tu aurais joui dans une promenade que je viens de faire à la grande terre! (environs de Rufisque). Une fraîcheur délicieuse, des prés verts, des eaux limpides, des fleurs de mille couleurs, des arbres de mille formes, des oiseaux de mille espèces. Quel plaisir de retrouver une véritable campagne, et surtout de penser que je ferai pour le Roi, et peut-être même pour moi, l'acquisition d'une province superbe, cent fois plus que suffisante pour fournir aux besoins de tous les Français employés dans cette partie-ci. Je vois ce que j'avais prévu, avant mon départ de France, que c'est à Gorée que je transporterai ma demeure afin d'être plus en mesure de recevoir les ordres de la
surtout les tiens, aussitôt qu'ils seront ar
de pouvoir garder de plus gros bâtiments

grand nombre, afin d'attirer les familles françaises et accadiennes dans un pays sain et fertile, et de jeter les fondements du plus grand établissement qui aura jamais été fait hors de France. Plus de danger pour la navigation, plus de risques de famine, plus d'inquiétude sur ce climat; enfin ces choses sont telles que je te ramènerais ici sans la moindre crainte. C'est tout dire car je n'ai d'autre délicatesse que toi. »

Respectueux des règles humanitaires assemblées, par Colbert, dans le Code noir, nos commerçants échangeaient, contre un guerrier noir de bonne constitution et de caractère facile, soit deux tambours, soit cent balles de mousquet, soit quatre écharpes de taffetas à franges, soit trente aunes de calicot, soit douze rames de papier, soit un sifflet d'argent avec sa chaîne, soit une boîte de métal. Car le roi de Sine, et le Damel du Cayor, perpétuaient leur guerre. Ils vendaient leurs captifs plutôt que de les exécuter comme devant, plutôt que de les livrer aux Maures, convoyeurs impitoyables des esclaves emmenés à travers le Sahara vers le Maroc ou vers les États Barbaresques, selon l'antique coutume, par les vieux chemins numides et carthaginois. Dès 1787 le Damel du Cayor cédait les territoires de Sine et de Dakar au chevalier de Boufflers. Le tra fic augmenta. Cette aise de Gorée lui valut les can nades anglaises de 1793 et 1797, celle de 1800. I vainquit la résistance de la garnison, malgré les effo de Blanchot de Verly plus heureux à Saint-Louis Sénégal.

Saint-Louis.

— page 17.

Dakar, de terribles souffrances, auxquelles beaucoup succombèrent. Le 15 février 1817, les Anglais restituèrent enfin l'île de Gorée. Le camp de Dakar fut aussitôt évacué. »

Le jeune Mollien, fils du ministre impérial, explora le Sénégal bel et varié. Au Cayor, cet intelligent voyageur avait immédiatement observé la haine des Sénégalais pour le Maure qui pillait leurs villages, asservissait leurs familles, massacrait leurs défenseurs, depuis tant de siècles. Les idées généreuses d'affranchissement universel demeuraient au cœur des adolescents que troublaient encore les échos de la Révolution et de l'Empire libérateurs. Aussi le vœu se forma-t-il de soustraire les peuples laborieux de l'Afrique aux armées des conquérants esclavagistes. Ainsi l'avait voulu le Directoire lorsque l'officier de la République Une et Indivisible, Blanchot de Verly, dut annoncer les Droits de l'homme aux Africains, et leur apprendre « à quelle dignité les élèverait l'usage de la Liberté ». Dans le Fouta-Djallon, alpestre et boisé, Mollien comprit la valeur de cet espoir, en admirant le beau pays de Timbo, la mosquée, les forts, le palais de l'almamy, les mille chevaux des guerriers, leurs nobles costumes et leurs superbes attitudes, les objets de leurs artisans, les jardins de papayers, de bananiers ombrageant de si jolies demeures.

Durant son extraordinaire voyage à Djenné, à Tombouctou, puis de Tombouctou à Fez, par le Sahara mauritanien, René Caillié recueillit 1827-28 toutes

les indications pouvant confirmer nos pères dans cette foi. Ce fut l'origine de la politique suivie pendant trois quarts de siècle, sur le Sénégal, sur le Niger, autour du Tchad.

Idée qui nous fit affranchir, au prix d'exploits sans pareils dans l'histoire de Rome ou de Sparte même, dix à quinze millions d'hommes vraiment civilisés, habiles dans les métiers de l'artisan, du pasteur, du pêcheur, du planteur. Aujourd'hui très reconnaissants, ils en témoignent par l'héroïsme quotidien de leurs guerriers devenus, sous notre drapeau, depuis 1857, ces tirailleurs légendaires pour leur invraisemblable courage et leur sens inouï de l'honneur.

Ces soldats dont les ancêtres combattirent sans doute avec les armées d'Hamilcar et d'Annibal, dans les rangs des mercenaires puniques, entre les escadrons de Jugurtha et de Massinissa, puis sous la louve romaine et sous les croix byzantines, nous leur devons cet empire africain, les ressources qui permirent d'édifier une ville comme Dakar.

Indiqué par Pinet-Laprade, comme le seul point de la côte occidentale, entre le cap Spartel et le Gabon, où, rompus par les promontoires granitiques du Cap-Vert, la triple volute de la barre africaine et les mouvements des sables permettent l'existence d'un port, Dakar, en 1863, commença de naître. Longtemps ce ne fut qu'un village de pêcheurs nègres, un camp de matelots et de mercantis, une sorte de faubourg [illegible] neux palissadé avec les douves de barils auto[illegible]nes

pitoyables. De cet amas, M. Merlaud-Ponty, fit surgir la ville présente. Il outilla le port à l'exemple des meilleurs. Les casernes furent bâties savamment d'après les règles de la parfaite hygiène. Des avenues ombragées, des quartiers rectilignes et roses s'allongent jusqu'au Palais du Gouvernement qui décorerait, à merveille, un bel endroit de Paris, voire les Champs-Élysées ou l'Avenue du Bois. Des grilles presque semblables, par le style, à celles qui ferment notre Parc-Monceau protègent le jardin de pelouses et de massifs dessinés en courbes élégantes. L'art français triomphe dans cette architecture aérée, monumentale cependant, debout sur un perron majestueux. Situé en haut de la ville, c'est un symbole opportun de la grandeur nationale.

Fidèlement un poste de canonniers indigènes le garde. Si fidèlement que la sentinelle, un soir, ignorant la sortie du gouverneur, refusa de laisser rentrer M. Merlaud-Ponty, et, de la baïonnette, menaça les poitrines. Ainsi se renouvelle l'anecdote populaire de Napoléon arrêté par le conscrit en faction. Pour nos Africains, du reste, M. Merlaud-Ponty semble une sorte de démiurge organisateur dont ils prisent fort les indiscutables mérites. Au long du Sénégal et du Niger, il n'est guère lieu où l'on n'aime, officiers comme administrateurs, à susciter le souvenir de son courage militaire, de son adresse politique. Vertus qui le firent, en moins de quarante-huit heures, ébranler par son entrain d'assaillant, la confiance de nombreux

ennemis retranchés derrière les murs de Djenné, puis le lendemain, et, malgré sa blessure fraîche, persuader les défenseurs d'ouvrir la ville aux soldats de la civilisation et de la paix françaises. Cet exploit de force et d'adresse unies caractérise l'esprit du Gouverneur, de l'élite qu'il inspire. En lui, elle a foi. Ses dévouements, elle les lui voue. Dans les bureaux de Dakar, comme dans les sables de Tombouctou, elle sait qu'elle peine et risque pour une idée forte. Si nous maintenons la paix entre quinze millions d'hommes, races jadis irréconciliables, et d'aucunes belliqueuses, esclavagistes, cruelles et ravageuses, c'est que le prestige de l'arbitre put conseiller des solutions immédiatement admises et même des sanctions subies sans trop de murmures. Dans les salles du Palais, comme au milieu du camp, cet homme trapu, solide et brun autant qu'un légionnaire romain, semble un chef digne de ceux qui le secondent avec ferveur. Légataire des Faidherbe, des Archinard, des Roume, de leur intelligence synthétique et de leur action créatrice, il aime, parcourant les avenues de la ville jaillie à son geste, décrire les périodes historiques de notre lutte sur cette patrie de la lumière puissante, souvent ennemie.

Figure très fine et haute taille, la cravate de commandeur au cou, un héros de notre histoire africaine, le général Bonnier, forme ici les troupes sénégalaises qui manœuvrèrent au Maroc, sous les ordres des généraux Lyautey, Mangin, Gouraud. En grande partie, la France doit les résultats de ces marches opiniâtres

et victorieuses à l'entraînement de nos Bambara, de nos Toucouleurs, de nos Soninkè qu'instruisirent les lieutenants et les capitaines dociles aux instructions du général Bonnier.

Cette phalange de jeunes chevaliers, comment ne pas l'admirer avec émotion? Armés de blanc, comme pour la légende, ils furent presque tous au feu. Demain ils s'en iront à deux, et même à un, régir les destinées de tel pays où vivent soixante mille pasteurs et planteurs, leurs familles, leur bétail. Soixante mille Soudanais épars sur des surfaces égales à une Provence, à un Dauphiné. Soixante mille personnes et plus, dont il faut, avec une quarantaine de tirailleurs, protéger les biens toujours convoités par l'appétit de quelques tribus nomades, sans moyen d'existence si elles ne pillent, si elles n'asservissent, si elles n'épouvantent, par des meurtres, la résistance de nos protégés, cultivateurs et artisans.

A toute heure, dans ces cafés sans luxe, largement ouverts, dans ces auberges spacieuses et simples, dans ces bureaux superposés, se rencontrent ceux qui sont revenus de France pour accomplir ces nobles tâches, celles aussi de faire les routes au long des pistes foulées dans la brousse rôtie, puis d'établir les marchés autour des puits lointains, et de fixer de justes mercuriales pour les vendeurs de bétail à bosse, pour les acheteurs de sel en planche. On apprend là quelles tribus ennemies il faudra concilier, et comment obvier à leurs alliances futures, dangereuses pour les

travailleurs des villages aux toits pointus et aux greniers pleins. Rendre la justice en appel suprême; enrayer les épidémies infantiles; enseigner l'art du jardin potager; bâtir les forts, les camps, les postes; assurer la navigation à des exportateurs sur les fleuves et les rivières; prévoir encore mille maux publics et les façons d'y remédier : c'est pour cela que se renseignent ces jeunes gens arrivés de Saint-Cyr et de Fontainebleau sous un uniforme neuf que parent les ancres d'or. A Dakar se rembarquent la plupart des administrateurs qui vont chercher en France, après les deux ans de séjour réglementaire, du repos et des soins utiles à leurs fatigues, à leurs blessures. Aussi les rues sont elles animées depuis le port et ses quais jusqu'aux collines des casernes.

Charrettes anglaises bien attelées, victorias suivant leurs trotteurs, emmènent les femmes en blanc des officiers, des fonctionnaires, des importateurs, des courtiers, vers les maisons longues, roses et basses, que des persiennes aèrent. Maints cavaliers brunis, barbus, s'avancent sous les arbres bordant la belle largeur des boulevards. Dans les factoreries installées comme nos bazars de la métropole, entrent, à la file, des femmes du Cayor mitrées par le madras polychrome. Certaines portent, dans leurs mains gracieusement renversées, les premières emplettes du matin. A ces narines épaisses et sensuelles plaisent les parfums des fioles et des boîtes imagées. En ces yeux langoureux le plaisir s'insinue avec l'aspect des étoffes à ra-

pour les pagnes, des bijoux fabriqués en Europe, d'après les modèles africains, fort exactement. Aux « *Galeries Sénégalaises* », dans la fraîcheur de trois autres magasins, les Françaises se munissent des choses arrivées par le dernier paquebot. Aux comptoirs, aux casiers des murs, parmi les grappes d'objets pendus, sous les vitrines, on trouve tout; et aussi bien qu'à Marseille ou à Bordeaux. A peine débarquée, une parisienne peut même s'étonner là d'une « occasion » qui la ravit, qui la pare à son gré, contre son attente. Il en sera de même à Saint-Louis, à Kayes, à Bammako, à Tombouctou, à Konakry. Courageusement les employés des grandes maisons s'établissent au loin dès qu'un poste se fonde en sécurité relative. Ici le pharmacien, la modiste, la couturière reçoivent, dans leurs spacieuses boutiques, où tournent les ventilateurs électriques, une clientèle noire et blanche, pareillement affairée.

Au dehors, les cyclistes se faufilent parmi des nègres en complet d'Europe, et chaussés de jaune; grotesques amusants. Pierrots et pierrettes de France se saluent gaîment, se complimentent à l'ombre des palmes débordant des jardins. Telles dames ouoloves si dédaigneuses parmi les pointes ballantes de leurs boubous bleus, traînent, le ventre en avant, des babouches au bout de leurs fines jambes à lourds anneaux de métal.

En toges et culottes blanches, en tuniques bleues beaucoup d'indigènes marchent par trois, traitant de leurs intérêts agricoles. D'autres semblent prier

« D'autres semblent prier accroupis

accroupis contre les murs bas d'un tombeau musulman qu'un vieil arbre recouvre de son feuillage verni. Le marabout a son turban autour du fez, sa robe bleue, ses amulettes de cuir pendues en grappe contre sa poitrine, avec ses calepins brodés, sa bourse à franges de couleurs, sa blague à tabac mi-partie. Les chanteuses du café-concert minaudent sous leurs ombrelles. Une escouade sénégalaise en uniforme beige marque le pas à côté de son caporal qui escorte une voiture de subsistances. Le mulet rétif enlève au bout du mors le solide conducteur bambara dont les muscles gonflent sous l'étoffe amincie. Et ce monde grimpe vers le marché.

Là sont agenouillées, en une masse jasante, tant de femmes indigènes derrière leurs noix de karité, leurs tomates en tas, leurs charbons de bois en petits faisceaux, leurs poules piaillantes, leurs œufs dans la calebasse, leurs régimes de bananes, leurs poissons et leurs crabes. Minces échines de bronze qui se penchent ou se raidissent. Coiffures, en mitres, en cimiers, en cadenettes qui se redressent ou s'inclinent. Bras longs et fins à mains osseuses qui se tendent. Sourires de clarté qui resplendissent et s'éteignent. Grands yeux tendres qui brasillent entre les cils épais. Croupes et jambes qui se cambrent en pagnes bigarrés. Torses nus et mamelus qui luisent dans l'ombre du toit. Un flâneur orné d'une calotte de velours amarante à feuilles d'or salue des cavaliers sur la haute selle de cuir jaune et rouge. Des gentilshommes campagnards en tunique de Christ sous

des chapeaux coniques finement tressés, vont, le glaive pendu à l'épaule dans son fourreau de cuir à reliefs. Ils n'en imposent point à des commères joufflues, hardies, enturbannées de madras, et qui se font les dents, avec la baguette pénicillée, sans cesse. Fantômes au soleil, voici les squelettes de vieilles si réduites dans le flasque parchemin de leur peau. Une toison grise moisit sur le crâne oblong. Elles roulent des yeux blancs. Il y a de grandes filles bavardes. Apparemment naïves et douces, elles versent, patientes, les graines dans un tamis. Le bleu des boubous féminins et des tuniques masculines, le brun des visages camus, des bras et des torses sont les deux couleurs dominantes au soleil que filtrent les feuillages en dômes et les persiennes de la halle obscure.

Grâce à l'aide reconnaissante de ce peuple, furent alignées les maisons et la ville au bord des chaussées rougeâtres. La principale monte vers les grilles et les jardins du Palais, vers ses trois étages d'arcades et de galeries, entourant les salles à colonnes blanches, le luxe sobre, limpide et net des pièces où s'élaborent tant de pensées, les séries de larges appartements ayant vue sur les espaces de la mer. Du haut de ces galeries sonores et dallées, on mesure l'œuvre si rapidement issue des sables et des basaltes. A quelques cabanes et hangars, par la magie de l'intelligence créatrice, s'est jointe une cité de villas coquettes, de toits rouges, de parterres en fleurs, d'avenues rectilignes; une ville de places boisées, de boulevards populeux.

Les magasins sont achalandés. Des tavernes pleines, les causeurs débordent sur les trottoirs. Et le génie des organisateurs a tracé les boulevards futurs entre les terrains montueux de l'est, entre les faubourgs persistants. Déjà la pioche des terrassiers noirs y creuse les fondations du quartier neuf. Il réunira les collines de casernes, où loge l'infanterie coloniale, à la vallée des administrateurs, du marché, à la gare et au port, à ses parcs de houille, à ses digues, à ses bassins, à ses entrepôts, à cet Atlantique scintillant sous l'île de Gorée.

En rade, les pontons charbonniers supportent les hautes charpentes métalliques des appareils à déverser la houille dans les flancs des paquebots italiens, les plus luxueux du monde. Dans le port de Dakar, 300 000 tonnes de charbon sont annuellement absorbées par un millier de vapeurs en escale. Avant de s'élancer vers l'Amérique brésilienne ou vers les golfes de la Méditerranée, ils accostent à Dakar seul port en eau profonde, seul port exempté de la barre qui déferle partout ailleurs depuis le cap Spartel jusqu'au Gabon, et empêche les débarquements. Cela seul annonce l'avenir de la ville et son indubitable prospérité. Le bassin de radoub, construit selon les meilleures données de la science, peut recevoir deux navires à la fois, ou un grand cuirassé. Dans cette cale longue de 200 mètres, on réparerait, sans peine, les bâti[illegible] d'une escadre recueillie après un combat [illegible] portes de l'écluse sont d'énormes caisso[illegible]

remplit d'eau pour fermer, que l'on vide pour ouvrir. L'une de ces deux portes, alors munie d'une étrave en Europe, fut remorquée par un vapeur, perdue en mer, retrouvée devant Mogador, amenée jusqu'à Dakar, au quai de l'arsenal. Les machines aspirantes agissent dans un bâtiment voisin pour, en trois heures, extraire l'eau du bassin, et mettre le navire à sec. La cheminée d'usine est de ciment armé. Non loin de là se dresse la tour métallique de la télégraphie sans fil. Il y a d'intéressantes maisons de style égyptien, mauresque et soudanais pour les bureaux de la marine qui règlent un mouvement annuel de quatre millions six cent mille tonneaux, pour les logis des officiers. Ce port a coûté quinze millions à l'État.

Lorsque le chemin de fer trans-marocain roulera, ses voyageurs partis de Londres ou de Paris, ayant traversé l'Espagne jusqu'à Cadix, puis le détroit de Gibraltar, et suivi, plus ou moins, la côte atlantique, de Tanger à Dakar, gagneront, en quatre ou cinq jours de mer, le Pernambouc de l'Amérique Latine. Voilà le précieux, le sûr avenir.

Rien ne manque à Dakar de ce qui rend agréable la vie de nos préfectures. Vers le soir, le cinéma enthousiasme les indigènes assez malins pour comprendre à merveille les vaudevilles agencés, photographiés selon un texte d'esprit parisien. Mieux encore. Un théâtre abrite, au passage, les rôles des troupes lyriques et dramatiques en route, pour une démonstration de leurs talents, vers l'Amérique du Sud,

font escale à Dakar. Conçues avec art, rue de la Paix ou Place Vendôme, de prestigieuses toilettes habillent les femmes et les filles des administrateurs, des officiers, ces soirs de gala. Heures de politesse française et parfaite. Elle apparaît, de même, les nuits de réception au Palais du Gouvernement. Les uniformes des civilisateurs brillent sous les lustres, parmi tant de fées en cortège sous les galeries, le long des arcades où le ciel africain brille, où luit la Tanit carthaginoise, pure et resplendissante qu'adorent, au loin, les tambours, les guitares, les balafons, les danses puniques, là-bas, dans la ville de cases blondes, de chaumes pointus, derrière les dunes, par delà les toits rouges des avenues européennes.

Tel est le prodige de cette ville surgie à la pointe du Cap-Vert, selon le rêve de nos aïeux naviguant sur les nefs dieppoises, de ceux que commandèrent leurs capitaines ligueurs, mousquetaires ou marquis, de ceux qu'entraîna le drapeau tricolore de nos deux Empereurs et de nos trois Républiques. Rêve complètement achevé par l'opiniâtre labeur de ce temps.

Qui se souvient encore du vieux Dakar et de ses chaumières éparses, enlisées à demi dans le sable ? Qui se souvient de ses palissades construites avec les douves des barils (il en subsiste dans les ruelles) ? Qui se souvient de ses auberges branlantes, de ses pêcheurs nègres tout nus ? Quelques années passèrent. Une capitale fut édifiée qu'illumine la foudre captive. Vingt-cinq mille indigènes, [illegible] mille Fr[illegible]

s'y coudoient. Un port fut savamment aménagé où, déjà, s'arrêtaient plus de mille paquebots, en 1912. Les exportations augmentent sans cesse. Une force redoutable fut créée que nos ennemis respecteront. Se montre-t-il ailleurs plus évident, le génie de la France moderne ?

V

LA FERTILE BEAUTÉ DU CAYOR

A quelque distance de la côte atlantique, et parallèment, jusqu'à l'embouchure du Sénégal, jusqu'au vieux Saint-Louis de la Compagnie rouennaise et dieppoise, la locomotive glisse sur le rail, depuis 1885.

Accoudé sur le balcon, à l'arrière d'un wagon commode pourvu du confort entier, le touriste, d'abord, entre Dakar et Rufisque, franchit des espaces verts et roux, de l'ouest à l'est, au bord du golfe. L'express court à l'ombre d'arbres touffus. Il traverse bientôt une admirable région de baobabs. Poussés à distance les uns des autres, ils ressemblent étrangement, par leur forme et leur derme, par l'énormité de leurs troncs, aux jambes de mammouths légendaires. Entre le règne végétal et le règne animal, il y a, sous les tropiques, de ces parités singulières. Le baobab est une caractéristique des paysages africains. Court et gros d'aspect, il étale, à la cime, peu de branches contournées. Des ramilles que termine un bouquet de

feuilles dures, pend un fil droit au bout duquel pèse, le « pain de singe ». Colonnade parmi la brousse fauve, ces arbres sertissent, de leurs feuillages, l'azur éblouissant du ciel. Ils tamisent ses rayons d'or chaud. Au pied, les hommes minuscules, taillent l'écorce pour en séparer la fibre textile. Ils ne dépassent pas de beaucoup l'importance des fourmis. D'ailleurs les termitières voisines équivalent souvent à la taille ordinaire des cases. Celles-ci, ruches blondes, plaisent, infiniment, groupées en villages idylliques, recouvertes de plantes grimpantes aux feuilles larges comme celles du tabac. Feuilles de calebassiers dont les courges jaunes, vaisselle future, s'épanouissent contre le mur de banco et le toit de chaume. Au milieu de ces bourgs enguirlandés, les manteaux des promeneurs se gonflent, bleus, sous l'effort de la brise. Ils flottent autour de paysans athlétiques, de femmes souples, mitrées, plus petites que les tiges de mil. Vert et dru autant que notre blé dans les plus riches de nos campagnes, il élève ses épis copieux à deux et trois mètres du sol. Cette richesse compte certainement parmi les causes de la joie exubérante. Au sifflet du train, les villageois accourent.

C'est un vol de corps noirs entre des ailes de guinée bleue. C'est une gesticulation amicale. C'est une clarté de dentures riantes au milieu des figures écarquillées. La marmaille galope, bondit, piaille, acclame [illegible] ses houppes et ses chenilles de cheveux. [illegible] troussent pour mieux courir. Leur [illegible] sent échappées du madras en tiare [illegible]

adaptés à leur taille, des gamins riches se démènent semblables à de petits diacres en dalmatiques légères. Leurs épaules, joliment rondes, sortent de l'échancrure déplacée. Les bouvières quittent leurs vaches à longues cornes qui continuent à ruminer selon leur sagesse en pelage gris.

Quelle joie eussent connue les Jean-Jacques Rousseau, les Bernardin de Saint-Pierre, à contempler le bonheur de ces villageois, de ces jeunes pasteurs! Il semble que cette Afrique ait été faite pour justifier le rêve de Trianon. A vrai dire, elle ne le justifie que depuis le jour récent où nos soldats, nos officiers, nos administrateurs ont organisé la protection des bergères en chassant les bandes esclavagistes qui, tous les trois ou quatre ans, revenaient ici, et ailleurs, vider les silos remplis dans l'intervalle, emmener les femmes et les filles après avoir tué les possesseurs, les époux, les pères récalcitrants. Ainsi fallut-il, dès 1855, chasser les Maures Trarza de la rive gauche du Sénégal où ils saccageaient et tuaient; puis, en 1861, combattre le Damel du Cayor qui vendait aux Maures et aux Peuls du Fouta ses sujets, afin de maintenir, sur un bon pied, le train de sa cour.

Hélas! pour que le villageois danse en paix, content de ses fruits et de son laitage, de son chaume fleuri, de sa famille prospère, il faut qu'au loin des armées civilisatrices veillent et circulent, que des impôts les soldent, que des administrateurs organisent et perçoivent, que des exportateurs distribuent au

« Torses nus et ma

paysan la monnaie de ses contributions reçue en échange des cuirs, des arachides, du bétail, du coprah, de l'indigo, et qu'enfin, au delà des mers, une industrie acquière ces choses pour les transformer en marchandises vendables à des peuples différents, rivaux avides, belliqueux.

Ces arachides (cent cinquante mille tonnes) et ces produits dont l'exportation fait la richesse budgétaire de l'Afrique Occidentale française, arrivent, très nombreux, à la gare de Rufisque. Elle est de briques et de fer peint en gris, claire, bruyante ; car une population, aux couleurs bien drapées sur de belles statures, l'emplit à l'heure des passages. Là, comme les arachides amoncelées en *seccos*, tous les produits agricoles de la Casamance, du Sine et du Saloum s'accumulent. Au même endroit, vers la fin du XVIIe siècle, le Damel livrait aux traitants de la colonie vingt de ses sujets, les meilleurs esclaves de l'Afrique, en échange d'un lit, et aussi d'une barre de fer pour le transport de chacun jusqu'à Gorée. Les gravures du temps montrent une plage circulaire, devant un bois de gommiers et de palmiers, avec beaucoup de pêcheurs en pagne tirant, hors de la mer, leurs filets alourdis. Derrière, un bourg de cases pointues semble enclos par une palissade que des portiques ouvrent, de distance à distance. A gauche, la Rivière Fraîche, le Rio Fresco des Portugais, se jette aux flots clapotants. Parmi les trois cents maisons, il y avait dans le bourg, « la loge française », l'habitation de la « Signora Catelina », et, tout en

avant, sur un récif herbeux, la demeure de l'alcade (el cadi), simple hangar béant, indigne du fonctionnaire et juge alors commis à la perception du droit d'ancrage. Il conversait en langue portugaise. Les nègres buvaient le vin de palme en mangeant leur poisson très faisandé. Leurs troupeaux étaient nombreux. La chaleur semblait insupportable, en décembre même. Maintenant, la température agrée dès octobre. On chiffre là trente millions de francs pour les échanges annuels. Huit mille Africains y aident cent cinquante Français. Si les jeunes filles n'ont plus de petites planches nouées à leurs cheveux, si elles n'offrent plus l'amour dans la rue aux étrangers, elles soignent aussi bien leurs poules et leurs pintades, leurs chèvres et leurs vaches autour de ce quartier net, rectiligne, où retentissent les wagonnets que des manœuvres poussent sur les rails des boulevards ombragés. Rufisque est une ville modèle, sans octroi, sans épidémies, sans quartiers pauvres. Elle doit cette santé au commerce des arachides sénégalaises qui furent vendues quarante-deux millions, en 1912, aux exportateurs. Elles nourrissent tout le trafic du chemin de fer sur 265 kilomètres, et nécessitent l'usage de quatorze trains, par jour, au moment des récoltes, de leur transport. On construit un troisième wharf dans le port de Rufisque pour les embarquer.

Tout le long de la ligne on aperçoit, rieuses et gambadantes, mille faunesses parmi la marmaille saupoudrée de sable. D'aucunes, sveltes statues de fer

le torse nu et la croupe étroitement serrée dans les rayures du pagne, vendent aux stations, devant le marchepied, leurs morceaux de cannes à sucre que les voyageurs indigènes aiment croquer. Ils les choisissent allongeant, hors des étoffes, leurs bras musculeux couleur de bronze ou d'ambre. Dans les grandes calebasses offertes, le lait mousse. Entre la calotte blanche et l'ample manteau blanc, l'affable sourire des Sérères est presque féminin par sa tendresse, bien qu'il crispe leurs grosses pommettes, qu'il écarquille leurs lèvres gercées, qu'il dilate leurs narines épaisses. Dans les gares, les commis noirs escaladent, dégringolent les escaliers de fer, un registre dans les bras, le porte-plume aux dents, la casquette d'uniforme sur l'oreille. Accroupis en une sorte de motocyclette à quatre roues, d'autres glissent le long des rails pour les inspecter, avec une assurance de vieux « cheminots » métropolitains. Au reste, en trois mois d'apprentissage, ou quatre, un Ouolof, un Bambara deviennent mécaniciens de locomotives. Jamais, par leur faute, un accident n'advient. Intelligence témoignée avec évidence par la culture du mil, par l'élevage du bétail, par les œuvres des artisans sérères.

Quand on a constaté l'impéritie générale des nègres ruraux ou citadins dans l'Amérique du Nord, puis la nonchalance béate de ceux qui sont rete
des forêts dans l'Amérique du S
agronomique a de quoi surprend
les nègres réduits en servitude, i

tenaient seulement aux races inférieures d'Afrique ? Ceux de la Guinée particulièrement étaient fort demandés aux Antilles. Nos aïeux embarquèrent six mille de ces pauvres gens l'année 1775, au seul comptoir de Juda.

Cette supériorité des peuples vainqueurs n'est point d'aujourd'hui. Les voyageurs du XVIIe et du XVIIIe siècle ont, avant nous, admiré le bétail des Ouolofs, le riz et le maïs des Sérères. André Brüe fut émerveillé, pendant tout son voyage de 1697, au Cayor. Comment aujourd'hui l'être moins dès que l'on observe le fonctionnement de la mutualité agricole, au Sénégal comme au Soudan, et le système d'acheter les semences en commun, et l'assistance publique nourrissant, hébergeant les fils prodigues du pays, à leur retour ? Que nos paysans restent loin de cette sagesse fraternelle ! Et quelles leçons il leur siéra de prendre en ces villages enguirlandés pleins de marmaille joyeuse, de belles adolescentes mitrées, de pasteurs joufflus et robustes derrière leurs troupeaux modèles; *si nos usuriers ne ruinent pas trop de ces ingénus.*

Néanmoins tels champs, qui pourraient être fertiles, demeurent abandonnés aux termites. Ils y construisent leurs abbayes de glaise. Greniers jadis utiles aux humains. Dans les années de guerre, de rapts, de pillages, et d'incendies, les vieilles des bourgs en cendres allèrent souvent recueillir les fragments de maïs et de mil engrangés par la prévoyance des insectes.

Pour l'heure, c'est l'apparence de toute la prospé-

rité. Les dames sérères de Thiès se pavanent en étoffes neuves, en mitres de soie noire, une boucle d'or parant leur cloison nasale. Des anneaux d'argent et des fils de corail chargent la finesse des chevilles. Des bracelets s'accumulent sur les poignets; preuves de la chance maritale. Presque géants et la tête massive, les épaules larges, des époux arborent un air d'orgueil brutal comme il sied aux maîtres du Cayor, à ceux qui surent, depuis tant de siècles, rompre toujours le joug des Maures et secouer les dominations provisoires. Ils portent le « boubou » à la façon des Romains drapant leur toge. Les enfants obèses eux-mêmes refusent de sourire à l'inconnu. Ils méprisent cette indiscrétion. De la colère franche s'oppose au dessein du photographe qui, de son objectif, vise les passants. Il y a là, pourtant, l'affluence d'une gare importante. On embarque, on débarque maints colis postaux. De jeunes personnes en pagne bigarré reçoivent, de l'équipe bleue, leurs corbeilles de poissons et leurs caisses de parfumerie, les marchandises venues de Dakar, de France.

Pasteurs, soldats, gardes civils ou gentilshommes campagnards, les indigènes apprécient à souhait ces avantages et les agréments du transport par le rail. On les voit s'empiler avec joie sur les trucks. Chacun s'y couche avec ses paquets, ses calebasses, [illegible] ses épouses multicolores, ses marmo[illegible] ses jeux de cartes. Souvent un b[illegible] touché cinq francs de salaire [illegible]

réclame un billet de ce prix, sans vouloir connaître le nom du point où il faudra descendre. Il lui suffit de voyager quelque peu, une cigarette aux lèvres, dans la campagne, en s'y plaisant. A pied, sans fatigue, il reviendra, très attentif au son de sa petite guitare monocorde, faite d'une membrane tendue sur une calebasse avec un manche de bois cru.

Admirez ce goût sentimental et poétique du déplacement qui donne tant de voyageurs aux trains. Il n'en fut pas toujours ainsi. Pour l'établissement de la ligne télégraphique entre Dakar et St-Louis, trois colonnes durent parcourir le Cayor, vaincre les cavaleries des Damels successifs, Macodou et Lat-Dior, de 1861 à 1863. En dépit des traités, celui-ci s'était, en 1869, allié avec le marabout du Toro, Ahmadou Cheikou, avec ses fanatiques de la confrérie Tidjania, leur avait ouvert son royaume, puis déçu, s'était rallié à notre drapeau en 1882. Lat-Dior refusa, malgré ses engagements écrits, de laisser les travailleurs aplanir la voie. Il y eut guerre; et qui dura, compliquée de luttes intestines entre les différents princes du Cayor, du Toro, du Baol, tour à tour nos amis ou nos ennemis, les plus faibles se joignant à nos armes, les plus forts essayant de nous exclure. La ligne fut construite au milieu de ces algarades. Les nécessités de l'importation assurent maintenant un beau trafic. Elle fut [illegible] le Sénégal, de quatre-vingt-trois millions en [illegible] dont quarante-six millions de marchandises [illegible] çaises; et le Sénégal paya une grosse part des soi

douze millions pour les arrivages du premier semestre 1913. Quoi qu'en disent les sceptiques de Paris affirmant la prédominance des négoces étrangers dans nos colonies.

Joignez encore le mouvement d'exportation relatif aux arachides pour cinquante millions, au caoutchouc pour cinq millions, aux gommes pour un million et demi, à l'or de Galam pour 544 330 francs, en 1908, et 166 785 francs, en 1910, aux palmistes, aux animaux vivants, aux laines, etc.; et l'on s'imaginera facilement quel avenir semble promis aux administrateurs de nos rails africains. Les exportateurs de 1912 ont reçu 118 500 000 francs.

Au Sénégal seulement, les douaniers perçurent un revenu de 3 819 623 francs en 1900, et de 8 057 794 francs en 1911. Ceux du Dahomey, aux mêmes dates, encaissèrent 2 648 293 francs et 7 192 992 francs; ceux de la Côte d'Ivoire, 1 763 560 francs et 4 328 976 francs; ceux de la Guinée, 1 582 017 francs et 3 696 714 francs; ceux du Soudan, 763 765 francs en 1911. En somme, l'Afrique Occidentale française a perçu 23 940 241 francs cette année-là pour 8 854 154 francs en 1899. Dix années suffirent pour que les importations triplassent, comme le chiffre des droits. De 1907 à 1911, les excédents de recettes, comptés dans les bureaux de chemins de fer et versés au budget général de la colonie, s'élevèrent de 308 214 francs à 3 889 493 francs.

Ces nombres instructifs apparaissent dans un excellent travail de M. [illegible] Goujon, [illegible] député de la

Savoie. Il fut le rapporteur de la loi dont si longtemps la Commission des affaires extérieures, des protectorats et des colonies oublia simplement le projet. Cette société parlementaire n'aime point la hâte. Jugez plutôt.

Toutes difficultés étant écartées dans les bureaux des ministères, l'approbation presque unanime de la Chambre étant obtenue par avance, selon le vœu des cabinets successifs, cette commission devait finir son étude au mois de juin 1912, et autoriser alors le Gouvernement général de l'Afrique Occidentale française à contracter un emprunt de cent soixante-sept millions pour construire ses chemins de fer et aménager ses ports. Une courte discussion à la Chambre eût suffi dès lors, comme elle a suffi en 1913, dour voter une mesure sans contradicteurs. Et la chose semblait urgente. Voici pourquoi. De Thiès, cette station accablée par la végétation tropicale, la voie se dédouble vers l'Est, vers le Soudan, par des campagnes riches en bétail, en productions de toutes espèces, en terres demain fécondes. Un embranchement s'allonge qui réunira ces régions et le pays de l'or au port atlantique. Bien que la ligne ne soit construite qu'aux deux tiers, les recettes déjà laissèrent, pour 1910, un excédent sur les dépenses. En 1911, l'excédent a donné trois cent quatre-vingt-neuf mille ciuq cent quarante quatre francs. Chiffre notable. Lorsque, de Thiès, la voie divergente s'allongera jusqu'à Kayes, cœur de l'Afrique Occidentale, lorsque, par le rail en exploitation de Kayes à Bammako-Koulikoro, cette ligne in

quérir le bétail innombrable du Niger jusqu'en ce dernier point navigable pour les vapeurs, et puis conduira, en trois jours, à Dakar, un bœuf qui vaudra trente, quarante ou cinquante francs, sur l'embarcadère, ce sera l'aise totale de notre empire.

Or, pour réaliser promptement ce dessein économique, on avait difficilement amené, avec leurs familles, de leurs hameaux agréables et ombragés, sur la voie du Thiès-Kayes, grâce à la promesse d'un travail rémunérateur et continu, des indigènes nombreux. Au cas d'une interruption, ils devaient rejoindre leurs demeures en accusant la France de fourberie et de pauvreté. Opinion qui eût pu nuire à notre influence dans le pays même où cette voie de Thiès-Kayes devient chaque jour plus indispensable au recrutement, à la mobilisation des troupes soudanaises que nos généraux du Maroc appellent. D'autre part la colonie doit, à bref délai, ressentir les avantages d'une richesse multipliée lorsque, du Niger à l'Atlantique, et par une voie transversale, le bétail, les céréales du centre iront alimenter l'intérieur de nos provinces occidentales, ou partiront au delà des mers. Dans l'état actuel des choses, les récoltes, les produits de l'élevage ne se trouvent en état d'être expédiés qu'aux mois où baissent les eaux du Sénégal, seule route de transit vers Saint-Louis et l'Océan. C'est l'heure où la navigation des vapeurs se fait malaisée, bientôt impossible. Les frais de magasinage, d'attente, pendant toute la décrue, gr

de revient, diminuent ou suppriment le bénéfice.

Bien que tout cela fût connu de la Commission, bien que le gouverneur général, M. Merlaud-Ponty, fût venu lui-même à Paris pour expliquer, avec l'éloquence du génie créateur, les raisons de son insistance, bien qu'on lui eût formellement promis le dépôt du rapport pour le mois de juin 1912, rien n'aboutit.

Treize mois de retard s'écoulèrent. En vain le gouverneur, tous les fonctionnaires, tous les officiers de l'Afrique ont réclamé, supplié, démontré. Impassibles, les membres de la Commission laissèrent le temps fuir.

Alors les milliers de cultivateurs qui, dans leurs cases de banco, espéraient l'achèvement de cette voie construite aux deux tiers, pour semer davantage le mil et le riz au bord du fleuve, pour étendre les champs d'arachides, pour rassembler plus de bestiaux dans les « zéribas » d'épines inaccessibles à l'agression nocturne de la panthère et du lion, pour préparer plus de peaux, plus de gomme, ces bonnes gens, sous leurs chapeaux coniques à glands de cuir, s'étonnèrent dans l'ombre du ceïba géant. Ils critiquèrent. Ils perdirent confiance dans la parole française.

Pourquoi cette négligence de nos parlementaires ?

Aucune raison. Ou, du moins, des raisons misérables de rivalités, de rancunes individuelles, même honteuses, et qu'il vaut mieux ne pas citer.

Au mois d'avril 1913 si le rapport était, enfin, déposé, œuvre d'ailleurs remarquable de M. Goujon,

la discussion ne s'ouvrait pas. Il fallut user de moyens saugrenus pour que les versements indispensables fussent effectués. L'interruption totale des travaux fut évitée tout juste.

Au milieu de l'été, seulement, la loi, sans discussion, un matin, obtint tout à coup ses votes.

La triste chose que cette ignorance des élus, lorsqu'il y va de la vie d'un peuple loyaliste, lorsqu'il y va de notre prestige, de notre puissance militaire, de nos intérêts matériels les plus certains, les plus évidents!

Plusieurs millions d'hommes, nos loyaux concitoyens, et qui le prouvèrent dix années, envoyant leurs meilleurs guerriers combattre ou mourir sous nos couleurs, au Ouadaï et au Maroc, attendirent, tout un an, que la frivolité de notre Parlement accordât une heure à la controverse légale sur l'emprunt étudié, calculé, consenti et promis par les personnages compétents, afin de terminer cette voie de fer Thiès-Kayes, afin de garantir notre richesse publique de notre Soudan, et, sans frais pour la métropole, le transport rapide des troupes noires, de leurs recrues, de leurs réservistes qui habitent les vallées du Haut-Sénégal et du Niger : chose intéressante en cette ère de rudes controverses diplomatiques et de guerres terribles.

L'indifférence parlementaire pour tout ce
pas encore une dispute de faction, u
couloirs, ou une logomachie de rh
député trop de loisir vraiment. Son é

l'exempte de soucis relatifs à un chemin de fer en construction. il ne sait où, sur 673 kilomètres achevés, sur 235 kilomètres à parfaire. Peu lui importe que ce chemin de fer facilite, à toute époque, les échanges intérieurs et aussi l'exportation du bétail, viande à bas prix pour nos prolétariats. Peu lui importe que l'achèvement des travaux puisse enfin remédier au chômage de la navigation sur le Sénégal, durant la saison des basses eaux, durant les mois mêmes où l'on devrait justement expédier, en pays d'achat, la récolte pour en recevoir le prix, pour vivre, dès lors, à l'aise, toute une année : phénomène économique nécessaire à la multiplication des cultures, des négoces et de la descendance. Peu lui importe que chaque tonne de marchandises débarquées dans la colonie laisse à la douane une somme de quarante ou cinqnante francs, et que le progrès des transactions, toujours parallèle au développement du rail, prodigue des recettes. Peu lui importent les œuvres sociales capables de nous rendre fidèles à jamais vingt millions d'Africains ; ce qui serait une manière de solution, pour le problème si terrible de notre lamentable natalité. Peu lui importe que nos commerçants à capital moyen puissent dès la fin de ces travaux, se ravitailler constamment, par la voie Thiès-Kayes-Bamako, et, aussi, consacrer à l'avance de leurs [illegible] toirs, de notre influence dans la région du N[illegible] grosses sommes bloquées aujourd'hui dans les [illegible] roulement. Tout ce[illegible] [illegible]ilité straté

mouvoir nos troupes soudanaises, laisse le parlementaire très froid, puisque le Thiès-Kayes n'est pas un thème de joute électoral, un prétexte à combinaisons de majorités flottantes, ou un argument d'opposition.

Sept millions d'hommes peuvent bien souffrir davantage, et tous les ouvriers de la ligne se désespérer avec leurs familles, et les peuples du Sénégal, avec ceux du Soudan, mépriser notre parole défaillante! Cela n'est rien auprès d'une question soulevée par les courtisans du bouilleur de crû.

On n'imagine point ici la désolation que cette négligence du Parlement a pu répandre, en Afrique occidentale, parmi nos gouverneurs, nos administrateurs, nos officiers, nos commerçants, nos soldats eux-mêmes. Quoi, disait-on partout, tandis que nous risquons, au loin, tous les dangers, tandis que nous ajoutons sans cesse à nos éphémérides le signe d'une mort héroïque, ces gens de Paris ne veulent pas songer au prodigieux empire acheté par le sang des nôtres, des siens? — Quelle injustice!

Oui : « quelle injustice! » Et qu'on ne saurait comprendre quand on peut se représenter l'intensité de la vie nouvelle que suscite en Afrique la venue du rail. Il faut imaginer le mouvement des voyageurs sénégalais à Thiès, au delà, l'aspect de ces gares pleines de cette foule gesticulante, fastueuse sous les amples boubous de couleur, et la beauté souple de ces femmes mitrées de noir ou de jaune par-dessus les cadenettes encadrant le bronze joyeux de leur face,

les malices langoureuses de leurs yeux larges, les sourires de lumière apparue. Il faut imaginer les torses statuaires des vierges serrées dans les pagnes mêmes de l'Égypte antique, leurs coiffures en casques, la ligne parfaite de ces nuques, de ces épaules minces. Il faut voir toutes ces faunesses s'agiter, rire, mimer leurs adieux et leurs accueils, recommander aux partants les paquets, y joindre d'autres commissions, recevoir, des arrivants, les messages, les cadeaux, dix moutons ahuris, hauts sur pattes, une calebasse remplie de friandise, un poisson encore spasmodique. Étagés sur l'escalier de fer, en toges blanches ou bleues, des hommes s'interpellent. Au soleil, sous le fez et le turban, ces visages d'ambre, de fer, de houille se contractent, tandis que les comptes sont immédiatement discutés, écus, francs et sous. Cependant, sur les trucks du train qui halète, se hissent maints et maints gentilhommes-campagnards. Ouolofs, Toucouleurs, Sérères; ils s'accroupissent fraternels, dans l'ombre de leurs chapeaux coniques, brodés, ornés selon une esthétique inaccessible à la maladresse de notre vannier européen. Sur leurs genoux repose le glaive en son fourreau de cuir somptueux, et digne d'être exposé dans nos vitrines d'art décoratif. Le marmot qui dormait à cheval sur l'échine de sa mère, est, par elle, attiré vers la poitrine nourricière, démailloté, dressé, obèse et pleurard, le crâne tout ras, sauf, à l'occiput une étroite chenille de duvet, blason de la

familles se tassent entre leurs calebasses pleines de hardes, et qui servent de valises, et qui furent apportées sur les têtes droites, avec soin. Le voyage ravit tout ce monde.

Aux stations, il y a de vieilles paysannes décrépites qui présentent les morceaux de canne à sucre, les œufs et le lait de leurs calebasses, le long des wagons, et aussi les fillettes espiègles qui répondent à toutes les plaisanteries des acheteurs. Il y a les porteurs arrivés en file, très roides sous les peaux de bœuf chargeant leurs chefs crépus, et qui propagent les nouvelles de l'intérieur avant d'accumuler les dépouilles des bestiaux sur les trucks libres.

Il y a les adolescentes du village, belles à voir, écrasant, demi-nues, les grains du couscous dans le mortier de bois. Regardées elles lancent dans les airs leurs grands pilons, applaudissent leur propre adresse, puis les rattrapent avant qu'ils retombent, pour la bruyante admiration des touristes.

De Thiès, le train s'élance dans le cercle de Tivaouane. Là, demi-nu sous le soleil, l'Ouolof cultive l'arachide, sa houe aux mains, pour les savonneries et les huileries de Marseille, pour les fabriques de margarine normande. Les précieuses pistaches sont, par ces colosses noirs, entassées dans la gare du chef-lieu. Plaisante bâtisse de fer gris et de briques roses, encombrée de gens noirs. C'était là une escale des traitants.

Les princes des Sérères, des Ouolofs ou des Maures avaient, [illegible] xviie siècle, imposé la coutume

de prélever leurs dîmes sur les marchandises de ces traitants afin de leur permettre le négoce en terre africaine et le droit de ravitaillement. Chose juste. Ensuite ces potentats, épris de nos boissons alcooliques, avaient obtenu des avances, troqué leurs captifs, leurs servantes, leurs forçats, même leurs sujets pour acquérir, aussi, des armes à feu, des munitions, et des objets de luxe en l'honneur de leurs quatre épouses, de leurs concubines fastueuses à la danse du folgar. Contents de ces acquisitions qui les faisaient puissants et magnifiques dans leurs pays, ces princes du Cayor accueillirent, en somme, les Européens congrûment. les régalèrent, leur prêtèrent des filles, des chevaux, des escortes, leur vendirent, peu à peu, toutes les licences, des privilèges, des territoires, enfin des souverainetés. Mais les bailleurs ne renoncèrent point à des astuces qui leur eussent rendu le marché plus avantageux, ni à des coalitions soudaines capables d'intimider les nouveaux possesseurs, et de leur faire abandonner momentanément les biens qu'on leur eût revendus ensuite avec majoration. Le dépit de voir ces ruses déjouées, et ces intimidations vaines, donna souvent de la fureur à maints hobereaux. Elle les poussait à des résistances opiniâtres ou à des attaques subites, selon les prédictions des griots et des marabouts, assez fins politiques.

Trois siècles, ce fut la psychologie de ce prudent contact entre marchands d'Europe et d'Afrique ga lement habiles, également âpres

leurs cuirs et peaux, autour de leurs gommes, ivoires, plumes d'autruches et indigo, de leurs pacotilles. D'ailleurs Sérères et Ouolofs étalaient leur pompe orientale, au moindre prétexte, pour suggérer aux intrus de l'admiration respectueuse. Précédés de leur cavalerie, célébrés par les chants de leur griots, entourés de leurs femmes en parure, de leurs musiciens, de leurs danseuses, au XVIIe siècle comme au XIXe, les Damels faisaient largesse, avec munificence et courtoisie, de leur bétail, de leurs céréales, de leurs poissons, de toutes viandes et mets. André Brüe, déjà, s'étonnait, en 1697, de leurs cultures superbes, de leur tabac, de leur bétail abondant, de leur vin de palme, de leurs richesses naturelles, pendant le premier voyage qu'il tenta, de Rufisque à Saint-Louis, par voie de terre, malgré les serpents gros et petits, verts et rouges, dont la morsure exigeait un prompt remède, le feu qui cautérise.

Brüe rencontrait, dans les alentours, nombre d'éléphants, les uns couchés comme un troupeau de vaches, d'autres occupés à baisser, avec leurs trompes, les branches d'arbres dont ils mangeaient les feuilles et les petits rameaux. Les gens du « général » tirèrent quelques coups de mousquets auxquels les animaux ne parurent pas plus sensibles qu'à la piqûre des mouches. La chasse à l'ivoire a détruit presque entièrement ces troupeaux de proboscidiens.

C'est à Tivaouane que périt le Damel du Cayor substitué [illegible] à Lat-Dior par notre autorité.

Ce Semba Laobé avait réclamé la dot de sa parente répudiée par un chef voisin ; comme il est d'usage là-bas. Celui-ci battit le Damel, et le contraignit à payer une indemnité de guerre, vingt mille francs. Semba Laobé tenta de les prélever sur les ressources de nos colons. Ils regimbèrent. Les spahis du capitaine Spitzer vinrent pour rétablir l'ordre. A la gare de Tivaouane, Semba Laobé attendit nos officiers, leur déclara qu'il était le maître du Cayor, que le chemin de fer aussi lui appartenait. Un maréchal des logis prit alors le cheval de l'insolent par la bride. L'autre tira. Il y eut bagarre, fuite des cavaliers du Damel, poursuite du personnage, un colosse de deux mètres, par le lieutenant Chauvet qui l'atteignit.

Dans leur précieuse histoire de l'*Expansion Française en Afrique*, MM. Auguste Terrier et Charles Mourey citent le rapport laconique du lieutenant. « A ce moment, le spahi Aly-Touré me dépassa et piqua droit au Damel pour le sabrer. Celui-ci lui déchargea un coup de feu à bout portant dans la partie supérieure de la poitrine. Aly-Touré essaya de revenir sur son ennemi. Je le vis tomber de cheval. Il était mort.

« Le Damel fit feu sur moi de son second coup, me manqua. Je l'atteignis aussitôt. Il dégaîna. Nous luttâmes assez longtemps à coups de sabre. Je l' portai un coup de revers sur la figure, lui coup. plusieurs doigts de la main droite dans une parade « enfin, lui portai, sur l'épaule, un coup qui le fit c

celer. Lui, de son côté, me porta un coup de sabre qui, paré à temps, ne fit que couper ma vareuse.

« Il fit deux blessures assez profondes à l'encolure de mon cheval. Enfin il m'atteignit, d'un coup de plat de sabre, à la cuisse. Je ripostai par un nouveau coup de pointe. Le Damel descendit de cheval.

« Le spahi Oumar-N'Diaye survint et lui envoya une balle dans le flanc.

« Semba Laobé tomba sur les genoux, essaya de prendre un deuxième fusil chargé. Je me précipitai, et lui portai deux coups de pointe en pleine poitrine qui l'étendirent raide mort. »

Droits comme des i, avec à la cime, une petite touffe de palmes courtes, plus loin, les rôniers s'érigent dans la brousse fauve et déserte, comme autant de colonnes grises à chapiteaux verts pour soutenir le ciel d'or.

Légères, populeuses, les gares se succèdent en forme de grands chalets construits avec du fer gris et des briques roses, entourés de balcons à chaque étage, flanqués d'escaliers où se heurtent les indigènes à grands plis de couleurs, accrus de vérandas où musardent des faunesses curieuses sous le madras éclatant. Autour, dans les bocages, pendent les nids oblongs suspendus par leurs tiges de foin aux branches. Ce sont les demeures des oiseaux-gendarmes.

En son collier de barbe, une longue figure semblerait européenne, si elle n'était noire comme l'encre depuis la chéchia jusqu'au col bleu du canonnier, ma-

réchal des logis, attendant la minute de son départ. Le garde sanitaire traîne une jambe ankylosée définitivement par la cicatrice osseuse d'une blessure à la hanche, et qui lui valut la médaille de bravoure. Peut-être se croit-il plus fier de porter, sur le casque, jadis blanc, une croix écarlate, insigne de sa fonction officielle. Des médecins, des administrateurs venus pour étudier un cas de cette fièvre jaune, si rare maintenant, déjeunent, en costumes de pierrots, au buffet de Kelle. Selon le menu de sa patrie, une Bordelaise, active et rubiconde, sert; éloge vivant du climat. Le moricaud espiègle qui tire la ficelle de la pankha suspendue au plafond, et qui agite ainsi le pan d'indienne promoteur de souffles utiles, s'amuse infiniment de voir le jeu des fourchettes et des couteaux, la diversité des plats. Derrière lui, sur le trottoir de l'embarcadère, une troupe de personnages antiques en toges blanches, en robes bleues, immobiles sous leurs faces de fer, et déférents, contemplent le repas des toubibs, surtout le face-à-main d'une voyageuse. Instrument étrange, instable, qui vole, se pose, vous vise, disparaît un instant, reparaît, scintille, se braque. Attentif, ce monde observe méticuleusement : et, tout à coup, éblouit, par ses rires. La joie de l'Afrique l'emporte sur le respect ou l'orgueil.

N'Dandé. Non loin de cette station, aux puits de Dekkelé, succombèrent Lat-Dior et ses deux fils.

Je cite l'*Expansion Française* : « Quand le palabre qui avait fini en un combat singulier nous eût délivré

de Semba Laobé, Lat-Dior crut le moment venu de rentrer en scène bien que le gouverneur eût annoncé qu'il partageait le Cayor en six provinces. Il vint s'installer au village de Soguer, près de la station de N'Dandé. Le capitaine Vallois, quarante-cinq spahis et les auxiliaires du Cayor allèrent le débusquer. Au moment où la colonne était aux puits de Dekkélé, Lat-Dior et ses partisans tentèrent de la surprendre. Mais les spahis eurent vite fait de prendre position, de repousser l'attaque et de commencer la poursuite. Lat-Dior et ses fils furent tués. Depuis vingt-cinq ans ce chef n'avait cessé de nous combattre. Sa disparition allait amener la pacification définitive du Cayor annexé à la colonie. »

A quelque distance de cette autre station, Louga, près de Coki, la colonne Begin, avait, le 11 février 1875, par une bataille décisive, interdit l'accès du Cayor au marabout du Toro, Ahmadou Cheikou, venu du nord avec ses fanatiques. Il fut chargé par nos troupes, vaincu, poursuivi, tué.

La joie de l'Afrique délivrée anime le gamin en croupe derrière le cavalier galopant aussi vite que la locomotive, par défi. Un camarade l'imite. Un autre. La cavalcade bondit par la piste rougeâtre. Sur les dos courbés, les boubous bleus se gonflent. Leurs pointes s'étalent ainsi que des ailes contre la résistance de la brise. Le peloton s'évertue. Les bouches des chevaux s'ensanglantent. Au seuil des cases, la marmaille s'exalte, applaudit, s'élance, court à toutes forces. Ce

plaisir gagne les sarcleurs du champ, les filles, des mères portant un mioche noué sur les reins, et une calebasse de linge mouillé sur la tête. D'allègres nymphes soulèvent la poussière, en gambadant le long des buissons.

Plus loin, scintillent des eaux, celles du Sénégal. Par delà quelques langues de sable, tous les espaces de la mer resplendissent.

VI

LA GENÈSE D'UNE CAPITALE

Environ un siècle après la venue de la *Gallaire* à Saint-Louis, en 1638, les pilotes de la barre, menèrent, par ces flots, nos aïeux à la pointe de Biyurt, ancienne station portugaise, dans le sud-est de l'estuaire, et au bout d'un marigot. Les Dieppois Jannequin de Rochefort et Thomas Lambert y purent commercer, huit mois, en une maison de briques fabriquées sur l'heure, et munie d'un appontement propre à décharger chaloupes ou pirogues. La mer ayant détruit le fragile édifice, il fallut le rebâtir dans l'île de Bocos; puis, à la suite d'une nouvelle inondation désastreuse, élire, plus au fond de l'estuaire, l'île Saint-Louis, comme emplacement des magasins et de l'estacade. C'est là que l'agent Caullier, en 1659, sut définitivement installer le comptoir, ses défenses de palissades, de talus, et de tours, face à l'est, vers l'île de Sor, qui

supporte, aujourd'hui, la gare, des docks, et la première assise du pont Faidherbe.

La place était bien choisie, entre deux larges courants du fleuve que protégeaient, au delà et à l'ouest, le promontoire sablonneux de Guet-N'dar, à l'est, l'île de Sor, au sud et du côté marin, l'île aux Anglais et l'île de Bocos, lieux où des fortins garderaient la passe de l'embouchure.

Précaution nécessaire, en un temps où les compétiteurs d'Angleterre et de Hollande essayaient fréquemment de substituer leurs adresses à celles des Normands pour absorber tout le commerce du Sénégal et d'attribuer, à bas prix, les butins, l'or, les esclaves que les Maures Zenaga et Trarza ramenaient du Gorgol, du Galam, du Khasso.

Dans l'île où fut construit, par Caullier, au nom de la Compagnie normande, en 1659, le fort Saint-Louis, premier centre de la ville, il y avait, selon inventaire de 1664, trois bâtiments avec caves, greniers, galetas, fort, chapelle, miradors à cloche et à pavillon, forge, étables à porc et à cabris, logement du chirurgien et des compagnons. Le tout couvert de douves et de tuiles françaises, accru d'un plancher sur pilotis, de quatre tours en briques reliées par un mur, d'un colombier pour six cents paires de pigeons, d'une cabane pour le jardinier, d'une plate-forme pour bouches à feu, d'une demi-lune pour de
et un pierrier. Onze canons défend
vingt-quatre mousquetons, douze m

fusils, douze paires de pistolets, maintes piques et hallebardes ; armes des cinquante et un Français et de leurs cinquante nègres. Une flottille de dix-huit embarcations servait au négoce sur le Sénégal. Le tout fut acheté cent cinquante mille livres par une société de Rouen que Colbert unit à celles du Canada, des Antilles, de la Guyane, de la Floride. Véritable trust possédant une flotte de quarante-cinq vaisseaux, et concessionnaire des monopoles relatifs au sucre, à la cire, etc... Colbert, Chamillart, les Ursulines de Saint-Denis, Turenne, Lamoignon étaient les « *promoters* ».

L'entreprise ayant liquidé avant 1684, d'autres sociétés prirent la suite. L'inspecteur Jajolet de La Courbe rétablit l'ordre dans leurs affaires en 1685. Il comprit les intérêts de l'entreprise. Il devait même pousser l'exploration du Sénégal, jusqu'aux chutes du Felou, puis le long de ses affluents.

Puritain et méticuleux, La Courbe lutta contre la luxure, les petits profits et le calvinisme des commis. Il les exaspéra. Il interdit les amours avec les négresses, et perdit à cela beaucoup de temps. Néanmoins il conclut avec les Bracks du Oualo des traités avantageux, bien qu'il fût étonné par leurs « surplis », leurs baudriers d'écarlate, leurs amulettes de cuir, leurs bonnets, leurs cortèges de poètes chanteurs, de ballerines, leur sans-façon, leur nudité. Le gouverneur Chambonneau remontant le Sénégal, dut revenir après une discussion avec le Siratik des Fouls, et une autre avec ses laptots, sans avoir atteint le pays de l'or.

Furieux de cet échec, il accusa l'inspecteur absent d'avoir puisé dans les magasins. Imputation qui révolta les commis et les militaires. Ils mirent Chambonneau en prison. Ils décernèrent le pouvoir à La Courbe, dès son retour. L'inspecteur en profita. Il fut rendre visite au Brack du Oualo, le flatta par des présents, eau-de-vie, clous de girofle, housse rouge pour le beau cheval barbe, etc., ce qui valut à La Courbe les louanges des griots-rapsodes, le roulement des tambours, et l'offre d'échanger trois captifs contre le justaucorps bleu agrémenté d'or, la « veste d'esté cramoisi et blanc » du visiteur. Au mois de novembre La Courbe remonta le fleuve et fut au lac Cayor, puis à l'escale du Désert, en amont. Devenu gouverneur, il régla un trafic annuel de 14 000 cuirs à cinq sous l'un revendu trois livres cinq sous en France, de 180 quintaux d'ivoire à 12 livres l'un revendu cent livres, de 200 esclaves à 30 livres l'un revendu 300 aux Antilles, de 2 000 quintaux de gommes à 3 livres l'un revendu 20 livres, le 12 marcs d'or revendus 4 800 livres en France. Malheureusement, sous la direction nouvelle de Chambonneau, l'œuvre fut interrompue dès 1693 par la trahison d'un officier protestant, qui passa aux Anglais de la Gambie, revint sur un de leurs vaisseau e fit reconnaître par les Français de Saint-Louis. accueillirent, puis virent leur hôte, l'ar isser le pavillon britannique et confis 'éléphants. Une année plus tard le aisseau reprendre Saint-Louis et G

Le 4 juin 1697, le fameux André Brüe fut nommé directeur général du Sénégal. Très actif, il se mit à l'œuvre énergiquement. Il fit observer la barre que grossit le cours du fleuve se ruant au sud, entre la langue sablonneuse de Barbarie et l'île de Bocos, contre le flot atlantique. On en remarqua les déplacements, les deux passages ordinaires, par deux brasses de profondeur. On dressa des piroguiers pour la franchir, sauf de septembre en décembre où les vents d'est la gonflaient et la rendaient presque toujours impraticable. On étudia les moyens de renforcer cette défense naturelle pour interdire aux navigateurs des autres royaumes l'accès des eaux intérieures, si calmes et si favorables à l'évolution des flottilles. Les pélicans de la péninsule orientale virent ériger des guérites, des miradors et des oriots. Plus haut, à une lieue de la barre, arrivèrent des troupeaux de moutons et de chèvres qui paissèrent la maigre végétation, envièrent les verdures de l'autre rive bordant la côte et le marigot de Biyurt. André Brüe fit réparer à demi ce qui restait du premier comptoir établi dans l'île de Bocos avant les crues désastreuses. On y plaça des vigies. Dans l'île de Mougne, on mit en exploitation régulière, les salines des étangs, pour la conservation des cuirs, et les bancs d'huîtres pour la fabrication de la chaux au moyen de leurs écailles. Dans l'île de Sor ou de Jean Barre, on fit alliance formelle avec les pêcheurs. Dans « l'île aux Anglets », on planta une manière de sémaphore indiquant le che

nal vers la terre de Saint-Louis qui émerge à quelque distance en amont, trois ou quatre lieues après l'embouchure, selon les saisons.

Au terme d'une longue voie d'eau, et merveilleusement protégée par la barre, par cette série d'îles en bastions, l'assise de Saint-Louis s'allonge au milieu du fleuve, mamelonnée par ses dunes, séparée de la péninsule occidentale et de l'île orientate, Sor, par deux courants très larges. Une herbe courte partout, un bois de palétuviers au nord, quelques arbres autour d'un étang dans le centre, plaisaient aux regards des colons et des noirs, deux ou trois cents, qui servaient la compagnie.

Dans le fort, son chapeau de mousquetaire en tête, André Brüe, assis sur un fauteuil, entouré de ses officiers, recevait les princes du pays qu'un canot amenait à l'estacade, avec leurs griots. Il leur laissait un abouret. Ni leurs « surplis » de coton à raies bleues, ni leurs baudriers d'écarlate, ni les poignées en argent ciselé de leurs sabres, ni les mille gris-gris cousus au costume, en des losanges, carrés ou ronds de maroquin, sur les parties du corps qu'ils protégeaient, n'en imposèrent au gouverneur général. Il les grisait avec du tafia, pendant que les poètes, grattant les deux cordes tendues sur la peau recouvrant une demi-calebasse, chantaient les litanies de leur maître. De ces visiteurs André Brüe obtint les facilités [illegible] milliement dans l'île de « Bifescha » fer[illegible] [illegible] moment, tabac, indigo, légumes, [illegible]

bages nourrissant des troupeaux, « excellent bétail »

André Brüe se fit là des amis qui lui permirent l'ac tion au loin. Sa flotille marchande remonta le cou du Sénégal, attirant sur la rive droite les Maur vendeurs de gomme et de butin, sur la rive gauc les Toucouleurs vendeurs de morfil (ivoire), à rais de dix sous les dix livres. Gouverneurs alternati Brüe et La Courbe créèrent partout des escales 1697, 1698, 1701, 1714, 1718. Ils s'efforcèrent d'a tirer à Saint-Louis les Maures, les Peuls et les To couleurs, même les Saracolés (Soninkès de la Falém et les seigneurs de Galam. De 1717 à 1724 on fit guerre aux Hollandais qui nous disputaient, au nor l'île d'Arguin, sur la côte Maure, et le commerce d gommes. On les chassa. Cependant l'architecte Co pagnon remonta le Sénégal jusqu'aux chutes du Félou, puis le long des affluents soudanais, la Falémé, l Bakoy, le Bafing, vrai pays de l'or. La relation de c voyage excita les convoitises. Aussi, dès que la guerr de Sept ans eut permis les hostilités des corsaires, le Anglais de 1758 forcèrent la barre, et vinrent mettre l siège, en avril, devant Saint-Louis. Les défenseu montrèrent, noirs comme blancs, une terrible vai lance. A l'heure de la capitulation, il fallut leur pr mettre de respecter leurs biens, de ne les faire jama combattre la France. Déjà nous avions acquis d amitiés africaines fidèles même dans le désastre. L vainqueurs demeurèrent là jusqu'en 1778, mêla aux nôtres leurs négoces.

Lorsque Lafayette et Rochambeau, appelés par Franklin, furent soutenir, à Yorktown, la révolte des insurgents américains contre la tyrannie germanique des Hanovre régnant à Londres, une escadre française débarqua le duc de Lauzun non loin de l'estuaire. Nos troupes vinrent chasser, baïonnette au canon, la garnison anglaise.

Bientôt un chevalier de Malte, désireux de se faire une situation qui lui permît de renoncer à ses bénéfices ecclésiastiques et au célibat pour épouser une délicieuse amie, apportait dans l'île sablonneuse, avec des talents incontestables, une belle énergie. C'était Boufflers. Elles sont émouvantes, les lettres de cet amoureux à cheveux blancs venu là sur la foi de Daniel de Foë et de *Robinson Crusoé*, de Voltaire et de l'*Ingénu*, de Bernardin de Saint-Pierre et du *Voyage à l'Ile de France*, de Raynal et de l'*Histoire Philosophique des Établissements Européens dans les Deux Indes*. Sans bagages, « comme par miracle dans le seul quart d'heure où elle ait été praticable en quinze jours », Boufflers, ayant passé la barre, en janvier 1786, dénombrait, à Saint-Louis, cinq mille âmes blanches et noires tassées dans l'île, sur leurs morts.

Il fit tout d'abord transférer le cimetière à la pointe de Barbarie, et régla les funérailles par eau. D'une fraîcheur presque constante, sauf en trois ou quatre heures du jour. Boufflers s'étonnait : comme du plaisir qu'il prit à se chauffer, matin et soir, au soleil. L'eau saumâtre lui répugnait, [illegible]

le fleuve. Le chevalier demande, tout un an, qu'on lui envoie, de Rochefort, une des machines à dessaler pour vaisseau de guerre.

Il répare les fortifications, assainit les casernes, reconstruit l'hôtel du gouverneur, habitue les soldats à se nourrir de mil africain plutôt que de farine moisie. Le navire qui contient les caisses du chevalier ne peut les débarquer à terre, car la barre demeure infranchissable; et, comme l'équipage manque d'eau douce, il fait voile, avec elles, pour Gorée.

Boufflers traite à sa table, et loge, dans sa chambre, quinze officiers, faute de place ailleurs. Heureusement tout est en abondance. Le peuple ouolof, très riche, très généreux, offre sans cesse poulets, canards, moutons, bœufs même. Des ballets lascifs avec chœurs effarouchent, dans l'île de Sor, la chasteté littéraire de celui qui osait, au séminaire, écrire des chansons gaillardes, et ce conte moral, *la Reine de Golconde*. Mme de Sabran n'avait pas tant d'audaces plastiques. Boufflers obtient que les naufragés ne soient plus réduits en esclavage par les gens du Cayor, ni les épaves pillées. Il réclame de sa sœur, Mme de Boisgelin, « un joli moutardier et quelques gobelets de vermeil de Strasbourg, deux huiliers et trois salières d'argent, trois paires de flambeaux d'argent plaqué et une épée qu'on appelle communément épée de bataille, en argent, la seule chose avec l'or qui se soutienne dans ce pays-ci. Tout ce qui est fragile disparaît en un moment par la maladresse et l'insouciance des

tout ce qui est sujet à la rouille et au vert-de-gris en est sur le champ attaqué et sans espoir de recouvrer son ancien lustre ».

D'ailleurs le vert-de-gris, dans les salières, gagne le condiment qui, un jour, empoisonne à demi le chevalier. Cela ne l'empêche point de recommander chaleureusement à sa famille et à ses amis, les officiers qui rentrent en France chargés de ses lettres et de ses projets. Il les juge avec indulgence, sans oublier leurs défauts ou les tracas qu'il lui valent. Entre tous M. Blanchot de Verly, un de ses capitaines au régiment de Chartres, paraît digne de la plus complète admiration, pour la fermeté, la science, les agréments de l'esprit. C'est le *second* auquel il se confie, et le seul.

Dans l'été de 1786, le chevalier de Boufflers reprend la mer pour aller faire son rapport à M. de Castries, et lui demander ce qui semble indispensable au développement du commerce français sur le cours du Sénégal. Il destine à la Reine un petit maure très joli « qui pourra trouver place dans la maison de M. le Dauphin ». Il attendait aussi une petite mauresse de vingt mois « qu'on dit charmante ». Les voit-il déjà portant le parasol de la comtesse, et son perroquet, à la promenade dans les allées de Versailles ? Apparemment.

Le 23 décembre 1786, fraîchement académicien, il retourne au Sénégal. De Lorient un vaisseau le transporte à Madère où le capitaine va chercher le vent favorable à la [illegible] vers l'Afrique. Bon vent;

malaise général sur mer houleuse; odeur écœurante du sapin qui compose le navire; adieux quotidiens, passionnés, fort éloquents et lyriques, à la comtesse de Sabran; soldats malades et que l'on estime, un moment avec terreur, pestiférés, malheur qui eût fermé tous les ports aux voyageurs; lettre adorablement amoureuse écrite avec soin à Madère; plaisanteries sur la lune et le télescope de Herschell; propos d'amant éperdu; et, le 17 janvier 1787, le chevalier aperçoit la barre du Sénégal. Les volutes sont tellement périlleuses, que les officiers de Saint-Louis n'envoient même pas un plongeur noir en pirogue pour répondre aux cinq coups du canon qui salue. Il faut courir à Gorée, devant l'orographie du Cap-Vert qui supprime la barre dans tout le golfe, de Dakar à Rufisque. De là M. de Villeneuve à cheval, avec trois noirs, trois blancs, et un escadron de Sérères reviendra, en cinq jours, par terre, à Saint-Louis, portant les ordres les plus urgents. Le chevalier le suivra de près. Lui comme Faidherbe, comme MM. Roume et Ponty, a choisi le meilleur port et le meilleur chemin.

Rendu au siège de son gouvernement, Boufflers, le 2, écrit son épître du jour pour Madame de Sabran, et termine ainsi : « Adieu, aimable enfant; souviens-toi que mon midi est pour toi, une heure un quart; et ne manque pas plus à la commémoraison que les bons Israélites ne manquaient à la prière pendant la captivité de Babylone. Ils avaient les yeux tournés vers le temple qu'ils ne voyaient pas; mais

enfin leurs regards en approchaient davantage. C'est une pratique religieuse qu'il faut que nous suivions. Tu dois te tourner vers le midi, un peu à droite, c'est-à-dire qu'en prenant un cadran solaire pour te régler tu dois regarder vers une heure un quart. Si tes yeux étaient aussi bons qu'ils sont beaux, et s'ils perçaient tout ce qu'ils rencontrent, comme tout ce qui les voit, tu me verrais ici dans ma maison hideuse, délabrée, dont aucune porte ne ferme, dont aucun plancher ne se soutient, dont tous les murs se réduisent en poudre, dont toutes les chambres sont meublées de haillons couverts de poussière ; ces haillons, ces bois de chaises cassés, ces tables brisées sont, dit-on, les meubles du roi, et me font beaucoup d'honneur en me servant. Cependant je vais, dans peu, changer et renouveler tout cela, en grande partie ; il ne me manque que de l'argent, des bras et des bois... Mes affaires s'accumulent de jour en jour... »

Le même jour, à Paris, Madame de Sabran rédigeait ainsi, pour le chevalier de Boufflers, son journal : « Tourmentée de mon sort présent, futur, j'ai été ce matin chez une sorcière, la favorite de Lucifer et la mieux informée de ses desseins. Dès les premières cartes elle m'a dit que j'étais bien aimée. Dit-elle vrai ?... Mme de Jarnac eut son tour après moi... Elle vit la nécessité d'avoir recours aux ressources de cet art, car elle acheta une poudre avec laquelle on se fait aimer du plus indifférent. Et malgré [illegible] les assurances à ton sujet, je n'ai [illegible]

l'envie d'en faire l'emplette. Je t'en jetterai un peu aux yeux quand je verrai le bandeau de l'amour se déchirer; car il ne faut pas qu'un amant soit trop clairvoyant...»

Ces fiancés, l'une de trente-sept ans, l'autre de quarante-huit, correspondront ainsi, quotidiennement, non sans mêler parfois à leurs tristesses d'amants séparés, l'une, ses craintes de la Révolution qui point, parmi les controverses, dans l'Assemblée des Notables, l'autre, ses plaintes d'homme énergique et créateur, comprenant mal l'indolence de ses auxiliaires, les fatigues de ses soldats, la négligence du ministre royal, déjà toute semblable à celle de nos ministres radicaux.

Le 2 juillet 1787, Mme de Sabran notera : « On disait hier à Versailles que M. de Calonne s'était enfui avec un seul laquais on ne sait où. Il y a quelques jours que le Roi lui a fait demander son cordon, tout au rebours de la Turquie où il est envoyé souvent plus mal à propos... Il a su de plus qu'on voulait le dénoncer à la Chambre des comptes pour environ vingt-huit millions dont on ne connaît pas l'emploi... ...A sa place j'irais te rejoindre au Sénégal... »

Dans ce moment le chevalier de Boufflers était en mer, sur le *Rossignol*, à la poursuite d'un vaisseau anglais qu'il voulait atteindre pour admonester le capitaine coupable d'avoir, sur la côte de Mauritanie, houspillé nos traitants de Portendik. Successivement le calme plat et les vents contraires retardaient un voyage illicite du gouverneur. N'y tenant plus, il

s'élança vers son amie, à travers l'océan, sous un prétexte.

Sans doute songea-t-il à l'ennui de justifier sa fugue devant les ministres, et récapitula-t-il les problèmes à résoudre : celui de la barre interdisant, de longs mois, le transbordement à Saint-Louis, des farines, des bois ouvrés, des outils et du vin, des bagages mêmes, parfois des estafettes noyées au passage de la volute, comme ce pauvre chevalier de La Huchois, un enseigne et dix matelots. Problème du breuvage : les soldats, faute d'eau potable et de vin, se grisent avec l'eau-de-vie, se querellent, encombrent l'hôpital. Problème des hiérarchies nécessaires entre officiers de caractères susceptibles et acariâtres. Problème de laisser, ou non, les officiers acquérir des esclaves, de l'ivoire, de la gomme, pour les revendre. Problème de traiter en ennemis tels princes des Maures, telle reine adipeuse des « Jalofs, qui pue le bouc cornu ». Problème de recruter la main-d'œuvre blanche ; et celui de déférer, ou non, au tribunal de l'amirauté, les colons pilleurs d'épaves, etc. Sans doute, Boufflers se rappelait-il ses angoisses au milieu des incendies allumés, par la malveillance des marabouts, dans les quartiers de paillotes, alors qu'il avait, là, une jambe brûlée, l'autre meurtrie, afin de préserver le magasin des poudres. Sans doute se félicitait-il d'avoir prémuni la cité contre de nouveaux sinistres en veillant à la construction de pompes portatives, à leur réparation, en obligeant les sinistrés à reconstruire leurs demeures

avec de l'argile, en séparant, par des murs de briques, les agglomérations de cases les plus inflammables, en appréciant, avec émotion, la reconnaissance des familles sauvées qui lui firent présent de mille et mille œufs.

Boufflers n'avait négligé personne qui fût bien en cour, ni la Reine qui acceptera une perruche, ni le maréchal de Castries auquel on destine un cheval, ni M. de Beauvau qu'une petite captive amusera, ni le Duc de Laon titulaire d'une poule sultane, ni Madame de Ségur pour laquelle le chevalier racola une cinquantaine de beaux nègres à moins de moitié du prix qu'elle paye, en sorte que, rendus à Saint-Domingue, ils reviendront, à peine, à cent pistoles (soit environ mille francs, soit vingt francs par tête). Pour Madame la duchesse d'Orléans voyagerait une petite négresse de deux ou trois ans, « jolie non pas comme le jour, mais comme la nuit, ses yeux sont comme de petites étoiles ». M. de Poix aura deux petits singes verts. Pour M. Elzéar de Sabran grandit un perroquet à tête rouge. Madame de Sabran recevra un perroquet jaune, unique dans son espèce.

Ah! le mauvais sang que s'était fait Boufflers durant le retard de Blanchot, de l'indispensable et de l'admirable Blanchot, de la bagarre l'amenant avec la machine à dessaler, le ventilateur, les [illegible] d'autre consolation que de regarder l'i[illegible] dame de Sabran, et en compagnie d[illegible] « Adieu, cher cœur, il faut que je te qui[illegible]

trentaine de visages noirs qui sont dans ma chambre à considérer ton visage blanc et à s'émerveiller devant ton portrait ». Et ce Golbéry, ce capitaine du génie si maladroit constructeur quand il n'a pas « des ateliers montés comme pour l'église de Sainte-Geneviève », ce Golbéry n'a-t-il pas arpenté le Cayor, le Saloum, la région d'Albréda, signé des traités de commerce avec les Africains, étudié le négoce de la gomme, celui de l'or, et la colonisation anglaise du Sierra-Leone, et le trafic des esclaves à six cents francs pièce. Non, le chevalier de Boufflers n'a rien à se reprocher, il a voyagé le long du Sénégal, organisé l'escale de Podor « avec son roi Maure ». Au fond le chevalier adore « sa colonie ». Les lettres à la fiancée comportent, en vérité, maintes critiques; mais c'est pour lui faire entendre que, loin d'elle, rien ne semble tolérable, même pas le plaisir d'une pêche miraculeuse où l'on tire un poisson si gros qu'un nègre peut le chevaucher, comme un coursier, avant que la bête ne coule entre les jambes de l'écuyer, et ne regagne le mystère des ondes. Même pas les galopades sur les chevaux maures à travers la péninsule de Barbarie pour aller voir sauter, plus haut qu'une maison, les vagues monstrueuses de la barre. Même pas le plaisant voyage de Podor sur un petit bateau « le plus joli du monde », avec un vieil ami du régiment de [illegible]tres, escortés sur les deux rives, de loin, « par les [illegible], les tigres ([illegible]), les hyènes, les léopards ([illegible]), de [illegible] par les crocodiles et les hippopotames dont [illegible] fourmille. » Cinquante-six jours

de traversée pour revenir en France, alors qu'il en faut vingt-cinq, à l'ordinaire, c'est de quoi vous rendre maussade l'homme le plus spirituel du monde, fût-ce même celui qui savait dire à tel de ses officiers, sous le soleil offensif du Sénégal : « Monsieur, bien que je vous aie fait venir pour vous laver la tête, je vous supplie de coiffer, ici, votre chapeau ».

Le chevalier de Boufflers compléta l'œuvre d'André Brüe. Son proconsulat fut marqué par les explorations du littoral entre le Cap Blanc et le Sierra Leone, par l'expédition du commis Rubault en Cayor, Gambie, Bondou, Galam, et retour par le Sénégal. Voyage confirmant, multipliant les observations de La Courbe et de Compagnon.

VII

LES SÉNÉGALAIS ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Le lieutenant-colonel Blanchot eût, en 1789, recueilli une succession digne de ses mérites si l'Assemblée Constituante, n'eût, en 1791, commis la faute de dénoncer le privilège de la Compagnie Sénégalaise, afin de proclamer, selon un idéal généreux autant que naïf, le commerce libre pour tous les Français. Ce furent les étrangers, ceux d'Angleterre et d'Amérique, ceux du Portugal, qui profitèrent de la concurrence permise.

L'argent aussitôt manqua. Les plant

Antilles françaises n'achetèrent plus un esclave. Ils avaient à se défendre contre les vengeances de leurs noirs en rébellion sous prétexte de restaurer le principe royaliste contre les apôtres créoles de l'Encyclopédie. Malgré son titre d'Administrateur pour le Roi, Blanchot, inquiet, las, dut revenir en France. Ses démarches, son union avec une demoiselle de Lesseps, leurs amis, ne réussirent pas à lui faire obtenir la retraite avantageuse de ses vœux. Au printemps de 1792, il gouvernait, de nouveau, le Sénégal dans le fort de Saint-Louis, avec mission d'agir, selon l'Égalité et la Fraternité, à l'égard des « princes africains ».

Dans une étude précise, M. Christian Scheffer a cité judicieusement un texte éloquent, la circulaire du 16 mars 1793 que reçut Blanchot. On aime à croire qu'il revêtit, pour la lire, un uniforme chamarré. Sous un parasol à franges tenu par un athlète ouolof au teint d'encre, et en toge, en « fez blanc », derrière le palais actuel du Gouvernement, entre une escorte d'officiers aux costumes de planteurs, et un auditoire disparate, Blanchot dut apparaître ainsi. Maures ironiques amplement chevelus, appuyés, en tuniques d'azur, sur leurs deux lances; femmes Pourognes voilées de bleu comme la Sainte Vierge; colosses Ouolofs aux longs plis; dames Toucouleures, hautes, emmaillotées, languissantes, masquées de guipures; enfance innombrable [illegible] sous les gros œufs bruns [illegible] poussiéreuse, clap-

sur les échines des nourrices en turban de foulards jaunes et rouges : tout ce monde se tassa dans la place sablonneuse.

Cependant les quatre-vingts hommes subsistant du bataillon d'Afrique, portaient les armes, de mauvaise humeur, et se roidissaient dans leurs uniformes en loques, sous leurs chapeaux de vache rousse. Les boutons, les plaques de ceinturons, les poignées de sabres brillaient encore. Les officiers n'avaient plus que le hausse-col, et le plumet sur des habits de coton, sur des bicornes de cuir. Six mois de solde leur étaient dus. Car, à Pauillac, le navire *Henri*, affrété par les soins de Monge, alors ministre de la marine, demeurait encore, avec son chargement pour le Sénégal, malgré l'ordre de partir et de porter à Saint-Louis les nouvelles de Jemmapes, de Valmy, de notre jeune gloire.

Néanmoins Blanchot de Verly, enflant sa voix un peu éraillée de vieux militaire, ne manqua point de déclamer avec emphase, comme il l'avait entendu faire à la tribune de l'Assemblée Législative, deux années auparavant, tandis qu'il sollicitait sa mise à la retraite :

« Tous les despotes de l'Europe, citoyens, ont été étonnés des efforts que le peuple français a faits pour briser ses fers... Les tyrans de Prusse et d'Autriche ont osé les premiers s'opposer à ses efforts... N'osant plus se livrer aux hasards des combats, ils ont eu recours aux plus noirs artifices, et le dernier roi des

Français n'a pas craint d'être leur agent. Les lois ont atteint sa tête coupable;... mais sa chute a servi de prétexte aux gouvernements d'Espagne, d'Angleterre, de Hollande et de Russie pour se déclarer contre nous... Sans doute les vaisseaux de ces puissances vont couvrir la mer... Et vous, princes africains, qui, apparemment, n'êtes pas des tyrans, vous vous rallierez au drapeau de la République Une et Indivisible pour défendre la liberté des nations! »

L'interprète ayant traduit la proclamation, un roulement de tambours, et un commandement militaire, le bruit des crosses reposées sur un trottoir de planches, à la voix du capitaine Bourgneuf, congédièrent la foule aux visages de fer. Elle s'en fut dans la houle de ses étoffes blanches et bleues, dans les couleurs de ses madras en mitres, de ses toques blanches, de ses turbans, de ses fez rouges, et de ses calottes pourpres, avec sa marmaille tumultueuse. Des idées troublantes restèrent dans les crânes crépus des Ouolofs, comme sous les têtes chevelues des Maures. Idées qui agitèrent les conciliabules des gens accroupis dans les maisons de terre, dans les ruches de paille, sous les tentes brunes dressées au milieu des places par les vendeurs de gomme.

On y apprit bientôt qu'une frégate anglaise avait, au passage, canonné l'île de Gorée. Son officier de place, Guillenui, et les quatre soldats de la garnison, avaient, avec [illegible] chassé l'ennemi [illegible] aux des [illegible]

défense de Saint-Louis. Il seyait de ne pas se montrer inférieur à ceux de Fleurus, de Mayence. D'abord, il ne put obtenir qu'on lui envoyât des troupes. Il lui fallut rappeler les quelques escouades postées sur la côte, à Gambia et Albreda. Sa misère devint extrême.

Il nourrissait à sa table, de son crédit personnel, les quelques blancs demeurés là. C'était à l'exemple de Boufflers, alors émigré en Prusse, où il devait, en 1797, épouser enfin madame de Sabran. Par chance, les « princes africains » n'étaient pas des créanciers impatients. De 1795 à 1799, on ne put verser aux commis leurs appointements, aux militaires leurs soldes, aux chefs des Sénégalais leurs coutumes, c'est-à-dire les redevances consenties pour le droit de traite. Ils patientèrent, car on leur annonçait Arcole, Rivoli, les Pyramides, Zurich. Maîtres ou esclaves, neuf mille hommes se pressaient, faméliques, dans l'île étroite, sans vouloir refluer sur les îles voisines, que les Anglais eussent pu canonner, et parce qu'un dicton local prétendait qu'on y mourait jeune. En 1799, arriva du renfort, une compagnie de cent esclaves affranchis aux Antilles, enrôlés là, transportés au Sénégal afin d'enseigner leurs congénères par leur exemple, afin de « leur montrer à quelle dignité l'usage de la liberté devait les élever ». Au débarquement, ces rapatriés exigèrent leur solde promise. Ils voulurent se payer en saccageant les magasins de la ville. Blanchot envoya trente de ces furieux à Gorée. Les habitants de l'île refusèrent de combattre à leur côté, quand, l'année d

Marengo, le 5 avril 1800, l'escadre anglaise somma la place de se rendre. Le commandant dut capituler.

Vingt de ces affranchis s'esquivèrent en canot avant la prise de possession. A travers le Cayor, avec « leurs blancs », ils retournèrent à Saint-Louis.

Ils eurent bientôt à fracasser, du haut du poste des Dunes, notre brick d'observation capturé, de nuit, mystérieusement, sur l'estuaire, en deçà de la barre, par les équipages de cinq chaloupes anglaises qui s'y retranchaient. Ce qui détermina la retraite de l'escadre britannique, en ce nivôse an IX, et son retour vers Gorée.

Néanmoins tout manquait à Saint-Louis, tandis que la République Consulaire achevait de vaincre les monarques, d'affranchir les peuples, et de préparer l'itinéraire de la grande Armée depuis Boulogne jusqu'à Moscou, en passant par Ulm, Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram et Borodino. De si glorieux desseins ne permettaient pas de sacrifier à l'île sablonneuse de Saint-Louis, à ses affaires de gommes, une portion des ressources qu'ils absorbaient. Le marquis de Boufflers, revenu d'émigration, parlait, en vain, de son ancienne résidence à ses collègues de l'Académie, puis, le soir, aux amis que rassemblait la marquise dans leur logis de la rue Saint-Honoré. Il dut y recevoir Blanchot.

Embarqué furtivement sur un vaisseau américain, puis débarqué en France, celui-ci réclamait du minis-ès dix mille francs dus à son crédit, le titre de

promis à ses soixante-sept ans, sa retraite que Bonaparte approuvait, ou des renforts et des munitions. Blanchot retrouva sa femme laissée pauvre et seule à Paris, sans d'autres revenus que de très modiques acomptes sur le traitement du mari.

Ensemble les deux organisateurs du Sénégal apprirent sans doute comment l'administrateur intérimaire y provoquait la révolte pour avoir exigé, de la compagnie noire, une discipline, une continence, un astiquage, et maints terrassements insolites, pour avoir exigé que les traitants noirs et blancs s'affiliassent à une société dont il eût contrôlé le monopole, exclu les uns ou les autres selon les calculs de ses intérêts propres.

Aux cris de « vive la Convention, vive Robespierre », les traitants noirs refusaient l'obéissance à une loi indigne d'hommes libres. Suivant trois marins arrivés de France, ils se ruèrent, à deux cents, sur le fort sans gardien, bâtonnèrent l'administrateur, l'enlevèrent avec sa femme et les expédièrent à Gorée. Beaucoup d'habitants épouvantés s'enfuirent dans le Cayor.

Blanchot, immédiatement désigné comme successeur, étouffa toute l'affaire, à son retour, sans doute pour calmer une agitation nuisible à la colonie. Politique trop subtile, car Bonaparte refusa le titre de général au vieux soldat, bien qu'avec l'aide soudaine de corsaires venus de la Guyane sur trois goélettes, il eût fait reprendre Gorée d'assaut, après de combats sanglants.

Il est vrai que son ami Montmayeur, hussard en non activité, rendit l'île à d'autres Anglais apparus quelques semaines plus tard; et sans tirer l'épée. De plus, une expédition malheureuse contre les Toucouleurs du Fouta qui, l'année d'Austerlitz, avaient anéanti un équipage de barque à traitants parce que la coutume demeurait impayée, d'autres ennuis sans nombre épuisèrent le vieux Blanchot. Loin de sa femme, il mourut, en septembre 1807, léguant à ses héritiers deux uniformes et vingt-neuf francs.

Les choses ne s'améliorèrent pas dans la suite. Les croisières britanniques interrompirent toutes relations avec la France. Le 13 juillet 1809, le lendemain de Wagram, les Anglais de l'amiral Colombine obtinrent la capitulation de Saint-Louis qu'évacuèrent les deux compagnies de la 46e demi-brigade envoyées à Blanchot et les quarante-trois survivants de la compagnie noire. Jusqu'aux traités de Vienne, le drapeau de la Grande-Bretagne flotta sur le vieux fort de la Compagnie dieppoise, construit par Caullier. Le marquis de Boufflers expira le 18 janvier 1815, sans avoir appris le retour des Français dans son ancien domaine.

Dans le vieux cimetière de Saint-Louis, il faut saluer la tombe de Blanchot que les vainqueurs respectèrent, entretinrent soigneusement jusqu'à leur départ de 1816. Cet unique vestige d'une vie malheureuse, et opiniâtre, a toute la valeur d'un [illegible] Elle [illegible] l'âpreté de l'œuvre [illegible] depuis la tentative [illegible]

franchir la barre du Sénégal, derrière une pirogue ouolove, aux fins de rapporter le morfil du Ferlo, l'or en poudre du Galam, pour le capitaine de la nef dieppoise dansant avec son château d'arrière, et ses gonfalons au vent, sur les vagues atlantiques, dans la position relevée par l'astrolabe.

VIII

L'AFFLUX DES PEUPLES A SAINT-LOUIS

Derrière le palais du gouverneur, on voit encore les maçonneries obliques et angulaires des bastions, les murs de quatre mètres percés de meurtrières pour la mousqueterie, d'embrasures pour les caronades. Non loin de là, subsistent quelques maisons rougeâtres des anciens traitants, avec les portes massives, les murs de défense aveugles. A leur abri, on logeait les esclaves vendus par les Ouolofs ou les Maures, parfois cinquante francs, puis revendus cent écus aux négriers en partance pour l'Amérique. Dans ces magasins crépis, rougeâtres, épais comme des citadelles, nos aïeux entassaient la gomme arabique des Maures, l'ivoire et les cuirs des Sénégalais, l'ambre gris des Peuls, les denrées françaises d'échange : toile, cuivre, étain, eau-de-vie, perles de verre.

Là même les survivants atterrirent après le naufrage de la *Méduse* qui ramenait les soldats et les fonctionnaires de la France dans sa colonie du Sénégal rest

tuée par les traités de 1815. La face guerrière du fort constitue maintenant les annexes postérieures du Gouvernement. Son perron, son jardin et ses accès se déploient sur l'autre face, devant l'esplanade où la statue d'un Faidherbe minuscule fut érigée, le dos au pont Servatius, à sa foule multicolore, active, poussant des brouettes vers la péninsule de Barbarie et le faubourg marin du Guet N'Dar, tirant des ânes vers le marché. A l'inverse, l'allure vaniteuse de ses dromadaires se dirige vers le palais, le pont Faidherbe, l'île de Sor, et la gare. Les bicyclettes s'arrêtent aux bureaux de la « Mauritanie ». L'ardeur des chevaux s'apaise par-dessus l'ampleur du fleuve limoneux et doré.

Du haut de son socle, Faidherbe regarde le palais où il médita son œuvre. Édifice haut, peint de gris, un peu concave, encadré par les somptueuses végétations du jardin, palmiers, cocotiers, manguiers, par leurs amples vêtures de plantes parasitaires. A droite, à gauche de la place, deux rangées de vieux arbres ombragent de longs bâtiments, leurs arcades. Là, nos commis, nos soldats, nos commerçants perpétuent l'effort de celui qui prépara la délivrance des races pacifiques sur les bords du Sénégal et du Niger.

Il est émouvant d'entendre le lieutenant-gouverneur, M. Cor, ses collaborateurs, rappeler, dans les grandes salles du Pa[illegible] telle ou telle phase de l'œuvre épique y conçue. L'esprit de Faidherbe continue d'inspirer cette élite de [illegible] ethnographes,

d'administrateurs archéologues et historiens, de commerçants économistes et civilisateurs. Je sais peu de rencontres qui puissent davantage fortifier l'esprit.

Notre génie national, sur cette immense, mystérieuse et fabuleuse Afrique, a donné ses plus magnifiques résultats. En 1637, on livrait au Damel du Cayor, comme tribut, les barres de fer, la toile de Rouen, la frise rouge et bleue, l'eau-de-vie, le miel, des manilles en argent, des miroirs, des couteaux, des cristaux, du papier. Avant 1854, les prédécesseurs de M. Cor payaient obligatoirement un impôt au nègre commandant les pêcheurs dans l'île de Sor, sur la rive gauche du fleuve. Déjà, pourtant, les Brüe, les Compagnon, les Mungo-Park, Mollien à peine échappé au naufrage de la *Méduse*, les René Caillé, les Raffenel, les Hacquard, étaient partis, de ce point, afin de reconnaître les sources du Sénégal, puis le cours du Niger.

Il fallut l'énergie et la science de Faidherbe pour imposer, aux alentours, la paix française, outre le respect des travailleurs qui construisirent les ponts sur les deux bras du fleuve, ébauchèrent les routes du Cayor, plantèrent les poteaux télégraphiques dans la région, réunirent les matériaux nécessaires aux écoles, aux casernes, aux bâtiments administratifs, aux maisons, à l'hôpital, à la mosquée. L'intelligence d'un seul homme créa, du sud au nord, sur les cinq rivages, quatre fluviaux, un marin, et, dans l'intérieur de l'île centrale, ces larges rues aux façades bleutées, aux boutiques ombreuses et comblées, ces

Cl. P. Tacher, Saint-Louis.

« Ces esplanades où les Maures purent camper sous leurs tentes noires et basses... » — page 89.

avenues sous les palmiers, ces maisons familiales parmi les jardins touffus, ces places avec leurs fontaines où les jeunes Africaines vont quérir l'eau dans leurs grandes calebasses, ces postes, au débouché des ponts, où veille, en uniformes beiges, la garde noire, ces quartiers de planches le long du flot occidental, et que vinrent bientôt, après les pélicans, habiter les tribus du voisinage, ces esplanades où les Maures purent camper sous leurs tentes noires et basses, tirées à quatre cordes horizontales, sans toucher le sol afin que l'air rafraîchît librement le groupe au repos. Et alors, dans la petite île d'une lieue de tour, que nos Dieppois du XVIe siècle avaient choisie pour étaler de premières marchandises, une ville s'ouvrit que les Berbères et les Arabes du Sahara, que les Ouolofs du Cayor, les Toucouleurs du Sénégal, les Peuls de Fouta, fréquentèrent afin de commercer loyalement, sous notre drapeau, après s'être pillés, sans miséricorde, si longtemps.

L'œuvre française fut poursuivie. Quatre ans de guerre contre les Maures-Trarza les convainquirent de cesser leurs ravages. Leurs marabouts multiplièrent les dattiers autour des puits. Ils se résignèrent à vendre leurs fruits, puis à traiter. Toutefois, de l'Adrar, au nord du pays trarza, d'autres envahisseurs allaient descendre qu'il nous faut encore combattre aujourd'hui. Au cours de l'année 1913, le colonel Mouret, parti de Podor, avec une colonne de méharistes, dut venger ses lieutenants massacrés, au début de l'année, près

du puits de Lobéidat, contre la frontière du Rio de Oro.

Ces Maures, on les voit, au bout du pont Servatius, accroupis dans le sable de l'esplanade, étendus entre le marché populeux et le faubourg des pêcheurs, et bleuis par l'apprêt de leurs robes teintes d'indigo. Ils montrent des faces d'ambre sous les boucles de leurs chevelures abondantes. Beaucoup nous sont les bergers de Théocrite, d'autres les héros de la Bible, les David et les fils de Jephté, d'autres l'Antinoüs des marbres latins. Visages et attitudes révèlent leur cousinage avec les races de la Méditerranée. Ils se présentent fiers, même s'ils mendient. Souvent ils marchent à deux jeunes hommes enlacés ; ou le bras sur l'épaule de l'ami. Postures de modèles pour une école des beaux-arts.

Au reste, toute cette ville de Saint-Louis mériterait que notre ministre de l'instruction publique y vînt inaugurer une sorte de villa Médicis. La vie humaine y est, comme dans toute notre Afrique Occidentale, parfaitement suggestive des beaux gestes, des nobles postures, des souplesses charmantes, des regards profonds, des sourires éclatants, des tuniques flottantes, des têtes arrogantes ou gaies. L'orgueil et la joie n'habitent, nulle part, tant de corps harmonieux, solennels ou prestes. Et le jeu des couleurs sur la démarche est nombreux au possible. Nos peintres ignorent trop ces merveilles de lumières, de mouvements, d'attitudes offertes au talent, à l'habileté même de l'amateur. Le marché de Saint-Louis, c'est un musée de chefs-d'œuvre vivants.

Rien qu'à voir ces métisses de Soudanaises et de Maures, ces Pourognes drapées, comme la Sainte Vierge, dans leurs longs voiles bleus, et si pures de lignes, et si mystérieuses par le visage ténébreux, rustique néanmoins, un Rembrandt, un Puvis eussent fixé des silhouettes éternelles. Le contraste d'ombre claire et de lumière éblouissante, divise la halle de fer léger, de persiennes mobiles, de dalles humides, d'espace bruyant où marchandent cent faunesses à demi nues, agenouillées derrière leurs minces étalages, cent acheteuses debout, en leurs atours de pagnes bigarrés de boubous volants, de madras soyeux, de mitres noires, de bijoux carthaginois encore. Celles-ci retournent les lueurs de poissons frais. Celles-là versent, d'une main en l'autre, la blancheur du riz. D'autres palpent la valeur des rubans, ou mesurent le lé de la cotonnade polychrome. Voilà des motifs sans pareils pour un analyste de la forme humaine. Peut-être le seul endroit du monde où l'on puisse étudier, aujourd'hui, les plis du voile, de la tunique et de la toge, tels qu'ils furent sur les échines des peuples antiques, et arrangés par l'usage quotidien, par la fréquence des gestes coutumiers.

Veut-on du pittoresque amusant? Regardez la dame Toucouleure qui, sans doute, allie, en son apparence, la finesse des Peuls sémites venus de Carthage, autrefois, à l'orgueil des Ouolofs, par ceux-là vaincus. A[illegible] qu'une voilette de guipure recouvre les chev[illegible] de corail, et descende sur les yeux arroga[illegible]

ajoute ce signe de la féminité européenne à ce corps de paysanne musculeuse ou de châtelaine autoritaire dans un manteau lâche, dans un pagne entravant. Du milieu de ces groupes prosternés, une vierge a jailli solide et fine, ligne de chair jeune, dévêtue. Certainement tout l'art italien de la Renaissance eût voulu, en un tel bronze sans défaut, fixer sa conception de la divine adolescence. Ni le David que Donatello modela, ni le Mercure que Jean de Bologne lança dans l'air, n'eussent renié cette sœur gracieuse et forte. Le nez courbe et le profil méditerranéen entre les cadenettes bien tressées de cette petite Peule au teint de nuit lunaire, quelle suggestion pour illustrer, selon la vérité punique, un exemplaire de *Salammbô !* Intéressez-vous à cette Pourogne qui, de ses orteils expérimentés autant que ses doigts à l'œuvre, fabrique un gros fouet de cuir. Écoutez traduire la parole de cette sorcière décharnée avertissant une petite fille esclave de ne point se sucer le doigt ainsi, car ce geste néfaste voue à la misère. N'indique-t-il pas aux esprits que l'imprudente se peut nourrir de soi-même, et que, partant, les biens de la terre lui sont désormais inutiles, même cette pièce de vingt sous ornant la tresse du front, contre la tempe gauche ?

On resterait toute une vie dans la cité de Boufflers et de Faidherbe pour, chaque matin, se plaire en ce lieu parmi les beaux marabouts du pays Trarza, de l'Adrar, parmi les quatre cents pêcheurs des faubourgs méridionaux et occidentaux occupés autour de leurs piro-

gues dont le haut bordage défend les engins contre l'énorme volute du flot glauque et mousseux. L'agrément est certain de flâner sur la plage du Guet N'Dar. Tout un peuple de gamins et de fillettes poursuit le reflux, fuit le flux avec les cris d'une armée au combat, avec les sauts des cabris, avec les jeux sculptés, dans la panse des vases, par les Romains amoureux de satyres et de faunesses en sarabandes. Il est aussi divertissant de surprendre les secrets mal gardés entre les maisons de planches que des sauveteurs déplacent entières, lors des grandes marées. Les ménagères lippues y cuisinent, lessivent, peignent, et tressent savamment la laine crépue de leurs filles, sœurs, nièces, tandis que les poules picorent, que les marmots nus se culbutent, que les vieux sommeillent.

Il faut atteindre, dans l'île centrale, la pointe sud, et la place étroite sous les feuillages en dômes de beaux arbres. Quelques joueurs de dames, parés de calottes en velours, restent à demi couchés dans le sable, au bord du fleuve. Par delà ce large scintillement, vers la dune, en face, hérissée de perches funéraires, les indigènes mènent, sur leurs pirogues, à la mode antique de l'Égypte, selon le vœu de Boufflers, plusieurs morts bruyamment pleurés. On revient par les rues sablonneuses et radieuses de midi, contre les maisons très closes, jusqu'à la mosquée. Toute en façade, elle montre l'heure de son horloge entre deux pinacles, après les croissants de bois fichés sur la barrière du parvis.

Ce nègre, au retour de l'abattoir, [illegible]

épaules, le mouton noir égorgé qu'il y conduisit de même, vivant et bêlant, proie souhaitée là-haut par le vautour d'or. Ce mulâtre mal barbu, en tenue khaki effiloquée, et sous le casque sali, est un expéditionnaire de l'Administration, et qui descend d'une famille dieppoise jadis maîtresse ici, propriétaire d'une citadelle imprenable, d'ergastules pleines, de magasins regorgeants, de trésors combles, de nefs et de flottilles. Les fils se sont unis à des princesses ouoloves, mères de métis indolents, moins sages, peu à peu ruinés, déchus, pauvres. Chose inexplicable, il en alla de même, presque toujours, après le mariage de l'esprit ouolof, cultivateur, guerrier, bon commerçant; avec l'esprit normand apte aux affaires, comme aux aventures, au courage des vikings comme aux subtilités des légistes, comme aux imaginations des grands poètes.

Saluons plusieurs Européens de belle mine en leurs costumes de jolis Gilles, si malades qu'ils se disent, parmi la flore tropicale et féerique du Jardin d'essai. Éden majestueux, même quand, au crépuscule, les immenses chauves-souris blondes s'envolent du ceïba solitaire sur le bord de la route.

A l'aube, Place de l'Inspection, dans la lumière mauve qui raye les façades, des musulmans se prosternent, et, pour leurs ablutions, se lavent avec du sable. Chacun prie debout, en ses plis blancs, dans une parfaite solennité de l'être immobile reflétant le ciel d'Allah au fond de ses yeux fixes.

De ce vieux mendiant, de sa tignasse et de sa barbe grisonnant autour du mufle noir, des vingt gris-gris, amulettes et calepins suspendus contre son estomac, aimons sourire, comme de son discours devant la statue du général Faidherbe, qu'il tient pour un roi nègre, très glorieux. Car s'il eût été un blanc, on l'eût représenté avec un casque; et en pierre; non en bronze, couleur de l'Ouolof; ni tête nue sous le soleil.

Les noirs athlètes, vainqueurs de la course en pirogues, sur le fleuve, manœuvrent de même que ceux des stèles égyptiennes gravées sous les Ramsès. Les équipes lèvent, en les croisant, leurs perches, avec des gestes identiques à ceux usités sur le Nil.

Dans une rue muette, on montre la maison où naguère s'éteignit, très âgée, la dernière survivante de *la Méduse*, de son naufrage et de son radeau.

De ces impressions variables et captivantes, Saint-Louis est prodigue. On déplore que la cité vieillotte, charmante, tout odorante d'un parfum Louis-Philippe, semble menacée dans son prestige quatre fois séculaire. Souvent infranchissable pour les vapeurs de tonnage qui maintenant se dirigent plutôt (mille cinq cent trente-six en 1906, et deux mille trois cent soixante-trois en 1911) vers la rade et le port complet de Dakar, la barre du Sénégal empêche l'accès des paquebots, la plupart du temps. Aussi la prospérité l'entrepôt général autrefois promise à la capitale de La Courbe le mousquetaire, de Boufflers le marquis, le Blanchot le Consulaire, de Faidherbe le Républicai

devient-elle problématique. Ses habitants eussent dû voir s'affirmer, à l'embouchure du fleuve, la progression annuelle de douze millions six cent mille francs qui guide les courbes statistiques tracées, de 1901 à 1911, sur les tableaux de commerce en Afrique Occidentale. Malgré l'agencement de ses ponts superbes et intelligemment placés, si favorables au développement de la ville en tous sens, malgré son port fluvial et sa voie ferrée, la ville n'a pas recueilli les avantages de sa position géographique ni de son passé historique. M. Pierre Goujon, dans son rapport, proposait l'ouverture d'un crédit assurant dix millions aux travaux nécessités par la stabilisation de la barre. Peut-être conviendrait-il d'examiner la solution choisie, au Brésil, dans le port de Rio-Grande du Sud, par M. Quellennec, ingénieur en chef des ponts et chaussées, qui, resserrant les eaux du fleuve, et leur donnant, ainsi, une grande puissance de jet, réussit à disperser, en partie, les sables du goulet.

Néanmoins les paquebots de haute mer peuvent, en août et septembre, remonter le Sénégal jusqu'à Kayes, et, jusqu'à Bakel, pendant la saison de la crue, avant la mi-octobre. De petits vapeurs monoroues, semblables aux bateaux mouches de Paris, remontent le fleuve jusqu'en novembre, saison des basses eaux, grâce à l'habileté surprenante de leurs équipages. Pilotes et mécaniciens appartiennent à une vieille race de pêcheurs, très experte, par atavisme et tradition, dans l'art difficile de naviguer à travers les

« Regardez la dame Tonoun

bancs de sables immergés. Bien adroitement, ces Bosos évitent d'échouer, de s'embarquer dans les herbes et de heurter, en certains endroits, les récifs. Or les différences du niveau constamment variable obligent à modifier, sans cesse, l'itinéraire normal. Un livre routier, et, aussi, des repères plantés sur les rives aident le savoir héréditaire.

Le bateau fait son tapage entre les berges herbues que paît un bétail à longues cornes, surveillé par des pasteurs crépus aux tuniques sombres. Parfois des Maures enturbannés de bleu apparaissent immobiles derrière le bec de la proue, derrière la voile rapiécée de leur barque. Le paysage est plat sous les vautours. Ils planent au zénith, les ailes dorées par le soleil. Des îles de sable s'allongent et partagent le fleuve. Des lacs bleus, des étangs gris, des mares vertes augmentent le royaume des eaux jusqu'à l'horizon boisé. Les racines en cerceaux de courts palétuviers retiennent la vase sur les bords que fouillent les becs des sarcelles et des courlis. De loin en loin, pointe une tente noirâtre, très basse, fixée, par des cordes horizontales, à des piquets distants; une bande circulaire de tissu en poil de chameau abrite les dos de la famille accroupie.

Attentif aux nuances du courant, le timonier du monoroue a, sur son mufle couleur de fer, un tarbouch écarlate. A ses bras lisses et musclés s'arrondissent des bracelets de cuir qu'ornent des cauries. Tel un coq anxieux il se dresse sur de maigres mollets qu'une ample culotte de guinée découvre. Les orteils se cris-

pent dans les babouches. Il regarde, là-bas, derrière une courbe verdoyante du rivage, le fleuve qui flamboie entre les buissons, comme un soleil tombé. Rien ne distrait le Boso. Voit-il la centaine d'oiseaux blancs qui papillotent contre le ciel? Sait-il que l'on déjeune derrière lui, que l'on déguste le mets réussi par le cuisinier dahoméen si personnel et susceptible, le mets servi par le boy bambara, si naïf et si gentil? Sait-il que le savant capitaine Thévenin dit ses campagnes étonnantes au pays des Boxers, en Crète, à la Côte d'Ivoire, et qu'il explique tout l'univers à ses compagnons ravis[1]?

Que le calme des régions riveraines est reposant pour qui les contemple dans un fauteuil à bascule, un livre sur les genoux, avec la carte dépliée, tandis que le vent rafraîchit la face heureuse!

Que de choses encourageantes pour l'avenir du génie français on peut apprendre en feuilletant l'histoire du Sénégal composée par M. Cultru, l'histoire du Soudan revélée par M. Maurice Delafosse, l'histoire de notre expansion en Afrique Occidentale dont MM. Terrier et Mourey ont additionné les documents. Six siècles d'efforts nationaux pour implanter sur cette terre l'hégémonie française, héroïquement! Et l'histoire continue chaque jour, écrite avec du sang noble.

1. Ils ne pensaient point alors que ce pur caractère et cette intelligence si complète périraient avec le héros dans un combat de la Somme, sous le feu des Barbares alors refoulés, le 25 septembre 1914.

marquée de page en page, par des feuilles d'olivier, par des feuilles de laurier, alternativement. La Gaule latine a reconquis la puissance de Carthage, avec ses causes lointaines, les forces en évolution sur les rives du Sénégal et du Niger, dans les monts de la Guinée, à l'orient et aux bords du lac Tchad. Lorsqu'il mesura toute la perfection de ses phrases et de ses idées, en évoquant le peuple de *Salammbô*, notre plus grand littérateur, Flaubert, rédigeait donc, poète et devin, un chapitre liminaire de notre épopée nationale.

Au soir, l'astre, en se couchant, fond les terres plates dans ses ombres de roses et de cuivres. Ensuite la lune s'épanouit, après Vénus, au ciel lilas. Plus tard elle plongera, colonne tremblante, dans les vagues blondes et grises. De ces dunes mauritaines, s'il s'élançait, le rugissement du lion ne surprendrait guère. Cependant on va s'étendre dans la cabine blanche sur le lit de camp voilé de sa moustiquaire, parce que la tiédeur de la nuit et le rythme de la machine ensommeillent.

IX

CARTHAGE SUR LE SÉNÉGAL

En compagnie de leurs laptots, de leurs « gourmets » ou timoniers, de leurs « maîtres de langue », ob-
iers, pileuses de mil, mousses ou « rapass-
et lamentations au départ, les traitants d

faisaient le même voyage du Sénégal, dans vingt bricks, canots, barques et gabarres, sous l'escorte d'un bâtiment royal. La flottille remontait le fleuve, du sud au nord, jusqu'à Biakh. Là se courbe l'afflux des eaux accourant de l'est vers l'Atlantique. A cet endroit, les Sérères et les Ouolofs autochtones, premiers maîtres du Tekrour, possédaient, avant le VIIIe siècle, des centres reliés à la cité d'Aoulil sur l'océan. Un peu plus loin vers l'Orient l'expédition s'arrêtait à l'escale du Désert.

Dans cette plaine de sable, limitée par des collines rougeâtres, les traitants fortifiaient le magasin, barricadaient la porte, y constituaient un poste de laptots en armes, hissaient deux petites pièces d'artillerie sur un cavalier de sable, afin de protéger les cargaisons des barques à l'ancre. Car, derrière les marchands de gomme, se presserait toute une foule exigeant aussi la nourriture due, par contrat, aux seuls vendeurs : deux livres de bœuf et autant de « kuskus » par ration. Il allait falloir maintenir l'ordre dans cette foule nomade vêtue de peaux de chèvres, sur les reins, de sandales, de javelots et de lances.

De ces Trarza, les princes arrivaient d'abord seuls pour discuter les cours de la gomme recueillie dans les bois épineux de l'Adrar, et s'entendre sur les prix sur la qualité, les objets de l'échange, l'unité de l'étalon monétaire, la barre de fer, son poids et sa longueur. En robes de coton, en fez et en turbans de mousseline, ces fils lointains des illustres Beni-Ha

san venus du Yémen avec l'Islam envahisseur, se familiarisaient vite. Opiniâtres, patients, inattentifs au temps perdu, ils demeuraient longuement sur cette terre de leur conquête. Astuces, subterfuges, faux départs, mensonges et complots : rien d'exaspérant ne manquait aux heures de la controverse préalable.

Enfin, rois et princes de l'Adrar, repartaient, au galop de leurs coursiers, quérir leurs caravanes.

Deux jours plus tard, des nuages de poussière à l'horizon voilaient d'abord les collines rouges. Ensuite les barrissements des chameaux violaient le calme de l'air. Pliant sous les outres de cuir qui contenaient la gomme, et sous les branches d'acacia lui servant de parasol, dromadaires, bœufs et chèvres se profilaient dans la poudre, au milieu d'une multitude criarde, et de moutons bêlants.

Ce monde biblique déferlait avec ses épouses et ses filles balancées, en leurs kiosques d'osier, par les dromadaires aux grands pas mous. De leur bosse dégringolaient toutes sortes de Judith avides, réclamant leurs cadeaux, prêtes à savourer les biscuits du traitant et son vin de Malvoisie, toutes sortes de Sarah gourmandes devant les pots de confiture française, et les prunes de Brignoles, toutes sortes de Ruth olivâtres, curieuses, importunes, vaines de leurs tuniques en coton, de leurs écharpes, de leurs bracelets, de leurs chevelures tombantes sur un sein nu. Très nobles dames d'un peuple à cinq mille guerriers chevelus, bouclés, vainqueurs, maîtres du Oualo, de la contrée

même entourant l'île Saint-Louis. Leurs doigts rougis par le henné, un La Courbe, un André Brüe les baisait galamment à la mode de Versailles, après avoir ôté le feutre à plumes. Ils ne gratifiaient pas de moindres politesses les filles à trois pagnes en traîne, les filles aux tresses fines du Brack, prince des Ouolofs, quand il se trouvait, précairement installé, sur la rive nord, après le départ des Sémites, ou durant leur faiblesse provisoire.

Une fois le camp établi, et les tentes noires debout sur leurs piquets, tout ce monde étrange se poussait à la porte de l'enceinte pour vendre. Il se querellait. Il s'écrasait. L'interprète empêchait toute transaction avant d'obtenir la promesse d'un huitième sur les profits français. On négociait dans la bagarre, parmi les menaces, les hurlements. Il fallait subir les injures des Maures, leurs gestes armés de glaives et d'arcs, de flèches, de piques. On leur tenait tête derrière les pierriers du bord, quand ils étaient admis à embarquer leur gomme. On les y recevait le boute-feu, l'espingole au poing. Ils versaient le contenu de leurs outres dans un entonnoir en bois, de capacité connue, dans le kantar. Quand il était rempli, le fond mobile glissait. La gomme, par une manche de toile, s'épanchait dans la cale.

Le quintal se payait quatre pataques, monnaie d'Allemagne, soit cinq francs soixante, ou une chaudière en cuivre jaune, ou une once de corail, ou deux aunes de drap rouge, ou vingt mains de papier.

D'année en année, les commis modifièrent secrètement la géométrie du kantar. Ainsi, pour le même prix, ils recevaient sept cents livres de gomme au lieu de quatre cents, d'abord à leur bénéfice clandestin, plus tard, quand la fraude fut découverte, au bénéfice des patrons.

D'ailleurs l'interprète du Maure, l'agent du Brack, les commis, les traitants mulâtres, les laptots, c'étaient larrons en foire. A chaque Français le Brack envoyait une gracieuse ouolove experte en voluptés, sachant aussi peigner, laver les pieds, blanchir le linge, etc. Le harem du Brack rendait visite au « général », le plus galamment, pour goûter à son vin des Canaries. De même les mères et les épouses des princes Maures. Celles-ci arrivaient assises, à deux, sur un seul chameau, et à l'ombre d'un parasol, entre des gens armés, devant une escorte de cavalerie. Le soir il y avait folgar, ou ballet, musique, agréments de toutes sortes. Enfin l'on se quittait fort contents, malgré tout, les uns des autres. Les barques pleines de gomme assuraient, parfois, un bénéfice de cent mille livres.

Michel Jajolet de La Courbe poussait, en 1685, jusqu'au Lac Cayar, dans la région de la rive nord qui fait face à Dagana, et par le chemin du marigot reliant ce lac au Sénégal. Pour cent livres, le gouverneur remplit de mil et de fèves une embarcation de vingt
neaux, tant la fertilité des bords, après la d
liguait de récoltes aux nombreux cultiv
« seigneurs basanés » aux longues m

cheveux tressés sur la nuque, drapés d'étoffes noires, y commandaient alors. « Ils étaient de fort bonne mine, et leurs manières fort polies. » Cinq cents marchands de céréales vinrent à bord, et si empressés que plusieurs tombèrent dans l'eau. On leur acheta, de plus, un peu d'ambre gris et des plumes d'autruche. Les transactions furent interrompues par la mort d'un indigène que toutes les femmes pleurèrent à grand fracas en s'arrachant les cheveux, que les marabouts lavèrent, parèrent de ses meilleurs habits et de ses armes, que les parents questionnèrent pour la dernière fois, que les femmes et les enfants honorèrent en tuant les bœufs du repas funéraire, et en échangeant leurs esclaves contre l'eau-de-vie des libations, que les griots, les tambourinaires et les marabouts conduisirent à la sépulture parmi les cris des épouses, des filles, des mères, qu'un pieu orné de ses armes désigna pour l'avenir au respect du passant, qu'un joyeux banquet, suivi de danses folâtres et belles, ne ressuscita point.

Le touriste d'aujourd'hui aime l'évocation de ce passé lue sur le bateau par un capitaine érudit.

Le vapeur bat, de ses aubes, les eaux du large fleuve entre la Mauritanie aride et le Tekrour cultivé, entre les dunes stériles du nord et les terres fertiles du midi, entre le Sahel, pays des Berbères, des Sémites méditerranéens, et le Oualo, patrie des Ouolofs. Ceux-ci, depuis notre pacification, repassèrent sur la rive droite pour y cultiver. Mille statues de bronze

Cl. P. Tacher, Saint-Louis.

« Parfois des Maures enturbannés de bleu apparaissent... » — page 97.

cheveux tressés sur la nuque, drapés d'étoffes noires, y commandaient alors. « Ils étaient de fort bonne mine, et leurs manières fort polies. » Cinq cents marchands de céréales vinrent à bord, et si empressés que plusieurs tombèrent dans l'eau. On leur acheta, de plus, un peu d'ambre gris et des plumes d'autruche. Les transactions furent interrompues par la mort d'un indigène que toutes les femmes pleurèrent à grand fracas en s'arrachant les cheveux, que les marabouts lavèrent, parèrent de ses meilleurs habits et de ses armes, que les parents questionnèrent pour la dernière fois, que les femmes et les enfants honorèrent en tuant les bœufs du repas funéraire, et en échangeant leurs esclaves contre l'eau-de-vie des libations, que les griots, les tambourinaires et les marabouts conduisirent à la sépulture parmi les cris des épouses, des filles, des nièces, qu'un pieu orné de ses armes désigna, pour l'avenir, au respect du passant, qu'un joyeux banquet, suivi de danses folâtres et belles, ne ressuscita point.

Le touriste d'aujourd'hui aime l'évocation de ce passé lue sur le bateau par un capitaine érudit.

Le vapeur bat, de ses aubes, les eaux du large fleuve entre la Mauritanie aride et le Tekrour cultivé, entre les dunes stériles du nord et les terres fertiles du centre, entre le Sahel, pays des Berbères, des Sémites méditerranéens, et le Oualo, patrie des Ouolofs. Ceux ci, depuis notre pacification, repassèrent sur la riv maure pour y cultiver. Mille statues de bronz

Cl. P. Tacher, Saint-Louis.

« Parfois des Maures enturbannés de bleu apparaissent... » — page 97.

piochent le limon du fleuve, aussitôt qu'il décroît. Convaincus par cette activité de tous les temps, les gouverneurs de 1819 à 1830 tentèrent, mais en vain, la culture rationnelle en plusieurs points de ces rives, selon un plan très ample. L'horticulteur de la colonie, Richard, planta le premier jardin d'essai au lieu nommé, depuis, Richard-Toll. A Dagana, l'expérience fut, de même, ébauchée. Les Maures Trarza prétendirent que ces terrains du Oualo ressortissaient à leur suzeraineté. Leurs attaques découragèrent les initiateurs. Aujourd'hui le poste de Dagana, ses constructions grises surgissent, devant les cubes de ses maisons indigènes ; souvenir de ce mécompte passager. On y rencontre le paquebot allant de Kayes à Saint-Louis. Il est flanqué de chalands où bivouaquent d'allègres tirailleurs en partance pour les aventures du Maroc. Il y a des palmiers obliques sur les berges roses. Les théories de femmes trottinent entre leurs ailes de cotonnade bleue, le long de la rive, sous les calebasses chargeant leurs nattes mêlées aux pièces d'argent, aux anneaux d'ivoire, aux grains de corail.

Voici, dans l'or des sables, les beaux arbres de Podor, et leurs verdures en dômes inclinés vers le scintillement du fleuve, vers les bateaux combles. Ici fut la capitale antique du Tekrour, la ville de Tekrour elle-même, celle des vieux Sérères, aujourd'hui repoussés dans le Sud, derrière Dakar et Rufisque.

Au VIIIe siècle, le souverain de ce pays accueillit le chef des Peuls fugitif arrivant de la Mauritanie Saha-

rienne, de l'Aoukar, de la région où persiste Oualata, où fut situé par les historiens de cet empire Ghana.

Qu'étaient ces gens innombrables, cette avant-garde de tout un peuple insinuant, adroit, riche en troupeaux magnifiques, avec des femmes gracieuses serrées dans leurs pagnes, telle Cléopâtre, coiffées en forme de pschent, telles les égyptiennes d'Alexandrie, ornées de boules d'ambres flottant contre les joues, telles les dames de Carthage ? Un peuple au nez droit, aux cheveux tressés en cadenettes, au langage doucereux, aux chefs très nobles d'apparence, et suivis de cortèges fastueux ?

Ils se racontèrent quand ils eurent traversé le fleuve, quand ils eurent parqué leurs immenses troupeaux, érigé leurs tentes noires, déployé leurs orchestres et leurs farandoles de ballerines devant les Sérères aïeux, attentifs en leurs visages de fer.

Et les interprètes, sans doute, expliquèrent longuement aux princes du Tekrour, maîtres sur les deux rives du Sénégal, ce que les Peuls du Sahel expliquent de nos jours, encore. Ils donnent le nom de Dya-Ukka à leur première dynastie. Ils la font originaire du cap Carmel, au-dessous de Tyr, sur la côte syrienne, en la ville maritime et phénicienne d'Ukka, cette Acco que la Bible cite, que les Grecs baptisèrent Ptolémaïs, que les Byzantins appelèrent Saint-Jean d'Acre, mais à qui les Sarrazins restituèrent le vocable d'Akka.

L'ancêtre le plus lointain des Peuls, Yacouba, fils d'Issi-raïla, fils d'Issihaka, fils d'Ibrahima (évidemment

Jacob, fils d'Israël, fils d'Isaac, fils d'Abraham), partit de l'Ukka pour se rendre en Tôr, pays du Sinaï, et de Tôr, fut vers l'Égypte rejoindre avec toute sa tribu, son fils Youssoufou (Joseph) qui dominait sur le Nil. Ils y parvinrent. Ils y prospérèrent tant que leur richesse et leur puissance excitèrent la jalousie du peuple Fullah contre ces Bannissiraïla. Persécutés, les fils des Bannissiraïla décidèrent de retourner en leurs terres natales, l'Ukka et le Kenana (la Syrie et Chanaan). Mais Firaouna (Pharaon) et les Égyptiens les poursuivirent (1570 avant J.-C.), les dispersèrent. Des fugitifs (Foudhs), les uns regagnèrent Chanaan sous la conduite de Moussa (Moïse). D'autres, passant le Nil, atteignirent le Soritou (la Cyrénaïque).

Ils y furent reçus par les Sémites des colonies phéniciennes, comme, plus tard, le furent ceux venus de Tyr en Carthage, avec Élissar-Didon, au IXe siècle avant J.-C.; comme le furent ceux de la Palestine que Ptolémée Sôter persécuta, 320 avant J.-C., pour leurs révoltes. Ces sortes de réfractaires faisaient voile vers l'Afrique méditerranéenne et demandaient asile aux ancêtres des Hannon et des Barca.

Dès 146 avant J.-C. ces Judéo-Syriens de la Cyrénaïque, et les Sémites Tyriens de Carthage échappés aux massacres de l'invasion romaine, à la rude sévérité des proconsuls, à l'inexorable autorité des prêteurs, tout ce peuple de Moïses, de Didons, de Salam-mbôs, d'Annibals et d'Hamilcars prit co[illegible] chercher en pays saharien, le feu et l'er[illegible]

avaient pu emporter leurs trésors, pousser leurs troupeaux, ou battre en retraite avec armes et bagages fondèrent des bourgs parmi les douars des Berbères, et les camps des Soninkè attirés du Niger jusque dans la région de Oualata par l'espoir de rançonner les Numides qui rapportaient du nord les captifs et les trophées conquis par ces auxiliaires de Baal ou de Vesta. Il se forma, sans doute, une fédération défensive qui reçut mal les éclaireurs des légions. A l'abri du désert d'ailleurs parsemé d'oasis, alors, un État nouveau s'ébauchait.

Ce fut un centre de civilisation sémite qui se développa sur les emplacements des Nema, des Ghana, des Oualata futures. L'esprit commercial des méditerranéens persévéra, reliant Carthage au Sénégal et au Niger. Les guerres puniques valurent d'immenses aubaines à ces marchands qui, des Numides revenus en leurs oasis voisines, achetaient aussi les butins et les esclaves conquis au service de Rome ou de Carthage alternativement. Les camps s'aboutèrent, devinrent cités. Leur ensemble s'organisait en patrie.

Au premier siècle aboutit en ces lieux, un autre exode sémite parti jadis de la Tripolitaine, et sédentaire au Touât durant une époque.

Quand saint Marc, juif lui-même de la Cyrénaïque, commença de prêcher vers l'an 40, son apostolat offensif rassembla les faibles, les déshérités, les pauvres, les idéalistes fervents pour une justice meilleure. Ce qui détermina la vive opposition des Juifs puniques

et des marchands. Ils se coalisèrent. Ils se révoltèrent contre l'indifférence de tous les Ponce-Pilate qui se lavaient les mains dans Carthage comme en Palestine, qui souriaient avec un scepticisme triste de cette agitation. Durement châtiés, à la fin, par les soldats des centurions, ces Juifs émigrèrent, de 80 à 117, au sud, tant vers l'Aoukar que vers l'Aïr, et ils augmentèrent sensiblement la population, la richesse de Ghana. L'empereur Hadrien décréta des mesures de force contre ce qui restait alors, en Cyrénaïque, de communautés judéo-syriennes luttant contre les fonctionnaires. Plusieurs milliers de réfractaires durent encore abandonner la place, et marcher vers le Touât, l'Aoukar ou l'Atlas.

D'autres pénétrèrent dans l'Aïr, puis dans le Diaga, le Massina du Niger, où les Soninkè, la plus curieuse des races noires, les admirent, abandonnant même, à l'avantage de ces métèques, la suprématie. Sous leur influence, peut-être, les Soninkè envoyèrent des expéditions vers le Nord saharien, en Aoukar, dans la région de Oualata, et y fondèrent parmi les Berbères épars, des centres, des camps, des bourgs, pour commercer avec les Sémites méditerranéens, et leurs premiers explorateurs devenus là citadins.

Comme celle de Moïse et des Israélites au milieu des Égyptiens, la suprématie des Foudhs, au milieu des Soninkè se fit oppressante. Les [illegible] les familles durent s'éloigner, justifiant [illegible] plus leur nom de Foudhs ou Por[illegible]

égyptien, *pout* exprime le sens de *fuir*. Ces Juifs errants allèrent dans les colonies du Nord, celle de l'Aoukar. D'autres fractions les rejoignirent successivement, pour des motifs semblables. Leur présence attira en pays saharien de plus en plus, les exilés de Carthage.

De 303 à 311, les persécutions de Dioclétien et de Maxence contre les chrétiens puniques achevèrent de compléter la nation des réfugiés sahariens. L'empire de Ghana était constitué, avant même qu'il ne recueillît les victimes innombrables de la furie Donatiste et des sévices exercés, dans les campagnes de Carthage et d'Hippone, par les bandes rurales des Circoncellions, sous prétexte de dissentiments religieux. Ce furent des sujets pour la dynastie israélite.

Elle compte quarante-quatre empereurs de Ghana, selon Saadi, l'historien du Soudan. Elle construisit des villes en pierre, chose unique dans le Sahara, et en bois de gommier. Elle centralisa, dans ses comptoirs, le commerce de l'or extrait, au Bambouk, de la Falémé. L'art de Ghana entoura le palais impérial de bocages mystérieux et sacrés pleins d'idoles, avec leurs hiérodules, d'après la tradition carthaginoise. Il y eut une garde aux boucliers d'or pur. Le peuple enterra ses monarques sous des coupoles. Il développa le commerce du cuivre, des cauries, des tissus, des laines, des cotons, des figues, des dattes, du sel. L'élite facilita les transactions aux Berbères de l'Atlas apportant les objets manufacturés des ports, comme aux a-

danais apportant le métal des régions aurifères. L'armée protégea les caravanes méditerranéennes allant jusqu'au Sénégal, jusqu'à Kayes même, troquer leurs cargaisons contre l'ivoire. Les ravages des conquérants Vandales (430), le christianisme militant des Byzantins, après la victoire de Bélisaire, entretinrent la coutume d'une immigration sémite permanente de Carthaginois en Aoukar. Toujours plus nombreux, ces Méditerranéens, réunis à leurs frères Judéo-Syriens issus autrefois d'Égypte, fortifièrent l'empire de Ghana avec le concours des vieilles tribus de colons Soninkè. L'invasion de l'Islam, au début du VIIe siècle, leur valut une multitude encore de réfugiés qu'épouvantait la cruauté fanatique des Arabes. Ces malheureux renforcèrent la puissance et la richesse de Ghana; mais en immergeant les familles Soninkè dans la multitude punique.

Les Soninkè du Niger appelés par leurs compatriotes en souffrance qui tuèrent leur dernier tyran, avaient donc envahi l'empire, exproprié les Foudhs, les Foudhs de Carthage, comme ceux de Memphis, et pris leur place. Ce fut un autre exode encore de ces Juifs errants. Foudhs, Fouths, Pouths, Pouls, Fouls, Poulls, Peul au singulier, Foulbé au pluriel, leurs familles divergèrent dans tous les sens, sauf quelques-unes, les *Massins*, qui vivent encore aux environs de Néma et de Oualata. Ce peuple à double civilisation et son chef Ismaïl étaient venus, derrière leurs troupeaux de bœufs à bosse, de m[illegible] et de chèvres

vers « le Fleuve » des écrivains arabes, dans le pays du Gorgol.

Voilà ce que signifie, pour nous, le discours d'Ismaïl parmi les Sérères Toukorors qui l'écoutaient, certain soir de l'an 800, au bord du Sénégal, sous les arbres de Podor. L'allocution certainement ne fut qu'analogue à ce récit; mais elle en relata, sous des formes plus lyriques, les principaux épisodes.

Le souverain du Tekrour emmena Ismaïl dans sa capitale de Guédé, tout près de Podor, sur le marigot de Doué. Les deux princes s'allièrent. Ismaïl épousa Dioma Sal, la fille de son hôte; lequel mourut à point. Ismaïl devint alors empereur du Tekrour. Ses sujets semblent avoir été les aïeux des Sérères, aujourd'hui dans le Sine, au sud du Cayor, où ils parlent une langue imprégnée de nuances toucouleures. Les Peuls s'y marièrent avec des filles indigènes, dont ils modifièrent le type. Ils apprirent la langue du pays, oublièrent la leur, se rangèrent dans les clans de Toukorors, s'introduisirent dans leurs castes, selon les professions et métiers. Carthage s'arrangea dans l'Isle à Morfil. Les Judéo-Syriens appelèrent leur nouvelle patrie Futa-Toro, en souvenir du patriarche juif qui, pour l'Égypte, avait quitté le Tôr, la région du Sinaï.

Résumons cela qui est une notion capitale.

Des Sémites, peut-être Juifs et Syriens, émigrèrent d'Égypte en Cyrénaïque, au temps de Moïse, après leur dispersion, vers l'Ouest africain comme vers l'I

asiatique, par le Pharaon noyé dans la mer Rouge; 1570 av. J.-C. D'autres naviguèrent de Tyr en Carthage avec Didon; 840 av. J.-C. D'autres encore arrivèrent exilés de Syrie en Tripolitaine par les Ptolémées lors des rébellions ; 320 av. J.-C. Chassés du nord par l'invasion romaine, 146 av. J.-C., les fils de ces Puniques trouvèrent asile parmi les noirs Soninkè du Niger peut-être en Aoukar, montés pour s'approprier le butin des Berbères rentrant aux villages du Sahara, après avoir suivi les Jugurtha, les Massinissa durant les guerres du nord. Au même pays de Ghana, se réfugièrent, parmi ces mêmes Soninkè, les Sémites échappés à la sévérité de l'empereur Hadrien, 117. Survinrent ensuite les Judéo-Syriens exclus du Massina par les Nigériens. Les persécutions de Dioclétien et de Maxence, 303-311, la furie des catéchumènes Donatistes et de leurs Circoncellions, 360, les ravages des envahisseurs Vandales, 430, le christianisme militant des Byzantins, l'islamisme fanatique des Arabes, envoyèrent d'autres Carthaginois en cette région saharienne. Du IIe siècle av. J.-C. au VIIe ap. J.-C., ces divers Sémites fondèrent au cœur de la Mauritanie, chez leurs hôtes, l'empire de Ghana. Attiré du sud nigérien par la prospérité, par la richesse de cette patrie, un second afflux de Nigériens Soninkè (Saracolés) dépossédа les Sémites Peuls, qui durent, en partie, se retirer jusqu'au Sénégal. Ils y mêlèrent aux Ouolofs, aux Sérères du Tekrour, si bien que l'un de [illegible] ces étrangers [illegible]

hérita de la souveraineté du Tekrour à Podor. Ses compatriotes la gardèrent jusqu'au XIe siècle. Finesse intellectuelle, science pastorale et civilisation méditerranéenne de cette race punique, talents agricoles et commerciaux, noblesse orgueilleuse des autochtones : cela forme l'âme toucouleure des temps modernes.

Au XVIIe siècle les éléphants très nombreux les enrichissaient de leur ivoire que les Maures portaient à la côte. Les Toucouleurs détenaient la fameuse Isle à Morfil, qui s'étend de Podor à Saldé, ceinte par les cours du Sénégal et du marigot de Doué.

Hypothèses justifiées pour la plupart, et conduites vers l'exactitude grâce aux admirables travaux de M. Maurice Delafosse qui, collaborant avec M. Houdas l'érudit philologue, et le commandant Gaden, a su reconstituer cet ensemble de probabilités historiques dans ses livres sur la civilisation du Haut-Sénégal Niger, dans son recueil, *Chroniques du Fouta Sénégalais*, dans sa traduction et ses commentaires du Tarikh-el-Fettach. Œuvres singulièrement et puissamment révélatrices.

A cet ensemble si curieux de traditions en accord avec les faits de l'histoire méditerranéenne, que rassembla M. l'administrateur en chef Maurice Delafosse, pour son cours à l'École des langues orientales, il put ajouter, récemment, un apport de haute valeur.

C'est une allégation formelle due à un généalogiste de grande famille né à Dyaba, dans le cercle ma

tanien de Saldé. Parmi ses aïeux, il compte Sadi, le frère de celui qui fonda, sur le Niger, au début du xve siècle, le royaume peul du Massina. Parenté que confirme, d'ailleurs, le livre capital du Tarikh-es-Soudan. Deux manuscrits de ce Sire-Abbas furent remis en 1911 au capitaine Gaden, et communiqués à M. Maurice Delafosse. Inspiré par la lecture de manuscrits très rares, jalousement occultes, inaccessibles à des Européens, ce texte corroborait l'hypothèse de l'éminent philologue et historien.

Déjà l'avaient averti des contes, légendes, traditions sénégalaises et soudanaises, autrefois, pendant qu'il administrait lui-même telles ou telles régions de l'Afrique occidentale. Tous ces apports démontrent que les Peuls répandus du Bas-Sénégal, et du Fouta-Djallon jusqu'au Tchad et jusqu'au Nil, partirent de l'ouest entre Sénégal et Niger, mais, en outre, que ces tribus elles-mêmes avaient autrefois habité le nord méditerranéen, le pays de Carthage, après avoir émigré de la Syrie phénicienne, Sam ou Cham, de là en Tôr ou Sinaï, puis de Tôr en Égypte. Une partie des tribus aurait voyagé d'Égypte en Cyrénaïque, et plus tard, en Massina nigérien. Les deux chroniques de leur généalogiste, Sire-Abbas-Soh, raffermissent complètement aussi la légende en honneur chez ses cousins du Sahel : celle qui leur attribue pour ascendant le plus lointain Yacouba, fils d'Issiraïla et frère du Joseph en Égypte.

Voilà donc dévoilée l'origine judéo-syrienne de ces

Peuls mystérieux, épars dans toute l'Afrique centrale, de la Guinée au Darfour, et qui, forgerons, pasteurs sans pareils, maîtres indubitables, ont initié probablement les races soudanaises à la civilisation de Memphis et de Carthage, ont mis, sur les reins des femmes, les pagnes d'Alexandrie, et sur leur tête, le pschent, et, contre leurs joues, les boucles d'ambre apportées du septentrion par les bateliers du Rhin et du Rhône, avec l'étain, jusqu'aux ports celtes, pour les cargaisons des navires phéniciens, grecs et puniques.

De leurs amours avec les femmes Sérères du Tekrour, les Toucouleurs actuels sont la descendance métisse. Primitivement ceux-ci régnèrent sur les Ouolofs du Cayor, et sur ceux qui tenaient la Mauritanie avant l'invasion des Sémites méditerranéens, les Trarza, les Berbères Brakna. Le chroniqueur peul Sire-Abbas-Soh raconte que le clan Dya'Ucca s'empara, en 850, du Tekrour entier, s'y implanta, et que, près de Matam dans la cité d'Ogo, il établit ses forges et sa capitale.

Les Toukorors du XIe siècle se révoltèrent à leur tour, contre cette dynastie punico-sémite, après le meurtre de leurs fils nobles gardés en otage par Mahmoud, le souverain, qui soupçonnait leurs parents de complots musulmans. Et les Peuls durent se remettre en route. Beaucoup traversèrent, au sud, la brousse déserte du Ferlo. D'aucuns remontèrent la rive gauche jusqu'au Galam de Bakel et de Kayes, à l'embouchure de la Falémé, où ils élurent un Siratigui, le « siratigui

du Père Labat. Les autres gagnèrent directement la Fouta-Djallon.

C'est donc un peuple directement civilisé par l'influence de Carthage que nous voyons piocher le limon du Sénégal, en amont de Podor, aux premiers jours de la décrue. Ni sous la dynastie Manna, venue de l'est, probablement Soninkè d'origine (clan Niakhate), qui, succédant aux Dya, gouverna de 1000 à 1300; ni sous la dynastie Tondyor, mandingue probablement et mandataire des empereurs nigériens de Mali (Bamako), celle qui eut pour ancêtre illustre ce chasseur peureux caché dans le ventre d'un éléphant mort où le découvrirent, apparition miraculeuse parmi les entrailles, quelques passants dévorateurs de la bête; ni sous les dynasties peules Lam-Termès, Lam-Taga, ces Toucouleurs ne perdirent leurs qualités rustiques et guerrières. Tels, en 1520, les retrouva le peul Koli Galadio, fils de Tengella, quand, dépouillé de ses biens orientaux par le premier askya nigérien de Gao, il revint avec une armée de Mandingues, au nom de l'empereur du Mali, chercher fortune dans le Fouta-Toro. Il prit la résidence impériale de Guédé. Il y prépara l'avenir de sa descendance, grâce à l'alliance des Sérères, battit les Ouolofs, soumit le Cayor. L'empire du Tekrour s'étendit à nouveau sur les deux rives du Sénégal. L'Atlantique seul le limi[illegible] dans l'ouest. Il en fut ainsi jusqu'à la desc[illegible] Berbères Zenaga, des Maures Ouled-Delim, Brakna qui, dans la fin du XVIe siècle, s'en

des territoires, au nord du fleuve, puis imposèrent aux Soninkè, Sérères, Ouolofs et Toucouleurs, leur suzeraineté de barons esclavagistes, pillards, marchands de gomme.

De ces Ouled-Delim, nous combattons encore les descendants. Jusqu'à hier, ils demeuraient maîtres de la Mauritanie, de l'Adrar. Dans un récit beaucoup plus beau que ceux de Kipling, *Les Explorateurs*, M. Randau, un colonial, écrivain de grand mérite, a relaté la tragédie de cette lutte, tantôt diplomatique et tantôt militaire, et la mort de Coppolani, l'un des pionniers les plus glorieux de la civilisation latine, à travers la Numidie profonde.

X

« L'ISLE A MORFIL »

A Podor, nous sommes dans l'Isle à Morfil. Ce nom poétique de l'ivoire brut, signifia « richesse de l'éléphant. » Podor, dès les premières incursions des Européens ou de leurs émissaires ouolofs, devint un lieu d'échange important. D'abord, à l'escale de Cock, village voisin, en aval, s'arrêtaient les chaloupes et campaient les traitants. Ils étalaient leurs barres de fer, étalon de monnaie coûtant quarante-huit sous l'une et valant, au Sénégal, quatre livres seize deniers. La fraction la moindre, le dialot, correspondait au fragment utile pour forger une bêche, un *tler*. Les vendeurs

réclamaient aussi de la guinée d'Inde et non de l'autre. Ils les discernaient par l'odeur de la teinture, en flairant l'indigo des échantillons offerts. Le payement s'effectuait en une somme de marchandises diverses, selon les besoins variés de l'indigène : sifflets, cornets d'argent, pièces de quatre sous, de vingt-huit sous, manilles, grelots, bonnets rouges, casaques d'écarlate, tafia. On donnait dix-huit pagnes pour un captif amené du Galam, un Mandingue solide et obéissant, bien que larron, un Bambara, passif et laborieux.

On acquit jusqu'à huit cent milliers, par an, de gomme. Ce fut à coup sûr le principal objet de transaction mesuré au kantar sur le pont des barques, tant à l'escale du Désert qu'à l'escale de Cock. Les Compagnies revendaient, en France, cette denrée dix ou vingt fois le prix d'achat. Ce qui ne les empêcha guère de péricliter, vu la mauvaise administration des commis. Successivement les affaires passent de la Compagnie Normande (1626-1664) à la Compagnie des Indes Occidentales (1664-1672), de celle-ci à la Compagnie d'Afrique (1672-1681). Laquelle, ruinée, cède à la Compagnie du Sénégal et Guinée (1681-1694), dont les charges sont reprises par la Compagnie Royale (1696-1709). Dettes et procès l'obligent à passer la main. C'est la nouvelle Co[illegible] du Sénégal; mais elle vend ses privilèges [illegible] riel à la Compagnie des Indes, en 171[illegible] directeur le fameux André Brüe. Ses

construisent, vers 1745, les magasins fortifiés de Podor. A la suite des guerres les Anglais occupent ce poste de 1758 à 1783. Ensuite la Compagnie de la Gomme y trafique jusqu'en 1809. A cette date les Anglais sont maîtres de Saint-Louis et du Sénégal. Ils y demeurèrent jusqu'en 1817. On le voit: après huit ou dix ans d'exercice, chacune de ces Sociétés renonce, malgré la vente considérable de la gomme et de l'ivoire en France, des esclaves demandés à cor et à cri par l'Amérique latine. Travailleurs que les Compagnies du XVIIe siècle ne purent jamais fournir en nombre voulu, par la faute et l'avidité des intermédiaires.

Indociles, rebelles, émeutiers, ils résistèrent toujours aux représentants des Compagnies, qu'ils portassent leurs vestes blanches et leurs justaucorps bleus de marquis-philosophes, leurs habits à revers de patriotes à cocarde ou d'officiers de l'Empereur. Ceux-ci présidaient vainement aux échanges périlleux avec les Maures bouclés, les Ouolofs crépus, les Foul (Peuls) coiffés en cadenettes, les Toukorors (Toucou leurs) arrogants sous la vannerie fine de leurs cha peaux coniques. Tous ont retiré leurs mains de l'ea brûlante que le soleil échauffe trop sur ce point d globe, à la fin de sa course. Tous ont salué cette lu pleine qui se lève dans les vapeurs éclatantes du cie qui peut éclairer la marche lente des haleurs tira le bateau et sa voilure à la surface déjà scintillante fleuve.

Comme il dut la contempler aussi cette lune si pure et si claire, maintes fois comparée, par les conteurs musulmans, au visage des houris, le jeune El-Hadj-Omar, né dans Aloar, près de Podor, l'an 1797! Enfant, il surprenait l'iman Youssouf par son intelligence robuste.

Lorsque ce saint homme du Fouta vint trancher le différend, entre le père du futur prophète et les marabouts, il prédit à l'écolier : « Tu seras le chef, un jour, des peuples du Fouta. » Omar le crut quand il eut vu l'iman réconcilier son père avec les gens qu'ils méprisaient trop pour leur tiédeur religieuse. Refusant de les coudoyer dans la mosquée d'Aloar, le vieux saint bâtissait une mosalla, ou lieu d'oraisons, à son usage particulier.

Parmi cette ferveur islamique si farouche, l'étudiant dut voir, avec répugnance, les infidèles français, atterrir, en 1819, après le départ des Anglais, s'établir dans le vieux fort ruiné de Podor, en chasser les troupeaux des chefs, y camper, chasser dans les alentours. Le fils de Seydou-Tal pouvait-il coudoyer, sans horreur, ces enseignes de vaisseau en pantalon de nankin, et en courte veste bleue, qui feuilletaient, non le Coran, mais les tomes, un peu moisis en cale, de Chateaubriand, la *Corinne* de Mme Staël, l'*Adolphe* de Benjamin Constant ? Loin de leurs fiancées, de leurs « anges [illegible] qui priaient, pour eux, dans une chambre [illegible] France, ces [illegible] Lorsqu'en

aval de Podor, ils allèrent occuper le hameau de Dagana. Malgré les Maures Trarza, les Brakna et les Peuls ou Fouls, nos vaisseaux de Saint-Louis nous permettaient alors l'abolition de l'esclavage, et d'offrir une protection plus réelle aux tribus faibles. Un fort armé fut construit à Dagana. Des planteurs romantiques en veste, en ample pantalon blanc surveillèrent, sous leurs chapeaux à larges ailes, de nombreux Ouolofs cultivant un million de cotonniers dans les trois cantons de Dagana, Richard-Toll et Faf. L'on essaya la culture aussi de végétaux et de textiles, comme le nopal, arrivés des Antilles sur le brick royal « Le Curieux ». Omar souffrit beaucoup d'assister à cette installation définitive des infidèles. Il pensa qu'il fallait, contre les intrus, chercher des alliances à La Mecque. Pour cela il se rendit chez les plus riches musulmans de Saint-Louis. Il en obtint les ressources indispensables à son voyage par le travers de l'Afrique centrale jusqu'en Égypte et au Caire, avant de gagner les villes sacrées.

Cependant les horticulteurs opiniâtres de Charles X soignèrent, sur l'avis de Thénard et de Gay-Lussac, l'indigo, le mûrier. La somme des frais certains dépassa le total des recettes possibles malheureusement. Ces rêves de cultures industrielles s'évanouirent, au désespoir des colons saint-simoniens, quand on cessa de leur verser les primes et les allocations du premier jour. De plus les plantations furent ravagées ou abandonnées durant la guerre de 1833 qu'il fallut mener

contre les Trarza désireux de s'unir aux Ouolofs, en formant, à notre plus grand dommage, un seul empire sur les deux rives. Aussi les pépinières de Richard-Toll furent-elles abattues par les Français défenseurs du poste pour démasquer les vues. En 1840, l'aventure ruina bien des gens à Saint-Louis, malmenés déjà par la suppression de la traite négrière, Podor et les autres escales connurent le krach de la guinée bleue. Progressivement l'astuce des Maures, d'ailleurs impérieux, haussa le cours de la gomme. Par concurrence, les traitants mulâtres offrirent leur étoffe sans ménagements. Elle perdit cinquante pour cent de sa valeur première. Néanmoins d'autres transactions se multiplièrent à l'envi. Dès 1844, gouverneurs et exportateurs commencèrent à prévoir le développement général du négoce, si on le délivrait des entraves imposées par les Maures et les Ouolofs. Leurs rois, bracks et damels réclamaient toujours des coutumes dispendieuses (cinquante-deux mille francs). Ils obligeaient les traitants à n'acheter ou vendre qu'aux escales fixes. Ils cernaient les îles mêmes de Saint-Louis, percevaient sur la langue de Barbarie, au Guet N'Dar, faubourg actuel de la ville, un impôt de retour dû par les caravanes de nos compagnies. Cela sans compter les mille vexations subies par les flottilles remontant le Sénégal.

El-Hadj-Omar reparut en l'an 184[illegible] [illegible] près de Podor, à l'escale du Coeli [illegible] reçu l'investiture qui le faisa[illegible] [illegible]

portante confrérie Tidjania pour le Soudan. Derrière lui, marchait une troupe de disciples, de « talibés » en armes. Il promit au gouverneur du Sénégal, M. Caille, de protéger la liberté commerciale sur le fleuve. Reconnaissants, les exportateurs français le comblèrent d'attentions et de cadeaux. Sa renommée de saint, son influence étaient déjà connues, au point de lui attirer ces faveurs, avant que son prestige lui valût des armées conquérantes, et, pour nous, très redoutables.

Comme il se négociait alors vingt-trois millions d'affaires par an, les intéressés adressèrent au gouvernement de Lamartine plusieurs pétitions demandant qu'on reconstruisît la forteresse de Podor, et que, de là, une action fût dirigée contre les Maures et les Fouls. On voulait obtenir, en tout temps, et partout, la liberté du commerce sur les deux bords du fleuve. Elle était, jusqu'alors, permise en certains mois, sur quelques points, exclusivement, et interdite sur la rive gauche. L'émancipation définitive des captifs en 1848, avait aussi déterminé des troubles persévérants. Les Maures esclavagistes visèrent à prendre Saint-Louis, et à nous expulser.

Ce furent nos officiers d'Algérie qui reconstruisirent, en 1854, les anciennes redoutes de Podor, au nom de l'empereur Napoléon III. Ils souhaitèrent de prolonger, en Afrique Occidentale, nos conquêtes de l'Afrique méditerranéenne. Faidherbe était, parmi ces capitaines, un sous-directeur du génie admirable, ayant

donné, dans les montagnes kabyles, la preuve de ses talents et de son courage. Tout s'agitait. El-Hadj-Omar s'emparait du Bambouk. Il convertissait de force à l'Islamisme tous les Saracolés-Soninkè, Mandingues et Kassonkés ahuris par ses fusées tombant du ciel et enflammant les chaumières. L'agitation se propageait jusqu'à Saint-Louis.

A Podor, un enseigne de vaisseau fut enlevé par les coureurs d'un village voisin. La guerre contre les Maures commença pour délivrer l'imprudent. Les quatre compagnies d'infanterie de marine, la compagnie d'affranchis, les volontaires noirs de Saint-Louis, l'escadron de spahis, les artilleurs et les sapeurs, les équipages des avisos et des canonnières se mirent à manœuvrer entre Saint-Louis et Podor, transportant leurs chevaux en deux bateaux écuries, débarquant à droite et à gauche, châtiant les insulteurs de nos drapeaux et les ravisseurs de nos barques commerciales. De Podor, cinquante soldats étaient partis les premiers pour Dekter où les Maures sabrés par les spahis apprirent les humiliations de la fuite, de la défaite et de la razzia.

Inutilement, El-Hadj-Omar avertit les Enfants de N'dar qu'il ferait la guerre sainte désormais aux chrétiens et aux infidèles. Rien ne réconforta suffisamment nos ennemis. A demi dépouillés de leur uniforme, impossible sous le climat, pourvus de douze biscuits chacun, de leurs [illegible] et suivis de bétail sur pied, les sol[illegible]

s'enfoncèrent, sans bagages, dans les sables, dans la brousse, dans la forêt du Oualo. Les Français battirent les Maures et leurs sujets noirs, s'emparèrent de la capitale N'dar, en chassèrent la reine avec ses « tiédos » vainement porteurs de cordes pour garrotter les blancs, traversèrent deux fois le pays, le pacifièrent, le purgèrent de tous les Trarza, puis le rendirent à ses agriculteurs ouolofs et à leurs chefs les plus sages.

La prospérité de ces gens attira bientôt les Maures. Incorrigibles esclavagistes et pillards, ils firent des incursions fructueuses, après le départ de nos troupes. D'ailleurs ceux d'El-Hadj-Omar bloquèrent Podor. Trarza et Brakna s'enhardirent. Ils s'allièrent. Ils attaquèrent Richard-Toll. Même ils s'avançèrent, en un raid habile, jusqu'à la tour flanquant le pont de Laybar devant Saint-Louis. La garnison opérait au loin. Onze soldats et deux canonniers repoussèrent mille agresseurs, les mirent en fuite grâce aux projectiles de leur unique obusier.

Ensuite les colonnes s'emparèrent progressivement des troupeaux maures. Elles capturèrent les caravanes du Cayor, y apportant l'essentiel. Elles réduisirent leurs adversaires à ronger le cuir. Elles les délogèrent du lac Cayar, de toute la rive droite. Ce fut au commandant de Podor qu'en mars 1858, notre ennemi Mohamed el Habib demanda la paix. Il nous reconnut les protecteurs du Oualo et du Cayor, de la navigation sur le Sénégal, des gués interdits aux Maures en armes, de son commerce désormais sans interruption, malgré les

douanes, octrois et coutumes. Nos cinq compagnies et notre escadron, secondés par les affranchis, avaient, en trois ans, vaincu et soumis six mille guerriers cruels.

Quelques mois, le tir sur les éléphants qui venaient boire en face du poste Richard-Toll, l'affût aux lions qui, partout, dévoraient les bœufs des pasteurs peuls, et qui rôdaient en troupes, la nuit, dans les ruelles des villages ouolofs, même dans celles de Podor, la chasse aux sangliers-phacochères, d'autres exercices sportifs exercèrent seuls l'adresse des capitaines pendant l'organisation de la colonie.

Cependant, les guerriers de l'Adrar devaient nous offrir encore le combat, et bien souvent. En novembre 1912, même, l'ancienne factorerie de « l'Isle à Morfil » logeait un de leurs descendants capturé par nos tirailleurs après une rude campagne contre ces Ouled-Delim qui prennent les armes dès l'âge de douze ans.

XI

LE PRINCE DE L'ADRAR

Fauve, le soleil qui déclinait, parmi les poussières brûlantes, derrière les branches déjà noires d'énormes arbres, n'éclairait plus guère la cour où nous fûmes saluer Ould-Aïda. Quand le colonel Mouret, quand M. Dat, l'administrateur de Podor, nous [illegible] montré le personnage entre ses compa[illegible]

râmes une sorte d'Antinoüs couché. Malaisément il se leva; car la balle ayant percé le dromadaire en fuite avait aussi brisé la cheville du jeune homme, le livrant de plus à nos tirailleurs. Debout en sa robe ample et bleue, il sourit gracieusement. Il nous tendit sa main très fine. Boucles sur le front, mèches au long des joues brunes et duveteuses, la chevelure embellit fort ce visage d'un ovale pur. Du guerrier rien ne persiste qu'un feu sournois entre les paupières de bistre. Le prince s'appuyait sur l'épaule du confident qui avait obtenu la faveur de partager cette existence de captif, en renonçant à sa propre indépendance. Et ces deux amis, droits sous les amples plis de leurs toges bleues, nous parurent tels que les bergers de l'églogue antique, dans le poème de Virgile.

Prisonnier de nos capitaines, Ould-Aïda vivait donc sur un tapis dans ce coin de la cour sablonneuse jadis réservée, par les traitants, aux vendeurs d'esclaves et du butin. Ses familiers aux grandes chevelures et aux façons de bergers virgiliens, le veillaient.

Afin de refroidir notre enthousiasme devant un tableau si bucolique et littéraire, le colonel Mour nous conta que cet agréable jeune homme avait, moins de vingt ans, fusillé, par surprise, son frère compétiteur intempestif. Trente mois avant notre passage sur les rives du Sénégal, Ould-Aïda commanda la tribu des Ouled-Delim, et les chefs de ces terribles « *Hommes Bleus* », venus du sud marocain, pour rassembler, à l'aise, sur le territoire espagnol et tr

hospitalier du Rio-del-Oro, pour, de là, se précipiter vers les campements des tribus pastorales, pour les piller, pour saccager les oasis que protège notre drapeau, et pour massacrer, d'aventure, nos pelotons de méharistes en tournée. A la fin de janvier 1913, au puits de Liboïrat, devaient ainsi périr le lieutenant Martin, les sous-officiers Bain, Pelatan, Tixier, accourus là pour affermir, après tant d'autres héros, la force libératrice de la République sur le plus large empire dont jamais la France ait pu se glorifier pendant l'évolution de son histoire.

Au soleil disparu pendant ce soir d'octobre, la lune succédait. Elle argenta les eaux du Sénégal qui commençait à luire entre les feuillages aigus des manguiers bordant la rive, et ombrageant le porche ouvert sur cette cour sablonneuse où, Dieppois et Rouennais, les premiers traitants de Podor, attirèrent, dès le dix-septième siècle, les Maures bataillant sur les berges du Sénégal. Ces éternels pillards des deux rives, vendaient l'or du Bambouk rançonné, les gommes prises aux caravanes du Sahel, les plumes d'autruche enlevées aux chasseurs des oasis, les moutons razziés ici et là, l'écaille des tortues soustraite aux pêcheurs et aux marchands de la côte atlantique. A la clarté de la lune, mille traits [illegible] trois siècles, prolongés dans cette [illegible] que [illegible] ns encadrent toujours. A ce[illegible] maintenant, restaure [illegible] rent étalés là, sur [illegible]

ancêtres de ce bel Ould-Aïda qui, debout, appuyait, contre son mollet gauche, la plante du pied droit, afin d'éviter à cette jambe boiteuse la fatigue de supporter aussi un corps flexible et nerveux. Groupe à souhait pour une illustration de *Salammbô*.

Tanit reflétée, là-bas, dans la pâleur du fleuve, était une colonne de clarté frémissante derrière les silhouettes gibbeuses de quelques dromadaires allant boire, en file solennelle.

Enorgueillis trop évidemment, et depuis l'ère de Carthage, par la coutume de vaincre toutes les tribus agricoles, les compatriotes d'Ould-Aïda n'oublieront pas si tôt les joies cruelles de l'attaque, du pillage, de la capture. Le jour où les trois couleurs de la liberté française commencèrent à se déployer plus largement sur les races noires du Sénégal, jadis décimées, rançonnées, asservies, ces Maures ont perdu l'essentiel de leurs ressources. Leur appétit ne peut plus se promettre les céréales rapidement cultivées dans le limon fertile des rives, après la baisse des eaux, par cette population robuste et soigneuse que l'on voit nue manier la houe, à la fin d'octobre, tout le long du fleuve. Il ne suffit plus de l'effrayer en coupant à l'improviste quelques têtes de moissonneurs en flambant quelques villages de briques crues et de roseaux secs, en poussant quelques fillettes éplorées vers les harems du désert, et quelques solides gaçons vers les mines de sel sahariennes. Il ne suffit plus de se ruer vers la caravane pour en recevoir

prix du passage, ou pour emmener les chameaux et leurs charges. Avant de mourir en Lorraine héroïquement sous le feu prussien, le colonel Mouret lança longtemps contre eux ses pelotons de méharistes à travers les sables de l'Adrar; et « les fils des races délivréees », prouvant leur reconnaissançe par un héroïsme sans égal, chassaient, avec leur chef blanc, la turme des ravisseurs, l'atteignaient, la punissaient, ou bien mouraient au combat pour la justice et la paix françaises.

Partout, de Podor à Kayes, sur le Sénégal, comme de Koulikoro à Tombouctou et à Gao, sur le Niger, cette œuvre de protection est généreusement réalisée. Des peuples entiers recouvrent la satisfaction d'ensemencer et de récolter pour soi, de dormir sans peur, d'aimer les êtres chers sans trembler pour leurs vies, de construire la maison sans craindre l'incendie, d'élever le bétail sans redouter rien, pour lui, que la voracité nocturne de la panthère ou du lion.

Ould-Aïda s'est-il rendu compte de cette allégresse et du plaisir intense qu'elle vaut maintenant à nos administrateurs, à nos officiers émus par cette récompense magnifique de leurs travaux, de leurs combats, de leurs blessures, de leurs maladies, de leurs deuils ? Le colonel Mouret nous l'assura quand il nous fit l'honneur de nous recevoir à Podor, vers la fin du mois d'octobre 1912. Il nous invita même à revenir l'année suivante. Avec lui, depuis la rive septentrionale du Sénégal [illegible] au Maroc du Sud, nous devions

traverser toute la Mauritanie pacifiée, ou presque, grâce à l'influence du jeune prince.,

Séduit entièrement par les soins de nos docteurs et l'évidence de sa guérison à l'hôpital de Saint-Louis, convaincu par la douceur vraie de nos mœurs, Ould-Aïda, depuis, est retourné, libre, dans l'Adrar. Il y seconde la propagande civilisatrice de nos idées. On achevait de l'instruire alors. Très courtois, Ould-Aïda semblait lui-même nous promettre sa fidélité par l'entremise de l'interprète toucouleur qui s'exprimait en notre langue délicatement, et, qui, haut, dans son manteau blanc, avec la face massive et puissante du Mathô ressuscité par Flaubert, traduisait les questions du colonel, les réponses du Maure.

Cependant les exploits de nos guerres libératrices nous furent contés par ceux qui, bravement, y gagnèrent leur croix. L'administrateur Dat, long et fin la mémoire évocatrice, nous disait la marche sur Fachoda où il parvint avec Marchand. Nous recevions les enseignements du colonel Mouret, trapu, solide, savant, plein d'entrain, l'une des figures historiques de notre épopée africaine.

Ce soir d'octobre 1912 dans cette hôtellerie de Podor, vieille maison des traitants, nous avons arrosé de champagne un phacochère parfaitement rôti, en écoutant ces nobles soldats nous décrire les phases de la pénétration française au Sénégal, les exploits des officiers choisis par les ministres de Charles X et de Louis-Philippe, l'œuvre commencée

par le génie de Faidherbe, terminée bientôt par les talents de la phalange très active qu'inspire la puissante intelligence du Gouverneur Général. Nous apprenions du capitaine Duboc comment on dresse un peloton méhariste, comment on vit, pieds nus, à la cime d'un dromadaire, pour diriger, de l'orteil, les foulées de l'animal, dans le cercle de Boutilimit.

Depuis, le colonel Mouret sut, avec une troupe d'importance, châtier Ould-Sidi-Lekhal l'ancien lieutenant d'Ould-Aïda, ce Mohammed Mahmoud Ould Sidi Lekhal qui n'avait pas craint d'attaquer nos pelotons du puits Liboïrat bien qu'il eût été par nos troupes pourchassé dans la région de Oualata.

La croix d'honneur sur ces dolmans blancs semblait plus brillante qu'ailleurs. Nous savions ce qu'elle témoignait de bravoure, d'intelligence patiente, de génie organisateur[1].

Quand, après dîner, nous redescendîmes, par le large escalier de bois, vers la cour sablonneuse, l'Antinoüs de l'Adrar était encore couché sur sa natte, entre ses compagnons bleuâtres accroupis dans la poudre, et si mystérieux à l'ombre de leurs chevelures bouclées. Au delà des murs, les sons frénétiques du tambour retentissaient. Parce que Tanit se montrait superbe au ciel, cette nuit-là, Podor était en fête, selon la coutume

1. Devant Lunéville, en combattant l'invasion [illegible] colonel Mouret succomba. Nous l'avions [illegible] illet 1914, chez le général Mangin, et il [illegible] visite pour septembre.

ancienne de Carthage. Nous sortîmes, précédés par Zanzibar, clairon des tirailleurs. En l'honneur de notre visite, le colonel lui avait permis de licher une bouteille de liqueur, malheureusement à peu près vide. Fier de ce privilège succulent, le brave nous guida par la ville, entre les murs de terre blonde, sur les chaussées de sable qu'illuminait, du fond du firmament, la déesse de Salammbô. Dans les perspectives étroites des ruelles, les femmes toucouleures allaient sur leurs chevilles minces et cliquetantes, en balançant les larges pans de coton qui flottaient sur les bras, qui voilaient, de leurs blancheurs en pointe, les dos creux et les reins lourds. Avec leurs bébés à cheval sur leurs reins, et serrés dans le lange qu'elles nouent devant leurs poitrines, de jeunes mères paradaient orgueilleuses de leurs coiffures en mitres, de leurs cadenettes sur les joues, d'un petit anneau d'or brillant à la cloison des narines. On se hâtait vers le lieu de fête.

Là, nous nous introduisîmes dans une foule chaude blanche et bleue, à figures sombres, vêtue de ces bo bous élégants qui sont d'amples carrés de cotonna ouverts, au centre, pour le passage du cou, tandis q les quatre angles pendent très bas : l'un devant, l'aut derrière, et deux sur les bras. Affables, avec leu sourires éblouissants, ces personnes aux gestes ai s'effacèrent pour nous ouvrir le premier rang des sp tateurs, près de leurs tambourinaires accroupis. De adolescents nus luttaient, comme sur le stade grec,

cette esplanade bordée d'amateurs attentifs et joyeux. Leurs lazzis, leurs quolibets, leurs acclamations témoignèrent de la belle humeur unanime. Au clair de la lune, c'était la résurrection d'une antique société méditerranéenne assistant à des jeux sacrés tels que nous les dépeignirent les Homère et les Virgile.

Plus loin que les têtes de cette foule, se dressait, limite de la place, une manière de castel à créneaux dont les merlons coniques encadraient d'autres curieux assis, les jambes pendantes. Et tout ce monde de se trémousser, de rire, d'applaudir ou de railler à l'envi quand l'un des lutteurs touchait le sol de la main; involontaire aveu de sa défaillance. Puis les tambours oblongs furent battus avec furie. Des danseuses s'élancèrent, trépignèrent par couple en esquissant des essors, avec les ailes de leurs boubous. Et de la joie fervente remuait toutes ces épaules bleues ou blanches, toutes ces mains brunes frappant la cadence, toutes ces faces camuses ou délicates enivrées par le plus innocent des plaisirs.

Au milieu de la cité blonde, de sombres athlètes luttaient, au clair de lune, ainsi pour la foule circulaire, blanche et bleue, qui les encourageait de ses tambours grondants, de ses flûtes sonores, de ses mains battantes, de ses rires clairs parmi les masques obscurs. Cette liesse fêtait le triomphe au ciel, de la Tanit carthaginoise.

XII

LES BALLERINES DU TEKROUR

Ainsi que les Ouolofs, les Toucouleurs rapatriés, grâce à la protection de notre drapeau, sur la rive nord du Sénégal, profitent, en novembre, du limon qu'abandonne la décrue des eaux pour y planter, tout nus, bêches en main, le tabac, le riz, les légumes. Les voyageurs du XVIIe siècle, remarquaient déjà l'extrême habileté des villageois, au Sénégal comme au Soudan. « Au sud de la rivière d'Ivoire, le pays est uni, fertile, bien cultivé, rempli d'arbres, et divisé par des prairies d'une grande étendue. Il nourrit quantité d'éléphants qu'on y voit paître tranquillement en troupeaux de quarante ou cinquante. » De ceux-ci il ne reste que tels objets d'ivoire ancien dans nos familles européennes. Les sillons, les semis des « lougans » sont faits avec une méthode que beaucoup de nos cultivateurs imiteraient avec profit. Beaucoup, sinon tous. Pour ce qui concerne le tabac, par exemple, jamais en France, sauf dans les jardins d'agronomie officielle, cette solanée ne fut l'objet de soins aussi méticuleux, intelligents, efficaces. Dans les villages du Niger même, sur une levée de terre ceinte de quatre rigoles que la calebasse du paysan arrose à des heures précises, chaque tige adulte ferait figure dans nos concours agricoles. Le mil atteint, au Sénégal, et fréquem- -nt,

Cl. Fortier, Dakar.

« Puis les tambours oblongs furent battus avec furie. Des danseuses s'élancèrent... » — page 135.

une hauteur de trois mètres, parfois quatre. On en a mesuré de cinq mètres, dit-on. Vers le poste de Boghé, sur la rive nord du Sénégal, le Toucouleur cultive, pour cette graine à couscous, une zone large de vingt kilomètres, jusqu'aux sables mêmes de la Mauritanie. Richesse nourricière que notre action de libérateurs assure à ces races laborieuses, auparavant razziées sur les deux rives, tous les quatre ou cinq ans. Après cette phase de répit, les Maures Brakna jugeaient le moment opportun pour trouver les silos et les greniers remplis à nouveau, les enfants devenus filles et adolescents, donc vendables, le troupeau reconstitué, les étoffes retissées, l'ivoire recueilli depuis la dernière incursion, le dernier massacre, le dernier incendie, le dernier pillage, les derniers rapts. Ils recommençaient.

Sur la rive nord c'était jadis l'escale du Terrier Rouge. Les Maures y vendaient la gomme, depuis 1638, aux Français de Saint-Louis.

Une partie de la nation toucouleure, islamisée par ces Maures esclavagistes, et partageant leur furie, opposa de superbes résistances aux officiers de Faidherbe. Il faut voir ces cavaliers solides, trapus, accourir sur leurs petits chevaux à longues queues, à longues crinières, bondir avec eux dans les broussailles, en maniant les fusils et les lances de la fantasia. Parmi les draperies de leur échine, danse le grand chapeau de vannerie fine, gloire indéniable de leurs artisans, et qui rend au cou par une large jugulaire de cuir accrue

de glands successifs. Au galop, les étoffes blanches, bleues, brunes se gonflent, claquent sur le dos, sur les flancs du centaure. Les guerriers montrent des visages sombres, légèrement barbus, et très noirs avec des yeux ardents, un nez presque droit. Les poignets comme les chevilles sont fins. Ces magnifiques soldats, fanatisés par El-Hadj-Omar, et craignant pour leurs profits de négriers, attaquèrent tous nos postes du haut Sénégal en 1854, puis convièrent nos Ouolofs de Saint-Louis à la révolte. Signal d'une guerre qui dura jusqu'en 1860, horriblement cruelle.

A l'arrivée de notre vapeur, l'escadron, fils de nos anciens ennemis, caracole maintenant, fusille l'air, simule l'attaque, bondit, fuit et revient dans un chatoiement de couleurs romantiques pour un futur Delacroix. C'est une des merveilleuses images que la promenade fluviale peut déployer aux yeux des Européens en cette Afrique blonde et bleue, dunes et ciel.

Dès ce point, Boghé, on apprécie l'intelligence de notre organisation. La résidence et la poste, deux édifices roses en banco, limitent l'esplanade sablonneuse où l'on débarque. Ils ont très bon air en leur architecture simple, purs rectangles que des arcades ajourent au rez-de-chaussée comme à l'étage. Des nattes protègent, à la porte, l'intérieur des salles blanches éventées par la pankha. A Boghé, M. Paul Cherny, commandant du cercle, reçut, d'un chef peul le manuscrit du généalogiste Sire-Abbas qui confirme l'origine syrienne, sémite et punique de

grande race civilisatrice du Soudan, les Peuls. Leur élite s'intéresse à l'histoire et à l'ethnographie. L'administrateur est un homme jeune, modeste autant qu'instruit. Il semble connaître à fond son petit empire. Des sous-officiers le secondent qui n'ont rien perdu ici de leur allure militaire fort correcte, malgré les habitudes imposées par les chaleurs, de mars à septembre. Vêtus de blanc, ils se hâtent autant que les Toucouleurs simulant les aventures de la guerre.

Les femmes de ces guerriers regardent immobiles, prestigieuses en leurs plis bleus, la tête chargée d'étoffes, le visage sous la voilette, et les tempes ornées de grosses boules d'ambre qui pendent, par trois, contre chaque joue de bistre. Au col, de lourds bijoux en or filigrané fixent les draperies. Ils resplendissent sous les lèvres épaisses, sous les regards orgueilleux. Pendant le ballet, ces dames, en cadence, frappent leurs mains longues, tandis que la protagoniste trépigne et piétine, selon les rythmes de l'orchestre accroupi derrière ses tambours en forme de tonnelets, derrière ses calebasses sonores, ses balafons. Très artiste, la danseuse vole entre ses ailes d'azur. Elle se penche, entre ses boules d'ambre et ses tresses. Elle imite l'oiseau effleurant la surface du fleuve. Elle tourbillonne comme le sable dans le simoun. Devant elle, hamaché de grelots et de lanières, un griot tape viv parchemin tendu sur l'orifice d'un cy

De ses regards dardés, cet hypn ciller même, les yeux magnétisés

active sa furieuse musique afin que la femme trépigne avec plus de frénésie. Spectacle très étrange, angoissant, que l'émulation de ces deux êtres face à face, l'un contre l'autre. Par instants, accroupis tous deux, ils se pénètrent de leurs volontés, comme pour décupler les forces de l'une en les mariant aux forces de l'autre.

Leur « transe », comme on disait jadis, se perpétue ainsi dans la poussière soulevée du sable qui brille au soleil. Cependant le cercle des dames bleues, ornées par les bijoux de Carthage, frappe dans ses mains brunes aux ongles rougis de henné. Une vision de l'antique à l'ombre de saules martancema.

Cette population atteste là, par l'un des siens, le loyalisme de sa gratitude. Son chef a, sous le fez, un profil de satyre ardent. Au fond de ces yeux caves, l'intelligence veille. Soudain elle s'élance, se manifeste avec la parole française la plus claire, la plus courtoise. Maintes fois, ce guerrier de haute taille combattit dans nos rangs. A Rhasserent, où un homme de grande valeur, le commandant Bablon, fut tué, Baiha-Biram sauva le détachement. Il dispersa l'ennemi après vingt-quatre heures de lutte. Lui, avait, depuis le début de l'engagement, une main blessée, en lambeaux. Sur son manteau sombre brille la croix fort méritée de notre Légion d'honneur. Ce chevalier administre la moitié du cercle de Boghé, selon nos méthodes civilisatrices. Il rassemble des documents nécessaires à l'histoire de son pays. Jamais plus

vivante ni plus franche figure ne désigna une âme aussi droite et valeureuse.

Par delà le territoire de Boghé, dans le nord, les Maures Brakna campent, ceux qui instruisirent de leur langue, de leurs mœurs, en 1825, René Caillé soucieux de préparer son héroïque voyage à Tombouctou.

Si, pour une heure de chasse, le bateau s'arrête un peu plus en amont, à Cascas, toute une ville de chaumières tassées se présente à la flânerie. Ici se tient un marché de l'indigo cultivé dans les environs, échangé contre la bimbeloterie européenne, les perles de verre, les miroirs de poche, le pétrole, les toges de coton. Les noirs Ouolofs de Saint-Louis apportent cela dans leurs pirogues. Ils parlent notre langue. Sur le caractère avide et grinchu de leurs femmes, ils prodiguent aisément les plaisanteries mêmes de nos vaudevillistes. Puis, craignant d'avoir offensé la voyageuse, ces gens bien élevés courent derrière elle, la rattrapent très loin, lui offrent, en excuse, un œuf d'autruche, ou toute autre bagatelle. Trait d'une galanterie vraiment délicate.

Le télégraphiste, noir aussi comme le fer, habite une case confortable avec son appareil, son lit à moustiquaire de gaze, son fauteuil, sa table à tiroirs. C'est, en toge d'azur, un gros monsieur raisonnable obligeant. Ailleurs, dans sa factorerie, l'agent d' Société coloniale a ses chevaux, ses m de photophores, de marmites, de

machines à coudre fonctionnent par les doigts et les pieds de jeunes Toucouleures qui piquent des boubous sur commande. Familiers, de très petits oiseaux rouges entrent et sortent gentiment. Ils sautillent sur les ballots, sur les sacs de riz et de mil. Et cela est une cité purement indigène. Les vapeurs n'y font pas escale d'ordinaire. A l'intérieur, des claies entourent les quatre chaumières d'une même ferme. Des adolescentes nues sous leurs cimiers de cheveux, pilent les graines du couscous. Elles lèvent au ciel, puis lancent, au fond du mortier, le tronc de baliveau qui sert de pilon. Les sculpteurs de la Renaissance n'ont pas imaginé des formes plus sveltes, ni plus rondes, ni plus harmonieusement pures que celles de ces bronzes vivants, aux sourires de clarté, à la joie brusque et gentille. Pourtant la fillette rencontrée, vers le détour d'une ruelle, s'épouvantera d'apercevoir un Européen. Elle s'enfuira en criant : « Voilà l'ennemi ! » Et toute la marmaille de fuir, éperdue, sous les rires des villageois surgissant au bruit.

Plus loin, on peut atterrir en des anses où toute l'école barbote. Dans les fermes, des moutons de race ladoum à poil ras, haut comme des ânes, se réfugient derrière les haies. Les tomates pendillent, des fleurs jaunes s'épanouissent, autour de cent cases pointues et enguirlandées joliment de feuilles calebassières. Sur la berge du fleuve les lavandières sont des statues qui luisent au soleil. Elles se courbent. Elles savonnent, tordent le linge. Elles étalent pagnes et boubous sur

le sable chaud. La marmaille se débarbouille. La fille, pieusement, fait, sur les reins de sa mère à genoux, mousser le tampon de foin mucilagineux qui nettoie la peau tendue. Que l'on jette du bateau une bouteille vide ! Une charmante enfance se précipite, nage, rivalise, plonge, pour s'emparer de l'aubaine. Comme nos innombrables peintres gâchent, en France, leur temps, bien que les éléphants à gué n'interrompent plus, de leur file, comme jadis, la marche des bateaux, bien que les crocodiles apparaissent plus rarement, sur les récifs.

Ces jours de navigation entre la Mauritanie et le Fouta-Toro sont, en octobre, assez chauds ; mais l'air déplacé par la vitesse du petit vapeur rafraîchit le touriste. Néanmoins il doit garder le casque, même sous la tente du pont, même durant la sieste allongée dans le rocking-chair ; et cela sous peine d'insolation dangereuse. Cette brise suscitée par la marche diminue fort l'impression de canicule assez constante depuis onze heures du matin jusqu'à trois heures. Toutefois, en automne, le malaise est bien moindre que celui dont nous souffrons à Paris pendant les ardeurs de certains juillets, de certains aoûts. Après quatre heures, la température du Sénégal devient agréable. On peut marcher dans le sable des berges, un fusil sous le bras. Les oiseaux de marais valent qu'on les poursuive. La fatigue n'excède pas celle de nos chasses en plaine, lors du septembre français. La place de Saint-Louis dure, si elle est à l'abri dans

une caisse fréquemment arrosée. Du reste, toute boisson exposée au courant d'air, dans un seau de toile suspendu et plein d'eau, profite du froid relatif que l'évaporation détermine. Avec les quelques gouttes exprimées d'un petit citron vert, le liquide perd toute fadeur. Il désaltère parfaitement.

Et la vie d'indolençe, à bord du petit navire, procure le délice du repos. Si fréquemment les spectacles pittoresques des rives incitent à l'éloquence un capitaine, un administrateur érudits ! Les maladresses du boy bambara, les astuces du cuisinier dahoméen, la naïveté de leurs remarques, de leur bonne humeur, amusent. L'équipage boso accomplit sa tâche avec ponctualité. Ces Ulysses en pantalon turc, en turban et en babouches montrent quels excellents pilotes ils sont en effet, quels mécaniciens adroits. Point de panne. Les réparations s'exécutent pendant les escales. Couchés à l'avant, contre la roue de timonerie, ceux qui sont de loisir examinent attentivement les couleurs de l'eau. Quand ils devinent le banc de sable déplacé, ils avertissent leur chef qui s'inquiète en son chapeau conique de paille fine. Pour leur soif, la gargoulette de terre poreuse oscille au bout de sa ficelle dans le courant d'air. A l'arrière les palettes de la roue battent l'eau de jade, d'or et de feu. Elles lancent de la fraîcheur avec mille gouttes brillantes retombées dans le fleuve majestueux et courbe, entre ses berges blondes, ses villages fleuris, ses paysans au travail.

Cl. Fortier, Dakar.

ulpteurs de la Renaissance n'ont pas imaginé des forme
plus sveltes... » — page 142.

Si nous ne versons plus aux « Fouls », aux Peuls, la coutume de Saldé, cinq livres argent par unité de marchandises, ou trois mille francs pour une cargaison moyenne, les Toucouleurs payent sans difficulté trois francs d'impôt dans le cercle de Podor, quatre dans le cercle de Gorgol, sur la rive droite. Le fisc encaisse cent mille francs de contribution pour douze mille habitants. Et encore certains Peuls nomades se dérobent-ils aux percepteurs en changeant de territoires derrière leurs magnifiques troupeaux. Quelque peu de ce bétail, des céréales rassemblées puis exportées par un seul commerçant noir déterminent entre ses mains, un mouvement annuel de deux cent cinquante mille à trois cent mille francs ; et cela dans une petite cité comme ce Kaëdi, opulente déjà lors du passage d'André Brüe ou du gouverneur La Courbe. En 1697, on y achetait l'ivoire à raison de six sols pour dix livres. Le cuir de bœuf valait quarante sols, un mouton trois sols, un bœuf trente sols. On y voyait des chevaux superbes, des ânes gras, des bœufs adroitement tissées, un peuple de bonne mine. De même aujourd'hui, la foule qui vous accueille, derrière son griot à perruque rouge, présente les images de la prospérité. Il peut s'agiter avec les sonnettes de sa ceinture en cuir écarlate ornée de cauries. Peut trépigner en brandissant une queue de vache dont les retentissent les anneaux enfilés dans les tiges de métal qui pendent à ses jarretières. Des cris de plaisir traduisent la gaîté normale de ses

compatriotes. Car, en ce pays de cocagne, les filles ont joint à leurs tresses, des pièces d'argent, celles de cinq francs à la racine, celles de quarante et de vingt sous, au milieu, celles de dix à l'extrémité de la natte ou de la cadenette. Il y a des musiciens qui gratten la corde de leur guitare. Il y a des poètes pour décla mer vos exploits en tournant autour de vous. Il y des cavaliers. Ils savent, après un galop furieu arrêté d'un coup de mors cruel qui ensanglante l bouche de l'animal, l'agenouiller en votre honneur. y a, dans la ville de banco, aux toits de chaume, d ruelles blondes. Les portes basses ouvrent sur l'ob cur. On y apercoit le forgeron accroupi entre s deux outres-soufflets qu'il presse afin d'activer le f de bois. Là s'amollit le fer que va battre, sur u petite enclume plantée dans le sable, un Adonis m telant. Ici les tisserands, sous leurs hangars, manc vrent, avec les orteils, le cadre vertical du mét cependant que les mains composent les bandes h zontales de l'étoffe. Un travailleur peut achever t mètres en un jour. Ces bandes larges de quinze timètres seront cousues ensemble pour faire un pa Il coutera vingt francs à l'élégante qui, vautrée co terre, et patiente, laisse deux parentes natter r ses cheveux, préparer la coiffure d'un mois.

Jusqu'ici l'influence alexandrine a pénétré. Le che d'un notable ressemble à celui des tomb pharaoniques. Même obliquité des murailles, de la nudité vivace des enfants noirs. Même épa

propice à l'ombre que l'angle de soleil vient couper durement sur l'épaule d'une Vénus, sur le torse d'ébène. Elle verse le mil d'une calebasse en l'autre. Par des portes que l'on franchit courbé, on s'introduit dans les chambres de nuit fraîche. La gargoulette, le lit de rondins et sa natte de jonc, les coussins en cuir de mouton, rouges et jaunes, avec leurs effilés bruns, meublent la retraite d'argile.

Pour les cinq dames aux grosses lèvres, aux poitrines volumineuses, pour la nouvelle épouse adolescente de quatorze ans, s'étale, sur la terre battue et soigneusement balayée, une fourrure d'agneau mort-né, comme de peluche brune. Chez ces Toucouleurs musulmans, la femme trône entre mille égards, le visage tatoué de signes bleus. La somme des bénéfices la pare, sous forme de joyaux puniques et arabes, de parfums français, d'étoffes sénégalaises, de sachets marocains. Tels anneaux de chevilles, en argent, coûtent vingt-cinq louis. Cependant une poire à poudre ménagée dans une corne de taureau montre de simples et belles incrustations d'argent; et il semble qu'un artiste de la Renaissance italienne ait donné ses leçons à l'ouvrier de ce luxe militaire. Le voleur est dehors, fier, drapé dans ses voiles bleus. Sous la lèvre, d'abord méprisante, le rire devient cordial. Une paire de babouches jaunes, ses lisérés de peau parante, les semelles de cuir vert, les arabesques géométriques sobres et brunes, méritent, du cou-de-pied à la pointe, leur place dans une vitrine des Arts

décoratifs. Le corroyeur échange son œuvre contr cinq francs vite enfouis dans la toge d'une blancheu intense.

La mosquée a sa pyramide blonde en banco héris sée de perches qui dépassent la surface, comme l gargouilles font saillie hors de l'église gothique. U mur à merlons angulaires l'entoure. Bien qu'ils la fr quentent selon le rite tidjaniste, bien qu'ils y récite le *dzikr*, la formule qui vaut la certitude d'obtenir félicité suprême, ces Toucouleurs et ces Soninl ainsi que les autres nègres musulmans, observent leur aise les prescriptions coraniques. La foi en le gris-gris cousus dans les sachets de cuir à franç dans les petits cylindres de peau, dans les scapula bariolés, semble autrement forte en leur esprit. Que tirailleurs, ces hommes subissent la revue précéd le départ en colonne, l'officier doit réduire à cinq c grammes le poids de ces sauvegardes, tant ils accumulent; mais il est peu de soldats pour em ter un coran, ou tout autre signe de l'Islam. administrateurs ont pu craindre, un moment, fluence des marabouts inspirés par les fanatique Maroc, ou par les docteurs enseignant au Caire, la mosquée El-Ahzar. L'appréhension n'a guère Récemment, depuis la guerre, nos ennemis de kech ont envoyé quelques apôtres sur les rives du Sénégal et du Niger. Le résultat fut à peu nul. Et le fantôme d'un Islam enrôlant nos conf teurs autour du croissant se dissipe dans la lu

chaque jour plus franche, d'un loyalisme sénégalais, d'une gratitude soudanaise, prêts à fournir, on l'a vu, cinquante mille soldats, et plus, pour la défense de notre drapeau commun, celui qui flotte maintenant de Dunkerque au Congo et jusqu'au bout de l'Ouadaï, comme il flotte à la hampe fixée sur le poste de Kaëdi.

Avec la colline de l'Ouest, cet étroit palais domine, de ses arcades roses, au sud, l'ample scintillement du fleuve, les esplanades sablonneuses, et la cité d'argile, puis, au nord, l'espace de dunes blondes et du ciel bleu, la brousse d'épineux roussis. Campagne encore dangereuse. Le capitaine qui commande ne sort jamais de la place sans une escorte de tirailleurs. Sous la chéchia ils ont l'aspect martial, la face sévère. Hauts, sveltes, ils vont, rigides un peu dans leur veste et leur culotte de khaki serrée à la cheville, sur de larges pieds nus. Les sergents français qui les encadrent leur ont tous montré l'exemple du plus sûr courage. Et c'est vraiment le meilleur entre les attraits du voyage, celui de converser avec de jeunes héros, sans défaillances, de goûter, avec eux, à la coupe du pain natal, à l'essence pétillante de la patrie qu'ils grandissent.

A Kaëdi, on peut taquiner un anthropophage inconstable. Ce nègre de la Côte d'Ivoire condamné à mort, là-bas, pour avoir, avec ses compagnons, surpris et massacré quelques poseurs de rails, tire la ficelle de la pankha, chez le commandant du cercle.

Se souvient-il d'avoir mangé le boy d'un blanc, ce gaillard joufflu au teint d'encre violâtre, et qui se carre dans un ample pantalon turc, dans une vieille vareuse d'infanterie coloniale ? D'apparence bonasse, il arbor sur ses cheveux crépus, un gibus orné d'une étoile e papier de plomb. Déporté au Sénégal dès la commuta tion de sa peine, il y gagne son couscous en éventant de la pankha, la table du capitaine. Malgré la diff rence de régime, le cannibale engraisse. Chose pour l très appréciable ; car il arriva malade, émacié, épuis par de longues nuits dans la brousse infertile, apr le forfait. Maintenant il soigne aussi les potagers. A faîte des murs arrêtant le simoun qui dessèche, ménage des refuges indispensables pour les précie destructeurs d'insectes, les lézards jaunes. Le c beau les dévorerait, s'ils n'avaient d'abri où se tap Grâce à cela, tomates, persil, aubergines, salad radis et choux poussent à souhait ; honneur du m quotidien.

L'absence de sa femme, de ses enfants qui den rent en France, attriste le commandant de la rég Sans un tel chagrin, cet homme sec et hardi, séri ne connaîtrait ici que du bonheur. Il organise de l neuve, féconde. Il pacifie les tribus. Il protège les bles. Il rend la justice en dernier ressort, si les deurs contestent les sentences émises par leurs de village, par les tribunaux indigènes. Il cré routes, les pistes, les marchés avec leurs m riales. Il enseigne des cultures faciles. Il mul

celle de l'indigo. Il combat les épidémies et les épizooties. Rien n'échappe à sa vigilance de soldat, de préfet, de médecin, de diplomate, d'ingénieur, de juge, dans son petit royaume du Gorgol, terminus antique pour les caravanes peules de Ghana, après le voyage de vingt jours, par Imbara et Kouga, le Nebout actuel, marché d'or en ce temps, place frontière entre le Tekrour des Sérères, et le Ghana des Peuls.

Ces figures de Français organisateurs paraissent toutes ici fort captivantes. Jamais missions plus complexes ne furent parachevées avec plus de talent, d'assiduité, de génie synthétique. L'agent des affaires indigènes, tout à fait remarquable, est un ancien rédacteur de l'*Illustration* et du *Petit Journal*. L'obligation de savoir beaucoup de choses diverses prépare excellement un journaliste actif à ces œuvres d'administration.

Ici commence le pays des chasses aux fauves. Dès que les eaux baissent et que les mares tarissent à l'intérieur, lions, panthères, phacochères, girafes viennent boire au fleuve. Dès novembre et décembre, les sportmen de France trouvent, pour cinq mille francs de frais environ, les plaisirs que les Anglais payent vingt-cinq, trente mille et plus, dans les régions de la Haute Égypte, des Grands Lacs. A soixante kilomètres de Médi, du Sénégal, dans la Mauritanie, les éléphants ravagent les plantations du poste de Mbout. On peut en tuer chaque jour. Aux alentours des parcs à bétail, on entend le lion rugir au lever du soleil, et la pan-

thère miauler au crépuscule. L'une avait récemment saisi un bébé sur le dos de la mère qui revenait du fleuve, la lessive en tête, et qui allait atteindre les cases. Une autre panthère, bondissant par dessus le gardien de nuit, sans l'éveiller, prit, sur la table du poste, le chien endormi. Les histoires de fauves abondent, contées par de solides jeunes hommes casqués en tenue blanche, et fort épris de leurs périls. Il apparaît que nos contemporains sont absolument dignes des initiatives et témérités propres aux Jajolle de La Courbe comme aux André Brüe.

Ceux-ci trouvèrent, près de Kaëdi, un peu plus loin en amont, à Guiorel, et enfin à Gumnel, dans l'intérieur, derrière l'affluent du Sénégal, le Gorgol, parmi une riche moisson de riz, et une multitude compacte de bestiaux, le meilleur accueil auprès d'un chef peul à turban et à tunique noire, Siré-Sawa-Lamu, le Sitik. Ils obtinrent l'autorisation d'installer un fort et un comptoir à Guiorel. Moyennant un droit de quinze cents livres ils eurent l'autorisation de faire la traite en Galam. Accueil fastueux. Magnifiques défilés de cavalerie aux trompettes d'ivoire, aux cymbales de cuivre recouvertes de parchemin. Réceptions chez les « princesses » donatrices de pipes à têtes d'or. Bals ou folgars, réglés par une hiérarchie démonstrative de seigneurs. Tout un apparat vraiment profus ; et témoignage de civilisation respectable. Les collaborateurs d'André Brüe notèrent l'activité de ces Puniques, nés seulement, plus laborieux que les nègres,

tructeurs et architectes de véritables édifices, appréciateurs de musique française, de cuirs espagnols, exportateurs habiles de l'or extrait en pays de Galam, et de l'ivoire recueilli, après des chasses méthodiques à l'éléphant, malgré la présence dangereuse d'innombrables lions et autres fauvès. L'empire reconnu, aux XVIIe et XVIIIe siècles, entre les mains de ces hommes aux traits fins, point noirs comme l'Ouolof, hommes qui avaient su résister aux Maures du Sahara comme aux nègres du Soudan, cet empire étonna beaucoup nos ancêtres. Ils ne purent cependant imaginer les origines sémites de ces Peuls recueillis par les Soninkè de Ghana, puis maîtres de cet empire. Car, ayant adopté le *poulat*, langue des Toucouleurs, les Puniques ne se révélaient plus. Nul ne savait, alors, qu'au début du XIe siècle ils étaient venus de Podor après la révolte de ces Toucouleurs contre leur prince judéo-syrien Madmoud II ?

La Courbe remarquait déjà l'adresse des femmes Foulbé pour exploiter la faiblesse de leurs amoureux, et les ruiner en se parant. Aujourd'hui les Célimènes de la même race ont conservé cette adresse. Tels de nos jeunes administrateurs et officiers en firent l'épreuve.

Les bouviers peuls n'ont pas moins conservé leurs talents d'éleveurs. Nul ne sait, comme eux, soigner les troupeaux, les parquer, les défendre contre les bêtes féroces. On prétend même que ces pasteurs du bâton, les lions surpris dans les zé

dire dans les enceintes d'épineux secs où l'on renferme le bétail afin de le soustraire aux appétits du fauve; mais on ajoute que ces vachers sont des bâtonistes émérites, qu'ils choisissent leurs adversaires, et se gardent surtout de les blesser. Si le lion saignant se venge, il évite la lutte avec les hommes tant que la colère et les réflexes instinctifs de la défense ne l'emportent pas sur le conseil de la raison instruite par mille expériences ancestrales.

Ces bouviers peuls enchantèrent d'ailleurs le fils du financier impérial Mollien. Échappé au naufrage de *La Méduse*, pour explorer le Fouta-Djallon et s'étonner de la civilisation punique en pleine vie chez les Foulbès de Timbo, le jeune Mollien longea le Sénégal, par la rive gauche, avec son marabout-interprète et son âne unique portant tout le bagage, traversa le bocage du Ferlo presque désert, reconnut le Fouta tout le long du marigot de Doué, et atteignit Matam, au printemps de 1819, avant de parcourir le Bondou jusqu'à la vallée de la Gambie et tout le Fouta-Djallon.

Un ancien chroniqueur du *Gaulois* gouverne, aujourd'hui, le cercle de Matam, soixante-dix mille habitants, Toucouleurs qui cultivent les bords du Sénégal. Peuls nomades dans le désert du Ferlo où les girafes et les éléphants pâturent. L'élégance parisienne installée dans l'édifice du poste est une agréable surprise pour le visiteur enchanté de voir comment le Français 'adapte. Là, madame de Lignères vit avec son mari six

mois de l'année sénégalaise aussi bien qu'en une villa de Chantilly.

Ce n'empêche point l'administrateur d'en imposer à ces redoutables bergers du Ferlo; et si bien que, nomades et maîtres des distances allongées dans ces régions désertiques, ils payent l'impôt régulièrement. Maintenant, la population ne connaît plus les temps des disettes anciennes, quand les femmes égrenaient, dans leurs calebasses, les herbes de la brousse pour en faire du couscous, à moins qu'elles ne fissent cuire des racines de nénuphars, ou qu'elles ne préparassent les feuilles d'arbres macérées, en guise de salade, ou qu'elles en vinssent même à recueillir les bribes engrangées dans les termitières par la prévoyance des insectes.

Et voilà : six ou sept jours de paquebot atlantique, un jour de wagon dans le Cayor, quatre jours de monoroue sur le Sénégal, soit douze jours, au maximum, suffisent pour amener un chasseur des Ardennes, des Flandres, un veneur du Poitou, quelques maîtres d'équipage tourangeaux et angevins, quelques bons tireurs de Lorraine, jusqu'à Matam, contrée giboyeuse fabuleusement. Les Nemrods inscriront là, sur le carnet de leurs exploits, la mort du phacochère, de l'éléphant, de la panthère, du lion. Joignez à cela que les crocodiles pullulent aux basses eaux, et que, du v
on peut, au passage, activer la destructio
monstres antédiluviens. Indûment survéc
traînent, écailleux, lourds, dans les limon

qu'ils ne sommeillent sur les rocs brûlants. Ici encore les nègres rapportent que le chien, voulant passer le fleuve à la nage sans crainte, aboie en un point de la rive, de manière à rapidement attirer vers ce point les crocodiles friands de sa chair. Ensuite le malin court à toute vitesse, et, silencieusement, plus loin, en amont. Il traverse alors sans danger, pendant que l'escadrille d'amphibies guette, opiniâtre, l'endroit où les cris la trompèrent.

Devant Matam, les bancs de sable rendent le fleuve guéable à la première décrue. Autrefois les Maures profitaient de cette disposition pour franchir le Sénégal, pour se répandre, le fer et la torche en mains, dans ce riche pays de troupeaux nombreux et de mil abondant. Afin de les arrêter, Faidherbe construisit, dès 1857, le fort qui domine encore, sur une falaise éboulée à demi, l'ancien passage des envahisseurs. Dans ce petit édifice trapu, carré, blindé, percé de meurtrières, entouré d'un mur défensif qui s'écroule, avec le sol, vers les eaux, il n'est plus qu'une garnison de chauves-souris éventant la nuit à la lueur de la lune, autour des arbres colossaux. L'œuvre libératrice est accomplie. L'armure peut s'effriter.

XIII

LA CIVILISATION PARMI LES SONINKÈ DE BAKEL

Gros autant qu'un merle, propre, net, gris sur les ailes, blanc au ventre, noir à la tête et au collet, un

gracieux oiseau anime, de sa prestesse, les berges du Sénégal et du Niger. Sur deux pattes fines, il semble peint selon cette roideur linéaire des fresques aux couleurs toutes fraîches, aux traits stricts, décorant les murs de l'Égypte antique. Symbole alerte de l'hiératisme pharaonique parvenu sans doute jusqu'ici, aux époques reculées, avec la mode évidente du pagne étroit noué sur le ventre des femmes comme sur le ventre de la Cléopâtre qui fut bâtie avec le temple de Dendérah, ce petit oiseau piète, volète, se pose. Il incline les roseaux qu'il surmonte, il égaye la solitude parfois aride et sablonneuse divisée par la courbe large du fleuve.

Ses eaux arrosent ici le Gadiaga, l'ancien pays de Galam, célèbre par son or, que les caravanes de la Méditerranée vinrent chercher de tout temps, même aux époques primitives où l'on devait, pour ne pas effaroucher les mineurs indigènes, prompts à disparaître dans leurs souterrains, étaler, sur le sable du fleuve, ses marchandises, s'en aller, revenir quand elles étaient remplacées par de petits tas d'or en poudre. On apercevait alors de loin ces noirs qu'habillaient les peaux des léopards, qu'armaient des massues, qu'abritaient des maisons d'argile et de chaume. A ces sauvages se substituèrent les Soninkè. Ce peuple, nous l'avons vu passer du Massina, au Diaga nigérien, jusqu'au Sahara méridional de Ghana e IIe siècle avant J.-C., au temps des guer ques, puis de l'action romaine contre les

afin de piller le butin que rapportaient, dans leurs oasis, les chameliers des légionnaires, des Carthaginois, des Jugurtha. Maîtres des oasis délaissées par leurs défenseurs en guerre lointaine, et bientôt réunies, les envahisseurs constituèrent le premier royaume Soninkè de Néma (près de l'actuel Oualata), où se réfugièrent, avant de l'élargir, les réfractaires puniques, après les persécutions romaines, byzantines, arabes, comme nous l'avons dit.

Tandis que leurs frères dominaient ainsi en Ghana, d'autres Soninkè arrivèrent, au VIIIe siècle, de l'Est du Ouagadou. Leurs ancêtres nigériens y avaient suivi une sorte d'Ésaü dépossédé par la malice d'un Jacob travesti, avec une peau de bouc, en chasseur velu, devant le vieux roi, leur père, qui testait. Les deux légendes, l'hébraïque et la soninkè, se ressemblent étrangement. Celle-ci, très littéraire dans l'ouvrage de M. Maurice Delafosse, mérite notre attention. Une sécheresse de sept ans découragea le clan du Ouagadou; châtiment de son magicien qui avait décapité un serpent sacré dévorateur de belles vierges. Ces immigrants partirent et s'arrêtèrent à l'ouest de Bakel, et fondèrent Silla.

Construite en double, sur les deux rives du fleuve, la cité prospéra. Les caravanes de la Méditerranée, après un séjour à Ghana, finissaient leur voyage en ce marché de l'or, du mil, des esclaves, de bœufs, de pagnes en coton tissés dans le Fouta-Toro, de cuir d'hippopotames alors nombreux dans le Sénégal, et

chassés, comme maintenant, au Niger, avec des javelots de fer entraînant une longue corde. On y écorchait vifs les adultères. Le volé vendait son voleur. La ville était à la limite de l'influence exercée par les souverains de Ghana et de celle imposée par les princes du Tekrour. Chassés de ce pays au XIe siècle quand Ouâr Diabi eut tué leur sultan Mahmoud, les Peuls trouvèrent un refuge à Silla parmi les Soninkè que le même Ouâr Diabi convertit à l'Islamisme. De leur union avec les filles des Soninkè, des Khagoro et des Malinké riverains, ces peuples engendrèrent la race métisse des Khâssonké, nonchalants et malicieux.

Voilà donc l'endroit situé entre ce Guildé en aval, première place du Galam et ce Guian d'amont, où allaient tous les vœux des Dieppois remontant le « Zenega », sur deux barques, vers 1550, tous les espoirs irréalisés du gouverneur Chambonneau en 1686, tous les espoirs des traitants depuis le XVIe siècle. Le 27 août 1698, lors de son deuxième voyage, André Brüe y parvenait, avec sa chaloupe et ses canots, après avoir chassé les singes dans l'île de Bilbas, et leurs femelles qui emportaient, comme les négresses, leurs petits à cheval sur l'échine maternelle, après avoir déjoué, au-dessus de Kaëdi, à Guiorel, la concurrence des Hollandais tentant le Siratik Fouli par deux bracelets d'or et une courte-pointe de satin jaune, après avoir tué un lion terrible, goûté les volailles succulentes de Bitel, « plus grasses que les chapons d'Europe », et qui valaient, chacune, une

feuille de papier, après avoir vu le soleil obscurci par un passage de sauterelles géantes, après avoir combattu les singes écarlates de Tuabo qui descendaient de branche en branche pour admirer la flottille marchande, qui s'entretenaient de ce cortège nouveau, puis jetaient soudain de grosses branches à la tête des Français tireurs immédiats sous l'attaque des frondeurs.

Qu'importaient les peines, même les ampoules causées aux mains par les chenilles rouges tombées des épineux à superbes fleurs jaunes, même les coutumes si chères payables au Siratik et à ses imitateurs, même les ronciers des rives si épais entre Embrakané et Tuabo que les haleurs ne peuvent prendre pied sur la berge. On marchait au pays de l'or et des esclaves, à la source des richesses, parmi le joyeux tumulte de la foule Soninkè de ses belles filles nues Les Maures en rassemblaient de captives, pour les vendre aux traitants mulâtres de Saint-Louis, et plus tard aux fournisseurs des Compagnies assurant la main-d'œuvre sur nos plantations des Antilles.

En son *Histoire du Sénégal*, M. Cultru a consacré un chapitre bien curieux à ces transactions des négriers. Le Roi, vers 1675, attribuait une gratification de treize livres à chaque tête d'esclave transporté aux Iles par la Compagnie du Sénégal, par la Compagnie de Guinée qui lui succéda, par l'*Assiente* espagnole, à d'autres sociétés successives. Elles ne purent, du reste, remplir leurs engagements. Néanmoins on achetait

après minutieux examen des gencives, des membres, des sexes, les Foul dociles mais rebelles au dressage, bons pasteurs, des Mandingues solides, fidèles, et larrons, des Bambaras travailleurs, doux et musculeux, les seuls qu'il n'était pas utile de mettre aux fers dans les ergastules, et qu'on pouvait même employer bientôt à garder les autres, si on les habillait, si on leur prouvait de la confiance. Au contraire, les Soninkè devaient subir les fers que l'on rivait, que l'on visitait, soir et matin, et qui les attachaient deux à deux, par un pied, par le cou. Trente cinq mille noirs allaient, par an, d'Afrique en Amérique. Beaucoup mouraient, tant sur les barques du Sénégal que sur les mauvais navires de l'Atlantique ; dans les horribles conditions d'hygiène et parmi les tortures que l'on sait. Une barque sénégalaise ramenant à Saint-Louis, du Galam, une centaine d'esclaves, coûtait à la Compagnie douze mille livres. Les Français ne ferraient pas les femmes, pourtant elles semblaient à d'autres plus vindicatives, moins résignées que les hommes, plus dangereuses. Les captifs des Maures étaient galeux ou ulcérés par le ver de Guinée. Les filles « à seins debout », les adolescents imberbes représentaient la valeur suprême, « la *pièce d'Inde* », au prix de deux cent quatre-vingt-treize livres, la pièce. Le déchet par décès, révolte, maladies, déterminait parfois la hausse de « la pièce » jusqu'à cinq cent cinquante livres. On la payait, aux Antilles, huit cent cinquante livres, vers 1780 ; mais en sucre.

Toutefois, pour vingt-sept mille livres de marchandises françaises, la Compagnie achetait souvent, nègres et ivoire, une valeur de cent mille livres.

Les lavandières Soninkè sont toujours de magnifiques créatures qui s'agitent, vifs et sombres cuivres, parmi les ballots de « gaze » (fil de coton) que l'on embarque, et qui parfois, en quinze jours, rapportent soixante mille francs aux exportateurs, dans ce port de terre, où le commandant de Meslay planta notre drapeau en 1818. Depuis, il y flotte de façon permanente et maîtresse. Les vapeurs de quelque tonnage s'arrêtent, aux premiers jours des basses eaux. Leur quille talonnerait aussitôt s'ils poursuivaient, en octobre, leur course vers Kayes, cité rivale, triomphante maintenant, tête de rails vers le Niger, et terme de la navigation, par hautes eaux, sur le Sénégal.

Bakel, cependant, a grand air encore. Depuis les dunes bordant le fleuve, la ville incline, montueuse, vers l'intérieur, avec ses quartiers massifs et ses rues étranglées, son marché plein de vendeuses et d'acheteurs.

Cette ville bien ombragée a le charme des choses au déclin. Malgré les palmes et les feuilles vernies de ses arbres tropicaux, elle montre l'apparence d'une cité vieillotte, qui s'écroule un peu, de-ci, de-là. Telles maisons abandonnées bâillent à tous les vents. Derrière les étalages à terre de leurs minuscules denrées, s'alignent des sorcières, à genoux, osseuses, flasques et chauves, épiées par les vautours du ciel. Pourtant de

superbes filles aussi, couleur d'ambre, et presque nues offrent languissamment, sur le marché, leurs petits tas de piments, leurs petites calebasses de lait caillé, leurs petits fragments d'antimoine, leurs petites portions d'indigo, leurs petits monceaux de manioc, de riz. Voisines belles et misérables du Syrien qui, vêtu, casqué à la façon des Latins, tient, sous l'arcade en banco, son bazar de bimbeloterie, de verroterie, de maroquinerie, de parfumerie. Moyennant un louis par mois, location de la place, il se fait le concurrent, au détail, de nos importateurs. Ceux-ci l'aiment peu. Le Syrien, en effet, vend, au plus bas prix, la pire camelote allemande ; et il dénigre, auprès de l'indigène, les marchandises de nos factoreries.

Cinq mille habitants centralisent le mil, les fils de coton, l'indigo, le riz, les arachides, les céréales, les autres produits du cercle cultivés par trente mille de ces Soninkè opiniâtres et laborieux. Ce sont les dignes fils de la nation qui fonda ce royaume saharien de Ghana, et qui sut, au VIIIe siècle, le reconquérir sur les Sémites de Carthage et du Diaga, qui sut les contraindre à la retraite dans le pays des Toucouleurs.

Une esplanade profonde, spacieuse, garnie d'arbres splendides sert aussi de parc au bétail offert. Turbulent, agile, bavard, le peuple soninkè, là, se démène en ses toges blanches ou bleues. Il se souvient d'avoir vendu l'or des Bambouk, par les mains de ses aïeux, à tant de Berbères et de Maures, aux plus hardis de nos Dieppois venus ici d'abord, quand ils

eurent pris pied sur les îlots de Saint-Louis, et pénétré l'embouchure du Sénégal. L'or et les esclaves de Galam, c'était le but de toutes les espérances réalisées, en ce lieu, par ce peuple adroit et nombreux, chatoyant. De hauts miliciens sévères sous la chéchia parlent à des femmes ornées de cadenettes, demi-nues, ceintes de pagnes, et à leur marmaille de diablotins saupoudrés du sable où ils se roulèrent. Vers le nord de cette esplanade, il y a, pour mosquée, une sorte d'enceinte faite d'un mur très bas, d'un tombeau, d'une stèle arrondie. Là prie le marabout, au milieu des fidèles à croppetons. Ainsi peut-on surveiller le clan de fanatiques maures et pourognes qui se réunissaient en trop grand nombre, derrière les murs de l'ancienne mosquée maintenant découverte, et en plein air. Le terrain remonte ensuite vers la forteresse qu'ébaucha le commandant de Meslay en 1820, dès la reprise de possession consentie aux Français de Louis XVIII par les traités de Vienne, afin de protéger les transactions des négociants. René Caillé s'y réfugia, poursuivi par les Toucouleurs, en revenant de sa première exploration au Bondou.

Ici, El-Hadj-Omar, en août 1847, tenta de séduire le chef du poste, l'héroïque mulâtre Paul Holl, traitant de Saint-Louis, le gouverneur du Sénégal, M. Caillet, et le directeur des Affaires extérieures, M. de Grammont. Ils le laissèrent repartir avec des politesses. Lui fut alors soulever le Bondou et le Fouta-Djallon.

A l'ombre des murs crénelés que le lieutenant de Faidherbe, M. Borgone, garnissait de sentinelles guettant les avant-coureurs d'El-Hadj-Omar, quelques chèvres se reposent. Les cabris bondissent avec des bambins hilares au galop, arrière-petits-fils de ceux que nous dûmes canonner au temps de cet esclavagiste saint. Plusieurs lignes de défenses maçonnées subsistent. Vers le nord-est, trois tours se lézardent. Leurs feux se croisaient avec ceux du fort pour commander les pentes de la rive, le pont jeté sur un agréable ravin de broussailles et d'arbustes cachant le cours du ruisseau qui va se jeter au fleuve sous les calebasses des blanchisseuses actives. Des femmes savonnent leurs mioches, puis les rincent, d'une plongée, la tête en bas, un pied dans la poigne maternelle.

Au bord du ravin, un quartier rustique de cases rondes et pointues, tout enguirlandées, s'accroche, dans la plus idyllique des postures. Sous leurs longues cornes effilées en forme de lyres, les bœufs rentrent devant les javelines du pasteur en tunique bleue, par une rue de murailles roses. La factorerie du mulâtre est béante. La ferblanterie pendille au plafond. Les pièces de cotonnades s'empilent dans les casiers. Illustrés de chromos, les litres de liqueurs paradent sur les rayons. Le marchand adipeux présente les fioles d'odeurs aux dames attentives sous leurs cimiers de cheveux et de cauries. Elles penchent leur échine luisante, nue, contre quoi dort le marmot joufflu emmailloté avec la taille de l'acheteuse. Plus loin le

épouses des tisserands, actives, tendent, au long des murailles, les fils que le métier assemble dans le fond de la cour où se dresse le hangar de l'artisan blotti.

Voici l'école peu différente des nôtres. Derrière les pupitres se tassent des minois d'ambre, des minois de bronze, des minois de fer. Les grands yeux s'y effarent quand le visiteur interroge. Des petits boubous bleus, les bras potelés sortent et se croisent règlementairement.

Monsieur barbu, corpulent, l'instituteur offre la mine de ces financiers que nos Daumier, nos Forain immortalisèrent. Cependant il a le teint du jais. En sa toge bleue il cause avec l'aisance et le savoir d'un inspecteur d'académie métropolitaine. Sans optimisme, ni pessimisme, son intelligence, éprouvée par vingt ans de leçons, précise les faits, leurs résultats, les conséquences évidentes. Il reçut, à l'École normale de Saint-Louis, une éducation surprenante à constater dans Bakel. Ce monsieur noir, obèse, semble très sûr de sa valeur spirituelle, d'ailleurs estimable. Il évoque le fantôme de nos pédants syndicalistes. Terribles, simplistes, demi-instruits, ses pareils, un jour, donneront de la tablature à l'administration déjà fort en peine de s'accorder avec les électeurs municipaux de Dakar et de Saint-Louis, quand ils réclament « Le Sénégal au Sénégalais », selon la courbe fatale des évolutions humaines. Par malheur, les exemples comiques et tragiques à la fois d'Haïti, de Libéria, font redouter l'accession générale de telles person-

nalités au pouvoir. Tout bien pesé, le mieux ne serait-il pas de ne méconnaître, pour l'instant, aucune de ces *forces individuelles*, aucun de ces caractères particuliers. Ces gens ne semblent pas trop nombreux. Les juger selon leurs mérites; les investir de fonctions qui les satisfassent, et dans lesquelles ils rendront de très réels services; inventer, pour eux, des avantages, des titres, des honneurs; admettre les principaux dans les conseils, et profiter de leurs avis : ce serait apparemment le seul moyen d'éviter qu'ils ne devinssent des réfractaires. Au Sénégal et au Soudan, leur élite se montre sensible à la justice. Quand ils se verront appréciés comme les guerriers, comme les chefs que nous décorons, que nous plaçons à la tête de leurs compatriotes, ces intellectuels du Sénégal et du Soudan, peut-être, ne cesseront pas de nous comprendre, ni de collaborer, en toute franchise.

D'ailleurs celui-ci dirige parfaitement ses trois classes. Il guide les maîtres auxiliaires en état d'enseigner les principes de notre civilisation aux cent élèves que les cinq mille Soninkè de Bakel envoient dans cette maison fraîche et propre, tapissée de cartes murales, munie d'une cour spacieuse pour les récréations. Cent élèves, pour cinq mille habitants du territoire communal, c'est une proportion acceptable. A cette heure, il n'est pas besoin que plus d'enfants s'initient à nos *idées inférieures*. Trop de ces leçons nécessairement incomplètes rendraient moins chère à la multitude sa noble candeur. Il lui naîtrait mille aspi-

rations vers les plaisirs avilissants, vers les luxes de camelote. Ces aspirations pourraient faire des âmes inquiètes, malheureuses. La joie de l'Afrique partout éclatante se mueraît en la tristesse hargneuse de nos faubourgs. Protégés par nos armes, ces villageois que parent les nobles plis de leurs étoffes vivent en beauté dans une quiétude et dans une félicité inconnues, ailleurs, sur le monde. Faut-il, en les modifiant par la lecture des gazettes à crimes, leur faire désirer l'alcool de taverne, les vêtements de confection, les pendules de bazar ? Dans les ports, déjà, l'on rencontre de ces noirs, qui voulant égaler l'Européen, s'affublent d'un casque troué, d'un pantalon fripé, d'un veston maculé, de bottines éculées. Commis de quelque bureau, ces grotesques rudoient un chef magnifique sous le grand chapeau de paille fine, le boubou flottant et ample, la brève culotte favorable aux lignes fermes du mollet nu. Devons-nous accroître le nombre des arsouilles et diminuer celui de ces gentilshommes ?

Pour ma part, je blâme sans hésitation les fonctionnaires qui permettent aux indigènes d'échanger leur vêture si noble, si plastique contre le hideux costume du Latin moderne. Qui donc autorisa les Peuls de la Guinée à s'avilir la figure sous une casquette à carreaux ? L'habit fait le moine. A peine travesti de cette ignoble façon, le nègre adopte les manières du cabaret et le langage de notre crapule. Affreuse transition. Il faut l'éviter à tout prix. Ne dispensons nos trésors intellectuels qu'à la seule jeunesse dont nous

pourrons doter les cerveaux jusqu'à la connaissance entière de nos *idées supérieures*. A la vérité l'enseignement primaire élève peu. C'est l'enseignement secondaire seul qui dote les peuples d'élites indispensables à la vertu et à l'intelligence nationales.

Et, tout d'abord, il ne faut pas laisser, comme en Algérie, l'indigène s'abaisser jusqu'au niveau moral du mercanti, ou, comme au Tonkin, le soumettre aux vices et à l'avidité monstrueuse des petits colons. Un livre récent, de MM. Jérôme et Jean Tharaud, a montré l'abominable, la criminelle aventure de nos aigrefins se substituant à la noblesse des Berbères, apportant, sur le même sol, l'ensemble de leur hideurs, de leurs cupidités, de leurs traîtrises infâmes. Dieu garde l'Afrique occidentale de ce « petit colon » qui, peut-être, déterminera, en Algérie, la juste rébellion des autochtones. N'ose-t-il pas nous menacer de séparatisme, avec le concours des populaces maltaises, italiennes, espagnoles, échouées dans les villes latines de la Numidie, si on ne le laisse point affamer à sa guise les anciens possesseurs du sol? La leçon doit profiter. Depuis vingt ans, tous les écrivains de l'Algérie nous en avertirent; et en plus de cent volumes.

Il convient surtout de développer l'éducation et l'instruction, en quelque sorte, *supérieures*, parmi les sujets d'élite. Et cela non dans le sens européen; mais dans le sens indigène, selon les mœurs et les traditions indigènes qui témoignent d'une très suffisante éthique. Le seul péché de nos administrateurs

est sans doute l'ironie que certains affectent à l'égard de la mentalité africaine, devant l'Africain lui-même. Pas à Bakel, certes; mais ailleurs, il advient parfois que cet Africain ne semble pas inférieur le moins du monde, ni par ses façons, ni par l'esthétique de son costume, ni même par les qualités de son esprit, aux Français qui le rabrouent. Ce gentilhomme devrait être traité en égal, courtoisement. Il faut craindre les rancunes nées de contacts trop brusques. Pour de telles raisons, les Allemands n'ont guère réussi au Cameroun, ni dans le Congo qu'ils nous ravirent, et que les indigènes désertèrent afin de repasser en terre française. Encore moins chez les Herreros.

Le dispensaire de Bakel, autant dire l'hôpital, couronne un tertre de ses constructions en banco. Trois ou quatre pièces abritent la pharmacie très pauvre, la table d'opération, humble bâti de bois cru, le cabinet du docteur. C'est un aide-major, savant et fin. D'abord, il exerça, deux ans, son ministère en Guinée. Quarante Soninkè environ viennent, chaque jour, le consulter de très loin, pendant la bonne saison qui permet les déplacements faciles. Beaucoup suivent le traitement avec scrupule. Ils guérissent. D'autres, ne voyant pas l'amélioration s'effectuer aussi vite qu'ils le souhaitent, c'est-à-dire instantanément, retournent près du marabout, du griot et de leur sorcellerie. Souvent aussi le patient que l'on opère ne se résout point à l'immobilité d'une semaine. Les siens le forcent à se lever : cette immobilité effraye la famille qui la consi-

lère comme un signe d'aggravation. Quelquefois l'im-
ırudent paye, de sa vie, cette erreur. Au total, le
espect du médecin blanc, celle de ses prescriptions
ommence à hanter les esprits. Par là notre influence
randirait vite si l'administration pouvait retenir plus
e malades à l'hôpital, et les y soumettre à des trai-
ements surveillés, donc efficaces. Un budget trop
ıinime ne permet pas cette méthode. Mécompte abso-
ıment déplorable. Le provisoire des installations, la
énurie des médicaments, l'absence d'appareils et
'arsenal chirurgical stupéfient le touriste. Ce malheu-
ɜux docteur a beau s'exténuer. De sa science et de son
évouement héroïque il n'obtient pas le minimum des
ʿsultats possibles; faute de l'indispensable.

Au point de vue sanitaire, si tout n'est point à créer,
l'intérieur de l'Afrique occidentale, il s'en faut de
ɜu. D'abord les docteurs manquent. Le parlement
ɜvrait, certes, légiférer sur ce problème. Nos étudiants
ɜ la métropole pourraient n'accomplir qu'après le
ɔctorat, comme aides-majors très généreusement
pointés, leur service militaire réduit aux deux années
séjour obligatoire sous les tropiques. Un corps
ɜdical pour l'Afrique serait ainsi constitué. Chose,
tre toutes, urgente. Il importe de remédier à la mor-
ité infantile des indigènes, à celle des jeunes mères.
ıvenir l'exige.

Du haut de la terrasse qui relie les deux bâtiments
incipaux de la forteresse assaillie, de 1820 à 1890,
r tant d'armées esclavagistes, le regard admire,

d'un côté, le fleuve courbe entre ses dunes verdoyantes et les chaumières des pêcheurs. De l'autre côté se groupent les quartiers de la ville montueuse, sous les palmes, les feuillages des caïlcédrats, des manguiers, des jujubiers. On aperçoit la foule blanche et bleue du marché grouillant. Majestueuse, une file de dromadaires apporte ses charges de maïs à travers l'esplanade où des sorcières mendient, où des chefs palabrent, où les musiciens et les ballerines préparent leur danse pour le clair de lune.

Délicieux vieillard à l'expérience instructive, l'administrateur atteste, par la santé de son apparence, que vingt-huit ans de séjour au Sénégal n'entament pas la constitution d'un sage à barbe blanche. Ses trois frères suivirent la même carrière. Lui se félicite d'aimer, en costume de Pierrot, le crépuscule sur cette terrasse que, de son vol, un peuple de martinets encercle. Cela tout en surveillant l'allègre Ouolof assassin d'une estafette, et condamné à mort, puis dévolu, momentanément, à l'entretien de l'écurie, de la basse-cour.

XIV

LA GRACIEUSE VIE DE KAYES ET L'ENFER DU FELOU

Au-dessus de Bakel, le vapeur côtoie la portion de la rive nord où, vers la fin du VIIIe siècle, des Sarakolé ninkè, venus aussi du Ouagadou, fondèrent la cité de Galambou.

Plus en amont débouche au Guian de Brüe, sur la ve sud, le principal affluent du Sénégal. Issue de la ıinée, des montagnes qui resserrent le cours du ıut-Niger, la Falémé trace, de son cours sinueux, ı confins du Sénégal et du Soudan, à quelques ter- oires près, en roulant de l'or sur 65 kilomètres. ıns la vallée de cette rivière poissonneuse, riche hippopotames et de caïmans, les explorateurs, les gociants et les officiers ont, depuis trois siècles, erché les gisements du métal que les orpailleurs irs amenaient en pirogue jusqu'au Galam de Bakel. A Guian, Ibn Batouta, le voyageur berbère de 52, parti de Oualata, notait déjà l'abondance et la alité du miel, en se rendant au Mali, par ce chemin. Le directeur Chambonneau en 1586, l'agent Bazy, 1687, le gouverneur La Courbe en 1690 furent les emiers Européens qui parvinrent ici malgré la mau- ise volonté des Peuls et de leurs Siratiks. En 1697, dré Brüe ne put qu'envoyer un « facteur » à l'em- uchure de la Falémé; mais en 1698 le général y ıcontrait lui-même le roi des Abeilles qu'elles vaient par millions « comme les moutons suivent berger », et qu'elles revêtaient de leur multitude. avait là quelques terribles serpents de neuf pieds, ılques affreux crocodiles de vingt-cinq pieds. La tille d'André Brüe dut ancrer au milieu de la ri- re; car deux prétendants, Maka et Boukari, qui se putaient un trône du voisinage, se disputaient ısi le péage du voyageur. Leurs partisans le mena-

çaient alternativement de leurs flèches s'il cédait à l'un ou à l'autre des compétiteurs. Le vainqueur, le Tonka-Boukari, prince soninkè du Galam, à cheval, entouré de femmes chantant ses louanges reçut à découvert, Pérère, le facteur de Brüe, qui n'avait pas consenti à lui parler, sans le voir, à travers une tenture de coton. Une écharpe cramoisie, ses franges d'argent, causa du plaisir à ce triomphateur.

Ensuite les chaloupes d'André Brüe voguèrent jusqu'à la résidence du prétendant défait, qui réclama, sous menaces, le paiement des coutumes indûment perçues par son rival. Brüe le rabroua, puis retourna vers Dramané (vers Ambidedi, terminus actuel du rail Sénégal-Niger). Les Khassonké qui l'occupaient, musulmans, avaient des relations commerciales avec Tambuto (Tombouctou) : « C'est une grande région fort peuplée quoique stérile, et peu connue des géographes ». Les Français achetèrent là 180 captifs, en six jours, beaucoup d'or, peu d'ivoire. L'esclave coûtait vingt livres de France, en marchandises, l'once d'or douze francs, la livre d'ivoire quatre sols. Sur la rive nord, très boisée, les Maures du Maroc pillaient et saccageaient. Bientôt Maka, le prétendant malheureux, vint asseoir son camp en vue de Dramané pour obtenir des voyageurs les droits de sa coutume ; mais devant l'artillerie européenne et le déploiement des Khassonké en armes, se retira dignement. Cette alliance franche et spontanée convainquit Brüe de fonder, là, des établis

ıents. L'ingénieur Compagnon commença d'ébaucher
: fort St-Joseph, qui fut achevé en 1700, après la
enue de l'autorisation et des matériaux. L'inonda-
on de 1701 devait en partie le détruire.

Laissé en ce lieu, par André Brüe, son chirurgien,
: moine Apollinaire, prépara une expédition pour
:monter le Sénégal au delà des chutes du Felou.
uidés par ce frère Augustin, et après avoir gagné
:t endroit, les explorateurs de la Compagnie nor-
ıande se virent refuser le passage au-delà de Govina
ar les gens du Khasso qui étaient en guerre avec ceux
u Kaarta, ceux de l'est. Il fallut revenir à l'ouest.
'expédition remonta la Falémé, entre ses bords es-
ırpés quelque peu. Bientôt les Mandingues du Bam-
ɔuk, craignant que les Français ne s'alliassent aux
aures pour envahir la vallée de cette rivière et celle
ı Bafing, assiégèrent en nombre le fort de Dramané,
l'instigation des Anglais, nos concurrents. On dut
vacuer de nuit, le 23 décembre 1702, en l'incendiant
ec les marchandises incluses. L'an 1715, un autre
:t pourtant était reconstruit en aval, entre Makhana
Tamboukané. De là, en 1717, partit Compagnon
and il remonta la Falémé, cherchant à recueillir des
ıantillons de « terre dorée », de quartz aurifère,
ılgré la défiance générale. Cela « pour en faire des
es de pipes », assurait-il. Il revint ayant vu le tra-
l des mineurs mandingues qui grattaient la super-
e du sol, plongeaient cette terre dans l'eau d'une
ebasse, la délayaient, trouvaient, parfois, au fond,

de l'or en poudre et en grains. Compagnon réconforta les initiatives des associés. Par malheur, les Khassonké, fort cupides, empêchèrent toujours le fonctionnement régulier du transit. Bien que le premier placer, celui de Furkarane, fût seulement à une dizaine de lieues du fort Saint-Joseph, le second à vingt-cinq lieues du Sénégal, le troisième à cinquante, et les importantes mines de Glinghi Daranna à soixante de Dramané, à quarante du fort Saint-Pierre, sur la Falémé, ces difficultés immédiates empêchèrent la Compagnie normande de poursuivre en tous sens les tentatives de prospection.

A cet ensemble de vues économiques si justes, il convient d'ajouter celle-ci. Les noirs de l'est et de Tombouctou, de « Tambuto », comme on disait alors, avaient coutume de remonter jusqu'à l'île de Kaygun, sous les cataractes de Felou, avec leurs esclaves, avant de redescendre par le Bondou et la Gambie, vers les postes des acheteurs anglais. La Courbe, qui fut directeur du Galam en 1710, demanda des maçons à la Compagnie après avoir vu cet endroit, et l'avoir baptisé Pontchartrain. Il estimait qu'en construisant une factorerie et une citadelle dans cette île, tout le commerce du Niger, fleuve alors soupçonné vaguement, aboutirait aux comptoirs français du Haut Sénégal; les convoyeurs des captifs, de l'ivoire et de la gomme pouvant s'épargner ainsi la moitié du chemin, près de deux cents lieues. Une telle combinaison eût ruiné le négoce de la Gambie au bénéfice du Sénégal

Fier d'avoir négocié cent treize nègres et onze marcs l'or, Jajolet de La Courbe proposait encore de remonter e cours de la Falémé, sur un esquif de cuir increvable)armi les récifs, puis de gagner ainsi les champs d'or, :t d'en révéler la topographie, même contre l'hostilité les marabouts. Compagnon réalisa le vœu, avant le mourir simple entrepreneur à Paris.

Les auxiliaires d'André Brüe établirent, en 1714, ur la rive gauche de la Falémé, le poste de Saint-'ierre. La carte du Bambouk fut dessinée avec les oints où les indigènes creusaient le sol pour laver : sable aurifère, parmi les plateaux déserts et gi-oyeux, avec les points où nos aïeux et pères ont,)ut d'abord, fondé maints comptoirs, essayé leurs égoces, et tenté la culture en attendant leurs chances : prospecteurs. Les renseignements furent complé-s, dans la suite, par les explorateurs Tinstall de la)ur (1719), Legrand, Pelays, assassiné en 1732 par : Mandingues, Delabrue (1744), Duliron, Aussenac, ıbault, l'agent de Boufflers, que massacrèrent les :laves achetés au compte de la Compagnie (1787), cossais Mungo-Park (1795) qui poussa jusqu'à Sé-u, entre mille dangers, qui périt, avec son escorte, cours d'une seconde exploration sur la Falémé, le Niger de Ségou, de Sansanding, de Tombouctou le Boussa.

A quelque distance du confluent, et au-dessus du nt faisant face au site de l'antique ville soninkè, ressi, où les chèvres étaient rendues mères par

l'écorce des arbres, sans le secours du bouc, où l'or se vendait à profusion, comme les esclaves, naguère se développait une fort intéressante exploitation de plantes textiles. Après mille expériences préalables M. Renoux, un colonial, a quitté son emploi, réuni, vers 1907, soixante mille francs, et mis en valeur à Dar-Salam, quatre cents hectares aboutissant au rail Kayes-Ambidedi. Le défrichement a été payé par le prix du bois vendu à l'administration et au chemin de fer. C'est une entreprise type. L'ouvrier indigène reçoit un franc de salaire quotidien sans nourriture. Ce qui semble, là-bas, une bonne rémunération. Le père de famille Khassonké envoie sur la plantation deux de ses fils qui lui rapportent donc soixante francs par mois. Le binage et les apprêts de la terre, par la main sénégalaise, sont mieux faits qu'en France, au dire du possesseur. En grand, il a planté une textile gladiée, sorte d'aloès, le sisal mexicain. Présentée aux dents d'une machine et brusquement tirée, la feuille se divise en fibres solides, propres à la fabrication des sacs, des cordes. Actuellement les Français en importent pour une valeur de deux cent mille francs ; et il en manque toujours. Cet homme jeune, énergique, espère substituer sa marchandise à celle des importateurs. Il attendait les machines que l'on construisait en France. Dès cette heure, il montre six cent vingt-cinq pieds de ce textile à l'hectare, six cent vingt-cinq artichauts géants alignés à perte de vue. Un seul pied épanoui se hérisse de cent cinquante

euilles ensiformes qui, peignées, rendent cinq ou ix kilos de fibre. Les cent kilos valent quatre-vingt-ix francs. Bénéfice net : car les frais de cette culture, oit quinze mille francs, sont payés par la récolte des rachides qui recouvrirent, après deux ans de culture ntercalaire, sept cents hectares, en reproduisant oixante fois leur semence. Tant est rémunératrice ette petite légumineuse que les indigènes transfor-ent en huile, en savon, et dont les fanes alimentent hevaux, moutons, bœufs. Pareille avant la récolte, ers la fin d'octobre, à notre trèfle, à notre luzerne, lle habille, de sa verdure fraîche, d'énormes espaces, our la richesse budgétaire de l'Afrique occidentale. n en exportait du Sénégal, l'an 1910, déjà pour cin-uante millions ; envois destinés aux manufactures ançaises d'huiles, de beurre et de savon. Afin de ettre en sacs la précieuse pistache, le jeune colon est installé tout seul dans une maison de banco, que e la toile métallique protège, aux fenêtres, contre invasion des insectes. Des adolescents Khassonké chent la terre vaillamment, tandis qu'avec leurs stes sautent les amulettes et les sachets de cuir ndus à leurs cous robustes. Afin de montrer la nstitution des feuilles fibreuses, l'un va chercher n glaive, le tire du fourreau en maroquin ouvragé, is, d'un coup net, tranche la dure épaisseur de la nte. Geste de guerrier facilement substitué au geste paysan.

En face de l'ancien Gadiaro, autre marché d'or, d'es-

claves au XIe siècle, pour les caravanes de Ghana et du Nord, fourmille, sur les berges de Kayes, une multitude joyeuse de ces noirs chargeant ou déchargeant les pirogues amarrées, de femmes lavant leur linge, de laptots arrimant les cargaisons, de blancs Européens se démenant sous le casque, de tirailleurs conduisant à des corvées les forçats haillonneux. Pour cinq millions de caoutchouc, d'arachides, d'or, de gommes, d'ivoire, de laines, de peaux, sont expédiés annuellement. C'est bien là tout le mouvement attendu et qui justifie le choix de Kayes comme point central des voies ferrées soudanaises et sénégalaises, lorsqu'enfin le rail de Thiés sera boulonné jusqu'ici, malgré l'inconcevable retard de trois ans dû à la nonchalance de nos députés, à leur méconnaissance de notre empire, de sa grandeur, de son avenir.

En haut de la pente, une belle série d'arbres ombrage des voitures élégamment attelées. Les fonctionnaires et les officiers attendent leurs amis, les ménages que le vapeur amène. Ces nouveaux venus sont vite enchantés par les apparences de la ville. Des chevaux bien mis trottent sous l'épaisseur des feuillages et dôme, et foulent doctement la terre rose des chaussées. Les villas transparaissent au centre des jardins féeriques. Des gazelles y broutent les pelouses arrosées. Des lionceaux s'y ébattent aux pieds de gracieuses Parisiennes qui reçoivent brillamment, avec leurs maris les collègues de passage. Des échassiers au plumage chatoyant picorent derrière les grillages blancs.

Il se forme là toute une élite prestigieuse. On y converse de manière éblouissante. A la résidence, Monsieur et Madame Tellier avaient su réunir, autour d'eux, une société comme il en faudrait davantage en France; même à Paris.

Cette résidence et sa véranda que recouvre, sur piliers, une toiture basse, et le faste de son parc, et ses volières pleines d'oiseaux fabuleux, et ses domestiques Khassonké en toges blanches, en vestes écarlates, et la fraîche brise dispensée par les ventilateurs électriques au-dessus des chopes en cristal où la glace fond dans le rubis, l'émeraude, des sirops et des menthes : quelle gracieuse demeure! Au soir, la foudre captive éclaire intensément les palmes et les fleurs éclatantes autour de gentilhommes en costumes blancs que décore l'insigne pourpre de l'Honneur, et qui parlent, selon l'intelligence la plus élevée, de leurs œuvres coloniales, des littératures complètes, des miracles scientifiques, des mentalités curieuses observées parmi les Soudanais, les Peuls, les Maures, les Berbères. Entre deux lionceaux qui se jouent à ses pieds une jeune fée prestigieuse, en toilette d'archange, ranime de sa grâce, de son esprit, de ses réparties certes, ces conversations si différentes de nos humbles séries parisiennes épiloguant sur les vaudevilles, les concussions, les adultères, les intrigues électorales, les assassinats ministériels, les trahisons. Quel paradis lointain, dans une atmosphère de noblesse, de vaillance!

Au jour, les bâtiments administratifs, leurs larges porches ouverts, leurs balcons abrités, leurs commis, leurs soldats actifs dans les bureaux visibles sous les jalousies et derrière les arbres superbes des avenues, des boulevards, suggèrent le respect du génie civilisateur au travail. Une nature de poème encadre ce spectacle d'existences courageuses en un pays où le soleil de mars tue parfois les fonctionnaires sur les wagonnets qui les mènent à leurs bureaux.

Exemples que vénère un peuple aux grands fronts luisants, bosselés, rasés. En toges flottantes bleues blanches, à pied, à cheval, à baudet, il s'agite délibérément; à moins qu'étendu sous les voûtes de feuillages, il ne jouisse de la paix française, selon cette science de la joie calme, privilège des races africaines. Au marché, le tailleur rit en étalant ses toges brodées que l'acheteur marchande malgré le prix infime de dix francs. Des nymphes au torse de fer, à genoux derrière leurs calebasses, aguichent le tirailleur qui veut acquérir la cendre grise et l'huile d'arachide malaxées en savon. Les Syriens attirent les jeunes femmes timides, cambrées en leurs bigarrures, vers l'étalage de colliers, de bijoux en écrins, de pommades en flacons d'odeurs en fioles. Par la location des places, le marché rapporte douze mille francs à l'administration.

Après avoir traversé cette vie de couleurs, et de joies, cette cité plaisante comme une ville d'eau française en été, le dog-car monte vers le Plateau entre les quartiers de banco, de chaumes pointus, de clôtures

en roseaux. On entrevoit de graves tisserands qui peinent au milieu de leurs métiers complexes. Des forgerons martèlent, accroupis autour de la flamme, de l'enclume et de leurs soufflets. Les brodeurs manient l'aiguille scrupuleusement. Les ménagères cuisinent sur leurs pots à feu. Les mères houspillent leurs marmots. De belles filles, en pagnes, écrasent avec énergie, de leurs grands pilons, le mil au fond du mortier. Puis l'avenue s'élargit sous les feuillages, ombre favorable aux flâneurs Khassonké, qui montrent fièrement leurs neuf incisions armoriales, trois entre les sourcils, trois sur chaque tempe, et qui entraînent les pans de leurs boubous entre les éventaires à friandises des marchands, entre les sourires des demoiselles à cadenettes rigides. Flâneurs nonchalants, aimables et gracieux; la fleur aux doigts; la gentillesse du parler mandingue aux lèvres.

Cependant le trotteur court jusqu'aux palais du Gouvernement et du Secrétariat. Édifices imposants, voisins : l'un blanc et rouge avec ses arcades à cintre et ses balustres entourant les galeries des étages; l'autre rose et monumental, aéré par trois paliers d'arcades plus hautes, et à balcon. Rien du confort ne manque aux larges appartements.

La nouvelle capitale de l'antique Galam a l'aspect qu'il faut.

Plus loin c'est la gare, après les champs de mil. En réserves cubiques, les briques de houille importée attendent la faim des locomotives. Ces machines, de

forme oblongue, iront du Sénégal au Niger en traversant le pays de Bambouk, toute la région de cet or qui, montré en paillettes et en poudre, sur la côte du Cayor par les vendeurs d'esclaves, attira, vers le centre de l'Afrique, nos Dieppois de 1550, avant les La Courbe, les André Brüe, les Compagnon, les agents aventureux attachés aux compagnies normandes, les fondateurs d'escales pendant les XVIIe et XVIIIe siècles. Et sur cette voie ferrée circuleront la plupart de nos denrées européennes importées par la voie du Sénégal acquises, dans le pays, au prix de dix-sept millions et plus.

A travers le pays des Khassonké, jusqu'à leur capitale, Médine, le train, parfaitement confortable pourvu de persiennes mobiles contre les rayons du soleil, vous entraîne dans un décor pittoresque, rocheux, vert et fauve, orné, au loin, par des montagnes, en forme de remparts. Assis sur les escarpements, des singes verdâtres et blancs regardent, avec indifférence, passer le fracas de la machine, des wagons. Aux gares, des matrones, sans voiles, offrent leurs calebasses de lait. Les villages aux chaumes pointus se cachent parmi les arbustes et la brousse ou bien à l'ombre des ceïbas colossaux.

De la gare à la citadelle angulaire, Médine est tout de rues montueuses et blondes en pisé; mais un européen les farde. Il subsiste encore des maisons de traitants. Leurs façades donnent à l'intérieur, sur larges cours. Au delà du porche massif, les mus

Cl. Fortier, Dakar.

« Les ménagères cuisinent sur leurs pots à feu... » — page 183.

mans, maures ou toucouleurs, y venaient offrir leurs captifs, leurs prises d'or, de gommes, d'ivoire pour remplir les ergastules et les magasins solidement bâtis tout autour. Les maîtres surveillaient l'arrivage au balcon de leur logis particulier.

Depuis 1820, nos commerçants trafiquaient beaucoup sur les rivages du Haut-Sénégal. Leurs agents parcouraient toute la région, lorsqu'en 1854 El-Hadj-Omar ayant développé l'islamisme des Toucouleurs, des Peuls et, par son éloquence de marabout, exalté le fanatisme de zélateurs assez nombreux pour se réunir en armée, envahit le Bambouk, massacra, pilla sans merci les races animistes et sédentaires, franchit le Sénégal, dévasta, au nord-est, le Kaarta défendu par les Bambaras. Nos traitants qui n'avaient pas rallié Bakel virent saccager leurs comptoirs. Au mois de septembre 1855, le gouverneur Faidherbe, ayant résolu de protéger les populations productrices et laborieuses, amena de Saint-Louis toute une flottille. Après quinze jours de navigation, il débarquait, à Kayes, trois cents fantassins, quarante spahis, trente canonniers à moustaches et à impériales, avec quatre obusiers de montagne, vingt mulets derrière leurs conducteurs, cent ouvriers noirs du génie, quinze sapeurs en guêtres blanches, cent cinquante laptots commandés par les officiers de la marine. Heureux d'avoir, à la nouvelle de cette expédition, salué le départ des esclavagistes qui le rançonnaient, Sambala, le chef de Médine, céda, pour cinq mille francs, et une rente an-

nuelle de mille deux cents francs, quatre hectares, puis la rive gauche du fleuve sur trois kilomètres. Six cents travailleurs entreprirent immédiatement la construction du fort en une masse de sables et de rocs dominant, d'un côté, la brousse arrondie dans la courbe des eaux, et, de l'autre côté, les chaumes pointus du bourg, ses champs de mil, l'espace montueux.

Aussitôt, malgré la chaleur qui enfiévrait bien des soldats, les colonnes expurgèrent la campagne. Elles canonnèrent et dispersèrent les partisans d'El-Hadj-Omar qui molestaient nos clients, nos fournisseurs, nos correspondants soninkè, ou qui razziaient les troupeaux de nos amis. Le 20 octobre, le fort était debout. Il commandait le passage du fleuve jusqu'aux chutes du Felou. Quatre canons tendaient leurs cous dans les embrasures.

La colonne repartait pour Saint-Louis, non sans que le gouverneur eût allié à nos destins les chefs du Khasso. Ligue importante. Le futur almamy peul du Bondou, Boubakar, s'enrôla sous notre drapeau. Il poussa des reconnaissances dans toutes les directions. Il assura, en moins d'une année, notre influence au Ferlo et dans les régions de l'or. A la longue ces succès irritèrent le prophète toucouleur. Il déclara tenir les Européens pour de simples marchands. Il ne voulait pas de ces façons guerrières et souveraines. Dès avril 1857, il déploya, sous les murs angulaires de Médine, trois corps d'assaut que décimèrent cruellement l'artillerie et la fusillade. En ma

les Hadjistes reparurent, la gandoura relevée sur les bras nus, et serrée dans la ceinture, la tête enturbannée; mais leur tentative échoua de même. Les caïmans se repurent de cadavres. Cependant le siège de Médine fut entrepris au mois de juin. On sait l'héroïsme du commandant, le mulâtre Paul Holl, et du sergent Desplats, aidés par les habitants de la ville, par leur chef Sambala.

Un témoin de ces exploits survit. C'est un vieux Soudanais. A l'époque, il avait neuf ans. Grand, svelte, ce chevalier de la Légion d'honneur, couvert de médailles, a suivi son officier dans un régiment de tirailleurs algériens qui se battit contre les Prussiens, en 1870. Lui resta prisonnier, neuf mois, en Allemagne. Il est revenu dans la terre natale. Sous le fez, et l'uniforme de garde, il montre une face creuse, énergique, très noire. Il se dit fier d'avoir été notre soldat, même aux heures du désastre. Les indigènes le respectent. Ils lui font cortège dans la forteresse tandis qu'il explique, de place en place, grâce à la plus surprenante mémoire, toute la défense de 1857, la faim des assiégés, l'angoisse des soldats. Il ne leur restait que deux cartouches par giberne, le 18 juillet, et deux gargousses par pièce. En aval, les eaux, trop basses, ne pouvaient alors porter les bateaux de secours au-dessus des rapides. Elles-mêmes, les canonnières, immobilisées entre les récifs, repoussaient, chaque jour, des attaques. Rampant parmi les broussailles, des milliers de Toucouleurs approchaient à

cinquante mètres de la forteresse, à vingt-cinq mètres du tata de Sambala. Les six mille habitants de Médine, resserrés dans une enceinte de cinq mille mètres, souffraient horriblement de la disette. On respirait un air vicié par l'odeur des morts ennemis pourrissant aux alentours... Enfin, l'eau du fleuve ayant monté, Faidherbe amena de Bakel six cents hommes, dont cent blancs. Ils débloquèrent Médine après un combat furieux.

Du haut de la tour, on reconnaît, sous l'implacable lumière du ciel, le décor de ces tragiques péripéties. Fleuve et monts, dunes, broussailles. Le dessin anguleux de la forteresse, l'utilisation de ses niveaux différents, la protection du puits intérieur, tout fut admirablement compris pour faciliter à peu d'hommes la défense, par feux croisés, contre une multitude d'assiégeants. Les esclavagistes ne purent atteindre la masse de la cité aux chaumes pointus. Jusqu'au bout, nos alliés Bambaras et Khassonké purent résister vaillamment. Les libérateurs poursuivirent la retraite des adversaires jusqu'aux chutes du Felou. Terrible et dantesque paysage.

Des chalands y mènent. Chacun de ces bateaux plats supporte une maison à persiennes. Les bordages sont assez larges pour que les laptots puissent y marcher en faisant, à la perche, glisser l'esquif, parmi les récifs et les herbes. Les berges, bientôt rocheuses, abruptes, embrassent, de leurs caps, quelques anses pleines de lavandières et de marmaille, de pêcheurs

attentifs aux mouvements du « capitaine », poisson succulent. Peu à peu les rocs deviennent sévères. Ils se dressent en falaises. La gorge se rétrécit. Les eaux plus rapides couchent les grandes herbes sous leur élan. Elles assaillent, de leurs bouillons, les cailloux émergés. Elles se coupent sur les gaffes que les laptots enfoncent devant la proue, et contre lesquelles ils appuient, s'étant retournés vers l'arrière. Ainsi poussent-ils le bateau à l'inverse de leur marche. A la file le long de l'étroit bordage, ils vont jusqu'à la poupe. Ensuite ils retirent leurs perches de l'eau. Ils reviennent les planter sous l'avant. On dirait un travail inutile, sans fin comme ceux des damnés.

Au loin des grondements augmentent. Toutes blanches et mousseuses, des cascades jaillissent entre les rocs noirs. Distantes elles sautent en des failles, de place en place, sur l'immense plateau de granit qui barre le lit du Sénégal.

Un sentier perce la broussaille de la rive gauche. Par lui, le touriste parvient sur ce pays de pierre noirâtre qui s'allonge en tous sens. Il se hausse, large, étendu vers le bief supérieur du fleuve. Le flux brille là haut sous le ciel pur. Décor sans égal que limitent à droite et à gauche des falaises sombres, que traversent seulement, passé la saison des crues, deux torrents étroits courant aux cascades.

Au lendemain de la délivrance, les officiers de Faidherbe gravèrent sur l'espace de granit, leurs noms, et une inscription relative à la levée du siège. Souve-

nir très émouvant du prodigieux exploit qui nous ouvrit la route du Niger et celle de notre empire soudanais.

Çà et là, bâillent dans le sol de nombreuses « *marmites infernales* » qu'agrandirent, en y tournant plusieurs siècles, les pierres roulées par les tourbillons du fleuve. Partout ces puits ronds s'ouvrent dans le granit, les uns à sec, les autres encore à demi pleins d'eau. Il y flotte alors de blancs nénuphars épanouis. Maintes touffes d'iris violets poussent dans beaucoup de ces cuves, et les transforment en corbeilles de fleurs funèbres.

Quelques-unes de ces cavités communiquent entre elles. Au fond de celles vides, on aperçoit les cailloux polis par les frottements multiséculaires, et qui attendent la crue pour recommencer leur labeur de toupies géologiques. Et l'on monte lentement, vers la frontière du Galam, entre des puits à fleurs sur un plateau de granit.

Un singulier insecte qu'on rencontre, ensuite, dans toute l'Afrique, pullule ici. De ses flancs de libellule quatre cils divergent, terminés par quatre ailettes ténues, carrées. Elles s'agitent, vibrent, l'emportent de fleur en fleur, de puits en puits. Projetées par leurs longues pattes de derrière, les gerboises sautent, puis se reposent assises, en croisant leurs courtes pattes de devant. Leur museau effilé flaire.

Le pays de Khasso enserre, de ses bois, le bief supérieur d'où les eaux s'épanchent. Elles forment plusieurs

cascades espacées, grondantes, qui vont s'écraser, en bas, sur un palier de roches jaunes. Malgré la force impétueuse des cataractes, cent petits poissons se lancent du fond pour remonter ce courant. Lumineux, ils bondissent. Ils percent le mouvement précipité, glauque et mousseux. Ils s'insinuent à rebours dans cette ruée du fleuve et, miraculeusement, réussissent à escalader cinq ou six mètres, à se hisser dans le Sénégal du Khasso. Majestueuses, les eaux supérieures s'étalent entre des rives forestières. Leur courbe, au loin, semble sortir des feuillages, pour resplendir dans l'air scintillant, puis glisser à grand bruit sur cette immense pays de pierre, par ses fentes.

Les écrivains arabes plaçaient dans les régions méridionales voisines l'existence de peuples noirs adorant un ophidien monstrueux et à crinière qui sortait de son antre, le jour des funérailles impériales, pour désigner le successeur en léchant, au nez, le candidat préférable. Celui-ci devait, à la crinière, arracher autant de poils que d'années de règne souhaitées ; mais le serpent s'enfouissait vite dans sa caverne.

Plus loin, les Faraoui achetaient le sel au poids de l'or, et récoltaient pour leur roi, une herbe aquatique riche en vertus aphrodisiaques qui lui permettait la fécondation de nombreuses épouses.

En ce Felou dantesque, les collaborateurs d'André Brüe, dès 1698, eurent l'intention géniale de fonder un centre pour la puissance française. De Dramané leurs émissaires partirent afin de visiter le Khasso

jusqu'aux cataractes de Govina, autre seuil rocheux d'amont que saute le fleuve. Ils devaient reconnaître son cours, au S.-E., jusqu'à Bafoulabé, puis, de là, remonter la berge du Bafing, l'une des deux rivières qui s'unissent pour former le Sénégal, enfin aller vers la source, dans le massif du Fouta-Djallon. De même pour l'autre affluent, la Baoulé, en marchant vers les monts qui dominent la vallée du Niger entre Bammako et Koulikoro, capitales de notre Soudan actuel. Car de Bammako à Kayes, et de la Baoulé, affluent oriental, à la Falémé, affluent occidental, s'étendait, au dire de tous les indigènes, le pays de l'or et des richesses amenées, par les conquérants, sur les marchés du Sénégal.

Ces idées furent depuis confirmées entièrement. Si les difficultés de transport pour amener l'outillage nécessaire dans la vallée de la Falémé, dans le pays mandingue, et dans le Loby, n'ont pas encore permis de réaliser les grandes exploitations des mines aurifères, les Compagnies de la Falémé, de Siguiri, sur le Haut-Niger, d'autres ont entrepris les travaux qui deviendront fructueux dans un avenir prochain. Témoignages de la prévoyante intelligence que les Brüe les La Courbe et les Compagnon manifestèrent, nous exportons du Galam cinq cent quarante-quatre mille trois cent trente francs d'or, et du Bambouk, du Loby six cent mille francs dus à l'extraction par les indigènes.

Méditer sur ce long effort de la pensée française,

la limite du bief supérieur que Compagnon explora, cela procure une belle émotion de l'esprit.

Il agrée d'être parvenu là, de sourire à la petite nymphe violâtre qui se polit les orteils avec une pierre reprise aux girations des siècles dans une cuve du Felou, avant de confier aux ondes brillantes du Haut-Sénégal un corps que Houdon eût volontiers choisi pour modèle de ses Grâces.

XV

PAR LE PAYS MANDINGUE

De Kayes à Bammako, la voie de fer s'allonge, sur ;inq cents kilomètres, entre les montagnes selon les ›lans étudiés par les officiers du génie sous les ordres lu commandant Joffre, aujourd'hui chef de l'état-major ;énéral et qui sut refouler l'invasion allemande de 914. En 1904, le colonel Rougier paracheva la réaliation. Elle a coûté cinquante millions. Elle ne fut pas isée partout, bien que les solides Bambaras et Manké du pays remuassent la terre assez vite, encouıgés par les tambours et les flûtes de leurs musiens. De plus, les guerriers de Samori, sofas et taliés, captifs, après leurs défaites, rendirent obligairement à la France le service de fixer le rail par quel les vainqueurs des esclavagistes assurèrent durée de leur action civilisatrice. Grâce à d'opiâtres efforts, les deux ponts, sur le Bafing et le

Bakoy, furent amenés, montés, éprouvés. La locomotive court aujourd'hui du Sénégal au Niger, unissant les deux fleuves, pour le transit, à peu près direct, des produits soudanais vers l'Europe, et des produits français vers le Soudan. De Bordeaux à la Gold-Coast anglaise, par tout l'intérieur de l'Afrique, en septembre, saison des hautes eaux, un touriste peut flâner sans interruption de parcours, le fusil au poing la jumelle photographique au flanc, avec la certitude absolue de trouver, sur l'itinéraire, de bons bateaux et des trains confortables. Celui-ci, par exemple, comprend des wagons de luxe pourvus de toilettes entières d'un mobilier élégant et simple, de toutes les commodités utiles à qui veut écrire, déjeuner ou dîner sans mécompte ; et cela pour quinze à seize heures de trajet seulement.

Le plaisir est complet pendant que l'on admire les monts du Bambouk, contreforts du lointain Fouta Djallon. Après les cultures de mil, de riz, de maïs, dressent, imposantes, ces longues falaises roses, jaunes, arrondies en forme de bastions, où se rétrégièrent, au temps des esclavagistes, les populations décimées. Tout en haut, les arbres énormes, baobabs, rôniers, palmiers, y paraissent minuscules. Le soleil de l'aube ressemble, dans les vapeurs, à une sphère de cuivre suspendue près de la cime. De la brousse blonde où l'incendie pétille en mille places, avant les semailles nouvelles, des insectes s'évadent entre les flammes. Ils sont happés par des oiseaux bleus et

ges, les « chasseurs d'Afrique ». Des troupeaux de singes roux fuient, à quatre mains, l'élan de l'express. Ils se retournent, faces d'Européens barbus, non de nègres, et qui vous dévisagent sans peur, intelligemment, avec les yeux, fort surprenants là, des gavroches parisiens.

Aux stations paraissent, véritable cortège d'opéra, les dames et les jeunes filles malinké, si diverses, très affables sous leurs cimiers de cheveux et de grisgris qu'orne souvent une boule d'ambre retombée vers le front. Race originaire du Haut-Bakoy, elles en sont l'efflorescence innombrable et ravissante. Mille sourires éblouissants, mille regards langoureux animent leurs mufles d'aventurine que la prompte joie du rire écarquille. Il en est de rustiques par la figure ronde et naïve, la poitrine volumineuse, les bras musculeux, les lèvres avancées. D'autres semblent délurées, hardies. Elles rappellent les jeunes blanchisseuses de nos lavoirs, prêtes aux lazzis de Belleville. Celles-ci, dignes, méprisantes avant qu'on les salue l'un « Anicé » gentil, deviennent aussitôt courtoises et harmonieuses par les gestes, par la douceur des paroles bambaras, comme nos mondaines au thé : « Anicé gay ! » Certaines conservent l'aspect robuste et franc de leurs époux frisés, barbus. Elles se parent néanmoins de piécettes enfilées autour du crâne, colliers sur le front, et de colliers en grosses perles bleues, ou menus coquillages. Ce goût de luxe fait noblement se draper les hommes dans l'ampleur de manteaux

bleus ou blancs. Survivance de leur grandeur nationale sous les empereurs de Mali qui, après avoir dévasté, en 1240, l'empire soninkè-peul de Ghana, purent, vers le XIVe siècle, régir la presque totalité du Soudan, y compris l'empire de Gao-Tombouctou.

Les paysages sont enclavés dans les falaises de latérite rose. Il y a des lacs dans les cuves des rochers. Il est des villages où l'on aperçoit, au milieu des cases pointues, les teinturières malaxant l'indigo dans le creux d'un billot, sans avoir quitté, pour ce labeur, les bracelets, ni les colliers, ni le diadème, ni les anneaux d'ivoire, ni les cimiers somptueux.

Leurs aïeules, en 1863, accueillirent nos premiers explorateurs, les officiers Mage et Quintin, fort embarrassés dans cette province montueuse, si forestière, de Galougo, de Kalé, à la rencontre des cascades et des rapides que le canot ne pouvait franchir aisément. A Bafoulabé-Mahina rien n'existait plus de la vie profuse. El-Hadj-Omar et ses musulmans avaient incendié, massacré, emmené sous la fourche des captifs les meilleurs de ce peuple qui avait, au XVIe siècle, abjuré l'islamisme pour se rendre à l'animisme de ses ancêtres.

Il ne subsistait que des ruines à ce confluent du Bafing et du Bakoy « père et mère du Sénégal ». Les disciples fanatiques de l'Islam maure, les fameux talibés, avaient tout soumis à leurs bataillons d'esclaves sofas enturbannés, armés de fusils, précédés de musiques [illegible] tambales grondants, aux cymbales de fer, aux pa-

villons de couleur. De leur tata de Koundian, ils terrorisaient le monde malinké très incapable, s'il se fût mobilisé et concentré, de traverser le Bafing, puis de forcer le passage des monts qui garantissent la vallée de Koundian. En 1889 seulement, le poste de Bafoulabé se dressa, au confluent des deux rivières. Aujourd'hui, près de Mahina, un pont de quatre cents mètres, en métal, appuyé sur quinze piles de maçonnerie permet aux trains de passer la rivière, d'amener les machines pour extraire l'or à deux cents kilomètres de là, dans le placer schisteux de Keinon, dans le dépôt alluvionnaire voisin qu'une société française exploite, par les méthodes hydrauliques, avec un rendement possible de sept francs au mètre cube, pour sept millions de mètres cubes environ. Les trains, par ce même pont, importent les semences et les machines agricoles, exportent le bétail et les récoltes de toutes les provinces que Mage et Quintin trouvèrent dévastées, parsemées d'ossements humains. Reliques des massacres, des incendies et de la famine consécutive à l'œuvre d'El-Hadj-Omar, de ses successeurs. Maintenant, la paix règne sur Kalé, aux alentours du mont Besso qui penche, dirait-on, vers le Bakoy, et sous lequel la mission Gallieni eut tant de peine à marcher, comme, plus loin, dans le défilé du Babou.

Des arbres ombragent, avec grâce, la cascade blanche que devient, un instant, le joli marigot de Diobéba. Contents de vivre, les indigènes se taquinent joyeusement sur les trucks, où ils s'empilent à l'om-

bre de leurs chapeaux pointus. Des pouces à bague d'argent se mouillent dans les bouches lippues pour distribuer plus aisément les cartes du jeu installé sur les sacs. Cependant, contre l'échine de sa mère, le marmot enveloppé rit tout seul, sous la chenille de duvet que le coiffeur a laissée dans le milieu du crâne ras. La mission Gallieni avança péniblement par ici, entre les sept villages de Nouroukrou, en 1880. Oualia, est le nom de féerie désignant un décor de montagnes, après une plaine aux arbustes embus par la vapeur de la chaude journée. Des familles courbées abattent, avec deux faucilles par travailleur, les hautes tiges, afin d'arrêter le feu de brousse à distance de leur village. Jaunes et rougeâtres, les feuillages rissolés notent l'automne. Près de Badoumbé, jadis, il y avait un tata bien fortifié, refuge contre les incursions des musulmans nomades, sur la rive droite. Le Bakoy scintille derrière l'ancien poste. Clairs dans le soleil, trois petits bâtiments à merlons coniques, types de l'architecture soudanaise, bordent la voie. Plus loin, les baobabs énormes projettent en tous sens leurs branches torses et dépouillées à quoi pendent, par une longue queue, des fruits lourds. Voici la Fangala bouillonnant sur les cailloux de ses rapides, entre des îles, et noyant à demi des arbustes vivaces où les oiseaux-gendarmes accrochèrent les trois joncs qui retiennent leurs nids de foin sec. Tableau naturel qui ferait, en Europe, la fortune de villages moins accessibles. Le général Gallieni ne rencontra que la forêt

inextricable et ses fauves, là où tout une patrie populeuse et riche vivait en 1852, avant l'arrivée d'El-Hadj-Omar et des exterminateurs.

A Toukoto, l'ancien gué du Bakoy, un pont moderne s'allonge par-dessus l'île oblongue, très cultivée, entre les deux bras du courant que, sur la rive droite, surplombent des falaises admirables. Elles semblent dresser, dans l'incandescence du ciel, les mille pinacles de cités historiques, et maints remparts en ruines. Tout ce que l'on apprend des guerres cruelles autrefois connues ici, paraît immortel en ce symbole de villes détruites. D'ailleurs la végétation a recouvert l'étendue de ses mille et mille variétés. Des palmiers géants dominent les arbustes innombrables, entremêlés. De cette brousse partout en flammes, les lions parfois bondissent. Naguère, deux de ces fauves se disputant une vache la traînèrent jusque sur la voie. Soudain la locomotive surgit rapide, fatale; tumulte et fumée. L'un des lions se contracta. Il se projeta, griffes dehors, gueule ouverte. Il s'accrocha. Furieusement, il mordit la machine, avant de retomber vaincu, roulé, dépecé par le monstre nouveau qui retentissait de toute sa croupe cahotante.

Avec ses caïlcédrats, émerge le plateau de Kita. Étape antique des caravanes allant de la Mauritanie au Niger; et berceau des Malinké. Au xe siècle, la puissance de leurs princes grandit après une conversion à l'Islam qui précéda la fin miraculeuse d'une sécheresse. La dévotion des rois mandingues les rendit

sympathiques aux musulmans en quête de prosélytes et habiles meneurs de l'opinion. Cependant les princes régnant à Kangaba, sur le Niger, en amont de Bamako, durent subir la suzeraineté des Soninkè-Sossés maîtres à l'est du Bakoy et sur l'empire de Ghana. Ce vasselage ne fut écarté que par Soundiata « le lion affamé ». Ayant rassemblé les plus téméraires des chasseurs, après le meurtre de ses onze frères aînés par le tyran sossé Soumangourou, le nouveau roi du Mandé affranchit, les unes après les autres, de petites provinces jusque dans le Fouta-Djallon. Il forma une armée, qui soumit la rive droite du Niger, puis la rive gauche, avec Kita.

Longtemps les Malinké demeurèrent en suprématie du Niger au Sénégal, et de Siguiri à Ghana. De cette prospérité, Kita conserve quelque richesse, celle de ses karités. L'arbre abonde, au reste, dans toute la brousse du cercle. Grillées, pilées, malaxées dans l'eau chaude et froide, jusqu'à l'apparition de globules graisseux, les amandes centrales de la noix se transforment en ce beurre végétal qui sert de vaseline à toutes les femmes du Soudan. Aussi soignent-elles l'arbre avec dévotion. Elles récoltent les noix tombées en juin et juillet, les enfouissent, attendent, un mois, la désagrégation de la pulpe, les sèchent dans un four, les pilent au mortier. C'est alors que ces dames décantent méticuleusement, dans une çalebasse, la liqueur huileuse, une main sur le genou, la face attentive, l'échine penchée. Ensuite

Cl. Fortier, Dakar.

:lles se parent néanmoins de piécettes enfilées autour du crâne, ·llées sur le front, et de colliers en grosses perles bleues, en enus coquillages... » — page 195.

elles façonnent le beurre en mottes, et l'enveloppent de feuilles pour la vente. Savon, cold-cream, huile d'éclairage et sauce, le karité entre dans les corps soudanais par toutes les ouvertures, par tous les pores qu'il parfume trop. L'Europe mêle ce beurre en faible quantité à la margarine de Hollande. On l'emploie en stéarinerie. Il vaut sept cents francs la tonne dans les ports. Son commerce est à tenter. A Kita, s'arrêtèrent Mage et Quintin, le 15 juillet 1864. L'opulence de la contrée leur dicta des avis enthousiastes suivis, en 1880, par la mission Gallieni qui signa le traité préalable à la construction du poste avec le chef malinké Tokonta. Pour le récompenser, les troupes du colonel Borgnis-Desbordes vinrent, l'année suivante, détruire les citadelles voisines et formidables des pillards esclavagistes. Ils avaient anéanti la moitié des villages. Leurs descendants sont, peut-être, ces ouvriers agricoles à faces de pirates. Affublés de loques européennes, ils travaillent la terre qu'arrosa le sang des faces faibles si longtemps.

Quittant les bêtes enfermées dans les épines de la ériba, telles jeunes Foulankés usent d'une coquetterie élicate pour tendre aux voyageurs les noix de kola, s morceaux de canne à sucre, les cordes de tabac en uille, la calebasse de lait mousseux. Ces métisses de eul s et de Mandé, fort joliment, se cambrent dans les ıyures du pagne qui serre, à la taille, le torse lisse et ıns défaut; à moins que le poids de l'enfant et de son nge noué sur la gorge de la mère ne l'aient déjà flétrie.

Hangar de chaume en pente sur piliers de bois, la petite gare même de Sebekoro abrite les manœuvres embarquant les produits du sol qui reconquiert son ancienne fertilité. Près de là, se dessine mieux une chaîne de montagnes forestières et giboyeuses. Elles s'appelleront tout à l'heure les monts du Manding. Leurs crêtes partagent les eaux du Bakoy et du Niger. C'est encore une région aurifère. Le quartz émerge un peu partout du conglomérat de latérite. Dans la colline de Fatoya, la société de Siguiri a commencé l'exploitation. La teneur est de huit à neuf francs par mètre cube, selon les renseignements de M. G. Méniaud, qui, scrupuleusement, rédigea la géographie économique du Haut-Sénégal-Niger dans la belle série d'études publiées par M. le gouverneur Clozel. Sur le mont Didi, les indigènes vendent annuellement sept cent mille francs d'or en poudre, grains et pépites, aux marchands de pacotille qui les volent de leur mieux.

La colline de Fatoya qui compte sept cent mille mètres cubes rend, au sluice, cinq francs par mètre, et pourrait en rendre huit. La rivière Tinkisso a donné deux kilos d'or en une semaine à la société de ce nom.

En ce pays de cultivateurs et de pasteurs Mandingues trapus et musclés, le Dr Tautain et le capitaine Gallieni, durant l'exploration de 1880, sentirent l'hostilité des naturels croître à mesure qu'ils avançaient. Pleins de cadeaux pour Ahmadou, successeur d'El-Hadj-Omar et maître de Segou, maître haï des agricul-

teurs, ses victimes ordinaires, les coffres du convoi suggéraient des sentiments de fureur. Pourtant les ordres de Saint-Louis conseillaient de séduire, d'assagir Ahmadou, de lui imposer une alliance pacifiante. A Guinina, le chef réclama l'abandon des présents diplomatiques destinés au sultan des esclavagistes. A Dio, deux mille Bambaras-Bélèri, trompés par ces apparences, fusillèrent la colonne française. Ils lui ravirent ses bêtes et ses charges, lui tuèrent quinze hommes, et s'emparèrent des choses précieuses qu'ils durent pourtant restituer en 1883 au colonel Borgnis-Desbordes, justicier tardif, mais exigeant. Le capitaine Gallieni, et l'héroïque Dr Tautain avaient pu s'échapper, puis gagner Bammako.

Dans ces régions que le capitaine Guignard a si bien décrites en son livre, *Premières Cartouches*, le chef de ses adversaires, Samori, dès le mois de février 1883, envoyait son frère Febou couper les lignes de communication entre nos deux camps de Kita et de Bammako, détruire la ligne télégraphique, et repousser avec trois mille sofas parfaitement armés les quatre cents soldats de Borgnis-Desbordes. Celui-ci ne put reprendre l'ascendant qu'au mois d'avril, sur les bords de l'Oyako. De 1884 à 1885, le commandant Combes obligea difficilement les troupes du « Prince des Croyants » à repasser le Niger, mais subit un réel échec à Nafadié. Heureusement le colonel Frey, là même, battit dix mille sofas, en décembre 1885. Avantage qui détermina le premier traité de 1887 avec le chef escla-

vagiste acceptant de limiter son empire au sud du Niger, par la rive droite. On sait comment la lutte recommença en 1889, et l'épopée entreprise par les Archinard et les Bonnier, contre l'armée des Sofas qu'il fallut atteindre en Guinée, puis dans les forêts de la Côte d'Ivoire, après une série de batailles et de sièges héroïques, poursuivre enfin sur le Cavally. Le 29 septembre 1898, à Guelemou, les capitaines Gouraud et Gaden s'emparèrent de Samori. Nul ne saura jamais le nombre de vies humaines anéanties, durant ces quinze années, par la cruauté de ce conquérant qui dépeupla, dévasta des patries entières, pour réduire en servitude leurs habitants et les donner en payement de solde aux sofas.

Sous les beaux feuillages de Kati, un camp se groupe. Le colonel d'un régiment enrôle, instruit les recrues du Soudan installées avec leurs épouses en des hameaux de chaume et de banco. Au bout d'une avenue, le cimetière embrasse le repos des fonctionnaires et des soldats morts à la tâche. Ils dorment dans la terre rose, sous des tombes blanchies à la chaux, au son des claironnades fréquentes qui perpétuent les vœux de leurs âmes fidèles. A la Toussaint, les Pères Blancs viennent, superbes et long-barbus, dire l'absoute. Leurs soutanes de coton, leurs casques blancs les grandissent encore parmi quelques dames françaises en deuil, des enfants blonds, pâlots et sages. La croix en damas d'argent sur le drap noir de leurs dalmatiques consacre ces grands moines. Lentement ils

psalmodient un *Dies Iræ*, puis un *De Profundis*. Chants plus cruels, plus solennels, si loin de notre chrétienté. Le missel est encensé par les enfants de chœur bambaras. Le mur bas ne cache point la campagne de collines parallèles, d'arbustes pressés, de troncs desséchés où les vautours s'épluchent les ailes.

Les Pères s'agenouillent. Ils prient dans la terre rose, entourés par les sergents, les capitaines, le colonel ; blanches statues de ressuscités. Diffèrent-ils un peu de ceux qui trépassèrent en songeant à la mission de la France libératrice ? Ne sont-ils pas, les uns et les autres, ceux-ci debout, ceux-là couchés, les mêmes gestes de la pensée républicaine préparant l'avenir de ces races ? Au retour, ne voit-on pas les négrillons du camp, accroupis devant le tableau noir, relire, après leur caporal-instructeur, l'éloge inscrit du drapeau qui les délivra, et que les apôtres des Droits de l'Homme portèrent depuis l'Atlantique jusqu'au Tchad. En ces enfants crépus germe déjà l'espoir de nos défunts enterrés là, si loin des maisons françaises où ils eussent voulu conter leur effort à des amis indolents et sceptiques, honteux, à peine, d'ignorer l'empire que, paisibles, ils acquièrent, par la bravoure d'autrui, en laissant leurs politiques méconnaître et desservir, parfois, tout cet héroïsme. Empire pour l'extension duquel les tirailleurs bambaras aux pieds nus, manœuvrent, alertes, précis, la chéchia vers l'oreille, la vareuse boutonnée, un lebel assuré dans leurs poignes brunes et sur l'épaule robuste, afin de risquer bientôt leurs

existences loyales au Maroc, en Mauritanie, au Ouadaï, en Champagne, en Alsace, en Flandres, ailleurs, pour l'indépendance des laborieux et des producteurs.

De Kati à Bammako, le train court en faisant lever les outardes, bondir les lièvres, tournoyer les vautours en un décor de cascades parmi les palmiers. Le crépuscule s'épaissit dans le feuillage que double la pourpre orangée du couchant. Dans les bourgs, au seuil des maisons rondes, les ménagères demi-nues hachent le bois du foyer. Les enfants rassemblent les poules et les chèvres. Des chasseurs étranges qu'eût dessinés Callot rentrent avec des oiseaux pendus au bout de la canardière, parmi les franges de fourrure. Les vieilles criaillent dans l'ombre plus dense. Les feux du couscous éclairent les fronts bosselés des cuisinières. Et c'est, tout à coup, la nuit stridente de l'Afrique que mille et mille peuples d'insectes chantent éperdument, parmi les frissons des herbes sèches.

XVI

VERS LES DANSES DE BAMMAKO

En peignant le joli Gilles de son tableau célèbre Watteau a prévu l'apparence de nos coloniaux qui tout blancs sous le casque, resplendissent au soleil matinal de Bammako. Officiers, administrateurs secrétaires, commis, importateurs et exportateurs jeunes Françaises en Colombines luxueuses, photo

graphes anxieux d'obtenir un bon film de cinéma, ces élégances diverses forment un ensemble d'opéra sur le quai de la gare fleurie et pavoisée jusqu'aux lampadaires électriques des mâts. Le touriste croit débarquer dans une ville d'eaux.

Dehors, contre la barrière, le cheval d'une victoria très correcte s'impatiente et piaffe entre les rênes tenues par un nègre rigide. Une automobile trépide derrière ses fanaux de cuivre étincelant. Curieuse et sage, autour du vétéran qui la contient, une foule de visages marrons aux mâchoires saillantes, aux narines palpitantes, une foule de Soninkè, de Bambaras et de Malinké regardent sous les chapeaux coniques, les chéchias de pourpre, les madras bariolés, les cimiers de cheveux crépus et ornés, les calebasses pleines de linge, les fardeaux gibbeux. Devant ceux qui sortent, cette foule s'ouvre : deux haies de personnes rieuses en toges blanches, en plis bleus, en boubous flottants, en pagnes rayés, derrière une marmaille d'ébène bedonnante et nue qui sautille. Si l'automobile vous emporte vers la cime de Koulouba, la cité européenne, par la route large, on aperçoit vite le panorama général, les mille chaumières soudanaises massées entre la montagne rousse et les cultures bordant le cours majestueux du Niger que dominent, sur l'autre rive, des troupes boisées. Le fleuve a, ici, neuf cents mètres de largeur.

Voici donc la rive qu'il fallut atteindre, au prix de tant d'efforts et de sang, pour réduire la puissance des

Ahmadou et des Samori, pour affranchir de la terreur les peuples « infidèles » qu'ils ruinaient, qu'ils décimaient selon les préceptes cruels de l'Islam.

Espoir des races qui arrivèrent là de Carthage, de Numidie ou des forêts atlantiques, pour y fonder leurs empires, pour y vivre leurs siècles de gloire différentes, le paysage s'étale grandiose, sévère, aux flancs des eaux. Elles débouchent de l'ouest en se courbant. Elles arrivent, calmes et rapides, à travers l'espace parsemé de villages aux toits de paille. Elles baignent les jambes des bœufs à l'abreuvoir. Elles clapotent contre les chalands, contre les longues pirogues recouvertes de leurs dômes en nattes. Elles affluent dans les mains des lavandières nettoyant leurs cotonnades. Elles rincent une bacchanale de baigneuses qui se savonnent, un essaim de marmots qui patau-gent, une équipe de Somonos nageurs qui rivalisent. Laissant des poissons aux mailles, les ondes traversent les filets verticaux tendus par les plongeurs à ligne. Elles passent. Elles s'en vont aux monts de Koulikoro, bastions défensifs de la vallée.

Bammako doit son nom, « *bamma-ko* » l'affaire du caïman, à l'ancienne coutume d'offrir, dès les pre-mières pluies de l'année, une victime propitiatoire, une vierge, aux caïmans du Niger qui la dévoraient. Cette coutume persista jusqu'à notre venue, et remon-tait aux temps où Dia-Moussa, fils du soninkè Seri-Niarè qu'avaient, dans le milieu du XVIIe siècle, exilé ses compatriotes du Kaarta, choisit ce lieu al-

Cl. Fortier, Dakar.

« Les teinturières malaxant l'indigo dans le creux d'un billot... » — page 196.

sans habitants pour y établir la grandeur nouvelle de leur maison. Époux des filles bambaras courtisées sur la rive droite du fleuve, les parents de ce chasseur illustre engendrèrent la noble famille des Niarè, toute Bambara par la langue, les mœurs et les traditions. Bammako est le centre des Bambaras ou Banmana, ces Mandé du sud-est originaires du Haut-Baoulé, l'affluent du Bani, et dont la caste batelière, les Somono, s'installèrent, de bonne heure, dès le xe siècle, sur le Niger et ses berges, entre Bammako et Ségou. Les empereurs mandingues les y trouvèrent maîtres des eaux, en 1250.

De la cité officielle, si claire sur la cime culminante de Koulouba, le regard admire le caractère de cette région resserrée, par son dessin orographique, contre le cours du Niger. Cela se présente en tableau sans pareil dans toutes les fenêtres des villas roses entourées de galeries, enguirlandées de pariétaires, et qui abritent les ménages des fonctionnaires, des capitaines, les cénacles de lieutenants et de commis théoriciens autant que guerriers. Au bout du plateau, contre la pureté du ciel, se déploient les façades vraiment majestueuses des palais. Visages souverains de notre pensée latine qui, de là, protège et enrichit cinq millions d'hommes. Paris s'enorgueillirait de ces architectures rectangulaires, amplement étendues derrière leurs jardins, leurs pelouses grasses, leurs palmiers choisis, leurs bocages taillés, leurs parterres colorés par les espèces différentes des fleurs. L'art de l'horticulteur,

l'art de Le Nôtre et de ses disciples a posé le sceau de la mentalité française sur cette montagne du Soudan.

Linéaire, gris et blanc, le palais du gouverneur, M. Clozel, s'érige sur un perron spacieux, après un parc bien composé. La forte, la savante intelligence de l'homme qui, fils de l'Algérie, passa toute sa dure existence à civiliser l'occident de l'Afrique, vit en harmonie avec ce palais de style maure, sobrement affiné par deux étages d'arcades : celles d'en bas, toutes simples; celles d'en haut bilobées comme leurs modèles de Grenade. Trois pavillons se dressent sous la toiture plate entourée d'une balustrade pour la méditation des civilisateurs qui s'accoudent devant le spectacle à parfaire. A droite et à gauche, le premier étage se prolonge par deux terrasses encore, et qui surmontent deux corps de bâtiments adjoints. L'architecte a-t-il songé, en traçant l'épure, à la suggestion perpétuelle exercée par la splendeur de cette nature sur l'esprit des organisateurs? A-t-il érigé, pour cela, ces points de vue?

A l'intérieur, les salles de réceptions ne le cèdent point, en noblesse, aux façades. Les ornements, le mobilier sont du goût le plus sûr, comme il sied à un palais représentant nos idées encyclopédistes. Rien ne manque à ces immenses appartements, que l'électricité illumine, que parcourent les domestiques peuls en veste d'écarlate, et parfaitement stylés. Les récentes inventions du confort, facilitant l'existence matérielle, permettent de gagner du temps pour l

travail de l'esprit. Les portes s'ouvrent, sur des galeries larges comme des boulevards. Leurs baies encadrent les verdures de l'espace vert, les clartés du fleuve, les feux éblouissants du ciel, toute cette contrée neuve où tant d'exodes aboutirent : puniques, numides, arabes et mandingues. On compare volontiers à la terrasse de Saint-Germain, l'esplanade. Hors du rez-de-chaussée, elle s'avance, avec la corniche méridionale du plateau, et domine cette énorme étendue de la terre africaine. L'assimilation est assez juste.

Le génie militaire a, seul, bâti ce monument, ainsi que les palais voisins destinés aux personnels administratifs du Soudan qui peuvent, en dépit du climat, y travailler sans malaise. Moins de cinq millions suffirent à la construction de la cité. On fabriquait, à Bammako, les tuiles et les briques. On composait la chaux avec les coquillages du fleuve. Deux et trois mille travailleurs indigènes terrassèrent, d'abord, pour un salaire personnel et quotidien de vingt-cinq centimes, pour une ration de dix centimes. Rémunération plus généreuse que celles ordinaires là-bas. Ensuite, les prix des denrées s'élevant, le salaire fut de cinquante et de soixante-quinze centimes avec une ration de vingt-cinq centimes. Quelques ouvriers spécialistes vinrent de France. Dakar envoya des maçons et des charpentiers, des serruriers habiles. Ils gagnèrent trois, quatre et six francs, pour ajuster les céramiques, les persiennes, les ferrures. M. Merlaud-Ponty, alors gouverneur du Soudan, voulut, du pays même, obte-

nir l'essentiel de l'ouvrage. Ici encore ce prodigieux organisateur a créé du grandiose.

Au nord de Koulouba, sur un autre plateau, au point topographique G, on achevait, en novembre 1912, le sanatorium. Il coûtera douze cent mille francs répartis entre une douzaine de bâtiments distincts. Il sera pourvu de tout ce que la science invente pour le soulagement de la douleur et de la faiblesse humaines. Fondation très nécessaire dans notre Afrique française acquise, conservée grâce à tant de dévouements, que les blessures de guerre, que les influences du climat, souvent décimèrent, et trop; faute de médecins, de chirurgiens. Ils manquent beaucoup à la surface de cet énorme empire. Parfois cinq semaines sont nécessaires pour gagner, à cheval, le poste de l'officier qui lutte contre sa fièvre, contre son hépatite, contre son béribéri, contre l'aggravation de sa plaie.

Cependant, si la plupart content leur vie de brousse, dans ce palais du gouverneur Clozel, autour d'une table délicatement parée, exactement servie par la discipline des valets indigènes, on n'entend pas une plainte. Gaîment, simplement, chacun dit ses combats, ses difficultés, ses travaux, sa peine. Il a fallu, sans matériaux, sans ingénieur, lancer des ponts sur les rivières. Il a fallu, sans médecin, sans médicaments, enrayer des épidémies. Il a fallu tantôt concilier les [illegible]ueils ennemis de nos tribus loyalistes, tantôt divi[illegible] les coalitions des nomades hostiles aux richesse[illegible]

ıgricoles de nos sédentaires. Il a fallu combattre, à leux Français, avec quarante ou même vingt tirailleurs, contre des centaines de Maures cruels, bien ırmés, bons tireurs, et menaçant de fondre sur les ›opulations de villageois pacifiques. Jadis M. Clozel a eçu cinq balles dans le corps, à la fois, en pénétrant, vec trente-deux hommes, les territoires des Achantis. ›ans fléchir il a marché encore, des kilomètres et des ilomètres, après avoir rassemblé les vingt survivants e sa troupe, écarté les trois cents adversaires. Du olonel Mangin, hier vainqueur au Tadla comme à fontmirail, que ne dit pas l'admiration de tous? Lors e la guerre contre Samori, il forma un escadron de pahis. A la première rencontre, comme ces braves gens e savaient pas se tenir bien en selle, il les fit charger u trot, doucement, *le sabre au fourreau*; lui-même n tête, sans armes, pour donner l'exemple, sous les alles des sofas. Dans l'été de 1912, le commis des aıires indigènes Rossi et le lieutenant Lelorain, ayant ›ursuivi, par le désert, avec quinze tirailleurs et un ›um kounta, une centaine de Maures qui avaient ravi ›pt cents chameaux à nos protégés, trouvèrent ces llards en attente derrière un retranchement difficile. ›s deux Français tombèrent dès la première déıarge, alors qu'ils essayaient de conduire à l'assaut goum trop hésitant. Le chef kounta fit signe aux tiilleurs de le rejoindre, de battre en retraite sous sa rde. Les tirailleurs refusèrent. Jusqu'au dernier, ils firent tuer sur les corps de leurs chefs. Car c'eût

été l'infamie de revenir sans « leurs blancs » au vi lage. Que dire des chefs qui suscitent, autour d'eu un pareil sens de l'honneur militaire?

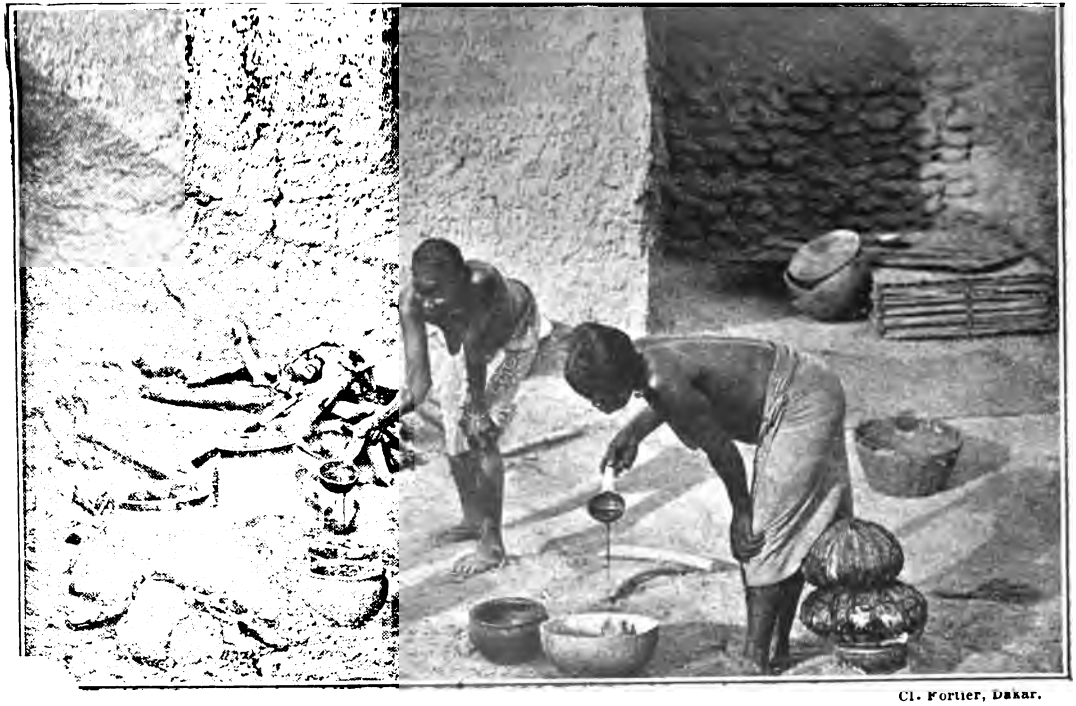
De telles épreuves, et fréquentes, de tels travau et constants, forment des intelligences merveilleuse instruites de tout, puisqu'il faut connaître l'art (médecin et du chirurgien comme celui de l'officie du financier, du maraîcher, de l'éleveur, de l'agr nome, du diplomate. Sur le perron de Koulouba, j' entendu s'exprimer le plus étonnant génie de France. Oui. Il est, là-bas, parsemé dans ces vill gracieuses, dans ces postes solitaires, dans c bivouacs de la brousse. Si jamais la République co prend l'urgence de régénérer ses forces organisatric c'est en Afrique, au Sénégal comme au Souda qu'elle devra recruter ses nouveaux esprits, parmi élites constituées là-bas, autour des Gallieni, (Roume, des Bonnier, des Merlaud-Ponty, des Clo des Mangin, des Gouraud, types d'honneur e science incomparables. Tel encore ce comman Digue qui paracheva la construction des voies fer au Soudan. Ce savant vit à la mode africaine, spartiate, n'ignorant rien de l'économie publique mœurs indigènes, des dialectes usités, des cou immédiats. Ces cerveaux sont munis abondam On en peut juger, en étudiant l'ouvrage sur la v du Haut Sénégal-Niger, rédigé en quatre volume quelques-uns de cette élite, par l'érudit, M. Delaf le traducteur du *Tarik-el-Fettach*, par un écono

remarquable, M. Méniaud, par d'autres, sous la direction synthétique de M. Clozel.

Et pourtant une fois revenus, en France, beaucoup de ces travailleurs enthousiastes, n'osent, pour la plupart, dire leur foi créatrice. Encore meurtris par les blessures qu'ils souhaitèrent vaillamment, encore anémiés par les fatigues qu'ils voulurent généreusement, encore illuminés par les sciences qu'ils acquirent opiniâtrément, beaucoup médisent de leurs exploits qui nous assurent un empire et quinze millions de sujets loyaux, comme jamais la France n'en posséda. Afin de se croire Parisiens, ces jeunes hommes font figures de sceptiques et de persifleurs. De ces mœurs africaines si près du rêve chéri par Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, nos coloniaux rappellent surtout le grotesque ou le laid, bien moins évidents que dans nos campagnes françaises, que parmi nos paysans balourds, sournois, rapiécés. A leur sainte passion de délivrer, de protéger, d'organiser, ces causeurs substituent la crainte de voir sourire une coquette de dîners, un adorateur des cabotins, un élu des cabaretiers. La peur d'être tenus pour des naïfs les rend critiques injustes de leur œuvre impériale et fabuleuse. Pourquoi cela? L'atmosphère du Paris ignorant est-elle si corrompue qu'elle vicie les plus nobles espérances, en peu de jours?

Au pied du mont Koulouba, désert alors, Bammako était seulement une grande bourgade populeuse avant l'arrivée, en 1883, de la colonne Borgnis-Desbordes

pourchassant les esclavagistes, à travers les
Bélédougous, avant la prise de Daba par le capi
Combes et ses « diables ». Bammako maintenant
raît comme une cité charmante sous les feui
ovales et denses de ses dioubalés dont les chev
végétales pendent vers le sol en rideaux de ve
légères. Là-dessous, par les avenues rougeâtre
suivent, en théorie, de brunes canéphores porta
la tête des lessives, des provisions. Quelques g
hommes campagnards vont, la main sur le
horizontal pendu à l'épaule, en toge blanche q
brent les bords du large chapeau conique à glan
cuir ornementaux. Maints et maints dioulas, l'o
coiffé du fez en coton, offrent leurs nattes, leur
roteries, leurs noix de kola, leurs outils de fe
seuil des logis presque alignés le long des boulev
Déjà telles maisons à la française se dressent
les cases rondes et les cubes de banco. Des to
chaume à deux pentes recouvrent des entrepôt
milieu des faux-acacias, quelques jolies dem
transparaissent que conçut l'intelligence europ
en utilisant les matériaux et le style du pays, ch
de palmes, briques crues; mais en adjoignan
vérandas, en peignant les murs de couleurs vive
résidence de Bammako montre ses deux étages à
rie, son perron, ses balustrades, sa terrasse supér
Les cintres des arcades sont en briques ajust
telle façon qu'entre quatre un vide carré pe
L'air circule par cette sorte de canevas maçonn



Cl. Fortier, Dakar.

Ces dames décantent méticuleusement, dans une calebasse, la liqueur huileuse... » — page 200.

cieusement. Les factoreries des grandes maisons bordelaises et marseillaises ressemblent à nos meilleurs bazars de Paris. Les Français y achètent les parfums et les liqueurs des marques notoires, toute la mercerie, toute la pharmacie, les étoffes, les vêtements de toile confectionnés, les casques civils et militaires, les chaussures, les conserves, les écharpes et les voiles pour les dames, etc. En vérité, une Parisienne peut faire là toutes les emplettes, à peu près; comme elle a coutume au Louvre ou chez Potin. Les Maures y viennent acheter les petits pains de sucre, les plateaux, les théières et les tasses de style marocain, les miroirs. Les chefs somonos se payent des parasols tricolores. Les dames peules choisissent leurs eaux de Cologne, leurs savons, leurs pommades, leurs pagnes rayés, leurs cotonnades bleues, des bijoux orfévrés à Bordeaux, selon les traditions des empires ouolof, toucouleur et maures. Modèles de musées ethnographiques, de jeunes Bambaras, en costume plus luxueux, y flânent, amies onéreuses, paraît-il, d'Européens. Il a fallu, d'ailleurs, recueillir, en une pension, les marmots oubliés par certaines de ces mères frivoles, par leurs époux provisoires, et préparer une vie à ces enfants métis. Ils habitent une agréable maison, des classes meublées selon la bonne règle. Une Française les instruit, les baigne, les douche, les éduque, s'inquiète de leur avenir. Les filles, encore, séduiront des chefs maures et les épouseront, si elles veulent; mais les garçons raillés par les blancs, évincés par les noirs souffriront.

Dans l'incandescence de l'air, les femmes indigènes offrent, pour peu de sous, sur une place du marché, la feuille de tabac sec, un long clou qui servira de démêloir ou d'épingle à cheveux, un petit morceau d'antimoine pour farder les yeux, ce beurre de karité en mottes enveloppées de feuilles fraîches, ce bleu en boules pour la blanchisseuse, ces clous de girofle pour les colliers, ces œufs de savon composé avec des cendres et la graisse végétale du karité, ces sandales antiques en peau de bœuf, ces piments verts et rouges. Le tout étalé sur le sol, en très petits tas, devant les vendeuses à genoux, vieilles ou jeunes, décharnées ou mamelues, artistement coiffées, mitrées, enturbannées, serrées dans les rayures de leurs pagnes égyptiens ; ou nues, les unes comme des nymphes mythologiques, les autres comme les sorcières du cauchemar médiéval. Debout parmi ses plis blancs, un gaillard calcule, en son front bosselé, le prix de cette hache. C'est un manche de bois cru, pareil à un humérus. Vertical, il enclave un fer horizontal, que marchande un Maure chevelu. Cet Alexis virgilien en tunique d'azur s'appuie, d'une main, sur une fine lance d'acier, et, de l'autre, sur un Corydon impassible, de beauté sicilienne. Le touriste aussitôt se récite les vers illustres que scanda le Cygne de Mantoue.

Ailleurs, un Boso à barbiche, à lèvres craquelées, acquiert d'un géant ouolof, trop grave, une scie qui est un triangle de fer emmanché par la base, dentelé sur les bords. Avec un instrument pareil, l'adolescent,

au torse luisant, partage les barres de sel saharien, venues jusqu'ici depuis Tombouctou dans les pirogues, malgré la concurrence du sel roumain arrivé, du Sénégal, sur le dos patient des ânes. Voici, fichée dans le sol par sa tige pointue, la lampe même des Romains, la lampe faite d'une coupe en fer où plongera, dans l'huile d'arachide, une mèche de coton que recevra le bec creux de cette petite vasque. En quel temps, la Carthage latine envoyait-elle ici, déjà, ce luminaire de Salluste relatant les guerres de Numidie ? Depuis quelle date cette veilleuse de la Méditerranée éclaire-t-elle, au bord du Niger, ces Mandingues qui, de notre temps, portent, sur chaque joue, une croix bleue, signe de leur servitude récente chez les Peuls. Depuis quand reçurent-elles cette possibilité de vie nocturne et intérieure, les aïeules de cette petite captive sonngaï ? L'entaille du glaive qui lui balafra horizontalement la face et le nez, accrut encore le caractère barbare de cette figure si dédaigneuse sous les trois houppes du crâne. Elle semble fondue dans un métal noir qui luit aux bosses du front, au-dessus des narines sensuelles, aux saillies des pommettes dures, des lèvres gercées, aux rondeurs des épaules lisses, aux lignes des bras fins, aux contours de la gorge dure, et aux mouvements de l'échine longue. Cette beauté garde un tas minuscule de riz indigène gris et rose. D'autres vendeuses accortes proposent leur farine de baobab, leur gros mil à dix sous les quatre mesures, leur tapioca-manioc, leurs patates sous forme de racines épaisses, leur petite

récolte de coton neigeux. Près d'elles, le barbier, à genoux, rase, de son couteau, l'occiput du Soninké accroupi, et qui tend sa tête violâtre. Des Dioulas attendent leur tour, au milieu de spectateurs intéressés. Parfois le figaro noir repasse la lame sur la peau intérieure du bras; puis, avec de l'eau, il frictionne lentement le derme dépouillé. La tête se métamorphose.

Entre ces groupes, circulent ceux qui offrent leurs singes verts de corps, jaunes de figure, et grimaçant à souhait. Voici de jeunes crocodiles étroitement garrottés, dans les mains d'un adolescent somono. Entre des piliers et sous un toit de banco, au fond de la place, les tisserands exposent leurs banderoles de coton à un sou, leurs sacs à quatre sous, leurs bonnets rituels pour la circoncision, leurs pièces de toile importée. La foule d'hommes blancs et bleus se presse devant les occasions; et aussi les marmots vêtus uniquement d'anneaux de perles aux chevilles, de houppes ou de chenilles sur les crânes. Des factoreries ouvertes sur la place, plusieurs élégantes sortent à la file, le coude gracieusement plié, la main tenant l'achat à la hauteur de l'oreille. La boucle d'ivoire, qui termine le cimier de cheveux, brille sur leurs fronts.

Qu'on les suive en leurs quartiers de banco grisâtre. Dans l'épaisseur du sable plongent leurs pieds nus. Sur les petites places, les bœufs à grandes cornes, les chèvres cabriolantes, les moutons géants ruminent. La marmaille joue à l'ombre large du ceïba. Par une porte, on aperçoit la dame ébouriffée que ses parentes

coiffent. Elle reste patiemment à plat ventre sur le sable balayé de la case très propre et circulaire. Trois ou quatre appartements pareils réunis par une minuscule palissade enclosent la cour qu'habitent ces poussins et leur mère. Ils picorent. Ils happent les insectes de l'air. Le poulain mange à l'attache sous un hangar de branches. Orgueilleuse d'un cordon bleu autour de mèches grisonnantes, une dame nue, étique et parcheminée, égrène le coton. Des portières de sparterie ferment à demi les baies des cases, sans dissimuler entièrement l'intérieur. Le lit est de rondins superposés. Une natte, des coussins en peau de mouton, un cuir de bœuf pour couverture le garnissent. Telle jeune pâtissière, ailleurs, transforme, dans son plat de fer, la farine de mil en crêpes et en galettes. C'est une vie complète de villageois fort habiles, en des maisons point très différentes de nos moulins à vent si habitables pour nos meuniers de romance, ni de nos chaumières cénevoles et auvergnates construites, ici, selon les clémences d'une atmosphère rarement pluvieuse.

Que manque-t-il à cette civilisation ? Dès 1879, Paul Soleillet, l'explorateur, témoignait que le campagnard bambara ne semble pas inférieur à la majorité de nos paysans. Peut-être se montre-t-il plus indolent. Le climat l'y engage en lui facilitant les choses. L'on peut constater toutefois, en octobre et en novembre, sur les berges limoneuses des fleuves, le travail opiniâtre de toutes ces populations, la toucouleure, la bambara et la songaï, courbées en deux sur le sol fertile, et qui le

bêchent avec une courte houe. Fort pénible, la besogne n'empêche point ces braves gens de s'exalter en joies immédiates au passage du bateau. La mine défiante, morose de notre rustre, on la constate, ici, bien rarement. Au lieu d'un sale pantalon, fait de pièces et de morceaux, au lieu d'une veste crasseuse, d'une casquette flasque et de sabots boueux, l'esthétique de l'Africain a choisi les nobles flottements de sa tage-boubou, le son ample et brève culotte, puis la ligne ferme de ses jambes, et un étroit bonnet de page florentin. S'il paraît auprès de lui, quelque grotesque, ce sera bien tel ou tel Français, larges, courts et ventrus, bas sur pattes en les costumes inventés pour les Anglais maigres à hautes jambes. On ne comprend guère pourquoi l'administration n'a pas muni ses représentants d'une tenue plus flatteuse au milieu d'un peuple si parfaitement décoratif. Même le tailleur de Bammako qui, devant la factorerie, pique, à la machine Singer, ses curieuses broderies sur le coton d'un manteau, n'a pas mis, pour pédaler, un vêtement flétri, taché, troué, comme en adoptent nos ouvriers de France à la besogne. Ce Bambara, de mulle légèrement barbu, aux joues striées, chacune, de la tempe vers la bouche, par les trois cicatrices nationales, a, pour coudre, une chéchia neuve, des babouches en cuir jaune ornementées d'arabesques, un boubou sans une tache. A Paris, nous pourrions faire l'inspection d'innombrables ateliers avant d'y rencontrer un brodeur aussi soigneux de sa propreté, de son élégance.

Cependant, chez nous, on ignore ces manières de nos Africains. On les nie. Nos officiers, de retour, injustement les plaisantent. Or, dans les faubourgs, où l'on s'engage inopinément, on ne rencontre que bacchanales de vases hellènes, que ribambelles de faunesses et de satyres en liesse, que cortèges de saturnales, que files de canéphores en marche portant sur la tête les fruits de Cybèle, que groupes de sacrificateurs entourant un bœuf à bosse sous la lyre haute de ses cornes. C'est l'Antique.

En plein jour même, des théories harmonieuses descendent vers le fleuve, derrière les lianes pendillantes des dioubalés, par l'avenue du sol rougeâtre. Il y a des grandes filles sveltes aux cheveux courts, comme ceux des garçons, et qui s'engagent dans les rues latérales pleines de vie plaisante. Il y a de jeunes négresses à tignasses rousses ; phénomène étrange mais incontestable.

Était-elle ainsi, cette sœur de Soundiata, le fondateur du Mali, cette Diégué-Maniaba-Souko qui séduisit l'ennemi de son frère, et le meurtrier des onze aînés, le souverain du Sosso ? Elle le tenta jusqu'à se faire épouser en dépit de la reine-mère. Et quand Soumangourou voulut obtenir de sa nouvelle femme les complaisances, elle se refusa : « Je ne me donnerai que si tu me révèles ce que tu crains et ce que tu ne crains pas ». Le tyran finit par céder : « Je ne crains rien ni personne au monde, si ce n'est un ergot de coq blanc : c'est là mon *tana* et qui me ferait mourir s'il me per-

çait jamais. » Diégué-Maniaba-Souko cessa de se dérober à la passion du Sossé. Après qu'il se fut endormi, las de volupté, la jeune femme s'enfuit à cheval. Elle gagna le pays mandé. Elle rejoignit son frère. Elle lui livra le secret de Soumangourou. Une flèche fut armée de l'ergot fatal. Il devait, à Koulikoro, terminer les jours du monarque sossé, outre l'hégémonie d'un empire tout puissant (1076-1235), depuis le Bakoy jusqu'aux frontières orientales de l'antique Ghana, et dont les élites s'enfuirent au Tekrour, pour fonder ensuite, dans le Fouta, un royaume, conquête future des Ouolofs.

Non moins sûres de soi, d'autres Diégué-Maniaba vont au rivage, pour déposer, dans le fond d'une pirogue, les charges qu'elles portent sur l'occiput, dignement, très droites. Telles des statues de basalte animées au souffle de quelque Pygmalion. Car le transit, par les eaux, rémunère amplement. Le négoce ne chôme point entre Bammako et la Guinée, entre cette ville et Sansanding, Mopti, cités populeuses du Niger. Du jardin botanique soigné par des mains françaises, fertile en légumes, en fruits, comme en types de la végétation tropicale, les primeurs partent sur les têtes des femmes qui les embarqueront pour les postes de l'amont ou de l'aval. D'un quartier en banco et aux toits de chaumes, par telle porte surmontée de melons et pourvue de contreforts obliques à la mode ancienne des Pharaons, sortent les marchandises vendables en d'autres cités fluviales. Les sept mil

ns les faubourgs, on ne rencontre que bacchanales de vases hellènes, que ribambelles de faunesses et de satyres en liesse... » — page 223.

habitants de Bammako, les paysans du cercle s'intéressent à ces exportations qui garantissent le pays contre les disettes possibles, au cas ou la récolte serait en un point tardive. Dans ces moments pénibles, le campagnard vient à la factorerie offrir son or en anneaux. On les lui achète trois francs le gramme.

En cet admirable Bammako, sur le plateau de Koulouba, nous assistâmes à un ballet comme notre Académie nationale de musique et de danse fut toujours incapable d'en présenter. Pour scène, la terrasse analogue à celle de Saint-Germain. Pour loge, le palais mauresque du Gouvernement. Pour décor lointain, la courbe du Niger reflétant les astres du soir et les plans d'un horizon montueux découpé sur la magnificence stellaire du ciel. Évoquez maintenant ce spectacle.

Une foule debout, bleue, blanche, derrière les musiciens assis parmi leurs tabalas ovales, leurs balafons, leurs instruments à cordes grands comme les contrebasses, ou menus comme des mandolines, leurs flageolets, leurs olifants de corne et d'ivoire. Au centre de cette foule, tandis qu'une chanteuse colossale, mitrée de perles, lance au ciel un hymne de guerre, toute une farandole d'admirables adolescentes colletées jusqu'à la ceinture, secoue des calebasses orangées, et pleines de gravier, selon le rythme d'une musique stridente. Du haut de leurs mâts, les lunes électriques se reflètent sur ces coiffures ornées, sur les cabochons de ces diadèmes, sur les ivoires des

anneaux, sur les pendeloques à boules d'ambre, sur les coraux des colliers, sur l'argent des bracelets, sur les cercles des chevilles. Mille joyaux cliquètent en mesure autour des visages graves, des corps jeunes, cambrés dans les bigarrures des pagnes étroits. En larges culottes, plusieurs corybantes, le torse nu, développent les beautés de leurs musculatures par des gestes harmonieux et scandés, un sceptre chevelu en chaque poing. Plusieurs ballerines ont des volants de sonnettes autour de leurs flancs, de leurs genoux; et s'agitent avec ensemble, sans faute. C'est une fastueuse théorie de Salammbôs et de Mathos. Elle évolue selon un dessin arrêté depuis des siècles pour la gloire de Tanit qui va surgir, lune radieuse, devant les étoiles pâlissant déjà. La vie probable de Carthage ressuscite entière, au cœur de l'Afrique voluptueuse et grandiose, de son peuple bronzé qu'anime l'espoir de la déesse dardant, là-bas, ses cornes de lumière bleue au-dessus d'une cime qui la masque encore. Un peuple vraiment ému, possédé, rigide, frappe en mesure ses mains sombres. Il répète, par les voix de ses incan tatrices, aux mitres noires, une complainte évoquant la conception primitive de la Fatalité.

L'Européen pénètre à demi le mystère de l'âme antique, intuitive, peu séparée encore des forces inconnues en constante métamorphose dans la terre, l'air, le ciel et les eaux. C'est une sorte de ballet philosophique et religieux. Il se termine par un éloquent mimé, unanime, trop évident peut-être, de la fécon

dité universelle. Cependant la cantatrice-griote jette aux astres, de sa voix de tête, un extraordinaire cri d'amour, de triomphe et d'imploration.

XVII

TRÈS LARGE, LE NIGER S'ÉTEND...

Dès que Bammako eut été conquis par la colonne Borgnis-Desbordes, une canonnière démontable, expédiée de Paris, en octobre 1883, parvenue en avril, saison des pluies, après vingt transbordements difficiles et un voyage à dos de mulets depuis Badoumbé, fut mise à l'eau en septembre 1884 au moment de la crue maxima. Les rapides, Sotuba et Keiné, qui se succèdent de Bammako à Koulikoro embarrassèrent le départ. Des pièces indispensables à la machine avaient été perdues ou dérobées. Bref la chaloupe ne put quitter Koulikoro, avant septembre 1885, pour explorer ces rives, d'abord si européennes d'apparence sous leur végétation dense et embue de vapeurs, mais bientôt plus africaines, sablonneuses, couvertes d'une brousse rousseâtre et de roseaux jaunis, animées par les innombrables oiseaux de marécages, par les vols blancs des fausses aigrettes, et les essors lents de grons aux pattes pendantes.

Les Bambaras de la rive gauche voulaient alors se soustraire au joug du sanguinaire Ahmadou, continuateur de l'œuvre sinistre assumée par El-Hadj-Omar.

Presque partout, ils demandèrent notre alliance au capitaine Delanneau qui commandait l'expédition. Il signa plusieurs traités, à Niamina, et en quelques autres de ces villages heureux qu'enrichissent la pêche, la culture savante du tabac, des légumes, du chanvre à cordages, du coton, et la préparation du salpêtre en énormes jarres d'argile placées dans les angles des murs.

Ces campagnards chevauchent de petits bœufs impétueux. Ils parent de boucles en or la cloison nasale de leurs femmes ; ils construisent des fermes spacieuses, à bâtisses rectangulaires ; ils procréent une marmaille malicieuse et adorable. Ils sont mutualistes et communistes. Aussi réclament-ils de notre drapeau l'assurance de vivre en paix, libres, à l'ombre de leurs ceïbas magnifiques, centres des palabres municipaux.

De 1886 à 1893 la chaloupe *Le Niger*, guidée par les lieutenants de vaisseau Delanneau, Davoust, Caron, apparut sans cesse à ces populations, qui, selon les péripéties des actions diplomatiques ou militaires engagées avec Ahmadou et Samori, purent les une négocier des ententes commerciales, les autres obten notre protectorat.

Dans l'espoir mystique d'atteindre ce Tombouct dont les écrivains arabes parlaient depuis longtemp et que la légende maure situait au hasard, nos marin nos laptots, déjà si loyalistes, nos officiers anxieu allaient vers la ville inconnue par ces beaux jou radieux du Niger, par ces nuits splendides où l'

plane entre deux ciels identiquement lumineux : un firmament d'astres suspendus dans les bleus de l'espace, et un reflet de ce scintillement dans le fleuve; reflet de profondeur égale à celle du zénith; reflet d'étoiles distantes parmi les étendues incommensurables; en telle sorte que la surface de l'eau semble n'exister plus; et que la nef devient l'illusion d'un aérostat qui vole loin de la terre effacée, à travers les régions sidérales infinies vers tous les horizons.

Art ancien de la danse à significations panthéistes et que nous avions perdu, nous le retrouverons là sur les rives du fleuve africain, les soirs de Tanit radieuse. Comme le disait le cardinal Lavigerie : « Quand la lune brille, toute l'Afrique danse. » Rien de plus impressionnant, si, de nuit, le bateau descend le Niger, que de voir, d'escale en escale, ces danses, et leurs aspects différents d'après l'importance des villages côtoyés. ci c'est un sabbat de sorcières thessaliennes qui surgit au milieu des flammes immenses dévorant les spaces de la brousse. Les silhouettes des folles se émènent devant le rideau d'incendie, au son lugubre es tambours. Là c'est une manière de chœur grec; rophe et antistrophe, répondant au protagoniste qui éveloppe, au milieu du cercle, sa pyrrhique de guerer combattant, blessé, saigneux, puis ressurgit vainieur avec, en main, le chef de l'ennemi décapité qu'il ontre. Ailleurs, de prétentieuses dames esquisnt un pas cérémonieux. Elles font des révérences; un serviteur ironique secoue la touffe d'une queue

d'éléphant, pour battre la mesure. Plus loin, des athlètes déments sautent en l'air, volent, retombent et rebondissent, jettent leurs jambes au cou, comme pour séduire ainsi la ballerine en ses voiles qui prend les poses des danseuses peintes sur les stucs noirs d'Herculanum et de Pompéi. Vraiment la Méditerranée a transmis, à travers les sables du Sahara, toute son idée chorographique.

Segou que nos troupes occupèrent en 1893, et où fut rasé le tata d'Ahmadou, est une fort jolie ville allongée contre le fleuve entre les allées de beaux arbres à lianes pendillantes, aux ombrages continus. Cent demeures gracieuses paraissent au milieu de jardins diversement fleuris. L'activité des constructeurs est partout à l'œuvre. Au marché prodigieux par le nombre des types africains qui s'y rencontrent, six mille habitants délurés concentrent la vie commerciale du cercle où cent cinquante mille villageois élèvent du bétail, cultivent leurs lougans, éduquent les chevaux qui seront achetés de trois à six cents francs par les Anglais et les émirs de la Gold Coast. Au temps des guerres esclavagistes un bel étalon valait quinze à vingt captifs.

En bien des districts agricoles on tente la culture du coton. Inquiète des prix imposés par le monopole américain, une compagnie française se constitua sous le vocable d'*Association coloniale* afin de régler un peu le marché. Après une tentative pour acclimater, sur notre sol soudanais, les plants d'Amérique, des expéri

mentateurs ont reconnu que d'appréciables résultats semblaient facilement exigibles de l'arbuste indigène. Munis de bonnes graines, conseillés par un jeune savant de haute valeur intellectuelle, et comme il nous en manque trop dans les autres entreprises de l'industrie nationale, M. Level, les chefs d'agglomérations s'évertuent maintenant à développer l'adresse de leurs compatriotes bambaras et soninkès dans cette sorte de besogne rurale. Dès l'an 1910, le commerce intérieur achetait et colportait cent quatre-vingts tonnes de coton non égrené, payées vingt-cinq centimes, l'unité, à Segou, dix-sept à San, quinze à Koutiala où la tentative réussit fort bien grâce à M. l'Administrateur Colléaux, et trente-quatre à Kayes. En 1912, le poids du coton égrené, donc réduit au quart, est vendu en France soixante-quinze ou quatre-vingts francs les cinquante kilos, alors que l'envoi d'Amérique coûte quatre-vingt-quinze francs. Or la France acquiert, du Nouveau Monde, en automne, deux cent cinquante mille tonnes de cette matière, et beaucoup aussi de l'Égypte, pour le compte de trois cents filatures, six cent cinquante tissages salariant deux cent cinquante mille ouvriers. On peut en déduire l'extrême importance des efforts assidus poursuivis par M. Level au Soudan. Chaque fois que ce sportsman, là-bas élégant comme un cavalier du Bois, accomplit au trot de sa ument bai-clair, sur les pistes de la brousse, une randonnée vers les centres d'expérience très distants, il prépare aux foules laborieuses de nos usines la possi-

bilité d'une amélioration prochaine dans les règlements du travail. Amélioration consécutive aux bénéfices meilleurs des patrons, des commanditaires ou des actionnaires. Au rebours de ce que déclament les simplistes du socialisme, l'expansion coloniale est utile avant tout, au prolétariat industriel qui en retire des avantages directs, indiscutables et logiques. Quand un agronome, coiffé du casque à larges bords sous la housse de piqué beige, affronte, botté de cuir jaune, vêtu de blanc, les rayons d'un soleil torride, pendant de longues chevauchées, devant son boy emportant l'indispensable dans le porte-manteau attaché à la selle soudanaise, c'est pour les syndicalistes des filatures qu'il risque la fièvre pernicieuse, c'est pour les mille et mille familles entassées dans les galetas de nos villes flamandes, sans air, avec le parfum de l'alcool comme unique plaisir. Nos gazettes françaises l'expliquent insuffisamment au peuple.

L'ingénieur Level habite une maison basse en banco crépi, protégée par un péristyle massif. Trois pièces badigeonnées se suivent sur la longueur. Elles contiennent des meubles rustiques fabriqués là. Six épées d'assaut pour entretenir, avec les officiers amis, une vigueur indispensable; une étagère de bois cru chargée de livres littéraires et scientifiques; un lit de fer, quelques tasses; de la vaisselle indigène; voilà ce qu'il faut à un dandy français pour vivre content, épris de sa tâche, tout près de l'usine. Un moteur Gnôme y engendre la force, et la transmet à

oule debout, bleue, blanche, derrière les musiciens assis parmi leurs tabalas ovales... » — page 225.

machines qui égrènent, qui peignent les échantillons, qui les pressent en balles. L'achat, le voyage et l'installation du moteur n'ont coûté que sept mille francs. Les machines sont parfaitement ingénieuses. Elles éprouvent le coton indigène amené sur les pirogues du fleuve, ou bien transporté sur l'échine des bœufs à la file. Ce coton échappe mieux à la voracité du sphénoptère, espèce de petite bête à bon Dieu implacable pour les arbustes d'origine américaine. Au total, les échecs inévitables subis pendant les recherches du début, ne se reproduiront plus si l'on s'attache à bien choisir les semences, à les utiliser en des régions arrosées par des pluies régulières. De ces régions il en est de fort connues au Soudan. Il convient encore d'instruire, avec soin, le paysan de sa besogne et de ses gains probables. Il faut développer parallèlement les cotons d'Amérique et ceux d'Afrique, et songer même à introduire ceux d'Égypte dans le delta central du Niger. La réussite définitive semble immanquable aux plus compétents, dans un avenir rapproché.

Depuis très longtemps, Segou expédie, vers Bammako et Tombouctou, des bandes tissées, des pagnes, des boubous, œuvres de ses fileuses. Elles fixent le coton sur de légères quenouilles dont la boule supérieure peinte en noir, ornée de cercles blancs et ocreux, atteste l'indéniable survivance, ici, d'une expansion memphitique et thébaine, dans les siècles anciens ; ne fût-ce que par l'entremise des négociants. Sur le marché on trouve, en grand nombre, ces instruments du travail au foyer.

Il fait la richesse de cette ville pimpante, agréable aux flâneries de jeunes bambaras et somonos, de celles, amies d'Européens, qui vont entourées de voiles comme nos premières communiantes, et suivies de servantes robustes, très noires, que le pagne moule.

Les noix de kola, propices à l'énergie, objet d'un commerce énorme depuis la Côte d'Ivoire jusqu'au centre de l'Afrique, remplissent les corbillons en vannerie très fine de souples vendeuses. Ces jeunes filles s'embarrassent les pieds en deux bandes longues et bleues, pendues à la ceinture l'une devant, l'autre derrière, signes distinctifs de l'état virginal. De la terrasse atteinte par un escalier à double révolution, les familiers de la résidence peuvent se plaire à voir, par delà les palmes et les parterres du jardin, le défilé de ces personnes aimables, de cavaliers trottant sous leurs chapeaux coniques, la lance au poing, et le bouboi gonflé. Le toit de la véranda abrite le vieil interprète en burnous et en turban, chevalier de la Légion d'honneur, parmi les gardes de cercle, vétérans presque tous, et qui portent, sur la vareuse, les médailles de leurs rudes campagnes en Mauritanie, au Soudan, au Ouadaï, ces médailles que la fâcheuse paresse des bureaucrates ministériels expédie si tard. Cependant, pour cette récompense surtout, les tirailleurs combattent, se font blesser ou tuer avec honneur dans l'Afrique entière et, quand il faut, en Europe.

Dans la prison voisine, faite de cabanons entourés d'une cour sablonneuse, le condamné à mort, très maigre

balance, au bout d'un cou décharné, une tête d'oiseau rapace. Il attend la pendaison, à genoux dans son manteau brun, sur un divan de banco. Le soleil qui entre dans la cellule, avec les inspecteurs en visite, éblouit l'œil pourtant vif et perçant de l'assassin. Le tribunal indigène l'ayant voué à la peine capitale, ce bandit à mine d'ascète se demande si du temps lui reste avant l'application de la sentence retenue au Gouvernement pour les vérifications officielles. Lui semble soucieux de se montrer impassible. Toutefois le désir de vengeance lui serre évidemment les mâchoires. On lui devine la rage de ne pouvoir meurtrir ses gardiens. Ce n'est pas la mort qu'on lui annonce; mais son couscous. La femme adultère le lui présente. Superbe bambara, nue jusqu'à la ceinture; et, joviale, elle montre un ventre tatoué de cinquante cicatrices sous la plus belle poitrine de bronze. Elle-même, a pilé les deux sous de mil dans le mortier de la prison. Six mois, cette Vénus noire y doit expier sa peccadille, sur la requête du mari, car il n'a point reçu de l'amant toute l'indemnité d'usage. Non sans convoiter les charmes de la détenue, l'homme de meurtre, gravement, méthodiquement, roule en boulettes grasses l'unique mets de son repas, puis les envoie dans sa bouche béante. La porte refermée, verrouillée, l'adultère se reprend à piler le mil pour le soir à deux sous la ration. Parfaitement esthétique, le geste de cette beauté forte lève, abaisse le petit arbre qui sert de pilon.

Néanmoins il est peu de fripons à Segou. Solidaire à l'extrême de ses compatriotes, celui qui a besoin de dérober l'indispensable, méfait dans le cercle voisin, mais épargne les propriétés de sa province. Joli sentiment de fraternité régionale. Le travail manuel rapporte cinquante et soixante-dix centimes, outre la nourriture. Ce qui permet, à Segou, bien des achats. En ramassant les larges carapaces de mollusques enfouis dans les sables, en les broyant et en les transportant jusque dans les cônes en banco des fours à chaux, en y superposant les couches de bois et les couches de coquillages, en surveillant la cuisson vingt-quatre heures, en mouillant et en tamisant à la sortie, beaucoup de gens gagnent le prix de leur couscous, de leur boubou, de leur tabac. D'autres travaillent dans la briqueterie édifiée sur des plans memphitiques, et y dessèchent, six jours, au feu de bois, les argiles. Les bâtisseurs trouvent l'emploi de leurs talents partout sur les sept kilomètres de cette ville allongée dans les ombrages au bord du fleuve. La richesse apparaît constamment. Au milieu de la place Ponty, l'on rencontre telle femme dont les cadenettes enfilent chacune trois anneaux d'or creux. Six ou huit petites boucles du métal solaire percent les ourlets de chaque oreille paré encore d'un lourd anneau dans le lobe. Ayant vendu cent francs la tonne de ses arachides aux courtiers qui la vendront cent quatre-vingt à Dakar, le paysan bambara aime indiquer sa chance par le luxe carthaginois de son épouse.

Cependant le fils de ce rural ne désire pas continuer la même tâche. Dans les huit bâtiments du groupe scolaire, où ils reçoivent l'éducation et l'instruction dispensées aux trente élèves de la classe par des maîtres excellents, ces garçons bien attablés dans le grand réfectoire, ou couchés dans le dortoir clair et propre, ne rêvent qu'à vivre dans une place de scribe, d'interprète, d'arpenteur. Leurs trente condisciples aussi. Très vite la jeunesse un peu studieuse a pris le goût de nos adolescents pour les fonctions d'État, sûres et rémunérées, prestigieuses. Les cinq francs quotidiens du constructeur municipal, un peu géomètre et arpenteur, la tentent. L'amusant est bien de voir s'exprimer ce vœu de Paris, de Quimper, de Nancy ou de Perpignan, par ces grosses lèvres sombres et craquelées, sous un crâne violâtre, que surmonte une chenille de crins. Ces mêmes petits bonshommes, un peu haletants derrière leurs bras croisés contre leur tunique de coton bleu, et qui viennent de situer tant bien que mal, sur la carte muette, les ports méditerranéens, la route de Marseille à Colomb-Béchar et à Tombouctou, la route du Transafricain si nécessaire, ces même petits moricauds écarquillent leurs yeux marrons, leurs sourires de porcelaine pure, à l'espoir d'être le rond-de-cuir ou l'homme à casqnette d'uniforme. Comme cela doit nous donner confiance dans leur transformation prochaine en véritables et indiscutables Français !

Bientôt ils sauront, dans la « Bibliothèque de

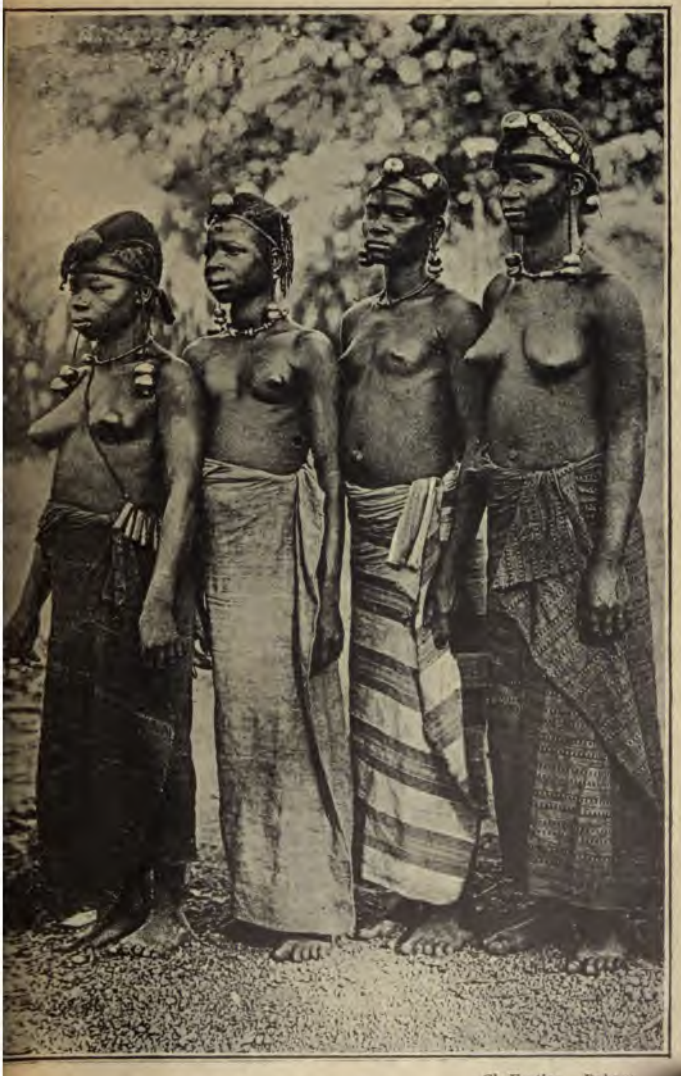
Segou », très copieuse, lire les morceaux choisis de nos encyclopédistes, de nos classiques. Molière leur enseignera l'individualisme. Rien ne leur manquera pour devenir les électeurs de parlementaires factieux. Pour l'heure, nous pouvons compter sur cinquante ans de fidélité docile et prête à tout comprendre de nos besoins communs. La mosquée de terre rouge, sa pyramide hérissée de poutrelles dépassantes et qu'ornent, à la pointe, trois œufs d'autruche, couvriront, encore longtemps, des prières naïves et des salams sans commentaires intérieurs.

Les gens qui vendent sous les palmes, dans le grand marché établi en la place du tata d'Ahmadou rasé disparu, ne respirent que la gaîté, l'action, la vie multiple. Même les sorcières parcheminées qui présentent leurs poissons secs, analogues à la sole, leurs tomates vertes, leurs arachides grillées. Ces aïeules rient avec les fillettes et les nymphes plastiques offrant l'indigo, les mottes de karité dans leurs feuilles, le sel en plaques. Ce gentilhomme campagnard n'abandonne pas son attitude noble. Le poing sur la garde du sabre à gaîne angulaire et historiée, il discute la valeur de ces grands bœufs à bosse, de ces magnifiques bêliers fauves à longue laine. Il gesticule et se redresse en son boubou délicatement brodé. Il rejette en arrière son chapeau de vannerie pour découvrir sa face camuse et frissonnante dans la jugulaire à glands de cuir. Il avance, vers le contradicteur, un pied en sandale grecque dont le bouton de maroquin, sur l'

teil, retient les lacets. Il s'appuie contre le dossier jaune, les quartiers écarlates et le pommeau élevé de la selle qui habille son petit cheval blanc, impatient, mutin, une mèche dans l'œil droit. Assises sur leurs trépieds de caïlcédrat, les raccommodeuses de calebasses contemplent la discussion. Les marchandes sont innombrables et tassées en cénacles de bavardes. Leurs cimiers de cheveux et de verroterie s'inclinent, se relèvent avec les babillages et les exclamations de ces faces noires, avec les gestes de ces longs bras fins et les soubresauts des gorges opulentes. Il est des gamines malicieuses. Il est de belles indolentes sous le poids de leurs casques, de leurs diadèmes, de leurs calots d'ambre et de leurs colliers. Celle-ci, mitrée de jaune, bondit pour fuir le maléfice de l'oculaire photographique. Elle provoque un brouhaha parmi les villageoises arrivant, droites sous leurs charges de coton. Le frisson passe dans les échines ridées affreusement les vieilles. Elles ramassent précipitamment leurs poêles d'argile où pétillent les beignets de mil. Les adolescentes resserrent leur pagne à damiers autour de leurs hanches trop sèches. Et les mille têtes du marché se tendent, anxieuses pour voir le pourchas de la fille superstitieuse par le photographe acharné. Les rires éclatent de partout. La joie de l'Afrique retentit. Les bras fins gesticulent avec leurs anneaux. Les rôtisseurs oublient leurs brochettes d'aloyaux qui flambent sur les trois pans de murs. Eux-mêmes, les Maures se frident au milieu de leurs tignasses. La marmaille

se fuit, se poursuit autour des boîtes en courges découpées, garnies de peau que vendent, par tas, des mères immobiles allaitant leurs bébés noirs. Les changeurs protègent leurs cauries en masse, leurs pièces d'argent contre l'impudence des mioches. Et tout ce tumulte va finir au pied des longs bâtiments crénelés que font construire les exportateurs. Une dizaine d'économistes casqués, vêtus de toile beige, s'y plaignent, là comme ailleurs, du Syrien détaillant et colporteur de camelote que ne décourage pas le prix de sa patente : trente francs par mois. Ces compétences indéniables promettent à notre empire toute la richesse, si le Transafricain emporte, un jour, le coton du Soudan jusqu'aux portes de l'Algérie. Cependant accusé de faire peu en faveur du Commerce, l'administrateur rappelle que le cercle de Ségou rapporte six cent mille francs à la Colonie qui lui en laisse seulement vingt mille pour les dépenses.

Quinze jours ont suffi pour aller de Dakar à Sansanding et pour saluer, sur la berge du Niger, « le Fama Mademba », célèbre dans tous les livres de voyageurs, pour sa grande intelligence et sa fidélité à la France. Fils de chef, élevé à l'école de Faidherbe, il servit d'abord comme télégraphiste, puis comme diplomate en négociations difficiles, avec les Touareg leurs, ensuite comme soldat valeureux grièvement blessé aux côtés du colonel Bonnier, enfin comme organisateur remarquable de la province où il plante avec science, des cotonniers. Mademba s'exprime pa



Cl. Fortier, Dakar

...et suivies de servantes robustes, très noires, que le pagne moule.
— page 234.

faitement. Beaucoup de nos gens d'esprit discuteraient, sans victoire, avec cet Ouolof de 64 ans. En dalmatique de drap vert, il ressemble fort aux sultans fixés sur nos gravures et nos estampes du XVIIIe siècle. Politique, économiste, agriculteur et tacticien, ethnographe aussi, sa conversation est séduisante à l'extrême, pleine de souvenirs. Il fut à Paris. Pourtant le voilà sur l'esplanade en pente qui s'élève vers la façade égyptiaque de son palais; le voilà en turban et en robes blanches, sous un manteau vert comme un vizir des Mille et une Nuits. A ses côtés, quelques-uns de ses fils, ses lieutenants, les chefs de ses provinces, forment une cour d'Orient qu'eût peinte volontiers tel vieux maître de Venise. Entrons avec lui et sa suite dans la cour de son palais. Une autruche de taille prodigieuse s'y promène, effroyable vraiment par la hauteur dominante de sa tête si féroce au bout du cou droit et pelé. On se rappelle les oiseaux fabuleux des contes arabes, ce « roc » qui s'envolait emportant le héros agriffé aux laines d'une proie bêlante. Néanmoins un marmot houspille ce volatile géant avec une baguette, des poignées de sable. Et le colosse empenné de fuir, en gloussant, cet amour de trumeau qui cabriole, joufflu, potelé, ventru, habillé d'un fil de perles.

A fréquenter le monde européen, le Fama de Sansanding gagna la connaissance des mets savoureux, des vins illustres. On dîne auprès de lui avec les plaisirs que nous réservent à Paris les habiles maîtres de maison. A ces plaisirs s'ajoute celui d'entendre la griote qui

chantait l'assaut, lors de la période héroïque, répéter ses anciens hymnes de guerre, au milieu de cent femmes en parure, assises sur leurs talons dans le mystère de la longue salle. Lorsque le poème déclare que ceux-là qui furent blessés à la guerre ont, seuls, le droit de chanter ainsi, l'émotion parcourt l'assistance. Les raies vives d'un pagne, l'aile d'un boubou remué, l'anneau d'argent sur une cheville fine qui s'allonge avec le pied en sandale, les boucles d'or aux cloisons nasales, les tiares de cheveux pesamment ornées luisent dans l'obscur, par moment, ici, là, s'éclipsent et ressuscitent. Cependant la voix de tête, s'élevant aux plus hautes notes, crie la nécessité de la victoire. Cette épouse du Fama, que les Français surnommèrent la « Jeanne d'Arc du Soudan », semble maintenant âgée. Mais toute sa personne signifie la force et l'énergie militante. Malgré l'usage, elle n'est pas tenue à l'écart des conseils. Elle accompagne le Fama partout, ainsi que les ministres de sa politique. On assure qu'elle lui fut une Égérie clairvoyante. Le respect unanime se manifeste lorsqu'elle parcourt, avec le cortège du Fama, les rues sablonneuses de Sansanding. A son passage, les adolescents, à cheval sur leurs petits bœufs trotteurs, refrènent l'élan de leurs montures. Entre le fez écarlate et la blancheur du boubou, les francs visages saracolés lui rient, en luisant, sur le seuil des portes étroites taillées dans le banco des murs aveugles et blonds.

A Sansanding il y a, dans la nuit d'une étroite mosquée, un mausolée, revêtu en cretonne pourpre à grandes arabesques, celui d'un cheik. Il y a les vertes coupoles des arbres au bord du fleuve qui étincelle. Il y a, dans les environs, soixante hectares de cotonniers avec égreneuses, presses à balles, et tout le nécessaire à la tentative d'une exploitation modèle. Il y a surtout le curieux esprit de cette élite soudanaise. Ce sont les fils du Fama qui dirigent les travaux, conduisant eux-mêmes la charrue spéciale, dressant, chose difficile, les bœufs des attelages agricoles. L'un des fils, sorti premier de notre école de Nogent, est en mission au Caire pour étudier les cotons du Nil. Hier encore lycéen d'Alger, l'autre converse en la pure langue classique du XVIIIe siècle. Il écrit. Il s'intéresse beaucoup aux tentatives de nos poètes nouveaux. Noire comme l'encre, sous un front proéminent aux bosses lumineuses, cette face dénote l'intelligence la plus vive. « Je bafouille encore le bambara natal; mais j'en oublie... » confesse-t-il en s'inclinant parmi les ailes de son vêtement. Et il étend les mains avec une moue spirituellement penaude. Il conserve un autographe d'Edmond Rostand. Il a lu les livres algériens de Louis Bertrand, *le Sang des races*, *la Cina*, qu'il admire comme il sied. Abd-el-Kader a décrit son voyage de Sansanding à Alger. Amoureux de sa cousine, il obtint que son père allât présenter, selon l'usage, aux parents de la jeune fille, quarante noix de kola, en une première visite, puis qu'une seconde fût faite,

enfin à troisième, durant laquelle le consentement doit être accordé par tous les parents de la demoiselle, sauf par la mère. Les fiancés ne se voient pas avant le jour nuptial. Une grande partie de la population de Segou a dû conduire, alors, la vierge chez le jeune époux, qui aura versé la dot à ses beaux-parents. Dot symbolique plutôt que réelle. Abd-el-Kader se marierait successivement avec trois, quatre ou cinq femmes, ainsi qu'il est de coutume à Sansanding. Les mêmes cérémonies se répéteront. Soumises à la première, ces dames ne sortiront plus jamais de leur demeure conjugale ; mais elles pourront recevoir leurs amis. Elles ne mangeront pas devant leurs maris, car les fils du Fama seront tenus de manger à sa table toute sa vie. L'un d'eux fait la classe à ses cadets. Les uns et les autres parlent français toujours entre eux ; mais les filles élevées à Saint-Louis, ne comprennent guère que l'oncle, si elles savent les façons européennes de veiller à la couture, à la lessive, à la préparation des festins. Bref une vie mixte perpétuant les traditions des familles africaines et y mêlant le meilleur de la vie européenne semble se développer.

1. La guerre est venue. Engagé simple tirailleur, pour l'exemple vite contagieux, Abd-el-Kader Mademba, blessé gravement, cinq fois cité, a conquis au feu ses galons de capitaine d'infanterie coloniale et, renonçant au harem africain, a décidé de se créer une famille en France. Ses frères — Cheikh, mort glorieusement devant Soissons, et Racine, actuellement ingénieur agronome au Soudan — firent leur devoir, comme lieutenants, pendant la grande guerre.

autour du Fama. Légitimement il est fier de son effort. Il montre volontiers les dédicaces amicales des généraux, des officiers qui lui adressèrent leurs livres en souvenirs d'anciennes et loyales amitiés.

Louable manière de vivre dans un palais d'argile aux merlons angulaires, aux larges escaliers de banco que les gardiens éclairent, le soir, par des torches de bois résineux ou de paille. On se rappelle la description de l'Odyssée évoquant le palais d'Ulysse en Ithaque. Ulysse est là, en effet, au retour des guerres lointaines, avec ses dix Télémaques éloquents et sages, ses Pénélopes attentives. Il vit, en regardant des danses des plus agiles, en écoutant la mélopée des chœurs, en ressuscitant les souvenirs de gloire, en murmurant les noms des grands chefs qui surent triompher d'oppresseurs féroces.

Après Sansanding, les oiseaux de marais se multiplient sur les rives. Ils pêchent entre les roseaux verts du bourgou. Les villages apparaissent fréquemment, juchés sur les berges, tout en murs de banco rectangulaires sous les feuillages, avec la pyramide conique de la mosquée. Bleues et blanches, les populations acclament le yacht par tous les cris de leur marmaille gambadante et de leurs lavandières à l'ouvrage. Des troupeaux de chevaux galopent échevelés sur les caps sablonneux. Peut-être les ascendants de ces bêtes furent-ils amenés d'Égypte, au xe siècle avant J-C., par les Hiksos et d'autres peuples fuyant des revanches, des persécutions victorieuses au bord du Nil.

Très large, le Niger s'étend à droite et à gauche dans les plaines de roseaux. Le bétail y pataugeant et les [illegible] y cherchent les poissons de leur nourriture. [illegible] s'en volent, les pattes pendantes, le cou allongé, [illegible] leurs ailes épaisses, comme des ailes d'anges. C'est [illegible] le pays des Mandés septentrionaux. On atteint la région où, depuis les origines, domine la caste de pêcheurs *bozos*, calmes et opiniâtres, portant la sagesse et l'expérience naturelle à l'une des plus vieilles races de l'Afrique occidentale. Pilotes et laptots soigneux, ils veillent à la navigation jour et nuit, presque sans repos, avec une conscience inconnue des Européens. Si le bateau s'engage dans une partie du fleuve connue pour invariable, le pilote s'endort une heure ou deux sur le pont à côté de la roue timonière, un subordonné la manœuvre ; mais à la moindre apparence de difficulté, celui-ci réveille son chef. Dix jours et plus, cet équipage de six hommes maigres en culotte de coton bleu et en vestes courtes, ces hommes de visage cruel et tourmenté ne penseront qu'à leur devoir, se relayant avec exactitude, se reposant très peu. Souvent même ils passeront le temps de leur loisir, près du pilote, à l'écouter dire ses impressions nautiques, ses enseignements. Lui-même étudiera la langue française dans l'espoir d'acquérir ses brevets, aux très rares endroits où la surveillance des fonds mobiles peut se relâcher.

Quelques noix de kola, bien épluchées, coupées en tranches et mâchées longuement, soutiendront cette énergie extraordinaire.

En octobre-novembre, les hautes eaux du Niger s'étalent encore très loin. Elles immergent la contrée, sur cent cinquante kilomètres carrés. Elles forment des marais infinis peuplés d'oiseaux. Les villages paraissent bâtis sur des feuilles. On ne rencontre que des pirogues faites de planches cousues ensemble au moyen de cordelettes de chanvre, et sur lesquelles les Bozos godillent, rament, manient la perche tour à tour. A perte de vue le pays semble inondé sous les essors fréquents des blanches aigrettes. Et au milieu de ces plaines noyées, tantôt couvertes de rizières, tantôt fertiles en hautes herbes de borjou, nourriture d'un bétail considérable, maintes touffes de feuillages épais signalent les demeures des pêcheurs bozos et des pasteurs peuls. On voit des silhouettes humaines glisser entre les roseaux avec une barque invisible, soumise au jeu des grandes perches manœuvrées comme au temps des Pharaons, plongées, appuyées sur la vase, puis repoussées par les hommes adroits dont les pieds, en marche sur le bordage, et les corps, en mouvements périodiques, créent une propulsion rapide. L'esquif et ses Bozos filent dans les paysages de verdures infinies et de lacs luisants jusqu'aux horizons. Il file avec son dôme de natte qui protège les denrées fragiles ou le poisson de pêche prompt à se gâter dans la chaleur du midi. Ces gondoliers rustiques font la vie de la contrée fluviale, une vie de gestes nobles et actifs, de statures athlétiques en effort, tout le sujet d'une stèle égyptienne aux traits nets, au paysage

sommaire, aux roides schémas d'échassiers en [illegible]

Mopti s'élève à fleur d'eau, telle une Venise qui serait blonde et non pas rose. Au confluent du Niger et du Bani, c'est d'abord Charlotville, le palais du fameux adjudant Mourot qui se fit colon. Il prospère. De son harem bien recruté, une quinzaine d'enfants lui naquit, dont l'aîné donna son nom au domaine. Palais agréable, rectangulaire, à façade nette, agrémenté d'un perron, de fenêtres en ordre, d'un toit en terrasse que, diadème régulier, la balustrade couronne pour admirer ce royaume d'eaux. La demeure grandie témoigne de richesses acquises dans la culture du riz, du coton, du mil et des pommes de terre, par la chasse aux aigrettes, par l'élève des bœufs Zebu, par le commerce des plumes d'autruche. Un peu plus loin, à treize cents mètres de là, les palais de l'Administration, des Écoles, du Secrétariat, reflètent le soleil sur leurs façades lisses, également couronnées de balustrades, où flottent, à bout de mât, les trois couleurs. Les barques du Niger et du Bani, s'entassent, alourdies par leurs cargaisons le long de la ville claire, colorée par une foule joyeuse en ailes blanches, en plis bleus, ou bronzes corporels. L'enfance joue nageant parmi les nénuphars. Gilles et Pierrots élégants, les Européens attendent le courrier possible. Pliant leurs échines lumineuses, les lavandières ramassent les étoffes mouillées. Sur la terrasse des établissements Surion, la célèbre lionne de Mopti, attachée comme un chien par un collier de cuir et une

« Il est des gamines malicieuses... » — page 239.

chaîne, se dresse. Elle s'étire, formidable, les griffes dehors. Elle bâille. Elle rugit.

Tout de suite, en débarquant, le touriste s'engage dans une cité de charme, au milieu d'architectures neuves et avenantes, que les plus beaux arbres ombragent. Des gazelles apprivoisées trottinent par les rues de sable fin. Assis le long des murs, beaucoup de Peuls au nez droit, venus de leurs campagnes, attendent ou se reposent dans leurs manteaux, en des attitudes esthétiques.

Entourée de galeries à balustrades, munie d'escaliers spacieux, flanquée d'un donjon carré, la résidence a fort bon air. On dirait un castel savoyard, comme il en est dans le Val d'Aoste. Une dizaine de bâtiments analogues, abritent l'Instruction publique, la Poste, divers secrétariats. Dans cette île principale, dévolue aux Français, les importateurs ont fondé plusieurs maisons larges, confortables, accrues de magasins et de docks, de quais pour leurs flottilles, d'ateliers pour les machines à vapeur. Chambres à coucher, salles à manger contiennent tout le confort habituel dans nos villes de province. Des breuvages variés couvrent les guéridons de leurs bouteilles aux marques notoires. La pankha fait courir l'air autour des visages, soulève les cheveux, pendant la causerie. Les charpentiers adroits, les maçons soigneux, les prestateurs dociles qui composèrent cette ville européenne furent payés cinq francs, trois francs et vingt sous, par jour, selon leurs capacités.

Quatre mille habitants s'arrangent sur les digues, les îles et les îlots de Mopti. Ils envoient dans l'édifice fastueux de l'école cent élèves, dont vingt fillettes. Il n'en faut pas plus. Ce petit monde s'éduque passablement. Il répandra, dans quelques années, parmi les six mille Saracolés, les trente-cinq mille Peuls et les huit mille Bambaras du cercle, nos idées, nos principes, ingénieusement mariés à leurs conceptions et à leur morale, d'ailleurs point si différentes des nôtres que l'on croit.

A la vérité, ce sont des sentiments de coquetterie tout analogues à ceux de nos jeunes femmes qui conseillent cette petite peule si fûtée entre des cadenettes, qui lui firent se dessiner mieux le noir des sourcils et passer une bague d'argent à son pied droit. Sa coiffure en forme de mitre, le souci de faire gracieusement valoir des épaules étroites et frissonnantes sous le boubou soyeux, des jambes très fines à petits pas entravés sous les genoux par le pagne, ne sont pas de ces choses étrangères à nos modes. Et la fillette métisse du colon qui arbore un chapeau biscornu, envoyé par une maison de Paris, une robe à carreaux, des chaussettes rouges, des souliers blancs, perdrait-elle beaucoup à se tresser quatre cadenettes, sur les tempes, deux autres derrière les oreilles, plutôt que de se faire des boucles à l'anglaise ? Une spirale de cuivre, perçant la cloison nasale et enchâssant un bout de corail rose, n'est pas pour déparer un sombre visage, haut mitré d'étoffe noire, et qui a deux petites

croix bleues gravées sur les pommettes. Surtout s'il contient le regard le plus langoureux et le sourire le plus éblouissant, surtout s'il se balance sur un cou fragile jailli de l'échancrure du boubou, entre deux grosses boules d'ambre. Les démarches souples de ces peuples ne sont alourdies qu'à peine par les énormes anneaux de cuivre pesant autour des plus fines chevilles. Quatre bracelets cliquettent à chaque poignet, soulevant les pointes des ailes blanches ou bleues que semble l'étoffe agitée par la marche des femmes entre ces bâtiments officiels, par ces avenues très propres, vers la place que rend merveilleuse le feuillage en voûte d'un colosse végétal. Oblique au sol il est un centre familier pour les philosophes de la ville, assis autour du tronc, et qui là dissertent, non sans évoquer Socrate et ses disciples dans les jardins d'Académos.

Les trois îles de Mopti, celle des Français et celles des indigènes, sont jointes par une digue. Elle s'effondra, comme le pont, et l'on franchit l'endroit de la rupture en traversant une pirogue amarrée là. Une autre digue s'allonge sur dix kilomètres avec deux rangées d'arbres vers un centre voisin. Elle a coûté trente mille francs, mais simplifie les transactions. Sept maisons françaises accumulent les riz de la région avant de les expédier aux consommateurs de Bamako et de la Guinée. Ce sont les riz flottant à pellicule rougeâtre, que l'on cultive dans les terrains régulièrement et longuement immergés. L'expédition

vers Saint-Louis et l'Europe sera bénéficiaire quand le paddy aura été nettoyé, dépaillé, brossé et blanchi aux moulins à vapeur de M. Simon, qui l'offre alors sur le quai de Saint-Louis pour cent cinquante-cinq francs la tonne. Le résidu nourrit et engraisse le bétail. En bien des cases de banco, on tresse des sacs indispensables à ce négoce. Les importateurs distribuent aux alentours trois à quatre mille tonnes de sel gemme roumain. Ils vendent aux indigènes des tissus hollandais que l'on fabrique exprès dans les usines bataves selon le goût observé des Bozos et des Peuls. Néanmoins les tisserands sont nombreux à Mopti. De leur fil, ils entourent, pour le tendre, les murs des maisons, ceux des quartiers; puis l'amènent sur leur métier suspendu. Graves, orgueilleuses de leurs bracelets en cuivre martelé, en perles, de leurs petites quenouilles égyptiennes, les mères, au seuil des porches, filent le coton par-dessus leur enfant à la mamelle. Le spectacle de ces vies rend incomparables les mille surprises d'une flânerie dans le quartier indigène. Squelettiques et parcheminées, des vieilles cardent. Le travail semble incessant partout, dans ces ruelles tortueuses, sablonneuses, percées d'ouvertures. Elles révèlent parfois de jeunes forgerons qui font, à genoux, enfler, dégorger les outres de leurs soufflets devant les charbons de bois en flammes, tandis que, attentif, entre ses tresses recroquevillées sur l'oreille, un bel éphèbe noir martelle la faucille rougie sur l'enclume, ou le gros clou à tête large. Ici

des brodeurs vautrés piquent, découpent et cousent. Ailleurs des ânes amènent leurs couffes pleines de fer recueilli dans les hauts fourneaux coniques de l'intérieur où le minerai se transforma.

Sur le quai, en retour, une théorie de forçats haillonneux, étiques, sujets pour l'art cruel et très précis d'un autre Hokousaï, emportent sur leurs crânes les moëllons débarqués. Un vétéran garde de cercle les surveille, le fusil au poing.

Le port intérieur reçoit toute une collection de motocyclettes à l'adresse des missionnaires, cent bidons à pétrole en pyramides, quelques machines aratoires peintes de vermillon, les dents neuves, un troupeau d'ânes patients que l'on charge.

De la digue, on accède au marché par une large voie que d'autres forçats balayent, arrosent. Au pied de ses arbres touffus le marché se déploie en une incomparable mise en scène que M. Marzen, l'administrateur, explique avec une science calme profondément amoureuse de cette belle Afrique.

La tour carrée, les cintres des baies dans les murs de la résidence forment le décor du fond. De là, viennent, sous les calebasses et les jarres que leurs têtes supportent, maintes gens aux plis bleus, aux ailes blanches, maintes femmes habillées en losange depuis le cimier de la coiffure, vers les ampleurs du boubou sur les hanches, jusqu'à la finesse des jambes, l'une devant l'autre. Sous les coupoles de verdure dense, les marchandes qui ont aux oreilles des ellipses

d'or très lourdes, soutenues par un fil caché, étalent leur vannerie de couleur, leurs poteries roses. Des courtiers dioulas montrent, pour échantillons, les fruits du ronier que les établissements Simon transforment en ivoire végétal, en corozo. D'autres exposent les soies du kapok que livre le fruit du fromager-ceïba et son huile limpide en jarres, et ses tourteaux. Mille objets en peau de mouton, parfaitement travaillés, teints, sont présentés par des artisans peuls. De longues nattes aux dessins très sobres, délicats, par exemple noirs et violets sur fond jaune, sont déroulées sur le sable éblouissant. Les brodeurs offrent un somptueux boubou à trente-sept francs, historié selon les modèles de leurs dessins qu'ils exposent. Leur art est admirable, digne d'être récompensé par des commandes françaises. Pour deux cents francs ils exécutent une nappe à thé sans égale.

Ici, l'on rencontre pour la première fois les femmes de ces fameux Songaïs qui, encadrés par les Berbères Zemta, chrétiens peut-être et chassés du nord de l'Islam, fondèrent l'empire de Gao au VIIIe siècle. Trois houppes de cheveux en ligne sur le front, l'occiput et la nuque dominent le crâne que, sous un diadème de perles, le rasoir illustra de dessins horticoles tracés dans la mousse crêpue. Souvent les sourcils sont joints par une ligne peinte. Des yeux sont cernés d'indigo. Ces petits hommes, à l'air mongol, habillés de lourdes toiles jaunâtres, coiffés de chapeaux coniques, ou couronnés de diadèmes en

perles, et le sabre pendu à l'épaule par des ficelles, ce sont les terribles Habbés. Ils repoussèrent longtemps notre influence dans les falaises voisines de Bandiagara. Ils nous tuèrent le premier administrateur envoyé chez eux pour ouvrir l'accès de leur pays aux juges de brigandages trop fréquents. Il fallut envoyer du canon et bombarder un village, ses greniers de terre collés dans les parois d'énormes roches. Maintenant, les voilà qui viennent d'assez loin, apprendre les avantages de la civilisation. Vont-ils acheter de ce mil que les fermières présentent en des calebasses larges comme des cuvelles au courtier des exportateurs assis contre le porche épais des bâtiments à merlons coniques ? Par la baie de l'étage se penchent trois dames peules, gentilles et curieuses. De leurs lèvres bleuies, de leurs yeux malins, elles sourient à l'animation du marché, à ces paysannes anxieuses de savoir le prix qu'elles vont recevoir. Le mil est versé sur une natte, ramassé dans une écorce de fruit, qui le mesure, puis répandu sur une autre natte où le monticule augmente. Il y a là quatre nattes qui sont quatre comptoirs pour l'astuce attentive de l'acheteur à genoux. Des calculs se poursuivent dans cette tête prognathe, barbare, moussue de crins, et qu'un cordon serre autour des tempes. La méfiance, la cupidité émeuvent cette poitrine cachée par la tunique de guinée bleue qui découvre les manches blanches d'un vêtement intérieur. Son commis compte le franc, les sous, les cauries aux paysannes. Elles

s'en vont, commentant leur déception, sans entendre crier le môme qui leur pèse sur l'échine dans l'écharpe nouée contre la gorge. Pour cinquante cauries, cette gamine peule, vêtue de boucles d'oreilles en douzaines sur les deux ourlets de chair, a vendu ce canard rouge et brun, saigné au cou et qui gît là. Ravi de l'aubaine, un petit frère à la houppe galope devant. La brise soulève le boubou qui découvre ainsi le galbe des jambes frénétiques. La nuque est délicate, le crâne ovoïde est garni de sa houppe nationale, la frimousse est hilare. Bientôt il s'arrête avec sa sœur devant les bibelots de cuivre rougeâtre travaillé dans la région. Statuettes qui fixent, l'une, le retour d'un chasseur avec une gazelle sur la tête; cette autre, la descente vers le fleuve d'une lavandière droite et nue, sous la calebasse à linge; cette troisième, une ferme entière avec son mur de claies, ses ruches à hommes, son bétail. En ces personnages un peu rigides s'exprime un art primitif, pas très différent de nos tentatives médiévales.

XVIII

DJENNÉ, LA PASSION DU SOUDAN

Passé l'agréable Mopti, le touriste doit obligatoirement se rendre à Djenné. Le vapeur s'engage sur le Bani, affluent d'aspect fluvial et qui règle par l'abondance de ses eaux, les crues du Moyen Niger. Les rives

Cl. P. Tacher, Saint-Louis.

moins les tisserands sont nombreux... De leur fil, ils entourent... les murs des maisons... » — page 252.

boisées, limitent un pays de chasse sans pareil. Autant que sur les vieilles images de l'Éden, les oiseaux s'entremêlent. Il y a des vols d'ibis noirs, le cou tendu derrière le bec en serpe. Partout les éperviers planent. Des vautours se perchent à la cime des arbustes touffus. Sur deux rangs, les compagnies de canards traversent un ciel clair. Elles s'en vont par dessus les steppes roussâtres, les pasteurs de troupeaux gris, les boqueteaux ombus de vapeurs, vers des marais lointains.

Le Bani, fréquenté par les pirogues de ses Bosos, se contourne gracieusement. Issues de la Côte d'Ivoire, sur trois rivières, ses eaux de jade, après un cours parallèle à celui du Niger, frémissent autour des herbes. De ci de là, la haute colonne d'un ronier solitaire jaillit, avec son chapeau vert et dentu. Au détour des promontoires, les villages surgissent populeux, ici, maisons en banco, là, ruches pointues et agglomérées. Oiseau égyptien à raies peintes semble stylisé en sa silhouette preste. Gros comme nos martins pêcheurs, des oiseaux blancs mouchetés de noir sautillent dans les herbes des rives. Ils font pencher les roseaux où ils se posent. Au milieu d'eux, les aigles ichtyophages guettent la proie, sans même s'occuper du héron qui, prudentieux et timide, fouille de son bec en épée les bas fonds. Cependant les sarcelles volent ras de cap en cap, naviguent, barbottent quotidiennement.

Abordé par tant de rôtis, le cuisinier dahoméen, un gaillard impulsif, demande qu'on lui rédige un billet : « Comment veux-tu que je trouve dans mon

[illegible]eur [illegible] que blanc [illegible] contient manger [illegible]. Et le [illegible] [illegible]gerait au milieu du gibier. Il y en a plus encore [illegible] le marigot de Djenné.

Alors une partie de termites qui se logent en [illegible] et mille maisonnettes agglutinées sur le modèle des champignons, Sofara, toute blonde, surgit des [illegible]ages, et son donjon. Cette ville considérable existe déjà, comme hameau sans doute, à la première apparition des Soninké fondateurs, vers l'an 800. Elle possède aujourd'hui un avant-port sur l'embouchure du marigot. Une mosquée bénit le cours des rivières.

Au moment des fêtes musulmanes, un peuple de marabouts en toges blanches y fait le Salam pour remercier Allah : des arbres prodigieux abritent des maisons d'argile et les chèvres qui cabriolent autour.

Tous les conquérants africains, ceux venus de l'empire saharien de Ghana, ceux venus de l'empire oriental de Gao, même les Marocains arrivés de Marrakech et de Tombouctou, se disputèrent passionnément le pays. Et ils furent nombreux, du IXe siècle à nos jours. Soucieux, tour à tour, de posséder Djenné, ces amants féroces s'emparèrent, les uns après les autres, des lieux où Sofara se dresse, lieux qui commandent le chemin de terre et la voie des eaux. El Hadj-Omar y vint, en 1838, au retour de la Mecque pour recevoir la prédiction du prophète peul Sékou-Hamadou qui lui annonça « la gloire d'un empereur et la mort d'un mendiant », celle que notre œuvre de libérateurs lui destina.

Au-delà, le vapeur n'avance qu'en trouant un véritable voile d'oiseaux aquatiques. C'est une sorte de prodige que l'abondance de cette faune dans le marigot de Djenné, le marigot de Kouakourou. A quatre ou cinq cents, des espèces de culs blancs, bec écarlate, ailes roussâtres, s'assemblent. Sans une faute, ils manœuvrent dans l'air ; et mieux qu'un grand bataillon prussien du grand Frédéric. C'est, entre les rives, un carré vertical de petites vies tantôt roussâtres par tous les dos que sa fuite montre, tantôt blancs, après une volte face, par tous les ventres qu'un vol oblique avance, tantôt rouge par tous les becs qui, devant lui, percent le vent. Des milliers d'aigrettes communes, de pique-bœufs, agitent aussi dans la lumière, les flocons de leurs ailes battantes. A travers ces manœuvres ailées, finit par transparaître une ville mauve à pinacles. Ceux de la mosquée, ceux de la Medersa s'érigent tout dorés dans le soleil universel. Bientôt se profilent une île de légende, les murs et leurs ombrages que borde une chaussée battue par la marche d'un peuple à longs plis blancs ou bleus, d'une enfance moricaude et dansante, d'une cavalcade multicolore, de musiciens énergiques, d'élégantes bien mitrées, parées, allègres, souples et rieuses.

Ce sont les filles indubitables des antiques Soninkè, originaires du Diaga voisin, si l'on en croit les documents nouveaux et les études infiniment scrupuleuses de M. Maurice Delafosse qui a comparé toutes les hypothèses. Au Diaga, derrière leurs troupeaux, à une

date encore imprécise, il se peut que soient parvenus des Sémites exilés de Carthage par une révolution politique. Ces Judéo-Peuls auraient été, dit leur histoire, des Israëlites ayant autrefois envahi, derrière les Hiksos, l'Égypte des Ramsès, puis, dès la chute de leur empereur Joseph, fui vers la Cyrénaïque, tandis que l'autre partie de leur nation poursuivie par le Pharaon regagnait le Chanaan, à travers les déserts. En Cyrénaïque, les fugitifs avaient retrouvé des Hiksos qui lors de la conquête, avaient dépassé l'ouest memphitique. Ensemble ils avaient, avec d'autres Sémites vécu sous l'autorité des oligarchies puniques.

Vers l'année 210 avant Jésus-Christ, la plupart de Soninkè abandonnèrent la région, convaincus de leur forces expansives, renseignés par les histoires de émigrants et attirés par l'espoir de butins nouveaux Ils envahirent en effet le Sahel des Berbères, de Numides, dans le temps même où ces alliés alternati de Rome demeuraient aux prises avec les mercenair et renvoyaient leurs prises dans les oasis saharienn sous une garde insuffisante. Rudes cultivateurs et cha seurs, les Soninkè s'emparèrent facilement de c biens pour eux magnifiques. Ils allèrent ainsi jusq dans la contrée de la cruelle Oualata dans l'ouest-no de Tombouctou. Contents de leur aventure, ils y ca pèrent, s'installèrent. Un de ces bivouacs devint capitale. On l'a nommé Ghana. L'empire de Gha désormais s'accrut, tandis que les Syphax et les M sinissa, entre eux, les Jugurtha et les Juba contre Ro

luttaient, recrutant tous leurs congénères de l'Akouar, et restaient incapables de revenir en maîtres dans la Mauritanie, avant la naissance du Christ.

D'autre part, les Carthaginois poursuivis par les soldats de la Louve, se réfugiaient dans le désert, l'exemple donné jadis par une partie d'entre eux, ceux que les ethnographes appellent les Judéo-Syriens de la Cyrénaïque, et qui étaient parvenus jusque dans la Nigeria en instruisant les Soninkè de leur histoire et de leur exode. Après la destruction de Carthage, en 146 avant J.-C., et sous la domination sévère des Romains, les hommes des dernières résistances et des suprêmes rébellions prirent à leur tour le chemin de Ghana; pendant trois siècles. Ils s'y retrouvèrent en telle multitude, encore augmentée par les Sémites du Touat échappant à une persécution religieuse, que ces Soninkè durent leur céder la place vers l'année 300. A Ghana, le premier empire peul, le proto-peul était donc fondé. Or, les Soninkè n'émigrent point sans leur bagage de civilisation sémite, sans quelques-unes des adresses transmises avec le sang judéo-phénicien par les métissages de cinq siècles.

Ainsi, pour peu que l'on admette un instant cette hypothèse vraisemblable, et guère en contradiction avec les travaux, partout admirés, de l'administrateur en chef M. Delafosse, il semblerait que cette race étrange de notre Afrique, les Peuls au nez droit, aux cheveux lisses, à l'intelligence vive, à la réputation de malice et de fourberie, à l'étonnante science

pastorale, aux filles séductrices et influen
descendante des Sémites Syriens exilés s
de Carthage.

Errants à la suite de cette éviction,
durent se diriger avec leurs habitudes pu
le Sud et leurs anciennes patries. La pl
halte dans le Gombou à Ouagadou. Ils
des connaissances acquises de leurs enn
temps leurs hôtes et voisins, avec l'espri
néen d'Alexandrie, de Tyr et de Cartha
de sécheresse désastreuse rendirent, a
siècle, le Ouagadou inhabitable. Des
uns descendant la Falémé, s'établirent da
D'autres passèrent le Sénégal, marchè
Sahel, rentrèrent progessivement dans
empire de jadis. Ils forcèrent les Peuls à c
après quatre siècles de suprématie, à se re
Fouta-Toro. Comme nous l'avons vu, d'a
kè s'en furent dans le montueux Belou
soucieux de leurs origines, les Soninkè d'A
naté retournèrent au Diaga et sur les riv
L'ayant franchi, ils se présentèrent en 800 a
Bozos occupant l'île que Djenné mainten

Leur art de négoce appris des leçons ca
servit les Soninkè. Les Bosos leur co
avec des arbres creusés, ces longues
commerce qu'abrite une voûte de nattes.
se mirent à faire l'échange avec les villa
et du Bani, recueillant l'ivoire, l'or, lés

esclaves, surtout le bétail et le mil qu'ils savaient pouvoir vendre avec bénéfice aux gens du Sahel alors fréquenté par les vaincus de l'Islam; les Arabes ravageant le Nord de l'Afrique. Ceux-ci menaient leurs caravanes à Tirakka, port du Niger, non loin de Tombouctou encore inexistante. Ce fut là sans doute que les Soninkè rencontrèrent les Songaïs. Ce peuple de l'Est, né sinon en Égypte, du moins sur le bas Niger, avait, depuis un siècle ou deux, remonté le cours, conquis les bourgs des pêcheurs Sorko, puis accepté, en 690, la direction des Berbères-Lemta de leur Dia-Aliamen, qui fuyaient, eux aussi, l'invasion mahométane saccageant leur Tripolitaine,

Des relations d'affaires furent concertées entre les deux grands peuples noirs. Relations si étroites que les Soninkè substitueront à leur langage celui des Songaïs. L'érudit M. Maurice Delafosse l'assure, en adversaire de la théorie qui désigne l'Égypte pour patrie ancienne de ces Africains, et l'Yémen arabique pour lieu natal du premier Dia entraîneur de ce peuple. Cependant l'écrivian Sâdi déclare que le Dia-Aliamen était parti du Yémen, et qu'il arriva sur le Niger « épuisé par les fatigues d'un voyage très long ». M. Félix Dubois s'appuie sur ce texte pour en déduire son raisonnement qui transmue les Songaïs en exilés égyptiens conduits par un Arabe du Yémen. D'autre part les étalons du Niger ont, parfois, les caractères les chevaux memphitiques et thébains, de ceux amenés au Nil, par l'invasion des Hiksos.

C'est le problème de Djenné. Problème si captivant pour tous les amis de notre Afrique. Car, résolu, il expliquera les causes de la civilisation très complète des Soudanais relativement à la barbarie des noirs Atlantiques, des esclaves Américains, et pourquoi nous avons trouvé dans cette ville, Carthage et Memphis, au lieu d'une bourgade en paillottes, habitées par des primitifs indolents.

En 890, Gao est au pouvoir des Songaïs. Il y a là deux villes, l'une musulmane, l'autre païenne, celle des importateurs du Nord, celle des exportateurs du Sud. On y achète les objets méditerranéens et le sel précieux du désert. On y vend l'or, le bétail, les cuirs, le mil et le riz. Nul doute que les gens de la Djenné encore future n'y seront des pourvoyeurs directs ou indirects. Bientôt, Tombouctou naîtra sur le parcours de leurs barques. Escale nouvelle pour les besoins des Touareg ravitaillant le Sahara peuplé par les exodes berbères depuis le triomphe de l'Islam, et depuis l'attirante prospérité de Ghana. A la faveur de cette vitalité, les apôtres mahométans s'infiltrèrent; en 1009, le quinzième roi des Songaïs, le Dia-Kossaï, se convertit au dogme du Coran. Gao devient la capitale de l'empire de l'Est, achalandée, à l'avenir, par tous les musulmans du Nord, quoique le peuple Songaï ne doive pas adopter la foi du Prophète avant le XVIe siècle.

Bien que l'empire Soninkè de Ghana eût continué de grandir infiniment sur le Sahara, et qu'au

xe siècle il eût rassemblé, sous la protection de ses deux cent mille guerriers, les populations de l'ouest africain, au nord du Sénégal et du Niger, ceux de Galam, ceux du Bambouk et ceux installés à l'Est jusqu'à la ligne Oualata-Tombouctou; cette puissance formidable ne put résister aux Almoravides du réformateur Abdallah, de son successeur Aboubekr. Ghana fut pris en 1076. En 1065 les Soninkè de Galam avaient dû céder à l'apostolat musulman des Toucouleurs, néophites chaleureux. Et tout se désagrégea de l'immense organisation. Cependant des tributaires de Ghana, les Soninkè-Sosso, reprirent la ville en 1203. Ils s'y maintinrent, par une tyrannie féroce qui dépeupla la capitale, jusqu'à la grande invasion de Soundiata, l'empereur mandingue. Il rasa la cité en 1240.

A la suite de ces désastres successifs, les Soninkè-Sosso revinrent une fois encore sur les berges du Niger. L'an 1250, le chef du clan de Mawa les conduisit auprès de leurs parents, sur le Bani et jusque dans l'île de Djenné au village de Diaboro. On offrit aux exilés, pour résidence, le plateau central. Ils y fondèrent la cité, en murant toute vive, dans l'argile, selon l'oracle, à la porte de Karafa, une vierge Boso. Elle les adjura de se rappeler la dette ainsi contractée envers ses compatriotes pour démentir de fâcheux présages.

La ville du centre était créée entre les grands empires de l'Est et de l'Ouest.

Ce peuple de Soninkè migrateurs qui a partout

essaimé, qui, dans ses colonies, engendre des élites comme celles des Dioulas, ne manquait d'aucune intelligence. Polyglottes et diplomates, ils développèrent le commerce entre le Soudan et le Sahara, entre Djenné et Tombouctou, entre le Niger et la Méditerranée. Les pirogues couvertes de Djenné ont parcouru, de bonne heure, toutes les rives du fleuve et recueilli, pour la vente, les ivoires, l'or, le bétail, les esclaves, les plumes, les peaux, le mil et le riz, toutes choses bonnes à troquer contre le sel en barre du désert de Taodéni, les objets manufacturés au Maroc et, plus tard, les armes à feu, les munitions. Artisans fort habiles, les Soninkè fabriquèrent à merveille les tissus, la sellerie. Ils surent teindre. Les instruments de fer et les ornements de cuivre sortirent agréables de leurs mains. Industrieux dans leurs négoces, amis des voyages, curieux de tout, enclins à gagner, par la richesse, de la considération et du pouvoir, propagandistes opiniâtres de leurs idées, ils possédèrent toutes les qualités spirituelles utiles à la vie la plus active. Ce sont eux qui donnèrent, par le commerce, beaucoup de cette vie à Tombouctou. Ils transformèrent le pays des Touareg et la cité grandiose du royaume Mali.

C'est le résultat de ces vertus que l'on admire en parcourant les rues de Djenné, en s'étonnant de ses maisons bâties selon un art et un goût des plus sûrs, selon le principe d'une tradition jamais omise. Dans toute l'Afrique occidentale, l'architecture de Djenné

semble, non pas unique, car ailleurs des mosquées, des forteresses, des palais, ressemblent plus ou moins à ceux d'ici ; mais elle apparaît en une sorte de perfection. Il est des carrefours où l'on éprouve les émotions de pensée qui assaillent en quelque Vérone, en quelque Padoue, parce que la spéciale beauté de l'ensemble ressuscite en nos cervaux tout ce que nous lûmes, tout ce que nous apprîmes, ce que nous supposâmes de vies écoulées derrière ces murailles, pendant les époques significatives de leur histoire.

On a beaucoup disserté sur l'origine de cette architecture. Est-elle d'Égypte ou d'ailleurs ? M. Delafosse, qui a comparé judicieusement les diverses théories, de l'importation directe de Memphis et de Thèbes, malgré l'avis documenté de M. Félix Dubois, auteur de *Tombouctou la Mystérieuse*, ouvrage précieux. M. Delafosse croit à l'introduction par les Berbères, de ces lignes et de ces plans. En effet, il se peut qu'Égyptiens ou Arabes, certains architectes venus d'Alexandrie, aient implanté dans la Cyrénaïque, leurs goûts, et que, de là, tels ou tels cheiks allés avec les caravanes, par le désert, jusqu'aux monts Nigériens, se soient fait construire à Djenné, dès le XIIIe siècle, des demeures selon leurs coutumes. Une troisième hypothèse se présente aussi. Les Judéo-Syriens, ou Carthaginois, qui, dans la région de Oualata, se mêlèrent sept ou huit siècles avec les Soninkè de Ghana, ont pu leur apporter de la Patrie punique, les plans conçus selon les modèles alexandrins. Plus

tard, en allant sur Djenné, les Soninkè de Ghana y auraient introduit cet art. Quoi qu'il en soit et même si l'on nie absolument le possible d'une immigration de Fellahs, que M. Félix Dubois apparente aux Songaïs de Gao, par le Darfour, le Ouadaï, le Tchad, ou par tout autre chemin oriental, ceux fidèles aux souvenirs de leur voyage en Égypte ne peuvent admettre une dissemblance rédhibitoire entre l'architecture du Nil et celle du Niger.

A Medinet-Abou dans la vallée des Rois, en vingt autres places thébaïques, les petites portes des mastabas comme celles des temples, sont identiques aux huis des maisons construites sur l'île de Djenné. De même pour les pentes obliques des murailles et l'ornementation en forme de pylônes réduits qui décore nombre de porches. Certes il est des fenêtres, en ces murs aveugles, qu'une menuiserie indéniablement marocaine encadre; mais c'est en surcroît et sans rapport aucun avec l'ensemble de la façade. Certes l'identité de matériaux, cette argile façonnée ou non en briques, ce crépi de pisé, cet arrondissement, par les intempéries, des arêtes murales, ces nécessités analogues de la vie sous un même climat et qui commandent le dispositif général des intérieurs, mille signes apparentent la demeure marocaine et la demeure soninkè. Ils apparentent aussi bien celle-ci et la demeure du fellah. L'obliquité du porche est bien plus fréquente en Égypte qu'au Maroc. Elle est constante à Djenné. Même les montants de banco qui

s'élèvent en saillie quadrangulaire, avec l'inclinaison de la muraille extérieure, et qui se terminent en pointe, évoquent immédiatement le jet des obélisques; mais d'obélisques en réduction, d'obélisques artificiels pour ainsi dire, d'obélisques à bon marché, incapables de se tenir debout, et qu'on dut appuyer contre la paroi.

Bien d'autres signes corroborent la thèse de l'influence égyptienne directe ou indirecte. D'ailleurs Carthage avait, peut-être, emprunté à l'art d'Alexandrie les plans de telles de ses maisons.

Relief extérieur sur le temple de Dendérah, Cléopâtre porte le pagne même des Mauresques, des Sénégalaises et des Nigériennes, noué de pareille façon. La coiffure en cimier de celles-ci et surtout des Foulbées de Timbo, diffère peu de la coiffure en pschent. Une jeune fille peule, photographiée dans le livre de M. Delafosse, arbore une coiffure tressée, partagée en arrière, telle qu'en montrent les implorants sur les stèles de Kom-Ombo. Enfin, maints et maints villages à maisons rectangulaires, apparus sur les rives du Niger, seraient transposables sur les berges du Nil sans rien modifier du paysage égyptien. Par ailleurs, en 1352, le voyageur Ibn-Batouta, allant de Gao vers l'Aïr, note que la ville touareg de Takedda recevait la visite de marchands égyptiens. « Les marchands de l'Égypte, dit aussi Marmol, vont à Tombat chercher l'or en poudre. »

Méditant sur la solution du problème, le touriste rencontre mille émotions spirituelles et plaisantes

dans la ville de Djenné. Les promeneuses Bosos sont fardées de rouge. Les femmes Songaïs s'étonnent sous leurs trois houppes de crâne. Les Soninkè rient entre leurs pendeloques de grosses boules d'ambre. La toute petite fille en dalmatique de soie rouge et roide à ramages d'or, chargée de bijoux monumentaux, semble une nièce de protonotaire byzantin, un jour de couronnement. Les aveugles à bâton s'écrasent contre les murs au passage ouï de cavaliers adroits et impétueux. La corne d'antilope porte bonheur au seuil des maisons beiges dorées par le soleil, couronnées au faîte du porche oblique, par une dizaine de merlons soudanais. Tout cela compose une harmonie de couleurs agitées, de maçonneries obliques, hautes et pointues, d'épais feuillages en coupoles, de nudités l'antique, de foules déployées sur les places, resserrées dans les rues tortueuses, allantes et ballantes, riches par les costumes; de plus c'est la joie perpétuelle de l'Afrique.

Très semblable à nos vieilles cheminées de châteaux dites « en hotte », une sorte d'auvent protège les curieuses sur leurs portes, et qui filent le coton de leur minuscule quenouille memphitique. Tout le long de la rue tortueuse, blonde et dorée, elles paradent, regardent. Parfois, timides, elles s'enfoncent dans la nuit du porche égyptien, laissant au dehors quelque parent bienveillant, obèse, enturbanné. La marmaille a ses jeux. Sur les divans d'argile, moulés au bas des murs, les gamines de bronze assises jasent, et même

des vieilles sans pudeur, encore gaillardes. Noblement drapés, la haute canne entre les jambes, des gentilshommes lippus fument. Aux angles obliques des rues, les baudets gris patiemment attendent sous le poids du sel roumain, en chassant les mouches de leur queue.

Les gargouilles en ligne et les rangs de solives qui dépassent la surface des murs les rayent d'ombres transversales annonçant l'heure aux gardes de cercle. Fiers de leurs médailles, de leur uniforme khaki, de leur chéchia, ils entretiennent des relations avec les négociants affables qui possèdent de larges façades inclinées, entre deux reliefs d'obélisques, sous le hérissement de merlons pointus. Volontiers, le propriétaire vous introduit dans sa maison. Un mur intérieur ferme l'étroit vestibule et ne permet aux gens de la rue nul regard inutile dans les appartements. Aux flancs d'une petite cour quadrangulaire, ils sont exigus, et de niveaux différents que des marches unissent. Un escalier mène à la terrasse. Dans la cour, il y a une presse à vis pour serrer le linge mouillé que l'on rend ainsi très souple. Les habitants reposent à terre en regardant les gestes heureux de la jeune fille qui pile le mil et que couronne un chapelet de grosses boules d'ambre. Les murs d'argile n'ont pas d'ornements. Des coffres marocains cloutés gardent les choses précieuses.

A naviguer sur les affluents et les marigots du Niger, à descendre vers Tombouctou et Gao, pour

accroître les chances de leur négoce, les Soninkè ont, de bonne heure, appris la langue songaï. Bien qu'ils ne présentent aucun des caractères physiques de leurs voisins orientaux, bien qu'ils n'en pratiquent guère les coutumes, les Djennéens usent de cette langue. Ce qui fit croire, un certain temps, à la parenté de ces deux peuples. Il n'en est rien, Djenné n'abrite à l'ordinaire qu'une centaine de Songaïs ; et ils n'y comptent que trois familles authentiques de leur race.

En langue songaï, les Djennéens content leurs curieuses et belles légendes. Elles abondent, relatives presque toutes aux longues errances des Soninkè entre le Diaga, le Massina et le Ghana. Facilement, elles constitueraient une littérature. Histoires poétiques de génies et de magiciens, d'hommes-serpents, d'oiseaux et de poissons qui rendent les oracles, de sabres animés par une volonté intérieure, de bergers devenus empereurs, de mariages prédestinés, d'enfants prodiges capables, comme Hercule au berceau, d'étouffer les serpents. Et que de maléfices étranges. Il y a de quoi joindre mille nuits de récitante aux mille et une nuits de la Méditerranée byzantine et sarrazine. C'est une littérature de premier ordre, égale à de plus célèbres.

Voici la plastique aussi. Trente femmes toutes ornées dansent lentement, dans la caserne des gardes, au son du tambour ovale que tape la frénésie du griot. Sa chlamyde écarlate vole sur la robe blanche. La sueur ruisselle du turban qui ceint le fez. Au fond, le banc

Cl. Fortier, Dakar.

« ...en parcourant les rues de Djenné, en s'étonnant de ses maisons bâties selon un art et un goût des plus sûrs... » — page 266.

rose des arcades se change en piliers d'or sous le soleil oblique. Des mitres violettes coiffent deux coryphées toutes cliquetantes. Plusieurs Françaises en fraîches toilettes d'été applaudissent.

Les *jolis Gilles* que sont les fonctionnaires et les officiers en uniformes blancs, veillent jalousement au maintien des traditions indigènes. Les édifices reconstitués ou nouvellement bâtis le furent selon les modèles de jadis. Telle la mosquée construite sur le lieu de la plus ancienne. Quand on débouche de l'esplanade précédant le sanctuaire d'Allah, son parvis surélevé, entouré de murs bas, rempart décoratif de ce monument grandiose, on ne peut que louer le génie de la France qui sut, ici, respecter l'effort des races et du temps, avec un souci d'art si parfaitement estimable.

Trois pylônes conformes au style général de la ville ouvrent le quadrilatère contenu, sur toutes ses faces, par les obélisques dépassant, de leurs pointes, l'altitude de la construction ainsi crénélée. A l'intérieur, les nefs s'allongent entre plusieurs rangs de piliers nombreux et massifs. Dans le clair-obscur, les pas des fidèles en blanc sont étouffés par la douce épaisseur du sable. Prosternés dans cette ombre fauve que l'or des rayons parfois tranche, les Musulmans prient, déchaux. Ils se relèvent et demeurent les mains à la hauteur des tempes, la face vers la Mecque. C'est une impression de calme, de profondeur et de repos, au seuil du paradis mahométan. C'est là comme un essai

du tombeau propice, avant la sortie dans la gloire éblouissante qui pénètre le lieu par le cintre final, qui fond, dans son or volatil et diffus, les lignes des piliers extrêmes.

Cinquante ans après la fondation effective de Djenné, son vingt-sixième prince, Komboro-Mana, voulant éviter la dangereuse hostilité des musulmans fanatiques, partout maîtres, adopta les formules du Prophète. En 1300, un Marocain, Maloun-Idris, donna les plans de l'édifice sacré, dans le moment même où Es-Sahéli construisait celui de Tombouctou. Cent soixante-treize ans, l'État de Djenné, grâce à l'énergie de son islamisme, conserva son indépendance, résistant aux incursions des voisins, même aux quatre-vingts assauts des empereurs bambaras du Mali qui s'emparèrent cependant de Gao, de tout cet empire. Les Soninkè surent étendre leurs territoires, vers le Nord jusqu'au lac Debo, vers l'Est jusqu'aux falaises de Bandiagara, vers l'Ouest jusqu'à Diafarabé.

Or, les fils du Dia-Assibaï, l'empereur dépossédé de Gao, devenus vassaux de leur conquérant mandingue, le souverain du Mali, réussirent à se libérer par la révolte, du joug étranger en 1335. Leur descendant Ali-Ber, voyant le peuple songaï parfaitement reconstitué en 1465, résolut de conquérir les deux villes les plus riches du Soudan : Tombouctou qui appartenait aux Touareg venant y recouvrer l'impôt tous les ans, et Djenné. En 1466, Ali-Ber investit l'île des riches Soninkè, la Carthage du Soudan.

Le siège dura sept ans, sept mois et sept jours, dit la tradition. Il suffit de gravir un escalier de la mosquée, d'atteindre la terrasse couronnée de merlons coniques pour, de là, comprendre la difficulté de réduire sans artillerie une ville ainsi défendue par des eaux à niveau variable. Dès la crue, l'armée du Sonni Ali-Ber devait battre en retraite devant les eaux et se réfugier sur une colline où les soldats cultivaient le mil et le riz. La ville alors se ravitaillait sans peine. La septième année, pourtant, elle avait épuisé toutes ses ressources et perdu ses relations au dehors. Un traître avertit de cette phase critique Ali-Ber qui renonçait, qui même se préparait au départ, malgré sa confiance en ses talents militaires. Car il s'était, dans l'intervalle, en 1468, emparé de Tombouctou, l'avait saccagé, poursuivant et tuant les lettrés de l'Islam, immolant les vierges nobles, persécutant avec furie les adversaires de son pouvoir. Cet exemple épouvanta les principaux de Djenné. Quand ils virent Ali-Ber ne pas lever le siège, manœuvrer plus étroitement autour de la place, ils craignirent la famine, le sac de la ville et le massacre des notables. Ils envoyèrent leur jeune prince au camp des Songaïs. Ali-Ber lui offrit une place sur sa natte, signifiant ainsi que les États de Gao et de Djenné étaient unis fraternellement désormais comme les deux peuples. Et par le fait, après la mort d'Ali-Ber, un Soninkè, Mohammed-Touré, populaire dans les armées songaï qu'il avait conduites à la victoire bien des fois, lui

succéda en évinçant l'héritier légitime. L'usurpateur prit le titre d'Askia, parce qu'en apprenant son élévation les sœurs du malheureux dépossédé s'étaient toutes écriées : « A Si Kyia ! — Ce ne sera pas ! »

La dynastie des Soninkè-Askia fut à l'empire de Gao sa plus glorieuse histoire.

Djenné, comme on l'aime contempler du haut de sa sainte terrasse aux merlons coniques : îles et rivières, quartiers massifs de maisons crénelées, esplanades larges où se meut une poussière de peuple en couleurs, pinacles de mosquées, d'écoles, de palais au milieu des jardins en palmes ; conciliabules et marchés sous les dômes touffus des arbres ; rizières de la banlieue : pâturages pour les familles illustres de chevaux galopants ; marigots où les gondoliers nus glissent avec leurs sombres esquifs à travers les mille espèces d'oiseaux lumineux. On s'explique alors les convoitises passionnées des empereurs noirs pour cette gracieuse ville, blonde et verdoyante, après avoir été mauve tout d'abord, dès qu'elle surgit aux regards du batelier anxieux de l'aimer plus. On se représente les avidités successives des armées venues du Maroc avec les quatre mille arquebuses terrifiantes de 1590 qui jetèrent à bas l'empire de Gao, châtièrent les vices de son élite aux bracelets d'or, enrôlèrent tous les Peuls et tous les Bambaras du pays voisin qui se ruèrent sur le territoire de Djenné pour saccager la plaine, ravir les femmes aux beaux cimiers, massacrer les vaillants et asservir l'État aux pachas de Tombouctou,

contents de dominer un empire où, en certaines villes, l'or était plus commun que le sel et où une jeune esclave de quinze ans valait moins qu'une aune de drap vénitien.

Djenné se soumit. Elle versa soixante mille pièces d'or au caïd Mami. Toutefois les brutalités constantes des Marocains déterminèrent les sourdes rébellions des citoyens qui virent supplicier leurs chefs, et durent payer les lourdes amendes de 1609. Enfin les caïds, choisis par les Marocains dans l'aristocratie Berbère des Songaïs, se rendirent à peu près indépendants à la faveur des ridicules désordres, des émeutes, des compétitions, des massacres que suscitaient les pachas en rivalité dans Tombouctou.

Il faut lire avec attention les annales que, selon les traditions arabes et les écrits des Arabes, M. Maurice Delafosse, si nettement, à grands traits, rédigea dans la partie historique des études sur le Haut-Sénégal-Niger que M. le gouverneur Clozel a judicieusement rassemblée. On y voit évoluer la vie ardente de tous ces peuples hier encore insoupçonnés. On admire les luttes entreprises par les Songaïs du sud, ceux du Dendi et les victoires remportées par leurs Askias sur les troupes marocaines, et comment les Peuls du Massina secouèrent, dès 1670, le même joug de Fez. Ceux-ci même étendirent leur action en tous sens. Ils obligèrent les Djennéens à contribuer, par l'impôt, à leur développement commun.

L'islamisme et ses croyances s'enracinèrent profon-

dément dans les cerveaux de l'élite soudanaise. Il fournissait les raisons des mouvements politiques. Aussi le cheik Hamadou forma-t-il de nombreux disciples dans les villages peuls, autour de Djenné, vers 1801. Il proclama la guerre sainte pour résister à ceux qui voulaient se défaire de son influence. Quoiqu'il eût, dans Djenné, des partisans, il dut assiéger, neuf mois, les Armas qui commandaient la garnison comme successeurs des Caïds marocains. Djenné devint alors le centre militaire du Massina. De là partirent les apôtres mahométans qui furent convertir les Peuls animistes encore, et leur donnèrent ainsi une cohésion religieuse.

Cinquante ans plus tard, lorsque El-Hadj-Omar, entraînant les armées de son empire Toucouleur, eut conquis Nioro et Segou, contraint les vaincus à se raser le crâne, à s'abstenir de boissons fermentées, à ne plus manger d'animaux morts de maladie, à garder quatre épouses seulement, et à remplir leurs devoirs de piété, ce furent les armées peules du Massina, non moins férues de leur doctrine propre, qui s'opposèrent fanatiquement à l'invasion, derrière leur chef Hamadou. Lequel, grièvement blessé dans la bataille suprême, et n'ayant plus qu'un bras valide, se rua sur les vainqueurs, planta trois javelots au cœur de trois chefs, en criant : « Pour mon grand-père. Pour mon père. Pour moi ! » Il traversa les rangs de l'ennemi et s'enfuit, avant d'avoir la tête coupée, quelques jours plus tard. Djenné, aussitôt, fut occupée par les troupes

d'El-Hadj-Omar. Mais l'année suivante, les Peuls du Massina reprirent les armes sous les murs de la ville, saisirent un convoi de poudre toucouleur, furent bloquer Omar dans Hamdallahi sur le Bani et le poursuivirent jusqu'aux falaises de Bandiagara, jusqu'à la caverne où ils l'enfumèrent.

Djenné demeura pourtant le cœur de l'islamisme. Derrière ses murs, les partisans d'Alfa Moussa refusèrent, en 1893, le passage au général Archinard qui venait de réduire à rien les esclavagistes de l'empire Toucouleur et poursuivait leurs alliés dans la région entre Niger et Bani. L'assaut fut donné. Là, M. Merlaud-Ponty, alors secrétaire du général Archinard, fut blessé, tandis que le capitaine Lesplace, le lieutenant Dugast succombaient. Avant le second assaut, M. Merlaud-Ponty sut persuader les défenseurs de nos intentions purement libératrices. Ils approuvèrent notre dessein de remettre le pouvoir au fils d'El-Hadj-Omar, Aguibou. Alors la place fut ouverte à nos troupes.

Soucieux de conserver son âme propre à la ville qui avait recueilli les leçons de maîtres illustres dans l'islam africain, Mori-Maga le Kananké au xve siècle, Fodié Mohammed Sânou le Ouangari au xvie siècle, le cadi Ahmed Torfo, nous y avons organisé l'enseignement coranique. Monument spacieux, une médersa construite selon le style général de la cité abrite les étudiants trois années. La première, on leur apprend le droit rituel selon le Livre du Prophète. Les leçons de la deuxième et de la troisième année expliquent le

droit civil musulman, la géographie et l'histoire de l'Afrique. Les professeurs sont des musulmans algériens, très européanisés. Ils instruisent leurs élèves âgés de douze à vingt ans afin de les transformer en de jeunes marabouts acquis à nos idées civilisatrices, convaincus aussi de la possibilité de développer l'Islam avec notre aide, sans nous combattre, sans même se défier. Soigneusement, le gouverneur général, M. Ponty, fait choisir les sujets admis dans la médersa.

C'était au moment où beaucoup de bons esprits redoutaient, pour notre influence, celle de l'islamisme qui convertissait de plus en plus les fétichistes. Dans le cercle des Djennéens, les cinq mille Soninkè de la ville, les trente-neuf mille neuf cents Peuls paissant le bétail du Massina, les douze mille Bosos qui pêchent et naviguent, les quatorze mille Soninkè ruraux qui cultivent les terres du Sehira, sont tous musulmans. Il n'y a que dix-huit mille animistes. Depuis les événements du Maroc, l'échec absolu des imans et des apôtres envoyés de Marrakech pour prêcher la guerre sainte au Soudan, rassure nos administrateurs. La conversion des noirs est, en général, toute superficielle. La plupart n'observent que peu les prescriptions du Coran. Les fétiches, les gris-gris, gardent tous leurs prestiges sur les âmes des Ouolofs, des Toucouleurs, des Bambaras, des Soninkè, des Peuls mêmes.

Aussi les jeunes étudiants de la médersa refusent-ils de se faire marabouts et de retourner dans leurs

Cl. Fortier, Dakar.

« Trente femmes toutes ornées dansent lentement... » — page 272.

villages exercer un sacerdoce mahométan dépourvu d'action réelle. Interrogés, ils avouent leur espoir de remplir tel emploi de scribe ou d'interprète, au service de l'administration civile et militaire. Il n'est que le fils du chef commandant jadis la population songaï de Tillabéry pour souhaiter le retour à l'est là-bas, parmi les siens, par-delà le tombeau d'Askia-le-Grand. Noir comme la nuit, le crâne ovoïde et ras, la bouche large et sans lèvres, cet athlète semble triste en son boubou qui lui tient aux épaules comme une draperie de pierre tombale. Sévère pour lui-même, il voulait apprendre, et ne partir que muni des connaissances promises. Tous ces hauts garçons intelligents ne cachent, derrière leurs faces de fer, rien de fanatique, à l'âge pourtant des pensées flamboyantes. L'œuvre des Latins leur plaît, en somme, telle qu'ils la voient se développer, en maintes et maintes contrées, pour le bien public et pour la paix jusqu'alors inconnue.

De même en est-il dans les cervelles des charmants gamins assis derrière les pupitres confortables de l'École française. Agréable palais de banco divisé en salles très amples, ombreuses, fraîches, arrosées. Un jeune breton, opiniâtre sous sa chevelure de blé, enseigne, en moins de trois mois, notre langue à de petits Soudanais de bon vouloir. Dans le clair obscur de ces grandes salles, les rangs de nos disciples en plis blancs s'émeuvent comme il faut, si nous leur parlons de la France libératrice et courageuse ; leurs crânes violâtres se redressent avec le cuir plissé des fronts.

Leurs narines épanouies aspirent l'air de nos paroles. Leurs sourires de clarté fendent le sombre bronze de ces minois prognathes. Notre breton et sa gracieuse femme qui dorlote un bébé mafflu, né sous les palmes de cette ville, ont bien mérité de leur patrie lointaine.

Au reste, dans le Palais de Justice, qui ressemble, par ses colonnes, à la maison de Ponce-Pilate telle que la reconstituèrent les peintres compétents, c'est la pleine, l'évidente confiance des plaideurs venus en appel pour discuter encore la restitution ou le complément de la dot, après divorce, et des cadeaux accessoires. Sujet universel et sempiternel de litiges dans le Soudan. Qu'il eût payé quatre-vingts ou mille francs à l'heureux père d'une jolie fille afin de la conduire jusqu'à la case nuptiale, le mari, plus tard, fâché, trompé, abandonné, revendique, après le jugement séparatif, obstinément, la restitution d'une dot souvent disparue pendant la durée du mariage. Les bœufs ont été mangés, les vaches cédées, les pagnes usés par des beaux-parents sans opulence. Comment leur faire rendre gorge? Et si le mari ne s'est pas totalement acquitté de sa dette de fiançailles, malgré le contrat des versements à termes, avec quel juste courroux, la divorcée, à son avantage, et sa famille, exigent la remise immédiate des valeurs échues, de celles à échoir! Si l'arbitre français prononce la sentence en consolant les déboutés, accroupis dans leurs blancheurs, aucune récrimination ne s'élève vers le plafond circulaire. Les hexagones de poutres superposés et en retraits suc-

cessifs qui forment la coupole ne renvoient l'écho d'aucune malédiction contre le verdict du blanc. Signe curieux et fort intéressant de la confiance acquise. Presque partout, l'indigène préfère à l'équité douteuse de ses pairs les conclusions de l'agent européen. Mieux que toute autre remarque, celle-ci peut nous induire en sécurité.

Non. La France ne remercie pas suffisamment ceux qui lui font là-bas un tel empire, ceux qui lui confirment l'affection loyale, sans cesse éprouvée dans les combats, de quinze millions d'âmes.

On ne dira jamais trop la miraculeuse activité en tous sens de ces administrateurs, de ces officiers, de ces savants, que stimule le génie admirablement latin d'un Faidherbe, d'un Gallieni, d'un Roume, d'un Merlaud-Ponty, d'un Clozel. A l'exemple des proconsuls romains, ils ont coordonné tout un monde.

Et avec quelle pénurie de moyens! A Djenné même, le dispensaire qui doit hospitaliser les maladies graves, les souffrances que seule la chirurgie peut abolir, ce dispensaire ne reçoit que rarement le médecin, de passage la plupart du temps. Cent mille Soudanais, cent Européens n'ont pour les soigner ou les opérer qu'un mulâtre de Saint-Louis, pas bête, certes, mais tout de même insuffisant. Il serait pourtant simple de créer sur le Niger, sur le F
principales rivières, un voyage constant
hôpital à vapeur, muni d'une salle d'o

monté par un personnel de thérapeutes incontestables. La télégraphie sans fil, bientôt, facilitera les appels urgents. Ce n'est là qu'un espoir, hélas!

En dépit de pareils manquements déterminés par l'ignorance et l'avarice de la métropole, nos civilisateurs, à l'admiration des coloniaux voisins, allemands, belges, anglais, créent un monde nouveau. *Débrouillard!* Oui, le Français peut dire qu'il l'est, devant l'œuvre accomplie là.

Au confluent du Niger et du marigot de Kouakourou, un Français a, près d'un bocage tentant, élevé sa demeure, établi des rizières, tondu ses moutons, transformé le fruit du rônier en cet ivoire végétal, matière utile à l'industrie des boutons européens. Cette volonté a donné un exemple. La vie lui sembla digne d'être vécue au bord de cet ample fleuve qui se courbe entre les plaines rousses et les boqueteaux aimables.

Dans cette même ville de Djenné, si l'on va sur le chemin de la résidence, vers un portique du plus élégant effet, si l'on côtoie les murailles légères, ajourées toutes les quatre briques, ornés de pots à fleurs, si l'on pénètre dans le jardin identique aux plus soignés de nos Saint-Cloud ou de nos Chantilly, si l'on monte le perron de six marches arrondies, si l'on parcourt la galerie enveloppante, si l'on gravit le très large escalier, soudain on trouve, près d'une table servie comme dans notre Passy ou notre Parc-Monceau, l'accueil de Françaises, affables, prêtes à tous

les tournois de l'esprit. Entre ces murs de banco soigneusement crépis, entre ces belles tentures du Soudan, entre ces trophées de guerre et de chasse également périlleuses, entre ces divans d'argile comblés de coussins moëlleux, le couvert brille, limpide, sur la nappe de broderies, avec des verres à longues tiges fragiles, des coupes de champagne, des guirlandes fraîches, les nickels lumineux des lampes joliment voilées. Paris luit au cœur du Soudan, comme il luit au fond du Sénégal, grâce à la sublime coquetterie de la Française. Et aussitôt les conversations s'animent, fortifiées par les copieuses lectures de la sieste, par les souvenirs des explorations et des combats, par l'imminence des travaux à parachever, des études à poursuivre, économiques, ethnographiques, diplomatiques, stratégiques, thérapeutiques. Ainsi et tout spirituellement Mme Ponty règne à Dakar, Mme Cor à Saint-Louis, Mme Tellier à Kayes, Mme de Saint Mart à Koulouba, Mme de Roberty à Siguiri, Mme Michel Angeli à Kouroussa.

Une atmosphère intellectuelle extrêmement brillante s'est formée autour de ces vaillantes femmes. Elles peuvent ne rien envier aux grandes dames de Paris qui réunissent facilement, les plus illustres des académies, des ambassadeurs, des états majors, et des parlements. Celles-ci entendent parfois de magnifiques causeries. Celles-là n'en connaissent pas de moindres. Peut-être le résultat éminent de notre entreprise caine semblera-t-il, dans l'avenir, le fait d'av

cité la vie de cette élite française, toute neuve, et que je voudrais, pour la gloire de mon pays, toute puissante.

XIX

LES TROUPEAUX DU MASSINA

En quittant Djenné, on se croit étrangement vieilli. Tant vous assaillit la multiplicité des joies, des idées, des évocations, des controverses, des prévisions ! Une somme d'idées, dans le temps et dans l'espace, comme nous en absorbons d'ordinaire bien moins durant le même nombre de jours. On éprouve, à la fois, de l'accablement et de l'orgueil à sentir peser dans sa mémoire cette richesse neuve, tandis que le vapeur s'éloigne sur le marigot de Kouakourou, parmi les milliers d'essors, et les cris des aigles.

On remarque alors la direction du courant qui vient du Niger pour déverser le trop plein de la crue dans le Bani, entre novembre et février. De juillet à novembre le contraire se produira. Le Bani déversera le surplus de ses eaux dans le Niger, par le canal du marigot. Double cause de métaphores poétiques dans les conversations des Bosos comparant le don alternatif et inverse de ces forces liquides et parallèles aux joies d'un couple amoureux qui réaliserait le vœu antique de Junon curieuse, si l'on en croit la fable, d'éprouver les émois du mari après ceux de l'épouse.

De Djenné à Mopti et au-delà, dans la région même où l'on compte, aujourd'hui encore, une famille de lions par deux kilomètres carrés, dans chaque hameau, des bergers évoquent en un épisode l'histoire du génie commercial évolué depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, sans guère d'interruption, grâce à l'énergie des Soninkè, des Bosos, et des Songaïs. Les grandes pirogues apparaissent sous leurs voûtes de nattes où s'entassent les marchandises, le métal, les poteries et les cuirs, les sacs de riz et de mil, au-dessus les passagers étendus au sommet de la cargaison. Deux francs cinquante payent le voyage de vingt jours, et trois francs le transport de cent kilos, jusqu'à Tombouctou. Avec les gestes mêmes de la vieille Égypte les équipes de pagayeurs lèvent ensemble leurs longues perches, les fichent ensemble dans la vase, et poussent arcboutés ensemble sur le fond, tandis que la nef glisse parmi les roseaux du *borkou;* on dirait encore des modèles jadis gravés sur les stèles de Thèbes, de Kom-Ombo ou d'Edfou, le long du Nil. Ici, dans la pureté de l'air, les hommes et les plantes, le paysage et les objets se stylisent comme dans l'atmosphère de Philœ. Tout devient silhouettes et lignes. Les efforts des bateliers se marquent en schémas de mécanismes. On comprend l'art et la pensée de ceux qui tracèrent, dans le stuc, et sans donner l'illusion de l'épaisseur et de la perspective, mille actions des peuples commandés par le pharaon des premières dynasties. Au reste, en aval de Mopti le paysage se fait identique aux rive

du Nil pendant la crue. C'est une quantité de lacs, réunis par des marigots et des flaques, traversée par des courants du Niger et de ses affluents nombreux. Ce réseau liquide couvre d'immenses étendues jusqu'aux plus lointains horizons. Cela coule indéfiniment entre les plaines de roseaux verts sous la pureté du ciel.

De là, par moments, surgit entre les feuillages des colosses végétaux, les pyramides en banco d'une mosquée, ses merlons coniques, les demeures rectangulaires et aveugles d'un quartier populeux. Le village s'étend au ras des eaux, tout rose parfois au soleil. Non loin de là, sur un promontoire de sable, un galop de chevaux nus s'élance. Les oiseaux-trompettes entre leurs ailes d'archanges, gagnent le zénith, ou bien traversent l'espace au-dessus de pâturages verts comme ceux de la Normandie en juin. Cet aspect de la campagne nigérienne se perpétue assez longtemps. Il faut qu'un rônier solitaire dresse là-bas sa colonne et son chapiteau de trois feuilles dentues pour que le touriste reprenne conscience de l'Afrique. De sveltes hérons en habits gris et en bas rouges, l'épée en bec, font des pas de menuet dans les marécages. Les vautours épluchent leurs redingotes brunes, s'ils planent, confondus avec l'or éblouissant du soleil. Tout à coup, l'un s'abat sur une bête morte et flottante. La serre arrache un lambeau que le rapace entreprend de becqueter, en planant là-haut, ses ailes immobiles. Doit-il les agiter un peu afin de rétablir l'équilibre, il inter-

rompt sa ripaille ; il s'élève ; et, plus haut, il plane encore, déchiquetant la viande qu'étreint la serre crispée. Cependant, par vingtaine, les blanches aigrettes passent, semant leur vol de neige sur la clarté de l'étendue.

L'odeur des herbes chaudes parfume. Autre bourg de banco modelé dans un chaos de roches, à l'ombre des coupoles vertes que lui font trois bombax géants. Deux rôniers règlent la perspective. Jusqu'au garot les étalons et les juments plongent aux environs dans la prairie noyée. Sur la berge les petits ânes et les grands moutons piétinent. Les très belles feuilles du calebassier, leurs tiges souples enguirlandent les maisons qui dégorgent de la marmaille, les hommes à grands plis, les femmes en pagne et en cimier, puis une théorie de danseuses battant des mains derrière le tambour ovale. Très loin les étangs renvoient au soleil du tropique plus de rayons qu'ils n'en reçoivent.

On s'est engagé dans la partie du fleuve qu'on nomme Niaga et qui coule vers le lac Debo. De plus en plus ombreux, les étangs et les rivières apparaissent. On côtoie des courbes de borgou. On double des caps de verdure. On s'insinue dans un chenal. On entre dans un golfe ; on ressort par un ruisseau. Sur les bords, des crocodiles pataugent tels que les tarasques effroyables et géantes de nos imaginations provenales. Les herbes du borgou couvrent tout ce que ne submergent pas les eaux ; fourrage excellent pour les bœufs, pour les chevaux libres. L'indi-

gène y choisit les éléments d'une boisson appréciée.

Sur ces rives, les Mandes septentrionaux, pense M. Delafosse, connurent leur premier développement. Leurs familles s'y firent hordes et tribus. Celles-ci se rapprochèrent, s'assemblèrent. Elles admirent des lois communes. Elles se répartirent les travaux. La caste des pêcheurs se forma dans ces parages; et, tandis que les agriculteurs, les pasteurs se déplaçaient, guerroyaient, se mêlaient aux races des vainqueurs, des alliés, comme à leurs esclaves de guerre, seuls, les bateliers Bosos, fidèles au fleuve, gardaient leur sang pur, ce qui finit par les différencier de leurs compatriotes. Ils demeurèrent les maîtres de la navigation, s'opposèrent longtemps à l'invasion de ces rives et du lac Debo par les pêcheurs songaïs, les Sorkos, que la force du Dia-Allanem poussait vers l'ouest jusqu'à la fin du XIIIe siècle. A cette époque, la caste songaï des chasseurs, les Goros, jointe à la caste des pêcheurs, triompha des Bosos. Elle subsiste néanmoins, maîtresse des courants, puissante par sa science de la crue et de la décrue, des obstacles variables créés par le déplacement des sables. Ce sont eux qui mènent le vapeur vers le lac Debo, qui l'introduisent dans les canaux herbeux, lui évitent l'échouement dans les sargasses, et qui l'amènent au coin d'où l'on découvre ces deux montagnes roses et violettes retenant les eaux du lac.

Il est beau de l'atteindre au déclin du jour, quand les oiseaux deviennent noirs contre le ciel. La baie

alors se lève. La région des herbes frissonne comme les eaux assombries des étangs. Autour du bateau, les flots blonds se foncent, verdissent, se dorent et s'argentent tour à tour. Par troupes qui s'enfuient, par couples qui se hâtent, puis un par un, les oiseaux gagnent leur gîte de nuit. Ils ont disparu. Le dernier plonge.

Le silence devient sublime dans cet univers de marécages doucement éventés. Soudain une grande douleur s'exhale. Elle s'exprime, là-bas, dans quel fond ? Hurlée rauque, haletante. Elle cesse. On l'attend. Elle se répète. Elle s'apaise en un gémissement affreux. Elle finit en un grognement de monstre blessé.

La faim du lion a rugi, là-bas, quelque part où un promontoire invisible se profile derrière des herbes et des eaux ; tout s'est tu. On croirait que la vie arrête les battements de ses cœurs innombrables. Elle se terre. Elle se blottit. Les crocodiles cessent de remuer sourdoisement dans la vase proche. Seul un petit oiselet se réveille. Il pépie. Plus près, la faim du lion tonne. Ses mâchoires évidemment souffrent de ne pas saisir, de ne pas broyer. Ses entrailles souffrent de ne pas engloutir, de ne pas absorber. Une torture sans nom est proclamée, immense comme la peine de l'animalité tout entière et de ses élites humaines. Le touriste lui-même, à l'abri sur le pont du yacht, et qui encastre le chargeur à trois balles dans son mousqueton ; le touriste lui-même retient son haleine trop bruyante,

révélatrice de son émoi religieux, et il s'étonne qu'il n'y ait pas un signe dans le ciel, pour compâtir à cette formidable plainte, symbole évident de la force planétaire en souffrance. Avant qu'on ait pu arrêter le moteur, la stridence de la machine et la respiration de la vapeur poussive ont inquiété le fauve. De beaucoup plus loin, il crie sa détresse affaiblie, et ce n'est plus qu'un roulement d'orage envolé vers la nuit qui, là bas, commence à ceindre la terre. Une dernière fois, les vagues blondes du Niger se dorent sous l'étrave du vapeur. Bientôt elles se foncent. Elles vont bleuir. Pour une seule étoile apparue, elles s'argentent. La proue double un cap d'herbages. D'un coup, la surface grise et brillante du lac s'étale aux yeux, tandis que les vapeurs du soir grandissent. Elles s'élèvent; peuple de fantômes indéfinis. Bientôt ils rétrécissent l'espace dans leur embrassement variable. Ils montent jusqu'au ciel et s'inclinent en voûte que perce le rayon intense de Vénus.

En une même fluidité toute irréelle, le pays d'eaux et la profondeur voilée du firmament se confondent. Il n'est plus de distinction visible. Peut-être le navire plane-t-il au sein de nuées lumineuses. Il vogue par un gris clarteux et diffus; car les vapeurs ondulent aussi contre la plaine liquide, la cachent de leurs méandres. Et Vénus, rayon aigu, tout à l'heure, se transmue en une sphère éclairante à peu près comme la pleine lune. Vénus-Astarté brille autant que Tanit ici dans la sphère de la nuit grise et blanche. Tel le

glaive flamboyant de l'Archange, le rayon de la déesse plonge et s'enfonce dans les abîmes du lac, il s'y allonge, il y brûle dans une éclatante agitation.

De Jupiter-Bélus la lumière aussi pénètre et flamboie mais elle semble moindre parmi les vapeurs du ciel, du lac qui le mire. Le spectacle semble de féerie. Au clair de Vénus, la navigation dure. Il manque seulement les musiciens et les cortèges d'un grand opéra, eût-on remarqué jadis ? Manquent-ils vraiment ?

A l'aube, les pointes des villages sont dégagées de leur brouillard par le vent. Frileux, les Sorkos se promènent sur leurs plages en d'épais manteaux de laine blanche, drapés le plus noblement, rejetés sur l'épaule, historiés de motifs bruns et rougeâtres selon une harmonie parfaite. Sans rien perdre de leur indéniable majesté, ils vendent leurs poulets, leurs œufs, leurs poissons, aux Bosos de l'équipage qui les méprisent orgueilleusement ; l'un de ces laptots arbore le chapeau de fine paille soudanaise sur un turban bleu. Une vareuse d'infanterie coloniale, déteinte par les lavages, couvre l'échine maigre, une ample culotte à la turque mais de cotonnade européenne bouffe jusque sur les mollets de bronze nerveux nus ; des babouches jaunes chaussent les pieds aplatis.

Au sortir du lac Debo, la navigation se poursuit par l'Issa-Ber, ce qui signifie, en langue songaï : « le grand fleuve ». L'aspect lacustre du pays ne change guère. Monsieur Delafosse calcule que la crue recouvre en son maximum une largeur de cent cinquante

à deux cents kilomètres. Ce que les Anglo-Égyptiens ont obtenu du Nil et de ses inondations, nos financiers peuvent l'obtenir du Niger entre Sansanding et Tombouctou, très certainement. Les rizières, si on les protège contre la voracité des poissons, par des clayonnages simples, donnent d'extraordinaires rendements. Il en serait de même pour le maïs et le blé. Ce sera le grenier de l'Afrique, entouré par six ou huit millions de consommateurs indigènes, et que desserviront, outre le réseau fluvial, les voies ferrées Koulikoro-Bammako-Kayes-Thiès-Dakar, en toute saison, trois ans après le vote du parlement, sur l'emprunt convenu, vote de pure formalité, en retard d'un an, au mois de juin 1913.

À Niafunké, des arbres encore ombragent heureusement l'esplanade qui monte jusqu'aux piliers roses du poste où siège le tribunal indigène. Plaideurs et marchands attendent. Étendus en cercle, vautrés, accroupis, ils échangent leurs admirables couvertures de laine fine aux dessins harmonieux, leurs plumes de marabout, leurs coussins en peau de mouton, rouges et jaunes. Un escadron de hauts Touareg, sous leurs tignasses volumineuses comme la perruque de Louis XIV et en pantalons de lustrine bleue, galope, le visage voilé par le litham, sur des coursiers à longues crinières, à longues queues. D'autres gaillards juchés sur la bosse de gigantesques dromadaires presque blancs dominent. Ces hommes ont des faces sémites aux barbes légères et frisées. Carthage survit

en eux. Leurs tuniques bleues ouvertes sur leurs beaux flancs luisent comme du métal, à cause de « l'apprêt » qu'ils aiment. Ainsi que les soldats d'Hamilcar, les guerriers manient et lancent deux javelots sans trop d'adresse contre le poteau visé au galop de leurs gracieuses bêtes que le cavalier arrête net d'un coup de bride. Le mors cruel ensanglante les langues et les bouches; mais le cheval s'agenouille dans le sable aux pieds de la voyageuse indignée quelque peu.

Un lionceau roux, apprivoisé, très gros déjà, miaule dans les bras du Français qui le possède; et lui grimpe sur les épaules. Elles plient. Naturellement ce pays d'élevage nourrit les fauves par surcroît. Le borgou du Niger offre en abondance le fourrage. Cent cinquante mille bœufs paissent dans la région. On ne peut faire le recensement parce que le maître du troupeau craint qu'il ne diminue si on dénombre les têtes. C'est une grosse difficulté à résoudre avant d'établir l'impôt du bétail, qui serait commode pour tous, et rémunérateur. Cela vous est intelligemment appris par les officiers, les agents des affaires indigènes, l'administrateur s'efforçant de créer ici une exportation des espèces bovines. En trois mois les animaux gagneraient sans fatigue Dakar, si le voyage commençait dès la saison des pluies. Ainsi les nomades conduisent leurs troupeaux à de très longues distances en poussant la marche cinq jours, en consacrant au repos le sixième. Chaque bête vaut cinq

francs par année d'âge ; cependant les génisses en coûtent trente ou quarante à treize mois ! Pour l'heure les troupeaux vendables se rendent à la colonie de la Gold-Coast, en suivant les berges du Niger, car la mouche tsé-tsé empêche la vie des animaux là-bas et le prix d'un bœuf atteint cent et cent vingt-cinq shellings. Malheureusement le changeur mulâtre ou dioula exige sept shellings en échange d'une pièce de cinq francs, et, puisque la monnaie française seule a cours, dans nos possessions, il faut que nos Africains acceptent ce taux d'usure. On se demande si le gouvernement général n'aurait pas d'avantage à recueillir, lui-même, dans les caisses de cercle l'argent britannique, et à enrichir mieux ainsi les pasteurs du Niger. D'autre part, la dépréciation progressive de l'argent ne doit pas rendre absolument facile l'application d'une semblable mesure : qui nous échangerait ensuite cet amas de shellings à valeur fiduciaire contre de l'or ? En attendant nos bergers payent, en Gold-Coast, huit francs soixante-quinze la pièce de cinq francs. C'est bien le seul endroit du monde où notre modeste écu jouisse de ce cours honorifique.

L'administrateur du cercle et ses collaborateurs ont installé une sorte de bergerie modèle à quelque distance du poste. On s'y rend d'agréable manière, dans ces maisonnettes flottantes à persiennes qu'on appelle ici un chaland, et qui glissent selon l'effort des bateliers aux longues perches. Des champs de nénuphars magnifiquement épanouis, butinés par de fragiles et

curieux insectes ralentissent un peu la course, mais la promenade s'accomplit à travers un véritable jardin de fleurs aquatiques.

Aux bonds des panthères fréquentes et dévoratrices, une zériba d'épines s'oppose autour du parc à moutons. Il occupe une éminence sur la dune, avec des hangars et des abris qui protègent un millier de têtes bêlantes. Trois catégories sont formées. La première comprend la progéniture des brebis soudanaises et de bêliers algériens. Parmi ces demi-sang, les brebis sont triées, unies encore à des algériens. Les produits femelles de cette seconde alliance sont également mariés à des algériens. Ainsi la laine de la descendance, pense-t-on, doit acquérir les qualités de souplesse et de poids, la chair celles du volume et de la saveur. En cinq ans le troupeau modèle, après les sélections méticuleuses, a passé de trois cent cinquante à douze cents têtes.

Lauréat de nos écoles agronomiques, à Montpellier et à Nogent, Monsieur Keisser dirige cet élevage avec bonne humeur. Il sait faire bondir le troupeau entier en se déployant au galop vers les auges creusés dans les arbres. D'eux-mêmes, les moutons se répartissent, au signe des bergers peuls, fort adroitement, le long de la provende. Le mil parfois manque à Niafunké, tandis qu'au Mossi, vu sa profusion, il ne possède pas de valeur marchande. Avec les moyens de communication que l'avenir complétera, les cultivateurs du Mossi pourront vendre à Niafunké leurs céréa-

quatre ou cinq francs la tonne, prix rémunérateur dans tout le Soudan.

L'éleveur s'est fait construire un ermitage en banco très intéressant; l'architecture, par son archaïsme amusant, évoque un cloître contemporain de l'évêque Prétextat et de Frédégonde. Les petites fenêtres ogivales, leurs volets, les piliers intérieurs forment un décor suggestif et d'un art certain. La France mérovingienne ressuscite dans le pays de Niafunké, au milieu des villages que se partagent les bergers peuls et leurs moissonneurs bambaras.

Amener jusqu'au pacage des étalons les brebis des centres voisins, c'est une affaire. Méfiant à la suite des exactions que leur imposèrent pendant des siècles tant de conquérants esclavagistes et pillards, les maîtres des troupeaux redoutent toujours une perte de bétail ou d'argent. D'ailleurs, sauf en la mauvaise saison des pluies, les bergers mènent une existence nomade. Ils imitent en cela les Touareg, qui viennent, lorsque les herbes se dessèchent dans leurs terres arides, pousser leur bétail sur les territoires de nos cercles. Afin de protéger les autochtones contre les intrusions de l'étranger, un droit de deux sous par moutons, quinze sous par bœuf, cinq sous par chameau, et trente sous par cheval devrait être reçu. Mais souvent, les nomades avertis par leurs émissaires ont décampé avant l'apparition des inspecteurs, percepteurs et encaisseurs. Dans ces conditions, il est encore peu facile d'exercer un contrôle ou une influ-

ence sur les détenteurs de l'espèce ovine. Ces améliorations par croisement qu'on leur propose, laine meilleure, viande plus savoureuse, etc... ne les persuaderont qu'à la longue. L'éleveur ne souhaite guère trafiquer de ses bêtes. Peu carnivore, il se nourrit de lait, qui, du reste, engraisse trop les femmes et les enfants. Leur orgueil a pour motif le nombre de têtes possédées ; non l'argent que cela représente. Vendre aux bouchers, ce leur semble une diminution évidente du bien que ne compensent pas les vingt sous, prix ordinaire d'un mouton. Pourtant certaines familles vont déjà consentir à marier avec les étalons algériens quelques-unes de leurs brebis, parce que le fait de tondre et de livrer la laine seule n'entame pas le total du cheptel.

On voit quelles susceptibilités il convient de ménager constamment. L'appât du lucre détermine assez mal des gens qui, très volontiers, pour quatre sous, livrent à l'Européen trois kilos de poisson, et pour cinq sous une poularde. Les valets indigènes de la bergerie modèle n'y restent pas. Dès qu'ils ont touché une petite somme de salaires, ils partent. Cela leur suffit pour renouveler leur garde-robe, acheter un peu de bétail, et vivre indépendants. Or, les salaires quotidiens sont de cinq à dix sous. Le berger capable, bon vétérinaire, reçoit un franc; mais il est responsable, à peu près, des rapts et des massacres commis par la panthère, s'il ne veille pas la nuit très assidument sur la zériba.

En dépit de ces mécomptes actuels, le jeune directeur de la bergerie ne doute pas du succès, ni l'administrateur, ni personne. Tous estiment que, dans un avenir proche, le cercle de Niafunké sera réputé par l'excellence des races ovines qui vont y évoluer. Laborieux, le chef du troupeau modèle se fait aussi mécanicien, horloger, agriculteur, bien entendu. Dans la fraîcheur de son moustier mérovingien, il répare les montres, et construit pour ses collègues des machines à glace. Il accumule des clichés photographiques, révélateurs de la vie nigérienne, de paysages aquatiques aux beaux nénuphars, de types ethniques parfaitement significatifs et d'un pittoresque sans égal. La conversation évoque les mœurs des Péruviens, parmi lesquels il s'occupa de fabriquer la cocaïne, et toute l'antique civilisation des Incas, avec leur architecture étonnante résultant de blocs ajustés en queue d'aronde. Ce Français blond, trapu, râblé, campé sur des jambes solides en molletières, donne une idée réconfortante de notre élite active. La solitude intellectuelle sur cette dune brûlante, au milieu de bergers antiques, ne semble pas déprimer le moins du monde la vigueur de cet esprit.

Au reste, ici comme ailleurs, nos fonctionnaires sont des exemples de courage et de noblesse. Malgré la douloureuse ophtalmie qu'il a contractée en s'exposant trop à l'intense lumière des midis tropicaux, l'administrateur de Niafunké cache, derrière ses lunettes noires, une âme robuste et attentive de penseur. Un

de ses agents, M. Chéradame, agréable parisien aux manières fort élégantes, laisse imaginer, en l'écoutant, qu'on se trouve simplement à l'Opéra, devant un décor bien conçu de l'Africaine, et qu'il joue à vous abuser sur le réel de ces grands Touareg masqués, crispés contre leurs chevaux écumeux et sanglants, coiffés de prodigieuses tignasses, bleuis par l'apprêt instable de leurs tuniques, de leurs braies miroitantes, redoutables par leurs glaives et leurs javelots de Numides prêts à rejoindre les escadrons d'un Jugurtha ennemi de Rome et de ses légions.

Ces proconsuls de notre force libératrice, on ne dira jamais trop leur valeur. Certes, ils critiquent parfois avec un peu d'amertume les détails de leur œuvre colossale. Cela surprend, mais, de sa verve frondeuse, le Français attendra toujours les prestiges qui le distingueront. Entre ces remarques, il en est de judicieuses. Ainsi les tarifs des transports africains par voie ferrée, par voie fluviale, majorent et de beaucoup le prix des denrées européennes expédiées à un destinataire que sa mission immobilise très loin de la côte Atlantique. En certains cas, cent quatre-vingts francs de marchandises paient six cent trente-trois francs pour franchir la distance de Kayes à Bammako, paraît-il. A cela l'administration centrale répond que ces tarifs sont indispensables à la prospérité financière de la colonie, que les traitements sont calculés en raison de ces dépenses, et qu'à tout prendre mieux vaudrait que le fonctionnaire achetât moins en

France, et plus au Soudan. Cette dernière considération a son importance. Le coût excessif de l'objet européen forcera progressivement l'officier, l'administrateur et le colon à se pourvoir sur le lieu même de leur résidence. Ainsi naîtront autour d'eux les négoces, les petites industries nécessaires à l'évolution du monde indigène qui sait produire bien des choses. Enfin la cherté relative des transports empêche les nations étrangères de répandre à profusion leurs camelotes, leurs pacotilles, et de tromper les Africains en les irritant contre nous. Seuls, les denrées de valeur saine peuvent supporter cette majoration. Par là nous garantissons la simplicité de l'acheteur contre les astuces des marchands étrangers. Encore les Syriens colporteurs introduisent-ils partout trop de hideux produits allemands et autrichiens à bon marché, qui se détériorent aussitôt. Fâcheuses expériences pour le renom des blancs, et de leur loyauté. L'indigène comprend mal pourquoi le gouvernement permet ces leurres et ces dols. Il juge le Français complice de toute la fourberie du négoce européen. Politiquement il semble donc indispensable de modérer par le moyen de frêt onéreux l'afflux des conserves qui se décomposent, des odeurs puantes, des pommades rances, des calepins qui se décollent, des outils qui se cassent, des bijoux faux, des soies qui s'éraillent, des amorces qui ratent, des fusils qui éclatent, des montres qui se détraquent, des couteaux qui se plient, etc... etc...

La notion de justice est trop développée dans les

intelligences du Soudan pour qu'elles admettent, avec notre scepticisme ricaneur, ces méfaits constants du négoce. Il suffit de regarder, sous le péristyle du poste, à Niafunké, les plaideurs entourant leur cadi et ses assesseurs dignement assis au milieu de leurs nattes. Chacun des arguments est pesé, commenté. Le vieux juge de bronze a du mal à débrouiller le litige... Tous s'intéressent; même les conscrits recrutés pour les compagnies de tirailleurs rassemblés ici, beaux garçons qui, d'abord, utilisèrent leur prime d'engagement pour l'achat des vestes en lustrine, de leggins, de chéchias, pour se donner tout de suite une apparence militaire, et à leurs frais. Ils écoutent un veuf sec, calme, opiniâtre en ses plis bleus, réclamer un bœuf que sa femme a donné au fils du défendeur certain jour de tendresse. L'animal appartenait au mari, non à la défunte. Qu'on le rende; car ce ne pouvait être là qu'un prêt gracieux. Le père du jeune homme proteste. Les veines enflent sur ce front noir. Les yeux se brident. Autour du nez camard, le visage se contracte nerveusement, la grosse lèvre tremble, convulsive sur l'émail de la denture. Ovoïde, violâtre et rasé, le crâne branle au bout du cou maigre que dégage l'échancrure du boubou. Lentement le cadi note en arabe l'essentiel des plaidoyers. Des guerriers peuls se passionnent appuyés sur leurs longues épées droites pareilles à celles de nos croisés. Les Touareg ont fini leur danse pyrrhique, et de heurter leurs lances, de brandir leurs javelots, de choquer leurs glaives. Par

dessus le litham d'étoffe bleue, leurs regards luisent. Négresse blonde, une jeune personne de treize ans, vêtue d'un pagne en toile d'emballage, fait la grimace au soleil qui l'empêche de bien voir. Il lui brûle les globes parfaits de la poitrine ; il lui dore la denture de lait, illumine le nez qui se fronce. L'enfant noire et blonde ne quitte pas la place bien que le garde l'ait chassée de l'ombre et du portique. La curieuse attend la sentence de l'équité propre à la logique nette de sa race.

Cette justice, cet esprit d'ordre venu peut-être de cette Carthage punique et romaine avec les exilés sémites et peuls, l'eau du Niger en a transporté les apôtres vers l'Orient de Tombouctou et de Gao, où Askia le Soninkè put établir la magnificence de son équité djennéenne.

Un siècle à peu près, elle enrichit la destinée du peuple songaï. La pyramide élevée dans Gao, selon le vieux rite égyptien, sur le sépulcre d'Askia le Grand et à la gloire de sa nation, recouvre des os djennéens. C'est beaucoup plus loin, au bord du Niger, après sa courbe vers le sud. C'est dans une lande sablonneuse, dorée, tout le jour. Les ruches de la race laborieuse y sont enfoncées, blondes et fauves : et de grands hommes noirs y pullulent. Leurs femmes vont par théories, droites sous les fardeaux de leurs têtes, jusqu'aux scintillements du fleuve. D'autres en viennent avec les rires et les jeux de leur descendance heureuse. Et, au sommet de cette lande, enclose dans son mur de pro-

tection, la pyramide du héros se dresse dans l'éblouissement universel, leçon de fierté pour cette enfance. Quand vient le soir, les troupeaux de grands bœufs gris émergent de l'horizon, au retour des pâturages. Ils descendent pour boire, sous la conduite de leurs pasteurs armés chacun de deux lances étincelantes. Alors, de toutes les lagunes herbeuses, les hérons s'élèvent au-dessus des eaux. Leurs ailes déchiquetées, leurs pattes pendantes, s'agitent en silhouettes contre l'Orient vert du ciel. Ils y planent. En poussant mille cris rauques, ils semblent pleurer la mort de l'empereur et la gloire de l'empire qui gisent depuis cinq siècles sous la pyramide blonde empourprée par le déclin sanglant du soleil. Et, tout à coup, ces oiseaux s'abattent par centaines sur le bombax colossal qui fait face au monument. Dans l'air roux, ils se penchent et s'endorment à côté de l'empereur enseveli dont leurs aïeux en essor connurent les étendards orgueilleux et les clameurs de triomphe.

XX

LES RIVES SANGLANTES DU NIGER

Ces mille Touareg de Niafunké ! Leur éternel sourire ur leurs faces d'ambre, ne fut-il pas sculpté par un dmirateur des poètes bucoliques grecs et latins ? Ces arbares ! Car ils le sont ; les uns par leurs faces masuées de loques sous les yeux ironiques, les autres

par l'apparat de leurs vigueurs nues entre les plis des tuniques et des braies, tous par l'emmêlement de leurs tignasses, par les cabrures de leurs étalons chevelus et sanglants, par la fragilité de leurs javelots, de leurs épées trop flexibles, par l'arrangement confus de leur vêture envolée. Hommes de proie, ils multiplièrent, de Carthage à Djenné, pendant des siècles, en ravageant. Les voici tels qu'ils apparurent, sans doute, dès les origines, devant les Phéniciens de Tyr, devant la reine Didon, devant les mercenaires d'Annibal, et tels qu'ils combattaient au xve siècle, sous Ali-Ber, le Sonni du Nord, l'organisateur, pour la victoire, du peuple songaï. Leurs pères ne différaient pas, qui résistèrent aux talibés et aux sofas du peuple peul, de Sékou-Hamadou, dans le début du xixe siècle, avant de lui reprendre Tombouctou. Leurs aînés furent pareils, que rencontra le lieutenant de vaisseau Caron en reconnaissance, sur sa canonnière, après l'occupation de Bammako par le colonel Borgnis-Desbordes, après les victoires pénibles du commandant Combes, des colonels Frey et Gallieni, remportées sur les Sofas de Samori et de Mahmadou-Lamine. Leurs vieillards sont là, que battit le commandant Joffre allant venger, au delà de Tombouctou, le massacre de la colonne Bonnier, il y a vingt ans.

Que de batailles ont foulé ces rives, celle de droite, la Gourma, celle de gauche, la Haoussa ! Elles s'écartent à mesure qu'on avance vers cette capitale mystérieuse des vieux récits marocains, algériens et tri-

politains. Les steppes et leurs herbes grasses à droite, les dunes et leurs arbustes rabougris à gauche, supportèrent le galop des cavaliers, les luttes cruelles des fantassins, et burent le sang de toutes les races soudanaises, numides, arabes, de nos soldats français. Peu de villages bordent le fleuve. La peur des carnages a chassé, loin dans les terres, les riverains somonos, bosos, sorkos. Il n'en est point là pour contempler la sphère terne et rosée du soleil descendre dans les vapeurs du soir, ni pour lancer leurs filets dans les moirures jaunes, violettes et roses du fleuve. Pourtant l'odeur est suave qui se dégage des terres chaudes, qui se répand parmi le crépuscule orangé.

Les Peuls du Fouta-Djallon qui fuirent l'islamisme des conquérants toucouleurs, et vinrent ici, vers 1730, ne sont pas visibles, ni leurs troupeaux célèbres. Trop loin du fleuve, sans doute près des nombreux lacs qui abreuvent leurs animaux, dans l'Est, les Maures de Gourma tiennent leurs cours d'amour, et composent les poésies, sous le sceptre de la beauté, en buvant le thé dans leurs tentes de paillassons. On n'aperçoit nul des survivants qui, naguère blâmés en vers avec leurs compagnons, pour leur nonchalance abandonnant aux Français l'empire du Niger, et négligeant de conquérir les bijoux, les étoffes, les parures nécessaires à leurs amies, prirent aussitôt les armes, puis moururent se faire décimer par nos feux de salve, une strophe de femme aux lèvres.

A droite et à gauche, c'était ici, pourtant, l'empire

peul du Massina, sous l'autorité de Sékou-Hamadou qui acheva de convertir à l'islamisme ceux d'ici. Il avait, en 1827, installé ses fidèles à Tombouctou, après avoir pris Djenné, conquis les vallées du Niger et du Bani, tout le delta.

Le vieux prophète accueillit, près de Sofara, El-Hadj-Omar. Celui-ci revenait alors de la Mecque avec l'investiture du Khalifa, pour le pays du Soudan. Peut-être espérait-il déjà, par le bonheur de victoires constantes, étendre, jusqu'ici, la puissance de l'empire toucouleur, qu'il allait fonder sur le Sénégal. Triomphe promis à cet enfant de Podor, par la prophétie de l'iman Youssouf lui ayant annoncé la domination sur les gens de leur pays. Pendant qu'il recevait ce bon accueil de Sékou-Hamadou, El-Hadj-Omar souhaita de régner sur la région du Niger. Les honneurs que prodiguaient aux pèlerins de la Mecque les musulmans très pieux l'induisirent à se croire digne de toutes les ambitions. Car il commença presque aussitôt à rassembler des armes et de la poudre. S'imaginait-il, ayant, à cinquante ans, acquis par la persuasion une armée de fanatiques, vaincre sans combattre ? Se voyait-il dans la suite utilisant sa force comme on sait, brûlant les villages de ses contradicteurs bambaras, peuls et malinkés, tuant les adultes, asservissant les femmes et les petits, envahissant les vallées du Bafing et de la Falémé d'abord, puis celles du Haut-Sénégal et du Baoulé, choisissant Nioro pour capitale, et le Kaarta pour domaine de

chasse ? Se promettait-il d'assiéger un jour les Français de Faidherbe dans Médine, après s'être dit adroitement leur allié ? Se représentait-il sa retraite parmi les rochers du Félou, avec les rages de la défaite, en juillet 1857, et sa hâte de chercher refuge à Koundian, au Sud, derrière le Bafing ? Exerçait-il déjà son habileté stratégique, grâce à quoi, en 1860, il devait, évitant toute rencontre avec nos troupes, ressaisir son royaume épars, rassembler quarante mille âmes autour de ses bannières et les conduire au Niger en triomphateur ? Voyait-il, en rêve, les armées soninkè de Segou, et les armées peules de Sansanding se disperser alors devant lui, les Arabes Kountas de Tombouctou envoyer, par Tripoli, des ambassadeurs à la reine Victoria pour implorer les secours de l'Angleterre contre la force du saint ? Causant avec Sékou-Hamadou, il convoitait le Massina de son hôte, et il souhaitait la prise de Tombouctou : chose qui devait trois fois, avant 1864, advenir.

Date où, vaincu à son tour, par les Arabes Kountas et les Peuls du Gourma, le conquérant toucouleur mourut fugitif, dans les falaises de Bandiagara, laissant à Ahmadou l'empire sur les peuples que le colonel Archinard délivra en 1894, et à son neveu Tidiani le Massina.

« Je suis un porteur d'outres. Mes outres sont Djenné et Tombouctou ; si tu les veux, saisis le porteur avant, » répondait celui-ci fièrement au lieutenant de vaisseau Caron qui lui demandait un

appui d'allié pour atteindre, avec ses trois mauvais bateaux, les ports de la ville mystérieuse. La chose pourtant s'accomplit.

Car nous sommes ici au pays de l'héroïsme latin. Ni l'histoire de Rome, ni l'histoire de la Grèce, ne donnèrent, peut-être, des exemples d'honneur aussi purs que ceux prodigués par les Paul Holle, les Tautain, les Archinard, les Boiteux, les Bonnier, les Ponty, les Clozel, les Marchand, les Baratier, les Mangin, les Cornet, les Guignard, les de Chevigné, les Le Lorrain, les Rossi, les Mouret, leurs camarades, prédécesseurs et successeurs. Les épopées les plus fabuleuses relatent des exploits moindres que celui d'un lieutenant de Chevigné se brûlant la cervelle, pour contraindre à la retraite ses spahis noirs, rebelles à l'idée d'abandonner, devant l'ennemi, leur chef immobilisé par sa blessure. Roland à Roncevaux fut-il plus noble ? Ses compagnons furent-ils plus dévoués ?

Comment ferions-nous croire qu'une ville grande comme Amboise, avec l'importance financière et commerciale du Havre par rapport au pays, avec une tradition historique de valeur égale, capitale au port du Sahara, terminus des caravanes marocaines et tripolitaines depuis les temps inconnus, terminus de toute la navigation soudanaise depuis l'origine des transactions africaines ; comment ferions-nous croire que cette ville disputée, depuis l'an mil, par les empereurs de l'est, de l'ouest, du nord et du sud, au prix

de batailles effroyables où des peuples s'épuisèrent, comment faire croire que cette ville fut prise par les douze hommes du lieutenant Boiteux, et qu'elle demeure sous notre drapeau, depuis dix-huit ans, malgré tous les efforts des adversaires Touareg et marocains, grâce au génie de nos officiers? Maîtres à présent du Sahara, ils se déclarent prêts à réunir notre domaine d'Algérie à notre empire du Soudan, et prêts à défendre de toute attaque la voie ferrée que, d'oasis en oasis, l'on trace, entre Colomb-Béchar et Tosaye, ce point de l'est, vers Gao, où le terrain rocheux étreint le cours du fleuve.

Voilà pourquoi il fallait parvenir à Tombouctou. Demain, la locomotive rendra voisines les eaux de la Méditerranée et celles du Niger, et celles du Congo, celles-ci malheureusement soumises, par la plus lâche et la plus inutile des capitulations, aux enclaves des terres germaniques. Demain, Tunis et Abécher, Alger et Brazzaville, Oran et Dakar, seront les préfectures d'un seul empire cohésif, à vingt millions d'habitants. Vingt millions de consommateurs pour les industries de nos ouvriers. Vingt millions d'amis loyaux pour le renforcement de nos armées. Vingt millions de cultivateurs et de pasteurs pour l'enrichissement et l'aise du monde.

Sans doute s'expliquaient-ils ces évidentes possibilités, à Mopti, le lieutenant de vaisseau Boiteux et les sept Français qui de là, selon les ordres du général Archinard, assuraient, avec leurs laptots, la libre

navigation, vers l'est, des longues pirogues djennéennes. Cette doctrine, ils la tenaient pour certaine, quand ils conduisirent, jusqu'à Saraféré, leurs chaloupes, afin de suivre deux émissaires de Tombouctou, qui réclamaient une protection pour les marabouts et les marchands, contre la cruauté quotidienne des Touareg accourant des alentours, pillant la ville même après la perception des impôts à eux consentis, dépouillant les femmes songaï dans les rues, égorgeant l'audacieux capable de riposter à leurs insolences ou de protester contre leurs vols sur le marché, envahissant les maisons, s'y rassasiant et y dérobant, la lance haute, ou bien enlevant les écoliers accroupis sur une place, autour de leur maître, avec leurs planchettes d'écriture, et les offrant plus tard contre rançon aux mères en peine. De ces récits, on pouvait conclure qu'un parti attendait, dans la ville, des libérateurs. On pouvait craindre aussi que les barbares missent à sac les barques de commerce que nous devions sauvegarder et ne s'emparassent des cargaisons à l'heure du débarquement.

Aussi le lieutenant Boiteux résolut-il de mener ses canonnières jusqu'au port de Korioumé. Le lieutenant Caron, avait bien, en août 1887, séjourné, dans cet endroit, avec sa vedette, son chaland et sa péniche, sans commettre l'imprudence de s'aventurer, sans avoir rien subi d'offensif. Pour renseigner le colonel Bonnier qui s'avançait avec une colonne, sur la rive droite, il était nécessaire de reprendre la tentative

jadis avortée, d'écrire aux chefs des partis en rivalité dans la ville, puis d'entrer en relations avec eux par le moyen de messagers. Les canonnières suivirent donc, sur le Niger, le vol de ces oiseaux blancs et mouchetés de noir qui les guidèrent le long des berges sablonneuses. Les ibis les regardèrent de coin, en penchant la tête, un ver dans le bec. Les geais de marécage, droits sur leurs pattes noires, se cambraient en manteau havane et se rengorgeaient sous leur rabat blanc, au passage de la flottille. A Korioumé, cette multitude d'oiseaux augmenta dans les étangs riverains. Multitude sans peur, étonnée seulement par le bruit de la machine.

Que recélait l'avenir du lendemain caché derrière ces dunes et ces herbages, après ces mailles de ruisseaux, de canaux et de rivières entrelacés qui séparent Korioumé de Kabara, le port intérieur? Certainement nos marins ne doutaient pas du prestige acquis, au Soudan, par notre drapeau, depuis les défaites successives des empereurs esclavagistes El-Hadj-Omar, Ahmadou, Mahmadou-Lamine, Samori, depuis l'entrée du colonel Archinard au Massina, et l'investiture de notre protégé, le prince Aguibou, qui refusait à ceux de Tombouctou les grains de ses plaines, qui menaçait d'une famine partielle cette capitale de déserts infertiles. Certainement nos avant-coureurs savaient que les marchands, avides avant tout de rétablir les relations commerciales avec le Massina des pasteurs, n'épargneraient rien pour obtenir de notre

force la protection de leurs intérêts. Mais, d'autre part, les Marocains appuyés sur les Touareg nous démontraient, depuis 1893, par des légats, les pouvoirs de leur sultan sur Tombouctou. Pouvoir authentique dès le XVIe siècle. Une harka maghzen allait partir de Marrakech, disait-on. Aussi la prudence était-elle prescrite par le colonel Bonnier, docile aux recommandations du colonel Archinard. D'ailleurs, les deux colonnes, selon le plan de ce chef admirable alors en France, ne devaient pas cueillir le fruit de Tombouctou avant qu'il fût mûr indubitablement. Ces deux colonnes arrivaient seulement du Niger. L'une, celle du commandant Joffre, venait du Haut-Sénégal et de Nioro où elle avait pacifié la capitale et le pays d'Ahmadou. L'autre, celle du colonel Bonnier, rentrait à Segou après une rude expédition sur les frontières de la Guinée où Samori avait dû lui abandonner toute une foule de malheureux captifs, aussitôt réintégrés dans leurs villages en ruines, et parmi les ossements de leurs familles, de leurs défenseurs. Aussi le lieutenant Boiteux avait-il pour mission exclusive de convoyer, avec ses canonnières, les pirogues commerciales, de s'arrêter à l'escale de Korioumé, de ne pas avancer davantage, d'attendre, à bord, les renseignements politiques de Tombouctou.

Ces renseignements se succédèrent contradictoires et incomplets. Selon leurs espoirs, les lettres de négociants assuraient que les Touareg ne détenaient plus le pouvoir sur les Kountas, ni les partisans de

Marocains, et que, malgré la nouvelle de notre navigation en avant, transmise par une barque de Saraféré, les Touareg-Tenguèrerifs, campant au cœur de la ville, n'obtenaient pas du maire l'armement réel de la population. L'officier pensa que franchir les quelques kilomètres du canal réunissant Korioumé à Day, ne modifierait guère les conditions de la reconnaissance. Là, peut-être, les bateliers venus de l'est par le marigot de Day, pourraient fournir des indications. L'aspect tranquille de cette escale, les rapports entendus décidèrent le lieutenant de vaisseau à explorer les abords de Kabara. En un chaland, avec quelques laptots qui le poussèrent de la perche sur le canal creusé, dit-on, par Ali-Ber au xve siècle, Boiteux releva le dessin des rives. Il sonda la profondeur des eaux. Il nota l'étendue approximative des plaines marécageuses où l'on voit des juments et leurs poulains galoper dans les mares, en faisant lever, par myriades, les oiseaux blancs tachetés de noir. Bientôt se précisèrent les feuillages en coupoles des beaux arbres ombrageant le quai et son marché, puis les nattes en voûtes sur nombre de longues pirogues à l'amarre; enfin les couffes de riz en piles, et, derrière cela toute une foule debout, immobile, grands hommes bleus masqués, cavaliers à lance et à javelots, Arabes à fusil. Sans croire à l'attaque, l'officier cependant fit lâcher les perches, et armer des carabines. Aux premiers gestes douteux de cette foule, il fit coucher ses laptots dans la profondeur de l'embarcation immédia-

tement heurtée par le choc des javelots et des lances, par les balles éraflant les bois, crevant la chair d'un noir, qui cria. Aussitôt commandé, le feu de salve riposta, « très efficace à cette petite distance ». Et l'on vit s'abattre des blessés, se crisper un agonisant, galoper au loin les cavaliers bleus, fuir la cohue blanche des hurleurs et des lâches.

Ce drame bref s'accomplit sur la charmante esplanade que, d'ordinaire, occupent, chaque matin, les vendeuses de corbeilles fines, de karité en mottes, de branches à brûler, d'antimoine en morceaux, de sel gemme, de piment vert. Là, s'émouchent, de la queue, les baudets en troupes grises, les « farcas », prêts à recevoir, sans fléchir l'échine, des fardeaux considérables. De leurs masses gibbeuses les dromadaires encombrent le cou allongé dans le sable. Ou bien, ils lèvent au bout d'un col recourbé, leur tête lippue, prétentieuse et insolente, tandis que leurs gros yeux méfiants épient sous des cils rudes. Le boucher des moutons, qui, du jour au lendemain, alterne avec le boucher des bœufs, débite sa viande devant une branche fourchue plantée en terre, potence de la victime. Coutelas en main, le sacrificateur, assis par terre, découpe une dentelle de graisse et de peau sur le thorax ouvert de l'animal. Pas une goutte de sang ne macule la chlamyde bleue, ni la robe de dessous en coton blanc, ni le litham de guinée, ni le turban qui coiffe ce grand Berbère noirci mâtiné de Songaï. Saisies d'admiration pour la délicatesse d'un

pareil travail, les filles bambaras ne renouent qu'avec distraction le pagne qui glisse sur leurs hanches, ou le foulard à ramages qui recouvre, en housse, la mitre monumentale de la chevelure.

Après la panique des Touareg et des Kountas, les laptots du lieutenant Boiteux virent bientôt se rétablir toute cette scène habituelle. La curiosité, la bonne humeur des noirs ne leur permettent pas une timidité trop longue. Leur fatalisme se résigne vite à l'acceptation du fait accompli. On put interroger bientôt les âniers revenus à la recherche de leurs bourriques, telles vieilles esclaves d'os et parchemin ridé qui, sachant ne valoir que cinq ou six barres de sel chacune, et ne pouvant tenter beaucoup la brutalité des ravisseurs, s'en furent quérir de l'eau dans leurs calebasses et leurs pots d'argile. Une fois le pacifisme de ces contacts vérifié, la marmaille sortit des chaumières pointues et se répandit. Les réparateurs de pirogues se mirent, tout le long de la berge, à joindre par des nœuds de ficelles les planches vrillées des embarcations, et à les calfater avec leur sorte de chanvre. Les propriétaires des cargaisons débarquées réclamèrent la protection des vainqueurs, en rivalisant d'éloquence imaginative pour renseigner sur l'état politique de la région. Un palabre s'accroupit à l'ombre bleue des doubalés. Ces négociants aux faces de fer, agitant les manches de leurs boubous blancs, ne tardèrent pas, sans doute, à calculer que la barre de sel valait trente francs, et à s'offrir pour douze cents

francs, un jeune eunuque payable en cette denrée.

Le calme se rétablit si vite que les canonnières appelées vinrent amarrer, avec leurs chalands, une heure plus tard, entre les grandes pirogues que l'on peut charger chacune de quatre cents barres de sel, soit de douze cents kilogrammes environ. Pour un salaire quotidien de sept sous, outre le couscous, des calfats les ont soigneusement radoubées. Maintenant, une toute petite ville en banco est construite là. Le drapeau domine la tour à créneaux. L'ânier chante des louanges à la jeune bambara. Il lui rappelle qu'il y a dix ans une vierge de même taille et de même âge eût valu huit cents francs payés en barres de sel sur le débarcadère. L'évocation de ce gros prix étonne et flatte l'indifférente. Elle apprécie mieux ses poignets fins, ses chevilles étroites, les sphères pesantes de sa gorge. Nonchalamment elle rattache les deux banderoles qui lui pendent devant ou derrière sous le pagne de coton, signe de son adolescence intacte, puis se remet à parfaire la vannerie de couleur qu'elle tresse sous le feuillage des dioubalés luisant comme le buis de nos jardins. Ayant rejeté sur chaque épaule les amples manches de son boubou, le séducteur continue son entreprise. Pourquoi l'imprudente n'a-t-elle pas bouché les goulots des « canaries ? » Les djinns s'y baigneront ; et la buveuse avalera le mauvais sort laissé par eux dans l'eau fraîche. L'enfant écarquille ses yeux langoureux. Son nez camus se dilate. Le sourire éblouit. Elle doute par les lèvres. Elle croit par

l'esprit. Derrière cent moutons poudreux, voici le berger peul au nez droit, et sa lance d'acier lumineux. Un bâton à crosse aide sa marche. L'outre liée en bandoulière lui mouille la tunique ceinte sur les reins. Ses larges pieds plongent dans le sable. Riche, il passe sans que le tentent les pièces de cotonnades ou les bracelets d'or creux, ni ceux d'argent massif, ni les miroirs à cadre de plomb que lui montrent les dioulas malins sous le bonnet blanc, à l'abri du hangar municipal. Ils réussiront mieux auprès de la femme bella. Assez noble en son teint bleuâtre, avec cinq tresses contre chaque tempe, qu'entoure un diadème en tissu de perles, cette fille de Targui et de captive songaï, s'apparente à toutes nos descriptions des Carthaginoises. Elle porte la mante bleue sombre qui, par-dessus le pagne de cuir, l'enveloppe d'amples exposées dans les vitrines des musées européens sur les déesses phéniciennes de terre cuite. Parmi ces femmes bellas, marchandant les grains ronds et jaunes du jujubier, ou les boules en farine de mil unie à des piments et à du miel que l'on vend un centime, les compagnons du lieutenant boiteux attendirent le messager de la ville. Peut-être même jusqu'à Tombouctou qu'atteignait alors l'eau du canal rempli par l'abondance triennale de la crue, envoyèrent-ils une ou deux pirogues de ces pêcheurs somonos portant, sur le crâne rasé, un cimier de reins et de boules d'ambres, en queue vers la nue.

Une lettre des notables arriva dans la nuit. Ils s'y défendaient d'avoir préparé l'attaque, œuvre particulière des Touareg et des Kountas, mais confessaient l'envoi, naguère, d'un message au sultan du Maroc pour lui demander avis. La réponse tardant beaucoup, ils acceptaient la venue des Français, sans avoir l'intention de s'y opposer par les armes : « Nous, nous sommes des femmes, nous ne nous battons pas. » On renvoya le courrier avec un billet invitant les notables à venir causer dans l'enceinte de Kabara. Le lendemain, deux légats se présentèrent. L'un était chef de quartier. L'autre, un commerçant tripolitain, fut récusé, comme étranger au pays. Un marabout le remplaça qui put annoncer la retraite des Touareg partis vers Goundam, afin de garder leurs familles et leurs troupeaux menacés par la marche de la colonne Joffre. Toutefois personne de Tombouctou ne veut signer la capitulation. Chacun craint pour sa tête, dans le cas où les Touareg réoccuperaient, un jour, la ville. Ces difficultés de forme ne sont pas pour arrêter le lieutenant Boiteux. En somme, l'ennemi réel évacue la place, et les habitants ne résisteront pas. Or, une crue exceptionnelle porte à cette heure les embarcations, par le marigot de Kabara, jusqu'aux faubourgs est de la cité. Rien de plus simple que d'aller voir. Deux canons-revolvers sont immédiatement démontés sur les chaloupes, adaptés sur deux chalands, et les douze audacieux glissent, rapides, vers la capitale mystérieuse, mal définie par les légendes marocaines.

L'Arrivée à Tombouctou

1. Lieutenant Galet-Lalande. — 2. Mme Paul Adam. — 3. M. Paul Adam. — 4. Le Colonel Sadorge.

quelque peu décrite par les René Caillié, les Barth et les Lenz.

L'enseigne Aube demeura pour garder la flottille. Bientôt il apprit la réussite complète du commandant. Ce qui lui donna toute audace lorsque, dix jours plus tard, une cavalcade de Touareg apparut soudain, en vue des canonnières. Selon leur habitude, les hommes voilés s'enfuirent en tourbillon, dès que les dix-neuf aptots eurent tiré leur salve. L'enseigne ne voulut pas laisser l'outrage impuni. Entraînant ses hommes par l'espèce d'avenue sablonneuse et large qui mène à Tombouctou, entre les bosquets de mimosas et d'épineux, il les essouffla. Quand ils durent faire halte, ruisselants, épuisés, haletants, les Touareg tournèrent bride. Revenus au galop, ils entourèrent le détachement qui se réfugia derrière un monticule. Ils l'y fusillèrent, le décimèrent, puis le massacrèrent.

Il est fort émouvant de se diriger vers le cénotaphe érigé en l'honneur de ces intrépides, surtout si des soldats vous accompagnent qui connurent des périls semblables, et qui gagnèrent avec le même héroïsme la croix aux moires rouges épinglées contre la blancheur pure des dolmans. Le casque orné de son ancre prête aux figures françaises la vigueur de portraits historiques. On touche les mains de la gloire. On écoute les paroles du génie. Car n'est-ce pas une œuvre de génie, celle d'avoir libéré, en un demi-siècle, le Sénégal et le Soudan, ces Bambaras, ces Saracolés

ces Songaïs et ces Peuls dont une centaine, méharistes en uniforme de tirailleurs, sont ici comme délégués par la gratitude chaleureuse de leurs concitoyens, pour achever avec nous la tâche grandiose de la République ? Cet escadron de méharistes allant derrière la hampe rustique des trois couleurs, au pas allongé des hautes bêtes blondes, cet escadron de spahis trottant avec les éclairs de ses lances, selon l'allure des petits chevaux vifs, ces fantassins aux visages de bronze et de fer sous la chéchia, et qui accélèrent leurs pas nus, et de qui leurs officiers content les exploits fabuleux, cette cavalcade et cette infanterie parées de leurs incroyables souffrances et de leurs incomparables courages, on ne peut les voir sans émotion s'aligner devant la pyramide modeste, et là, respecter le souvenir des braves, morts pour le même espoir de justice et de liberté, en combattant la fureur esclavagiste.

C'est autour d'un monticule où se termina la tragédie suprême, et que recouvrent, en partie, des faux gommiers, des mimosas poussiéreux, et qu'encercle jusqu'au loin, un océan de dunes formées, déformées par le vent. *Our'Oumaira* : « On n'entend pas, » tel est le nom indigène du lieu que d'autres massacres avaient jadis ensanglanté, sans qu'on eût rien ouï des appels. L'autorité militaire a fait sertir, dans la matière du monument, un octogone de métal. La dénomination sinistre y est inscrite, avec les noms des morts, et cette réplique : « Tombouctou entendit, accourut, et, aussi

ôt, vengea! » En effet le bruit de la fusillade ayant été perçu par les patrouilles circulant aux environs de a ville, le lieutenant Boiteux et un autre Européen avaient bondi sur les deux seuls chevaux présents. Suivis au pas de course par leurs laptots, ils avaient rejoint les hommes voilés qui durent abandonner quinze de leurs cadavres sur la route.

Le plaisir d'être fier récompense, ici, le touriste rançais qui s'arrête sur son méhari, aux côtés d'un olonel Sadorge, ou d'un colonel Roulet, d'un lieutenant Galet-Lalande, d'un lieutenant Ranc, de leurs amarades, en écoutant les récits très simples de ces oldats. Et ce plaisir-là, celui de savoir la Nation mère e telles âmes, ne vaut-il pas à lui seul tous les autres laisirs du beau voyage? Avec quel orgueil saint on vance ensuite, la bouche ouverte à l'air tiède, par ette contrée de sables et d'arbustes poudreux, vers a capitale de nos conquêtes libératrices.

Après la dune d'Amadia, le touriste a dépassé le Seuil du destin des vierges, » Fina-Kadar-el-Abkâr. cette place en 1448, périrent trente filles de jurisonsultes coraniques, mises à mort sur l'ordre de onni-Ali, parce qu'elles ne pouvaient davantage rancer dans le sable, étant venues déjà de Tombouc-u à Kabara pour satisfaire un caprice du vainqueur, ais, ayant dû repartir à pied dans la mollesse brûnte du désert. Cette route a bu trop de sang, que ersèrent tour à tour, au XIIIe et au XIVe siècle, les andingues de l'empereur Khan-Khan-Moussa, les

Songaïs des Dias de Gao, au XVIe siècle, les Marocains vainqueurs des Annas qui, terrifiés par les arquebuses, jetaient contre terre leurs boucliers pour s'y accroupir, et tendre le cou aux égorgeurs. Au XVIIe, les armées des pachas et les escadrons des Touareg n'épargnèrent ni l'âge, ni le sexe, ni le savoir.

Pas une éminence, pas une courbe qui ne suggère au guide les souvenirs d'un meurtre célèbre, d'un massacre historique. Sur la fosse d'un marabout assassiné, un arbuste a poussé dont toutes les branches arborent des centaines de chiffons qui prouvent la piété des fétichistes comme des musulmans. Les carcasses d'animaux dévorés brillent de-ci de-là, dans la poudre. Le paysage de dunes onduleuses, et d'arbustes roussis se perpétue. Le silence des humains souvent dure. On ne perçoit alors que les foulées plongeantes des méharis, le cliquetis des gourmettes aux mors des chevaux, le trot de l'escadron. Un vautour plane et s'éclaire, plus roux dans le soleil. Un berger pousse l'indolence de ses moutons. Une Songaï à trois houppes et chargée de bijoux presse, de sa jambe au lourd anneau d'argent, le flanc docile de sa bourrique.

Quelques dunes encore avec les couleurs diverses de leurs arbustes roux, verts ou secs.

XXI

LES VISAGES DE TOMBOUCTOU

Brusquement, le terrain se dénude. Il s'affaisse. Il découvre, sous l'incandescence du firmament, la ligne grise d'une longue ville aux façades graves; et, plus loin, l'espace infini du désert qui vibre, qui scintille.

Ici la joie de l'Afrique s'est tue. Ce visage mural du Sahara porte le deuil d'une histoire continûment tragique. Il n'est que du silence dans la lumière souveraine. Sournoisement l'épaisseur du sol meuble étouffe les bruits. Plus on s'avance, plus s'accroît, plus vous oppresse, plus vous stupéfie, l'impression de grandeur sévère. A demi submergée par les vagues de sables, la capitale leur résiste, de tout son effort qui s'allonge, qui s'étend, à la mesure du ciel et de la terre nus.

Depuis l'an mil, où des Touareg installèrent ici un bivouac, afin de gagner à l'échange de leur sel contre les marchandises de Kabara, que de guerres ont mêlé de sang ces quartiers aveugles, clos et muets! Seules la bonnerie des clairons, et les voix militaires de la France semblent ressusciter la vie qui allait mourir, au fond des rues tortueuses, derrière les portes ferrées, toujours entaillées par les glaives et les lances des envahisseurs. Bleue comme la mer, blanche comme le soleil,

rouge comme un baiser, nos trois couleurs chantent ici les phases de leur épopée accourue sur les flots pour affronter les feux de l'Afrique, et embrasser fraternellement les races faibles.

Passé le champ de courses où nos officiers s'entraînent et encouragent l'émulation des cavaliers maures, passé la tribune des parieurs, un bastion angulaire du fort, à gauche, élève dans la clarté les ombres de sentinelles en armes. L'escorte longe la défense. Les éclaireurs débouchent sur une esplanade. Les escadrons tournent en bel ordre, pour l'admiration figée d'une marmaille attentive, d'une foule aux visages de fer, en ses plis blancs, en ses plis bleus, devant les arcades roses d'un marché populeux. Au premier rang il y a les sourires ironiques des Maures et des Touareg. Ces maîtres dépossédés font obligatoirement le salut militaire. Sous leurs chevelures abondantes, deux par deux, ils posent enlacés. Un bras se place sur l'épaule de l'ami; l'autre se cramponne à une fine lance de cuivre et d'acier. Celui-ci, par habitude, applique la plante de son pied gauche contre le mollet de sa jambe droite; attitude ordinaire de repos. Et tous dévisagent ces gens étranges, pas très beaux, qui sont venus de si loin, en si petit nombre, qui ont tant fait.

La halte a lieu entre deux palais, celui du colonel, celui de l'administrateur. Imposants édifices larges et carrés, à deux étages d'arcades, et qu'assiègent les plaideurs, les solliciteurs, les réclamants. Des baliveaux grandirent au cœur de l'humus importé, dont les

jardiniers noirs soignent, arrondissent et arrosent les tas précieux.

Sur les parterres de l'administrateur s'épanouissent de puissants aloès et d'autres plantes africaines. De la fraîcheur circule par les galeries. Dans le courant d'air pendent les gargoulettes pleines d'eau pure. Des gouttes se forment que cueillent, au vol, les oiselets habitant aussi la maison. Ils pépient dans le bureau des affaires indigènes, le tribunal et le corps de garde, dans le coin où les marchands obséquieux déploient leurs boubous brodés, leurs armes de panoplie, les selles, harnais, portières et tapis du Maroc.

Que l'on gravisse promptement l'escalier d'argile bien crépie, que l'on gagne la toiture plate, que l'on s'accoude en fermant les yeux sur la balustrade, puis, qu'en les rouvrant, on dirige le regard d'abord sur la mer de sable, vers la silhouette de la caravane lointaine, vers le groupe des méharis agenouillés contre les dômes en paillassons des nomades, vers le faubourg de grandes ruches collé aux courbes de la lune; enfin qu'on respecte la sévérité de la ville en sa longueur avec les pyramides saintes de ses trois mosquées debout, pour la foi de quatorze mille, et, parfois, de vingt mille fidèles en méditation sous leurs terrasses blondes, sèches et vides, derrière les murs de leurs maisons épaisses, basses, lourdes, espacées, chacune, autour de la courette que font retentir les coups sourds du pilon à mil; et l'on comprendra toute l'histoire de cette capitale, fille des

espoirs conçus par les chameliers vendeurs de sel saharien, et par les bateliers vendeurs de l'or mandingue.

Le soleil qui dessèche l'argile de ces terrasses vides, l'effrite et la pulvérise entre leurs parapets rectangulaires s'emboîtant ou s'entremêlant à l'infini, ce soleil n'éclaira point, durant les premiers siècles de la cité, une étendue si considérable de maisons blondes aux coins obliques, de façades à merlons et à obélisques, de rues tortueuses sous les gargouilles, de porches crénelés, de murs innombrables et défensifs, de constructions trapézoïdales, de remparts lointains, de quartiers uniformes, de faubourgs en paillotte, à demi noyés, là-bas, dans la lumière des sables. L'azur aveuglant du ciel n'a pas toujours encadré les blondes pyramides de Djinguer-Ber et de Sankoré toutes hérissées de poutres en saillie, et qui s'offrent si noblement à la vue du touriste comme les sommets nécessaires de cette ville géométrique, de cette ville aux lignes roides, faite de murs qui découpent le ciel, selon leurs masses sommairement polyédriques, accolées sous un ensemble de toitures en paliers où seuls, un pot terne, une natte incolore, attestent, de ci, de là, quelque probabilité de vie humaine. Bien moins que n'en évoquent les objets latins survivant parmi les ruines de Pompéi. Cet horizon de sables montueux et de buissons rabougris n'a pas toujours encerclé, de son atmosphère onduleuse, un si formidable ensemble de logis compacts et pressés pouvant

défendre, contre la chaleur, contre l'ennemi, cinquante mille personnes, et davantage, soixante-dix mille, a-t-on supposé.

Pour apprendre toute l'évolution de la capitale saharienne, il faut quitter le spectacle de cette ville grandiose, sévère et muette, déserte en apparence comme l'aridité sans limite des dunes. Après un repos des yeux dans l'obscur de quelque salle propice, éventée, garnie de couleurs sur les tentures soudanaises, sur les coussins en cuir, et de lueurs sur les aciers des armes touareg, sur les cuivres des tasses et des aiguières marocaines, il faut se rendre au puits voisin. Vers l'an 1100, il fut le lieu favorable aux premiers campements, la raison du choix décisif, pour laisser, en cet endroit, comme garde permanente, la famille d'une aïeule avisée. Tin-bok-tou, en berbère, signifierait peut-être « place de la vieille. »

Au moment de la crue, le courant du Niger, si elle est forte, pousse, non loin de ce lieu, à l'ouest de la ville, une quantité d'eau. Elle s'avance, depuis Kabara, dans une assez longue dépression du sol, et laisse, après la décrue, une série de lacs, d'étangs, de mares, de flaques. Le liquide ne se corrompt pas, de longtemps, dans ces récipients de sable pur. Il se filtre et s'infiltre, reparaît, de ci, de là, au creux d'entonnoirs naturels dont les parois, transformées peu à peu en humus, se sont recouvertes d'herbes et de buissons. Même des rôniers y poussèrent, obliques et courbes avec leurs éventails verts au sommet. Même

le feuillage verni d'un dioubalé épanouit son dôme au-dessus de la flaque qui miroite dans le fond du puits. Nues jusqu'à la ceinture, violâtres comme l'encre, des jeunes filles bellas descendent par le sentier mobile, plongent leurs jarres, les remplissent, les chargent sur l'épaule ou sur la tête, et remontent, la face digne, entre leurs cadenettes, leurs pendeloques d'ambre, de piécettes et d'anneaux en ivoire, et le front ceint de diadèmes en perles. Telles, sans doute, elles allaient et venaient sous l'œil de la vieille commise à la surveillance du puits par les Touareg du XIIe siècle qui, de Tegazza ou d'ailleurs, apportaient là, vers la saison de la crue, aux flancs de leurs dromadaires, les planches de sel extraites, par leurs vassaux soninkè de Ghana, dans l'espoir d'échanger cela contre de l'or en poudre, de l'ivoire, du mil, et des bandes tissées, ainsi qu'on faisait alors, un peu plus loin, à Tirakka.

A suivre ces ménagères, ces femmes songaïs qui marchent droites sous la grande calebasse humide écrasant leur cimier de trois houppes, et plissant leur front cerclé de verroteries, leur figure ornée d'une boucle en or qui perce la cloison nasale, on atteint, derrière cette théorie de sveltes créatures aux belles jambes, aux bras fins, aux échines souples, les haies en épines sèches d'un quartier bella. Des pieux fichés dans le sable soutiennent, à quelque distance du sol, un dôme de paillassons cousus ensemble. Là-dessous, dans le courant d'air, des hommes conversent, accrou-

pis. Debout, en leurs tuniques bleues, d'autres surveillent les chameaux agenouillés, les poules qui picorent, les chevreaux qui cabriolent. Deux ou trois nattes, des pots de terre, des selles (rallahs), en bois et en fourrure de mouton, pour les méharis, quelques sacs de cuir servant de coussins, voilà tout le mobilier de ces gens dont la garde-robe, pagnes bigarrés, boubous bleus et braies de lustrine, s'étale au soleil, sur l'arène, après la lessive.

Ni les Maures, ni les Touareg ne semblent mieux logés. A vrai dire, cela n'indique point un état correspondant de barbarie. La nécessité de se mouvoir sans cesse, pour un peuple de pasteurs et de chameliers, dans une région de très maigres pâturages bientôt tondus, contraignit toujours ces hommes secs et sobres, sans grands besoins, à considérer leur demeure comme provisoire. Par ailleurs, le climat n'invite point à se créer des abris solides, immuables. Un courant d'air, sous une tente brune que des piquets surélèvent, assure le maximum de l'aise à des Berbères et à des Sémites que le soleil rôtit, éblouit, noircit depuis tant de siècles. Aussi voit-on de nobles figures de Maures et de Touareg majestueusement appuyés sur leurs fines lances d'acier à volutes de cuivre, et beaux comme des Antinoüs méditerranéens, se glisser sans honte sous les arceaux de bois soutenant les paillassons de leur fragile coupole.

Autour d'eux, les dromadaires baraqués, les moutons en masse, les chèvres éparses, l'essaim des captifs

ou serviteurs empressés à leur besogne, les planches de sel grisâtre étalées ou en piles, signifient assez l'opulence du maître. Le respect lui vient qui lui paraît dû. Lui-même se contente, pour parure, des sachets en cuir à gris-gris pendus sur la poitrine, parmi son porte-monnaie et son sac à tabac, au bout de lacets. Les broderies linéaires en fils de couleur qui parent ces objets suffisent à la coquetterie virile, outre des bracelets de cuir rond, de marbre ou de verre enfilés au-dessus du coude, sous le biceps qu'ils pressent. Car elles sont misérables et sales, les loques dont ils se masquent pour ne pas être appelés « mangeurs de mouches », pour éviter plutôt l'absorption des sables que le vent promène, et qui s'introduiraient dans les poumons. Le coton bleu très miroitant du long scapulaire pendu devant et derrière le cavalier déteint sur l'ambre de la peau. C'est un luxe. Les braies tournoient, larges et à plis, jusqu'aux pieds nus dont l'orteil traverse une bague d'argent. Au poignet très fin un bracelet de cuir encore attache la dague et son fourreau savamment cousu, parfois artistement composé de pièces bleues, noires et pourpres, toujours joint à un pommeau en forme de croix. Probablement ces formes furent copiées sur celles qui furent laissées en Tunisie, ou au Maroc, soit par les Byzantins lors de la conquête arabe, soit par les Croisés morts autour de saint Louis, soit par les Espagnols prisonniers des Maures. Le bouclier en peau de girafe a d'ailleurs l'indéniable apparence d'un écu de che-

valier latin. Juchez ces Touareg sur les grands dromadaires blonds qu'ils dirigent de l'orteil posé contre le cou aux flexions de cygne, et aussi par une cordelette fixée au naseau. Imaginez cet escadron accourant, les boucliers au soleil, les glaives en l'air, les lances tendues comme au tournoi, dans un nuage qui roule avec les colères hurlantes des impulsifs, des orgueilleux et des cruels, ainsi qu'ils apparaissent encore à l'heure de la fantasia, et vous évoquerez la terreur qu'inspirèrent toujours leurs faces masquées, enturbannées, leurs élans fous, obliques sur le sable, sur l'étendue sans refuge.

Ils ont peu changé. Les voici dans leur quartier, non loin du puits. La brise colle les étoffes bleues et blanches à la maigreur de leurs grands corps. Devant leurs cases en coupoles, des femmes graves, les seules Africaines qui commandent, adoptent des attitudes en leurs plis longs. Bleuies par l'antimoine, les paupières et les lèvres sont immobiles dans les visages droits entre les tresses de cheveux luisants qui s'emmêlent avec le corail, les perles, l'ambre et l'or des colliers puniques. Reines du campement et de leurs époux monogames, elles ordonnent du signe aux concubines, aux servantes. Ainsi la Vieille-du-Puits devait, ici même, diriger sa famille et les gardiens du lieu choisi.

Longtemps Tombouctou n'a présenté d'autre aspect que celui de ces campements denses et populeux, séparés par de larges espaces. Les sacrificateurs y égor-

geaient les moutons, pendus aux fourches des arbustes grêles, avant de les dépouiller, de les dépecer, de placer les morceaux pantelants sur les branches sèches que soutiennent deux petits murs en banco, puis que le feu tord. Au delà se hérissaient le village soudanais, ses ruches géantes, ses clôtures enfermant les demeures de famille à cinq ou six cases chacune et qui dégorgeaient leurs marmailles devant les mères allaitant, sur des trépieds, devant les aïeules squelettiques filant le coton de leurs minuscules quenouilles égyptiennes. Entre ces deux sortes de quartiers, les tentes de commerce montées, comme elles le sont aujourd'hui, sur des perches en arceaux, s'alignaient dans l'esplanade. Et la foule des acheteurs, des vendeurs, jasait. Les visages d'ambre et de bronze entamaient la discussion des grandes affaires, sans négliger de choisir les ustensiles de la Méditerranée, ni les produits du Soudan accumulés sous les tentes, ni les mille friandises et comestibles étalés contre terre sur des pans de cotonnade, par les villageoises en ligne.

Cette foule à grands plis, à face de topazes ou de fonte circule, comme à l'origine, comme elle dut circuler, ailleurs, dans le temps où Carthage dominait l'Afrique du Nord.. Sous leurs tignasses abondantes, les Sémites se promènent en tuniques bleues, deux par deux, comme si rien n'était changé depuis la mort des Barca et des Hannon. La jambe fine, le sourire ironique, les yeux malins, ils gardent l'allure des maîtres. Maîtres du passé, maîtres du futur, s'ils ne sont point

ceux du présent. Le salut militaire qu'ils adressent aux Latins leur semble burlesque évidemment. Notre victoire, c'est l'erreur de Baal-Allah pour un jour, une semaine, un mois, un an. Comme auparavant, les Songaïs s'effacent devant eux. Cependant les Songaïs ont toujours été ici les vrais possesseurs sous leurs élites d' « Armas » berbères, fils de Lemtas chrétiens venus de la Cyrénaïque après l'invasion mahométane. Aujourd'hui encore, à soixante mille, ils entourent les six mille Maures de l'Azouad et les vingt-huit mille Touareg dans le cercle de Tombouctou. Pour un peu, ces Numides Tenguérérifs et ces Puniques de l'Azouad recommenceraient à prendre ce qui leur convient dans le marché parmi ces tas d'antimoine, parmi ces mottes de karité, parmi ces lampes romaines, ces scies triangulaires, ces pièces d'étoffe, ces boubous suspendus aux voûtes de nattes, ces noix de kola, ces bottes et ces babouches marocaines, ces viandes cuisant sur des branches enflammées. Solides, rustiques, les femmes maures habillées, comme la vierge Marie, d'un voile bleu qui couvre à demi leurs bandeaux ou leurs tresses, sont méprisantes à l'envi pour les Songaïs à trois houppes, bien plus fines cependant, bien plus flexueuses sous le boubou blanc qui vole, bien plus prêtes à un sourire de leur visage penché qui comprend et qui se joue de l'interlocuteur en toge neuve, une main sur le sabre.

L'extrême sensualité des femmes arabes les rend attentives et pudiques. Elles baissent le velours de

leurs cils sur des yeux qui guetteraient, qui dévisageraient, qui s'insinueraient dans ceux du Marocain au turban, du Maure à l'imposante perruque, de notre soldat casqué, galonné. Cependant, tête basse entre des boucles d'or, des anneaux d'ivoire, des boules d'ambre, la Kounta s'esquive. Elle cache sa tête enveloppée de cotonnades ténébreuses. Elle agite ses pieds luisants. Les vingt sachets à gris-gris dansent sur sa poitrine émue. Les femmes arabes, ici, ont, chez les négociants des caravanes, une réputation de beauté que contredisent à peine le nez fort et les narines mobiles, la bouche épaisse en dédain, la rusticité des mains grandes et rugueuses. A en croire la rumeur publique, de riches personnages se ruinent pour obtenir le droit très onéreux de les aimer. Une partie de l'argent gagné à Tombouctou remplit les coffres de fer et de cuir à serrures énormes de ces courtisanes. Il en est qui réclament un don de quinze louis avant d'accueillir les hommages d'un admirateur.

Les femmes maures les méprisent un peu. Sévères, leurs yeux, sous le froncement des sourcils, se détournent. Elles vont à leur quartier de chaumières coniques, où de belles nattes tendues ombragent l'accès des portes hautes. Dans les intérieurs, les cuivres des aiguières brillent, ceux des plateaux, les aciers des lances, les ferrures des cassettes. Des bracelets d'ivoire ceignent les poignets des jeunes filles indolentes. Sur une selle, deux manuscrits de poèmes arabes demeurent ouverts pour l'étude anxieuse d'une

)es pieux fichés dans le sable soutiennent un dôme de paillassons cousus ensemble » — page 330.

jeune dame souriante, en pagne, et qui se tient la gorge dans les mains croisées.

Même quand la prospérité nouvelle de Tombouctou eut réduit à rien la vie commerciale de Tirakka, célèbre par ses tortues et ses termites, port ancien sur le Niger, ces villages berbères en forme de paillaissons, ces villages songaïs de grandes ruches pressées, ces villages maures de chaumières coniques, ces foires permanentes aux boutiques de nattes, furent les quartiers divers de la cité primitive. Tels ils subsistent aujourd'hui avec leurs marchands et leurs cultivateurs, leurs nomades et leurs caravaniers du Nord que pacifie, que concilie le Français leste, affable, indulgent sous le casque, en son costume de Pierrot frais.

Dès le XIIe siècle, pourtant, sous la paille des toitures, se développa toute une vie de riches cachant leurs trésors et de guerriers convoitant le butin. De Ghana, au nord, comme de Djenné, au sud, de plus en plus, affluèrent, dans ces villages unis, les objets ingénieux de la Méditerranée latine et arabe, les produits naturels du Niger mandingue, peul, songaï et saracolé. Alors, sans doute, les marchands commencèrent à bâtir, dans le centre, certains groupes de maisons solides, et à placer dans leurs murs, des portes bardées. Néanmoins, ces constructions furent très rares au début. Tombouctou demeura, plus d'un siècle, comme un ensemble de bourgs aux cases de torchis, couvertes en chaume. De larges étendues

séparaient les agglomérations. Tels sont encore ces faubourgs tassés où fourmille une plèbe de sombres athlètes, où se réunissent les chameliers maures, où gîtent les Bellas gagne-petit et les Bambaras ouvriers, où les bergers peuls amènent leurs troupeaux du Massina, où les théories de lavandières défilent nues presque, et droites sous leurs calebasses surchargées. Si le quartier des négociants se transforma peu à peu en une masse de maisons serrées le long des rues tortueuses, facilement défendables, c'est que les conquérants africains souhaitèrent de bonne heure y lever l'impôt.

XXII

LA CROISSANCE DOULOUREUSE DE LA CITÉ

D'abord, l'empereur berbère de Gao, le Dia, fils d ces Berbères Lemtas, jadis chrétiens, chassés, pa l'Islam triomphant, de leur Tripolitaine, parvenus Gounguia, sur le Niger oriental, et accueillis chez peuple songaï comme alliés, pour leurs mérites d'a chers, armas, puis comme chefs de guerre, afin réduire la caste des pêcheurs sorkos qui prétendaie à la domination intégrale du fleuve et des contré riveraines. Quand il sut que les caravanes de Ouala et de Tadmekket allaient vers Tombouctou plutôt q vers sa capitale pourvue cependant d'un quart arabe pour les caravaniers en manteaux rouges

Sahara, le Dia voulut y paraître avec ses magiciennes aux oreilles chargées de perles, avec ses danseuses à trois houppes, et y recueillir le sel qui, dans son empire, servait couramment de monnaie. Donc, à la fin du XIIe siècle, les marchands de Tombouctou eurent à subir les offenses des Songaïs en habits de cuir et de leurs armas. Pendant la présence du souverain Iemta, ces marchands durent, selon la coutume de Gao, interrompre toutes leurs occupations à l'heure du repas impérial, jusqu'après l'instant où des clameurs proférées par le harem et la garde annonçaient que l'on jetait au Niger les reliefs du festin, et que chacun pouvait se remettre à ses travaux, à ses plaisirs.

Ensuite, il fallut subir les conséquences des guerres entreprises par et contre les Dias. Les caravaniers du Maroc, arrivant à Tombouctou pour y compléter leurs achats d'or et d'esclaves commencés dans la région du Oualata, demeuraient moins longtemps par crainte. au retour, des Malinkés alors en victoires constantes sur le Haut-Niger et le Haut-Bakoy, dans le Bambouk, dans le Ghana. Debout sur les toits en chaume et en branches de leurs maisons éparses, dans les avenues de la ville blonde, les riches anxieux regardèrent, un jour de 1325, la poudre soulevée par la redoutable avant-garde mandingue, par les escadrons noirs du Mali. Devant les corps des victimes, il fallut bien se réunir, au milieu du marché, et faire hommage de la ville à l'empereur Khan-Khan-Moussa, fier de

montrer son nouveau domaine au poète de Grenade, Es-Sahéli, et au prophète de Ghadamès, El-Maner, qu'il ramenait l'un de la Mecque, l'autre de la Tripolitaine. Après avoir traversé fastueusement avec eux le Sahara alors presque peuplé et fertile, Khan-Khan-Moussa allait recevoir le sceptre de Gao, conquis en son absence par son lieutenant Sagamandia. Au son de tabalas lugubres tapés par des poings de fer malinkés, les marchands songaïs, djennéens ou arabes ne purent que consentir l'impôt exigé par les vainqueurs aux grosses lèvres et aux pommettes dures.

Bientôt on vit Es-Sahéli rassembler les maçons, les briquetiers, les crépisseurs. Lentement, une pyramide s'éleva au flanc de la ville, puis des murs et des piliers lourds, ce fut la grande mosquée, Djinguer-Ber. En même temps, la coupole d'un palais s'arrondit dans le ciel. Elle y resplendit dans le plâtre frais. Elle étonna par la profusion de ses arabesques polychromes. A l'exemple de ce luxe impérial, les riches se hâtèrent d'édifier plusieurs groupes de maisons à terrasses, selon le style marocain d'Es-Sahéli. Tombouctou s'embellit et commença de posséder, au centre, quelques rues de maisons en argile, avec des terrasses à rebord. Les Touareg s'étonnèrent de ce luxe. Accroupis derrière les lances droites, la dague au poignet, ils durent regarder les maçons bambaras ou songaïs, sur des échelles de branches et de lattes étaler le crépi avec leurs mains, contre les alignements de briques ovales. A voir construire ces mai

sons semblables à celles de la Méditerranée punique et romaine, faites comme à Pompéi de petites chambres exiguës étagées autour d'une courette interne, et d'un escalier en briques, peut-être la mémoire des Berbères se rappelait-elle les souvenirs transmis d'ancêtres en aïeux, et qui leur évoquaient une mer d'azur, argentée par le sillage des galères, un môle de pierres roses et jaunes, un peuple bavard devant les demeures innombrables que frôlaient les ailes des oiseaux, le cortège d'un consul précédé par les haches des licteurs, et la hampe de la louve, ou la procession d'un évêque en or derrière une croix gemmée. Mêlant leurs tignasses, les Maures supputaient la richesse des propriétaires, et ce qu'on pourrait un jour leur dérober à la faveur d'une bagarre.

Tant de prospérité visible attira des convoitises plus lointaines. Ce fut huit ans après l'invasion mandingue, alors que l'islamisme de la population se développait quotidiennement sous les piliers nouveaux de la Djinguer-Ber, où les marabouts noirs de Khan-Khan-Moussa et de Mali-Maghan commentaient le Coran à la foule assise sur les talons, convaincue par la longueur de l'édifice aux longues nefs parallèles, très hautes, relativement obscures et fraîches, sonores aussi, avec des orées de soleil radieux tout au bout, dans l'ombre bleuâtre ; brusquement on sut que les païens du Mossi et du Yatenga se précipitaient sur l'empire de Mali. On redouta leur cavalerie formidable, leurs esclaves soldats, et les amulettes mira-

culeuses de Riàlé assurant à leur détenteur le
universel, selon les traditions du Yatenga. Le
liers du Niger contaient les prestiges de l'empe
Mossi. Ils décrivaient sa cour, ses pages-vierg
les griots tuent, si l'eau lustrale de la fête a
en mirant leurs visages, y révèle les trac
amour capable de livrer aux femmes les sec
prince. Certains expliquaient les honneurs r
ses fils nombreux, nés dans les villages des
qu'on ne peut approcher sans craindre l'atta
eunuques et la mort. On disait l'adresse
archers.

Elle fut terrifiante quand ils sortirent par
agiles et prompts des bosquets couvrant les
Kabara, et quand ils eurent cloué à la paliss
guerriers de la garnison mandingue qui s'ava
à la rencontre. Aussitôt les lanciers débou
Puis d'autres cavaliers pourvus de petites ha
fendaient les têtes audacieuses. Ils firent de
chots et des cadavres pantelants. Très noi
rictus affreux, ces tueurs, aux têtes rases,
suite épouvantèrent les défenseurs qui s'enf
travers des ruelles ménagées entre les clôtu
reste de la garnison les précéda. Elle gagna l
ayant toutefois surexcité l'ennemi suffisamm
qu'il se ruât en furie, et, partout, flambât le
de paillassons, les ruches pointues, les cases c
les maisons à terrasse de lattes et de nattes,
détrousser les gens qui se sauvaient avec leurs

leurs urnes, leurs étoffes précieuses. A travers les incendies, les lanciers, les sapeurs du Mossi bondissaient, des têtes sanglantes au poing. Alors on se résigna. Sur les ânes pris, la richesse de Tombouctou fut entassée, menée aux pirogues du Niger, avec les jeunes filles bonnes pour le harem, les jeunes hommes bons pour les guerres futures. Les toits de Tombouctou brûlèrent toute une semaine. Ils s'effondraient dans les sables.

Ce ne fut qu'une tourmente. Les Mandingues rentrèrent après le départ des envahisseurs. Une partie de la cité fut rebâtie en banco, mais avec des toits de paille. Les Marocains envoyèrent bientôt une ambassade solennelle, et des courtiers pour l'achat de l'or, des esclaves, pour la vente des corans, des étoffes, des objets manufacturés, des chevaux, des armes précieuses. Vers 1340, ces immigrants construisirent des entrepôts. Leurs notables s'installèrent. Ils apportaient aux habitants l'aide précieuse de leur influence et du prestige religieux acquis aux sultans de Fez comme à ses imans. Leur parfaite entente avec les souverains du Mali protégea l'évolution de la cité. Cinquante mille habitants finirent par y loger. Même l'élite des jurisconsultes et des lettrés berbères reformée à Ghana, puis à Oualata, se transportait autour de la Djinguer-Ber. Bientôt cette compagnie étonnait, par ses connaissances, les savants de Fez en voyage.

Très puissant à cette époque sur les esprits des grandes familles soudanaises, l'Islam dirigeait de nom-

breux pèlerins vers la Mecque, par les routes et les oasis du Sahara, par le sud de la Tripolitaine, la Cyrénaïque et l'Égypte. Les imans nègres, s'ils ne réussissaient guère à convertir la masse paysanne de leurs compatriotes, décidaient facilement les citadins, les chefs et les marchands. Ceux-ci, d'ailleurs, observaient à leur guise les prescriptions du Coran. Ibn-Batouta, pieux lettré marocain, s'indignait, en 1352, des mœurs faciles, de la nudité féminine partout habituelle, même dans les cortèges de Ramadan, des affections adultères, des danses, des pèlerinages à la Mecque accomplis en la société d'agréables folles par les cadis eux-mêmes.

Les Mandingues ont l'imagination vive et gaie. Ceux du Mali qui possédaient tant d'or l'employaient à se réjouir. Aujourd'hui leurs ballets de tam-tam sont les plus fréquents, leurs orchestres les mieux pourvus. Tombouctou dut connaître la joie quotidienne de ces femmes à cimiers et à mitres rythmant par centaines, de leurs mains frappées en cadence, les entrechats et les essors de ballerines ornées, de filles en farandoles, de guerriers agitant les queues d'éléphant, de griotes clamant les hymnes des combats et de l'amour. La passivité naturelle des Songaïs ne tarda point à s'accommoder de cette mode. Malins derrière leurs yeux tirés et leurs pommettes saillantes, les Soninkè apprécièrent, au bout de leurs navigations commerciales, ces fêtes constantes dans le clair de lune, vieil hommage à la déesse carthaginoise et que n'aimèrent pas moins les caravaniers marocains du Sahara. Las de leurs

(Cl. Fortier, Dakar.)

Sous leurs tignasses abondantes, les Sémites se promènent en *tuniques* bleues, comme si rien n'était changé depuis la mort de Barca et des Hannon. » — page 334.

peines et de leurs fatigues, ces conducteurs des douze mille chameaux qui transportaient à la Mecque les pèlerins du Mali, chaque année, puis à Takedda, propageaient de tels plaisirs. Car, tout le Sahara se déclarait alors vassal du souverain mandingue, Souléïman, de son peuple et de ses goûts; la sûreté des routes sahariennes était, à cette époque, parfaite, la richesse des oasis et des salines, constante, l'agrément de Oualata sans pareil. Ibn-Batouta l'affirme, qui venait de Fez. Les femmes Messoufas au visage découvert régissaient tout. Selon leur caprice elles aimaient. Les métisses noires de Berbères et de Soninkè firent impression sur le voyageur, comme le miel délicieux, œuvre des abeilles logées dans les troncs des vieux baobabs desséchés. Les beignets frits dans l'huile de karité lui parurent exquis. Il croqua les arachides. Il savoura la farine de haricots, et celle de mil, la pâte bien cuite de l'assida. Dans Mali même, Ibn-Batouta put disserter avec des jurisconsultes égyptiens. Il obtint de l'empereur Souleïman, outre trois fromages, du bœuf à l'huile, et du lait caillé, mille six cents francs en poudre d'or. Ensuite le souverain se laissa voir entouré de piquiers et d'archers, assisté d'un interprète que coiffait un turban à franges, que chaussaient des bottes, qu'armaient un javelot d'or et un javelot d'argent. Autour de lui, les olifants d'ivoire sonnaient. Les tambours retentissaient. Les balafons tintaient. Un velum de soie abritait le monarque rendant la justice, sous un fromager-bombax, en robe écarlate avec

un turban d'or. Deux béliers fétiches le protégeaient contre le mauvais œil. Les femmes se dénudaient en sa présence. Les solliciteurs se présentaient en loques. Ils tombaient à genoux, et se couvraient le dos de poussière avant de parler. Aux jours de cérémonies, des étendards en soie rouge flottaient. Cent jeunes captives fastueusement parées, ceintes du diadème, expertes en danses et en chants, ballaient, qu'accompagnait un orchestre de trente jouvenceaux en tuniques rouges et turbans blancs. Comme aujourd'hui encore, le chef des griots posait la tête sur les genoux de l'empereur, avant de la poser sur l'épaule droite, enfin sur l'épaule gauche du maître impassible. Ces mœurs et ces luxes des Mandingues avaient sans doute pénétré Tombouctou.

On y battait et on y enchaînait les écoliers paresseux qui n'apprenaient pas les versets du Coran. Bien que les habitants fussent en partie des Berbères Massoulas venus des salines de Teghazza avec le litham sur le visage, ils obéissaient au proconsul de Mali. Ils en recevaient, pour leurs chefs, le turban d'investiture. La bière au miel les désaltérait. Attentives sous leur casque crépu, les teinturières malinké plongeaient, dans des cuves pleines d'indigo, les étoffes tissées par bandes sous tous les hangars de la ville par des artisans graves travaillant des pieds et des mains derrière leur réseau de fils tendus. Ainsi les voit-on de notre temps.

Les caravanes venant de la Tripolitaine consti-

tuèrent un quartier. Elles y laissèrent, au départ, des gardiens et des entrepositaires. Les Marocains, les Arabes ajoutèrent leurs villes à la ville. On s'y enrichissait de plus en plus. On s'y alanguissait dans des plaisirs défendus par le Prophète. En vain, tout un siècle, les imans déclamèrent dans l'obscurité fraîche de la grande mosquée. Sous les cintres bas, entre les piliers lourds, les auditoires souriaient accroupis dans le moelleux du sable. Tombouctou gardait sa foi en l'excellence des plaisirs. Ne délassent-ils pas le négociant après les calculs? Ne récompensent-ils pas, de ses longues angoisses, la caravane parvenue au but avec la plupart de ses dromadaires et de ses charges.

Lorsque déclina le pouvoir des empereurs mandingues, les Touareg hésitèrent moins à rançonner ces lentes caravanes, et même à les piller sous des prétextes spécieux. Puis les troupeaux de Tombouctou attirèrent des ravisseurs hardis qui s'habituèrent à razzier les camps des pasteurs et des chameliers. Au cours des bagarres, les faubourgs brûlèrent. En 1433, le Targui Akil expulsa les troupes mandingues. Il décida que le maire du pays lui verserait les deux tiers de l'impôt; mais ses soldats réclamaient bientôt le tiers réservé. Au moment de la perception, ils envahissaient la ville, bousculaient les citoyens, enlevaient les femmes, jusqu'à ce que des résistances justifiassent un combat, puis le versement, comme indemnité du tiers municipal.

Dès lors, les marchands de Tombouctou vécurent

dans des angoisses. Néanmoins, les bénéfices étaient encore si grands qu'on supportait tout. Par ses libéralités seules, une femme pieuse permit de construire la mosquée de Sankoré. Bien plus, de grandes familles arabes nées, développées hors du pays, dans les régions de Ghana, se joignirent aux citoyens de Tombouctou. Tels Sidi-Yahia et les pieux ancêtres des Kounta Bekkaï qui font remonter leur origine aux puniques nobles islamisés, dès le VIIe siècle, par les Arabes, en Tunisie, et honorés de commandements pour la propagande musulmane dans le Touat et le Sahara d'Arouan où ils s'unirent avec les Juifs et les Touareg.

M. Félix Dubois a tracé un tableau saisissant de la vie religieuse et savante autour de l'université de Sankoré. Dans l'ombre de sa pyramide blonde, hérissée de poutres en saillie, tout un esprit se développa qui fit, de la cité, un centre de l'Islam politique, sans rien amoindrir toutefois de la volupté quotidienne. Pendant tout le XIVe siècle, les imans, les cheiks, les fakis et les marabouts se multiplient. Les docteurs de la loi coranique enseignent partout. De Fez et du Caire les mosquées envoient des consultants. Plusieurs miracles exaltent les foules. De belles paroles sont prononcées qui deviennent maximes et axiomes. Des manuscrits s'accumulent dans des coffres de cuir et de ferronnerie. Au milieu de ses disciples Sidi-Yahia (1373-1462) professe. Il arrête l'orage. Il abolit les effets de la flamme. Sa famille, d'autres,

pieuses et lettrées, s'accroissent par des mariages. Elles acquièrent le respect de la foule. Ainsi, dans le quartier de Sankoré, une force indéniable se constitue. Une force morale et une force intellectuelle.

Il faut s'attarder un peu dans cette mosquée où tant de cerveaux furent instruits, tant de cœurs émus, tant d'éloquences créées. Il convient de rester en méditation quelques instants, parmi l'obscurité fraîche et le silence. On y doit évoquer l'affluence ancienne des Sémites grêles et chevelus, des Berbères efflanqués, des Songaïs herculéens, lippus, crépus et barbus, marqués d'une triple cicatrice à droite de la bouche. Parvenus à travers les sables et les eaux, parmi de nombreux périls et de nombreux hasards qui avaient réduit la confiance de l'individu en soi, qui avaient accru la résignation à la fatalité, ces hommes apportaient leurs réflexions des longues marches, des repos au bivouac, des navigations sous le soleil inexorable. Les plus intelligents comparaient leurs craintes, leurs espoirs, leurs calculs, leurs idées. La philosophie du désert fut discutée, propagée. Les membres voyageurs des confréries affilièrent des prosélytes. Les énergumènes en imposèrent aux timides et aux simples. Des mirages, des hallucinations, après la diète ou le délire de la soif, munirent les apôtres d'arguments immédiats évidents. Les heureux entraient ici, dans le mystère de cette grande salle, afin de remercier le Dieu qui leur épargna des infortunes. Les malheureux recouraient à sa justice afin qu'il finît et compensât

les déboires. La confrérie, d'ailleurs, promettait son aide, la clientèle de ses membres, l'appui de ses marabouts glorieux, l'accueil et l'hospitalité dans les oasis où elle avait des amis fidèles, dans les villes où elle entretenait une influence respectée. Plus d'isolement. Moins de faiblesse. Le sein d'une puissance collective et sainte combinée par des ascètes héroïques. Voilà ce que la confrérie musulmane offre encore à ses participants.

Les sciences mêmes, les arts, les littératures, ce sont les cheiks ou les marabouts qui les enseignent, le Coran à la main. L'orgueil de penser, celui d'être admiré, pour une œuvre de l'esprit, celui de suivre la floraison de ses talents, au milieu d'une élite qui les nourrit de ses lumières, les éduque et les produit : tout cela dépend aussi de la société pieuse. En outre, du désert, arrive la renommée d'ascètes prodigieux. Ils conversent avec les anges d'Allah, et, parfois soulèvent les tribus, s'emparent des empires, deviennent des maîtres et des conquérants terribles sous l'étendard du Prophète. Gagner, dans leurs rangs, la vie paradisiaque ou la puissance terrestre : quelle noble tentation !

Aussi les Dias, peut-être chrétiens, de la Cyrénaïque, ces archers, ces armas organisateurs de la nation songaï s'étaient-ils, dès l'an 1050, à peu près convertis. Les princes fétichistes du Mali n'ont pas hésité à recevoir l'investiture du turban, du sabre et du Coran, qui les fit les frères du Maroc almoravide.

Nécessité telle que le relâchement de ses liens précéda la déhiscence de leurs États si péniblement rassemblés. De plus, il y a pour les chercheurs l'attrait de la magie, de l'alchimie, de l'astrologie. L'Islam détient, au XIVe siècle, toutes les promesses de secours, de prestige et de savoir.

Il les contient encore aujourd'hui pour ce vieux Songaï enturbanné par dessus sa face camuse et les maigres frisures de sa barbe grisâtre. Enroulé dans les blancheurs de son boubou, il se prosterne, du front touche la terre. S'il fait, avec du sable, un simulacre de se laver les mains et les bras, s'il murmure sans trêve son *La ilaha, ila, Allah, Mohammed raçoul Allah*, c'est que la somme des promesses si fréquemment réalisées autrefois, il la demande uniquement au dieu de la Mecque.

Pourtant, sur cinq millions de sujets que dirige M. Clozel, le gouverneur de notre Soudan, un million et demi, au plus, adhère à l'Islam, et, sans même se plier aux règles quelque peu gênantes. Chose vraiment incompréhensible : deux mille ans d'efforts, de conquêtes, de commerce actif, d'intelligence pénétrante, d'arts propagés, n'ont pas suffi pour que, de Tombouctou, l'Islam rayonnât sur les régions méridionales du Niger au point de les faire siennes. Les abords des mosquées, à Tombouctou même, sont ordinairement déserts. Quand le muezzin appelle, très peu de dévots lui répondent en accourant. Les murs crénelés de l'illustre édifice ferment un espace presque

toujours vide. Rien ici de la ferveur qui, dans l'Assouan égyptien, par exemple, transporte, en un instant, du fond du bazar, des rues lointaines, et des berges du Nil, une foule diverse de fellahs deminus, de Nubiens en toge, de Syriens en veston à carreaux jusque sur les marches du sanctuaire, où, précipitamment, ils enlèvent leurs babouches, déboutonnent leurs bottines pour se prosterner sur les nattes du sol consacré. La plupart du temps, au Djinguer-Ber, dans les cours intérieures, seuls les chats se prélassent. Seuls ils se risquent dans l'ombre des nefs, sous les demi-cintres des colonnades massives. Seuls ils passent les portes de style égyptien, que décorent, en relief, les lignes brisées des linteaux. Là, moins qu'en tout autre lieu, apparaît la vie, la vie qui dans toute la cité, maintenant, se cache.

Cependant l'Islam inquiéta, et même il inquiète encore certains de nos administrateurs, de nos officiers. Il leur a fallu longuement étudier le problème, avant de conclure. Dans une excellente brochure, M. le lieutenant-gouverneur Clozel a dit cette série d'observations. Il rappelle qu'au début nous avons gardé, à la tête des peuples animistes, les chefs et les conseillers musulmans investis par les El-Hadj-Omar, et par les Samori, par leurs fils après leurs victoires sanguinaires, et pour leur tyrannie d'esclavagistes. C'était, en quelque sorte, reconnaître à l'Islam une supériorité effective et indiscutable. Cette erreur a vécu. Nos administrateurs ont, partout, retrouvé les

familles importantes des races païennes. Ils ont substitué, peu à peu, aux musulmans, des princes animistes ou, comme on dit vulgairement, des fétichistes. Pourtant, ce dernier terme est impropre. Car le noir, en général, s'explique monothéiste et panthéiste. Il suppose que l'esprit de création, l'esprit des énergies naturelles, est partout répandu, indistinct presque de ses œuvres, et qu'il se manifeste, tantôt en celle-ci, tantôt en celle-là, qu'on peut nommer fétiches; mais sans y attacher un sens différent de celui que nous attribuons aux reliques, aux scapulaires, aux images des saints, aux églises, aux emblèmes et symboles. Il semble même bizarre que ces monothéistes n'aient pas accepté, en plus grand nombre, le culte d'Allah et la vénération du Prophète, après deux mille années de prosélytisme souvent guerrier, souvent dominateur. Seuls à peu près les Songaïs se convertirent au total. Et encore, au commencement du XVIe siècle, Léon l'Africain les a-t-il trouvés, dans Tombouctou, païens presque tous, alors que leur aristocratie berbère, Armas et Dias, observaient, depuis le XIe siècle, la loi du Coran. Aujourd'hui, ces douze mille et, en certaines saisons, vingt mille citoyens de Tombouctou, sémites, berbères et songaïs, professent la religion musulmane pareillement. Ici du moins la leçon des cheiks, imans et marabouts a persuadé.

D'abord, il parut redoutable à notre administration de ne pouvoir agir, en aucune manière, sur les mœurs religieuses de cette capitale, règles de la vie publique.

Bien que très heureux de savoir leur vie dérobée aux menaces des Touareg et des Peuls, leur négoce protégé contre tant d'exactions, les citadins ne s'empressèrent pas d'admettre sincèrement l'influence latine dans l'intimité de leurs existences. Ils restèrent défiants. Ils se refusèrent d'envoyer leurs fils à l'école française, sauf quelques-uns trop directement intéressés à nous complaire.

Vouloir lutter contre cet islamisme de Tombouctou qui avait, au XIIIe siècle, fondé toute la vie intellectuelle et morale, développé l'action économique, et réuni les diverses races en concurrence autour du Puits-de-la-Vieille, autour de Djinguer-Ber et de Sankoré, c'eût été puéril. Très habilement, M. Clozel préféra fonder auprès de l'école française, une Medersa, l'université coranique. Afin de ne pas laisser naître un doute même, il choisit comme professeurs les deux imans le plus en honneur parmi les dévots des mosquées.

On les voit qui dissertent en un spacieux édifice d'argile, aménagé à leur intention, par les soins du gouvernement. Là soixante étudiants, répartis en plusieurs salles, suivent les cours d'arabe, d'exégèse, de droit coranique, que ces imans faisaient jadis en divers coins de la ville. Métis ténébreux de Songaï et de Berbère, un de ces maîtres, solennellement drapé de bleu et de blanc, enturbanné de noir, peut raconter à ses disciples comment il alla, dès notre venue, chercher à Marrakech une armée de Marocains pour nous expulser, démarche vaine, et comment, de retour, afin

de ne pas reconnaître notre établissement de fait, il s'en fut, pèlerin, vers la Mecque. Apparemment désabusé par l'expérience de ses voyages, apparemment convaincu de notre sincère libéralisme, il reçoit de la France quinze cents francs annuels avec la seule obligation d'instruire les jeunes lettrés de Tombouctou, selon sa conscience musulmane, dans cette Sorbonne d'argile blonde.

Tolérance indéniable et franche qui sut installer, dans un monument de noble aspect, les théologiens de l'Islam, sans rien leur demander que l'application de leurs méthodes antérieures au développement spirituel de leur élite. Ce geste de la République nous a valu des sympathies sans cesse plus évidentes. Entre les deux maîtres de Tombouctou, un professeur musulman d'Alger fut intronisé, qui les avertit de nos théories et de nos façons. Il leur apprend notre vœu de concilier les mœurs religieuses de l'Islam avec nos procédés libertaires de civilisation, puis de les ramener parallèlement vers leurs fins logiques, sans méfiances réciproques. Cet élégant Algérien, de physionomie très fine et souriante sous le turban noir, se campe à ravir dans le boubou d'azur soyeux. Il ne semble guère naïf. La figure aquiline, ornée d'une barbe légère comme celle des jouvenceaux peints à Florence durant le *quattrocento*, ne masque pas une intelligence épaisse. Ce musulman est subtil. Il a compris ce qu'il convient d'obtenir, pour le bien de l'Afrique, selon nos espoirs de fraternité durable. Et déjà

l'école française, n'étant plus condamnée par les imams, accueille deux cents élèves. Soixante à peine y fréquentaient de mauvaise grâce, avant la fondation de la Medersa. La diplomatie de M. Clozel atteint vite le succès.

Voilà sous quelle forme persiste aujourd'hui l'enseignement de Sidi-Yahia et de ses émules. Quelques fils de chefs maures viennent le recevoir volontiers, peut-être avec la même piété que leurs ancêtres du XIVe siècle. Si peu de choses se sont modifiées ici.

Comme autrefois, ce bœuf gris à terre, couché sur le flanc, les quatre jambes ligotées devant la porte de celui qui le reçut en cadeau, souffle, la langue hors du museau, sous les mouches qui le dévorent. On attend le sacrificateur qui l'égorgera dans le sable, suivant le rite de l'Hégire. En ce carrefour étroit, deux angles de murailles bises, face à face, montent obliquement vers le bleu très pur du ciel encadré par les rebords de terrasses voisines, par deux rues aveugles qui se croisent vides, muettes, sablonneuses, dorées fort par le soleil à l'Occident. Survient, en pagne et boubou, une vendeuse de kolas à deux sous, avec sa corbeille qu'elle tient gracieusement, sur la paume de la main, à la hauteur de l'oreille, son coude plié. Un sourire lippu illumine la face de fer camuse, sous les trois houppes mêlées de corail. Entre le velours des cils, les yeux langoureux vous prient d'acheter. La nuque souple et luisante s'incline. La hanche fait saillie dans les bigarrures du pagne. Aux lobes des

oreilles que l'on perça, cinq ou six fils chargés de perles multicolores pendillent. La marchande, lasse, s'appuie contre le cône du four à pain construit dans un retrait de la muraille pour l'usage commun. Continuant de rire un peu sous la boucle d'or accrochée à la cloison nasale, elle répond, timide, aux questions. Une de ses amies la rejoint, qui a, sur le crâne ras, une tresse occipitale en forme de serpent, tel le pschent des Égyptiennes antiques. Le Maure qui s'arrête, conte que, dans sa tribu, il faut avoir tué un ennemi pour obtenir le droit de laisser ainsi croître et se développer une tignasse de guerrier noble. Ce charmant pasteur aux yeux tendres dit cela lentement comme si la parole le fatiguait, et comme si, de votre indulgence, il attendait une caresse tapotant sa joue d'ambre à frisures rares, pour le féliciter de son exploit.

Ces solides paysannes, lourdement mamelues, mal enveloppées de leurs voiles maures, et qui ont au nez des boules d'or, et qui vous regardent, entre leurs vingt tresses grasses, et qui agrippent ces enfants de bronze habillés chacun d'une ceinture de verroteries, sont-elles différentes des femmes ici même capturées par les Mossi du roi Masserégué ? Est-il en accord avec l'infériorité d'une thérapeutique et d'une assistance rudimentaires, cet effroyable squelette recroquevillé autour de son bâton crasseux ? La sorcière lève, vers vous, des yeux de fantôme à travers le sang et l'humeur flottant au fond des cavités que surplombe un crâne lépreux, à plaques éparses de laine

blanche et grisâtre. Comme au temps d'Akil, sa vieillesse et sa hideur portent bonheur à la rue, croit-on.

Ces boules d'ambre monstrueuses oscillant contre les tempes de la femme au crâne rasé, sauf les trois houppes, ne sont-ce pas les ornements primitifs de l'ère où l'ambre et l'étain provenaient de la Baltique, et, par la vallée du Rhin, celle du Rhône, étaient vendus aux Phéniciens de Tyr et de Carthage dans le port d'une Phocée future?

A l'oratoire de Sidi-Yahia, une étrange ouverture fut percée, en forme de symbole fécondateur, dans le banco de la muraille, ainsi, du dehors, le dévot peut introduire sa tête priante sans avoir à pénétrer dans le sanctuaire, pour, de sa voix, atteindre le tombeau du Saint.

Le Targui en larges braies qui tient par la longe le dromadaire beuglant, chargé du bouclier en peau de girafe; le Maure qui, sous la perruque volumineuse, promène son indolence seigneuriale, cette série de Songaïs effondrés avec les blancheurs de leurs vêtures, le long de la mosquée blonde, contre laquelle ils appuyèrent leurs hautes cannes à bout de laiton ciselé; ce groupe accroupi dans ses étoffes pour discuter d'une surate, tandis qu'un mouton familier cherche une herbe imaginaire; ce marchand d'eau pliant sous le faix de l'outre humide, veau naguère, mais dont le liquide s'épanche vers la sébile, si l'on dénoue la ficelle serrant la peau d'une patte, tous ces gens qui se prélassent, qui sommeillent en apparence,

ou qui, d'un geste lent et doux, caressent leurs lances d'acier lumineux, ces gens-là méditent en réalité, sous le turban, la calotte blanche ou le fez, comme dans l'ère d'Askia-le-Grand, restaurateur de l'Islam et de ses prestiges.

XXIII

GLOIRE ET MARTYRE DE LA VILLE

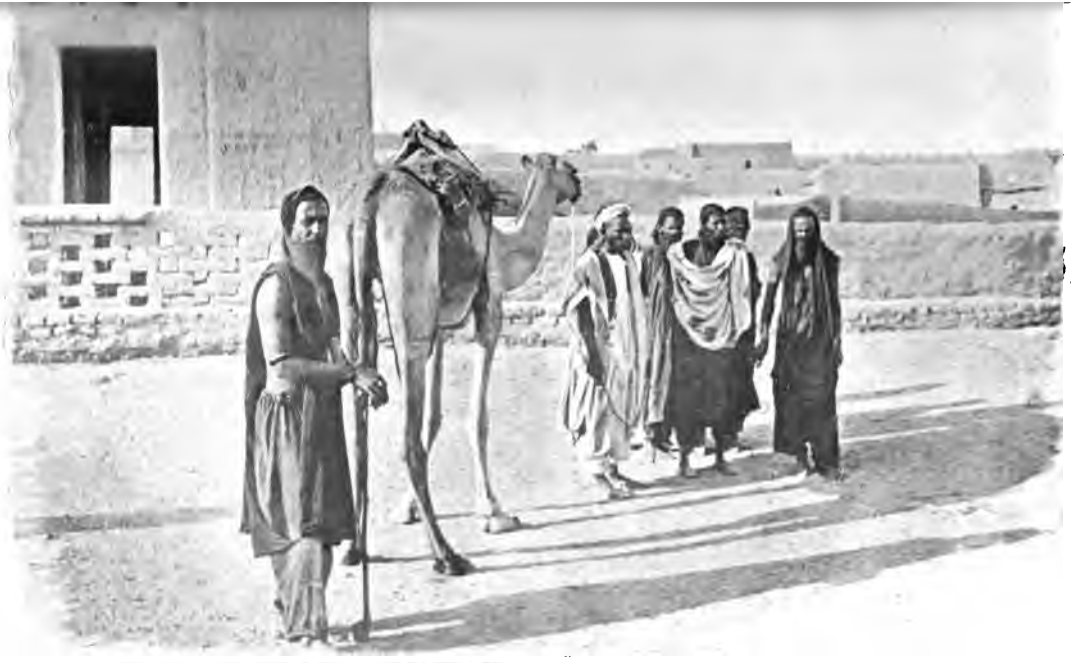
L'élite formée par Sidi-Yahia se trouvait au lendemain de sa mort, en 1462, sans chef spirituel pour s'opposer aux entreprises des nomades. Excédée par les violences d'Akil et de ses insatiables Touareg, elle implora les Songaïs de Gao et leurs princes Armas affranchis de l'autorité mandingue à la faveur de l'invasion Mossi. Répondant à cet appel, la cavalerie de leur sonni Ali-Ber se déploya, le 29 janvier 1468, sur la rive gauche du Niger, après avoir passé le fleuve dans les pirogues des marchands. A cette vue, les Touareg s'envolèrent dans leurs sables. Ali-Ber posséda la cité qu'à son grand-père, Dia-Assibaï, avait prise le pieux empereur de Mali, Khan-Khan-Moussa.

Malheur affreux pour les lettrés. Quoique musulman, Ali-Ber était sceptique en matière de religion. Monarque très absolu, il détestait que marabouts et lettrés acquissent de l'importance politique. Parce qu'ils voulurent obtenir du sonni quelques garanties

légales, et une sorte de charte jurée sur le Coran, ils furent accusés d'alliance avec les Touareg. Cruellement Ali-Ber les persécuta, les condamna, les pourchassa dans les environs, à travers les dunes et les arbustes épineux, jusqu'au lac Faguibine, où beaucoup périrent, jusqu'aux marais de Goundam, où un plus grand nombre fut massacré, jusqu'aux roseaux du lac Debo, où l'on acheva d'exterminer les survivants avertis, par un rêve, de leur fin. Et cela, bien que ces inoffensifs docteurs, mal entraînés aux jeux de la guerre, tremblassent de peur avant de grimper sur les rallahs de leurs chameaux. En 1488, Ali-Ber exilait encore des lettrés.

Aussi les gens de Tombouctou reconnurent-ils avec empressement, pour empereur, lorsqu'il eut vaincu l'héritier légitime du sonni Ali-Ber, son lieutenant soninkè Mohammed-Touré, personnage clairvoyant et génial qui avait, d'ailleurs, soustrait à la mort beaucoup de docteurs condamnés par le sonni.

Le premier Askia rétablit aussitôt, dans leur complète autorité, les jurisconsultes, les imans et les lettrés revenus d'exil sur son ordre. Très pieux, il fut à La Mecque escorté par cinq cents cavaliers, mille fantassins et muni de trois cent mille pièces d'or. Investi par le calife d'Égypte, il réforma les mœurs, obligea les femmes à se voiler, à s'envelopper et à s'enfermer. Léon l'Africain visitant Tombouctou vers cette époque, 1507, s'étonnait des boutiques nombreuses, des artisans partout à l'œuvre, d'un peuple de tisserands



« Le Targui en larges braies qui tient par la longe le dromadaire beuglant... » — page 358.

d'esclaves au visage découvert, de vendeuses actives pour offrir les aliments, le lait, le beurre, la viande. Les habitants achetaient, avec leur poudre d'or, les manuscrits arabes, les tissus d'Europe, et les chevaux; avec des cauries asiatiques, les menues choses, et l'eau de pluie, unique breuvage. Au passage du maire juché sur un dromadaire blond, suivi d'une cavalcade, les solliciteurs s'agenouillaient. Ils couvraient leurs crânes de poussière. La nuit, toute la ville dansait, malgré la fréquence des incendies flambant les terrasses de lattes et de paille.

M. Maurice Delafosse a patiemment reconstitué ces annales pour l'ensemble du Soudan. Travail considérable et qui rend sa vie entière au passé de notre empire. Il faut lire cette histoire des vieux peuples Nigériens, et s'étonner de leurs forces, de leur politique, de leur esprit organisateur même, tel qu'il se manifesta dans ces grandes fugues des Askias.

Sous le règne de l'Askia soninkè tout se coordonne. Une armée permanente veille au salut de l'empire. La levée en masse est supprimée pour le bonheur des paysans. Le maire de la ville, le Tombouctou-Koï, annonçait au peuple les victoires de l'Askia, ses conquêtes au Diaga, l'invasion du Mossi, la mise en vente des captifs ramenés du Yatenga, du Bagana, du Mali, du Bariba, régions du Niger, puis du Galam sénégalais, de Nioro même, enfin du pays Haoussa, de l'Aïr, et d'Agadès. Au milieu de ses négriers enrichis très vite ainsi, le maire jouissait d'un prestige suffi-

sant pour intercéder au nom de la ville, près de Moussa, le fils et successeur de Mohammed Ier, passant là pour combattre ses frères compétiteurs non loin de Kabara. Après leur défaite, Moussa, politique habile, épargna solennellement la vie des fugitifs accueillis par le Tombouctou-Koï. Le troisième Askia Bengan-Koreï redoutait moins les conséquences d'une guerre malheureuse que les railleries de Tombouctou et de son élite spirituelle. Pourtant, détrôné, il s'y réfugia quelques jours. Les cavaliers de son frère Ismaïl n'osèrent l'y saisir. Tombouctou s'enrichissait toujours plus. Ses négociants dirigaient des colonnes d'esclaves vers le Maroc et la Tripolitaine. Sous le quatrième Askia, les crieurs vendaient cinquante centimes les captifs qu'on amenait du Gourma envahi.

Serviteurs et concubines pullulaient dans les maisons plus nombreuses des marchands, ainsi que les monnaies reçues de la Méditerranée barbaresque en échange des esclaves les plus aptes à supporter les fatigues du voyage saharien. Sous l'Askia Issihak Ier, Tombouctou pouvait offrir soixante-dix mille pièces d'or au griot de l'Empereur. Sans arrêt, les guerres souvent heureuses des Askias valurent aux négriers de Tombouctou mille fortunes. Daoud paya la reconstruction de la grande mosquée pour laquelle il envoya, de Gao, quatre mille poutres de bois kanko, ces poutres dont le touriste peut encore pousser du pied quelques fragments au milieu des ruines.

A cette époque sans doute, les nouveaux riches

édifièrent une partie de la ville centrale, telle que nous la voyons aujourd'hui. Selon les esthétiques du Maroc ou celles de l'Égypte, les architectes instruisirent les maçons bambaras à mieux préparer le moulage des briques ovales, à les superposer correctement, à former la solide épaisseur des murs, à soutenir les terrasses agréables pour la fraîcheur de la nuit, à mesurer les chambres des femmes et les magasins des hommes autour du patio intérieur, à parer les façades des notables, en les décorant de merlons coniques, en leur appliquant des obélisques d'argile, en ouvrant, avec prudence, des porches étroits entre des contreforts obliques ou bombés, en avançant les saillies des gargouilles pour éloigner du crépi lisse la chute des eaux de pluie. Obéissant au Conseil de la cité, les maçons alignèrent des bâtiments sur des rues à peu près droites. On ménagea des carrefours pour les causeurs et des places pour les vendeuses. D'une mosquée à l'autre, d'un marché à l'autre, des rues furent orientées qui conduisirent aux assemblées de penseurs, et aux réunions voluptueuses. Le long de ces voies se dressèrent les larges cubes en glaise, qui protègent les vies des familles polygames, les trésors de leurs coffres, les marchandises de leurs réserves. Les belles Arabes eurent leurs quartiers cossus fleurant les parfums d'Égypte. Les Tripolitains voulurent des parcs à dromadaires entre les blocs de leurs maisons crénelées pour la défense des entrepôts. On ménagea des espaces où se tint le marché aux

branches d'épineux secs que les miséreux apportaient du désert, et qu'ils vendaient en petits tas pour la cuisine. Par races du Nord ou du Sud, par corporations nomades ou sédentaires, les propriétaires se groupaient, encastrant leurs murs, accolant les terrasses, suspendant les belles nattes de Mopti devant les baies, achetant des esclaves prompts à servir. Sévère, grise et blonde, la cité d'argile s'éleva sur le sable. Les alvéoles de ses terrasses se multiplièrent entre les pyramides de ses mosquées. Elle s'étendit sur les flancs. Elle s'agglomera dans le centre. Peu à peu les terrains vagues et leurs huttes disparurent. La ville repoussa ses faubourgs de ruches songaïs, et ses hameaux de paillassons berbères, jusque dans les vagues des sables éblouissants. Tombouctou grandit, ville d'opulence et de force. Les timbaliers frappèrent sur le parchemin de leurs caisses devant les farandoles des danseuses et les chœurs des assistantes, toutes les nuits.

A l'abri de ces maisons, les familles se défendirent contre l'épidémie de 1582 que les marabouts soignèrent, sans pouvoir empêcher mille morts dans les faubourgs et les campements. Mais les plaisirs du gain, le goût de la volupté, le triomphe des succès intellectuels, et l'orgueil de la dévotion effacèrent vite les deuils particuliers.

Un peu plus tard, les marchands apprirent avec stupeur que les Peuls du Massina avaient pillé un convoi de barques djennéennes. Chose invraisem-

blable. On rassembla des milices. Mais l'Askia veillait. Le forfait ne se renouvela point. Il advint ensuite que, méprisant le droit d'asile, le septième Askia fit enlever de Tombouctou son frère qui fuyait le bourreau. Ce fut un scandale parmi les lettrés. Ils agitèrent les plis de leurs robes. Ils crièrent, par les rues, les suràtes de réprobation. Ils appelèrent, sur le violateur des privilèges sacrés, le châtiment des cataclysmes. Peut-être quelques-uns d'entre eux envoyèrent-ils à Marrakech des messages et des invocations, car, peu de temps après, les armateurs des caravanes pour l'Ouest eurent à craindre les armées du Maroc mises en marche, l'une vers le Sénégal où elle se désagrégea, l'autre vers les salines de Taghazza. Bientôt les chameliers de Tombouctou durent payer une rançon aux Marocains arrivés sur le lieu, et qui le revendiquaient comme une juste compensation due à leur sultan de Fez, protecteur de l'Islam contre les entreprises de la chrétienté. L'Askia dut abandonner les salines à la cupide administration des conquérants. Ce changement, les spéculateurs de Tombouctou ne le purent tolérer. Ils s'indignèrent, accusant l'incapacité de l'Askia, l'inertie de ses troupes, pour lesquelles ils payaient tant. Et, fort mal à propos, dans un esprit de révolte, les lettrés reconnurent, pour nouvel Askia, Saliki-Balama, qui fut battu par Issihak fils de Daoud, et pourchassé jusque dans Tombouctou. Incontinent, le maire et le chef Targui de la ville furent exécutés avec le vaincu, leurs par-

tisans châtiés. Tombouctou connut les horreurs des supplices, la couleur du sang que boit le sable. Un an plus tard, Issihak, fuyant les mousquets marocains de Djouder l'Espagnol, expédiait aux gens de Tombouctou l'ordre de passer sur la rive droite du Niger. Clients des Marocains, ils n'en eurent garde, à l'exception des fonctionnaires, et reçurent de leur mieux, le 30 mai 1591, Djouder l'Espagnol ainsi que ses troupes. Elles furent camper dans le quartier tripolitain. Elles le fortifièrent. Désormais le sultan du Maroc régnera sur la ville de glaise et de sable, sur la ville gorgée de richesses, encombrée d'esclaves, ivre de dévotion et de volupté.

Pour son malheur et sa ruine. Depuis Djouder, depuis le XVIe siècle, l'énergie destructive de l'Islam qui avait, au Nord, tout anéanti des villes romaines et byzantines déjà, cette énergie néfaste organisa la puissance de la Terreur. Au lendemain de leur entrée, et sur un simple grondement du peuple qui s'oppose à l'arrachement de ses portes pour construire une flottille de guerre, les soldats frappent indistinctement jurisconsultes et marchands, marabouts et lettrés : lesquels, pendant tout l'été, adressent secrètement des subsides au chef de leurs mercenaires Touareg. Il se précipite, le 10 octobre, sur la forteresse de Djouder et le quartier tripolitain ; mais y perd la vie. Sa tête coupée apparaît sur les places, sans litham et ainsi méconnaissable pour les siens même, au bout d'une pique. Comme des rumeurs s'élèvent, les Marocains

sabrent les crânes des Bambaras dans les rues, balafrent les nez épatés des Songaïs, percent les poitrines maigres des Touareg, et laissent derrière eux des blessés qui saignent dans le sable, des agonisants crépus qui se crispent au soleil, des cadavres noirs pour les mouches. Dans les mosquées où s'entassent fugitifs et protestataires, le massacre éclabousse les piliers. Yatagans et cimeterres abattent les plus vaillants. Et cela dure plusieurs semaines. Le siège du quartier tripolitain continue. Les Touareg flambent les chaumes des faubourgs.

Sans cesse les pires exactions irritent les citoyens revenus après les troubles. Avec leurs marabouts, ils se rebiffent. Ils s'insurgent. Alors on les décime, et dans la nef de Sankoré même. Les vainqueurs perquisitionnent dans toutes les maisons de briques, au fond des cours étroites, sur les escaliers de glaise, derrière les coffres des chambres obscures et basses, afin de découvrir des armes. Ce faisant, les soldats pillent les bibliothèques. Ils dispersent les seize cents volumes du très illustre ethnographe et jurisconsulte Ahmed-Baba. Chargé de chaînes et la jambe rompue, lui-même doit, par le Sahara, se rendre prisonnier à Marrakech, en compagnie de ses collègues. Non sans avoir vu saccager leurs maisons opulentes, emporter leurs trésors, leurs marchandises précieuses. Cent mille pièces d'or sont envoyées au Maroc.

Les soldats de l'Atlas vendent cinq ou dix sous les femmes et les enfants des nomades exterminés, des

Songaïs et des Peuls en révolution permanente sur les rives du Niger. Les têtes de meneurs arrivent à Tombouctou. Basanées, noires ou ambrées, ovales, prognathes, camuses ou rectilignes, elles pourrissent, à bout de pique, sous leurs tignasses copieuses, leurs laines courtes, leurs cheveux en cadenettes.

Les pachas élus par les troupes marocaines du Soudan, à partir de 1612, administrent plus mal encore que ceux de Fez. Les famines sévissent ; et telles que la populace mange des cadavres emportés au fond des tentes en nattes.

Pendant tout le XVIIe siècle, les tragédies sont quotidiennes. Exécutions capitales, empoisonnements, rixes, meurtres, crimes de palais, révolutions, émeutes de prétoriens frénétiques, épouvantent les jours. On construit plus de maisons bardées et crénelées. Les disettes se succèdent. On vit une mère dévorer son enfant.

En 1660, les pachas s'affranchissent de la suzeraineté marocaine, toute nominale d'ailleurs. Des prières publiques ils suppriment le nom du sultan. Puis les Armas des Songaïs gouvernent, métis de berbères et de négresses, très noirs eux-mêmes. Cent vingt-huit pachas se succèdent en quatre-vingt-dix ans. Et si la grande mosquée, sa pyramide, sont reconstruites, en 1709, par l'un deux, les autres dépouillent les individus et les corporations, afin d'acheter la retraite des Touareg, reparus avec leurs dromadaires devant la ville, qui, pourtant, n'évite pas d'être mise à sac.

Pendant le XVIIIe siècle, Berbères Touareg, Arabes Kountas, Peuls du Massina, tour à tour, rançonnent les caravanes et dépeuplent la cité blonde ; esclavagistes impitoyables les uns comme les autres.

La nécessité, pour le Soudan, d'obtenir le sel en échange de son or, de ses plumes, de ses grains, maintient, parmi ces horreurs, l'existence active de Tombouctou. Les marchands acceptent de payer impôts et rançons, tant ils gagnent encore par leur négoce. Sous les terrasses desséchées qui se fendillent, les pauvres échappent à l'emprise des cupidités. Leur ruche de paille et de banco, leurs calebasses et leurs corbeilles, leurs lits de bâtons entrelacés, ne sont pas pour attirer sur eux, d'ordinaire, les violences des assauts. Dès le moment du péril, ils fuient ou se terrent ; puis regardent partir, sous la fourche des captifs, la fillette, la jeune épouse, en cachant leur rage douloureuse. Le lendemain, ils recommencent leurs humbles besognes, porteurs d'eau, chameliers convoyeurs, âniers, au service des vaincus comme au service des vainqueurs. Ne faut-il pas décharger, charger les planches de sel, les couffes de riz et de mil, emmagasiner, transporter les marchandises, désaltérer la caravane, lui panser les bêtes, lui tresser des nattes de campement, lui saigner des moutons, lui remettre des messages, courir pour elle au port et en revenir aussitôt, avec le renseignement opportun, lui vendre le lait du pasteur, les œufs et la poule du villageois ?

Cette persistance des plus pauvres et des plus riches

sauva la cité de l'anéantissement. Tombouc
sauvegardé par le besoin du sel. Et comme l
tants du Sénégal ne purent, de longtemps, faire
nir les objets européens dans la région du Nige
les marchands du Maroc importaient les armes
la poudre, les balles, les corans, les étoffes, les n
les ustensiles de métal, les perles de verre,
granes et les parfums. De plus en plus, ceux
rakech et de Fez eurent des frères, des fils ins
Tombouctou pour la vente de ces choses, pour
des esclaves, des plumes, de l'or.

Ces familles de négociants marocains sub
toujours. On s'adresse à elles pour accomplir, so
sauvegarde, le voyage encore périlleux du Saha
ces familles restent alliées à d'autres qui domine
les oasis, au sud de Marrakech, et qui permett
non, l'accès du Maroc.

Alliances fragiles du reste. Il arrive que l
homme chauve et aquilin, à longue barbiche bl
vous avertisse qu'il ne peut, cette année, vous p
dans sa caravane. Ses fils et son frère viennent
tués, au Tafilalet, par un clan ami. Simple b
Aussi votre interlocuteur n'amènerait là-bas,
en souriant, que les corps des Européens, s
têtes. Son extrême courtoisie vous invite cepen
seuil égyptien d'une épaisse maison grise et o
Une petite fenêtre en bois découpé selon les n
des arabesques fait saillie au-dessus de la porte
à têtes de clous et à verrous. Par le dédale de c

étroits et bas, par une série de marches réunissant les niveaux différents des pièces, l'hôte vous guide incliné dans ses robes, soucieux de vous éviter le heurt du front contre une poutre de linteau. Enchanté, semble-t-il, de vous amener en une salle exiguë à trois faces, ouverte sur la cour d'argile blonde, il présente l'un de ses frères. Ce vieillard maigre, on l'a vu peint sur les antiques miniatures persanes des musées, avec l'étiquette certifiant le portrait d'un derviche. Des nègres apportent un fauteuil en X, des coussins de cuir pourpre, le plateau de cuivre et son aiguière au milieu des tasses arabes. De grands coffres sont bardés de fer et encastrés dans le banco de la paroi. Une gracieuse enfant songaï à quatre houppes, l'une sur la tempe, passe, furtive et timide, entre ses ailes de cotonnade bleue. Esclave sans doute, et qui sera vendue clandestinement à Marrakech, de quinze à quarante louis, pour la volupté d'un caïd de casbah, ayant recueilli, en double, l'impôt de ses douars réclamé par le maghzen. La main devant la bouche, par déférence, le maître du lieu vous dira ses astuces de commerçant, pourquoi il charge quatre planches de sel sur chaque dromadaire et non six comme font les Maures. Mystérieux il va quérir son cadeau de quelques plumes d'autruche grises. L'honneur que vous lui faites en le visitant, il vous en remercie par maintes révérences de sa personne étique et maigre, humble, infiniment polie. Le voilà sous le chambranle en retrait de sa porte égyptienne, et qui vous salue plusieurs fois

encore. Sa fierté semble vraiment extrême devant les voisins sortis de leurs demeures, devant leurs femmes que l'on devine à travers les arabesques des moucharabieh en surplomb, devant la ribambelle de marmaille en dalmatiques de coton. Les traces profondes que les fers de lances touareg ont imprimées dans le vantail, le vieillard les maudit un peu du geste, et remercie les Français qui, maintenant, assurent la justice dans toutes ces rues de murs blonds, propices aux Songaïs crieurs de karité, aux vendeuses de kola, aux porteurs de branches sèches, aux flâneurs jasant sur les divans de glaise, les pieds hors des babouches à terre.

Les négociants marocains et leurs associés, leurs auxiliaires sont demeurés, ainsi, gens d'importance. Ils s'avancent avec lenteur, la tête dans le turban, une longue canne au poing. Leurs bras sont chargés par les volutes de leurs manches très amples. Sur la poitrine maints scapulaires pendillent. Leurs allures donnent l'impression de seigneurs accoutumés à faire la loi. Dans leur quartier favori de Baguindé, non loin du grand marché, Yobou-Ber, ils jouissent toujours du prestige dévolu aux capitalistes que les accaparements de sel, d'étoffe, de kola, de mil ou de captives rendaient chaque jour plus puissants, plus respectables. D'accord avec les caravaniers de Ghadamès et de Tripoli qui habitent le quartier Sangoungou (ventre-du-chef), ils ont, la plupart du temps, réglé les cours. Les Dioulas, qui vont dans les contrées

lointaines vendre au détail, leur étaient une clientèle assidue achetant à crédit, pour un an ou trois, des marchandises que ces fidèles colporteurs, au retour, payaient avec exactitude. Les marchands marocains louaient aussi des maisons aux importateurs du dehors, faisaient l'entremise, touchaient le courtage.

Sous la protection directe de leur sultan, et sous la suggestion de la famille kounta des Bekkaï, descendance de Sidi-Yahia, ils échappaient souvent aux vexations du pacha, eux, leur suite, leurs meilleurs clients et leurs courtiers. De leur influence ils soutenaient le chef de la ville et son conseil de marchands songaïs, peuls, bambaras, soninkè. Telle ou telle tribu targui recevait des sommes pour sa protection militaire, dans les heures tragiques. L'Askia du Nord, c'est-à-dire le prince nominal des Songaïs soumis aux Marocains, joignait son action morale à celle de cette élite. Aux quartiers arabes, Saroï-Keïna, les Méditerranéens n'abandonnaient pas leurs congénères des États berbères. Donc cet ensemble constituait une force. Force précaire. Force constamment discutée, amoindrie, entamée, spoliée, décimée. Force tout de même, la seule qui fît ou donnât de l'argent. Force qui sut, après l'irruption des Bambaras dans Tombouctou vers 1760, garder de la cohésion et du pouvoir malgré la tyrannie de Biton; car son héritier ne put, sans le secours d'une armée, percevoir le tribut refusé par les marchands, à cause d'injustices et de cruautés commises par le proconsul bambara.

Néanmoins tant d'opiniâtre résistance ne défendit pas Tombouctou de la ruine apparente. Parti de nos Deux-Sèvres, le second Européen qui, sous un déguisement maure, put, en avril 1828, parvenir dans Tombouctou, René Caillé, connut une impression pénible. « Un amas de maisons en terre, mal construites; dans toutes les directions on ne voit que des plaines immenses de sables mouvants d'un blanc tirant sur le jaune, et de la plus grande aridité. Le ciel à l'horizon est d'un rouge pâle. Tout est triste dans la nature. Le plus grand silence y règne. On n'entend pas le chant d'un seul oiseau. Cependant, ajoute-t-il, il y a je ne sais quoi d'imposant, à voir une grande ville élevée au milieu des sables, et on admire les efforts qu'ont eus à faire les fondateurs. » A René Caillé Tombouctou sembla morte, bien que dix ou douze mille habitants y vécussent. Le gouverneur était, à l'époque, un nègre représentant de l'apôtre Sékhou-Ahmadou et de ses Peuls, alors maîtres du pays, depuis Djenné. Les marchands lui obéissaient ainsi qu'au Bekkaï descendant de Sidi-Yahia. Ils acceptaient, sans combat, de payer mille redevances aux Touareg écumant les rives du fleuve et le port de Kabara, par crainte de voir interrompre les relations avec Djenné, d'où provenaient toutes les matières d'échange, et une bonne partie de l'alimentation. Quatorze jours, René Caillé logea chez des Maures en correspondance avec les exportateurs de Djenné. Il y demeura dans les transes. La joie de Djenné, son mouvement commer-

cial ne l'avaient guère préparé à ce deuil. Sa maison est intacte, pourvue d'une inscription et d'une date comme celle où, deux années avant lui, le major Laing avait reçu l'hospitalité, sous un faîte à merlons, derrière une façade bise ornée de contreforts, et d'un volet découpé en arabesque dans la lucarne surmontant le porche. M. Bonnel de Mézières relate, dans un livre documentaire et scrupuleux, ce voyage de l'Écossais, parti de Tripoli, le 17 juillet 1825, avec une caravane que conduisait le cheik Babani, qu'il mena dans Ghadamès et In-Salah, à travers l'Azouad où une horde de Touareg Hoggar se joignit à eux pour sabrer Laing pendant la nuit, en vingt-quatre endroits. L'auteur a rétabli la succession des faits qui rendirent au major le séjour de Tombouctou si agréable d'abord, parmi les lettrés Kounta, si dangereux ensuite, et à tel point qu'il ne put se rendre, sauf de nuit, à Kabara. Rien de plus curieux que ce livre pour le lecteur qui veut se faire une idée de la politique saharienne. Soudain le sultan toucouleur de Bandiagara menace les notables de Tombouctou. Il jettera sur eux tout un peuple de musulmans courroucés, si le chrétien ne quitte pas la ville. Laing doit reprendre la route du Nord. A peine a-t-il couvert la distance de trente milles, un peloton de Berabichs le rejoint dans l'astulé où il se repose, le somme de se faire musulman et le tue dès sa réponse évasive. On brûle, en se bouchant le nez, ses carnets, ses livres, pièces de sorcellerie.

Barth, en septembre 1853, fut, à Tombouctou,

souffrir de ses fièvres. Il dut rester sept mois dans sa maison, souvent assiégée par les factions. Aussi avait-il bâti sur la terrasse une chambre d'argile. De là ses boys, à coups de fusil, protégeaient sa retraite, tandis qu'il fuyait dans la brousse, par l'escalier de terre sèche, les couloirs en boyaux, les rues tortueuses et les campements de nomades. Cette existence devait être habituelle à bien des gens sous le règne de Ahmadou-Hamadou empereur du Massina.

Parti du Maroc, le docteur autrichien Lenz entrait dans la ville en juillet 1880, à travers une zone de décombres, bien qu'il reconnût le bon état des trois mosquées, et bien qu'il décomptât vingt mille citoyens; on était au moment où les caravanes arrivent du désert. Les Roumas Marocains et des Bekkaï-Kountas détenaient le pouvoir. La guerre entre Touareg et Peuls interrompait les communications. Elle menaçait la ville de famine. Aussi Lenz ne put-il même visiter Kabara ni voir le Niger. Il assista seulement à de nombreuses ventes d'esclaves, principaux objets d'exportation. La gomme, les plumes et l'or alimentaient de bien moindres transactions.

Le plus important marché aux captifs demeurait donc, à cette époque même, entre les mains de l'élite marocaine et de ses amis, des Armas songaïs, des Bekkaï, acheteurs indispensables au commerce du conquérant négrier. Ces nécessités expliquent suffisamment qu'on les épargnât depuis les origines de la

extrême courtoisie vous invite au seuil égyptien d'une épaisse maison grise et oblique... — page 370.

éboulées à demi, qu'entourent des huttes misérables, des terrains couverts par les ordures, les carcasses et les débris des faubourgs incendiés. C'est ainsi que le lieutenant Boiteux, le colonel Bonnier, trouvèrent la capitale du Sahara et du Niger lorsque les Bekkaï les eurent invités à prendre possession de la ville.

Le cadi qui fit écrire le message persuasif est un homme corpulent, de grande taille, barbu de gris, sur une face camuse très noire et large. Monumental un peu en ses amples plis blancs, il marche avec la solennité que lui permet son titre de cadi. Il a conscience d'avoir délivré sa ville opportunément. Il en paraît fier, malgré le coup porté au commerce par la suppression de l'esclavage. D'ailleurs n'a-t-il pas obéi à la lettre d'une prophétie arabe annonçant la venue des Français dans Tombouctou, et la paix définitive sous leur influence ? Cela lui semble décisif, péremptoire. Volontiers il raconte l'exploit du lieutenant Boiteux, son arrivée sur les deux chalands avec dix-huit hommes, et deux canons revolvers, la fuite préalable des Kel-Antassar, la prise d'armes des Kountas et des Peuls aussitôt menacés par le Conseil de la ville, et obligés de s'assagir devant la colère du peuple à grands plis, les exhortations des marabouts dans les mosquées, la signature des traités doubles par les notables, les contes fabuleux que suggéraient les mérites de l'artillerie, quand les deux pièces furent hissées sur les terrasses de maisons solides, l'une au Nord, l'autre au Sud ; bastions provisoires, avec, chacun, une garni-

son de huit laptots, et de vingt-cinq volontaires, marchands ou serviteurs,

Ainsi fut assurée, par un exploit sans pareil, la suprématie de la France à Tombouctou, et l'affranchissement de ce peuple. Nos trois couleurs arborées promirent la justice aux six mille survivants des massacres et des pillages millénaires, à cette population que la terreur avait marquée de son lugubre sceau, façonnant les âmes et les mœurs, chassant la liesse de cette jeune Afrique, enfermant les couples sous les murs épais, dans des demeures semblables à des tombeaux aveugles, muets. Les quelques Français descendus là s'étonnèrent de cette ville où la peur avait, trois siècles, bouché toutes les ouvertures, porches et fenêtres, bardé les vantaux des portes, rétréci les rues sablonneuses, travesti en mendiants les plus riches et les plus belles.

Dix-huit ans de paix française n'ont pas encore ressuscité la confiance. Au contraire des Sénégalais, des Soudanais, les habitants, ici, paraissent farouches. Ils se dérobent à la curiosité la plus furtive, derrière la natte qui masque l'huis, derrière le treillis de bois qui ferme la lucarne. C'est toujours une ville de menaces et de complots. Ville de mystères et de secrets. Ville d'ennemis appréhendant les revanches, et de spéculateurs dissimulant leurs transactions. Ville de marabouts entretenant la haine des fanatiques, et ville d'hétaïres abritant la honte de leurs visiteurs dévots. Ville de meurtres subits et de diplomatie sournoise. Ville

de maîtres variables et de sujets grondants. Ville de révolte latente et de répression féroce. Ville où s'étreignirent, dix siècles, tantôt pour s'aimer, tantôt pour se détruire, les races blanches de la Méditerranée et les races noires du Soudan. Ville où elles s'accouplèrent et se métissèrent dans l'ombre des tentes, des cases et des maisons, parmi les énigmes et les trahisons de l'amour. Ville de luxure récompensant les longues souffrances des caravanes, et ville de piété réconfortant la foi des vaincus. Ville de thésauriseurs comptant leur monnaie du soir, et ville d'ambitieux combinant les intrigues de la nuit. Ainsi Tombouctou apparut-il à nos marins flânant par les rues sablonneuses entre les façades à merlons d'argile, le long des murs flanqués de fours à pains. Qu'ils heurtassent aux portes jadis entamées par la lance du Targui réclamant d'un hôte craintif l'accueil le plus généreux, qu'ils appelassent sous les moucharabiehs des demeures marocaines, qu'ils s'attardassent sous l'entablement des porches, et sous les caractères arabes des mots sacrés, personne d'abord ne sortit volontiers des maisons blondes, hermétiquement closes, entre leurs obélisques de banco. Seuls nos soldats marchaient dans le scintillement du sable, sous l'éblouissement du ciel que cernaient les façades aveugles, les maisons muettes, les terrasses vides.

Ce calme lugubre ne fut troublé que par les cris de ceux qui entendaient, au dixième jour, les échos de la fusillade : « *Our'Oumaira !* » Il fallut courir jus-

qu'aux Touareg approchant les cadavres de l'enseigne Aube, du quartier-maître Le Quellec, de leurs laptots.

Le lendemain, il fallut faire tonner les deux canons sur les cavalcades surgies, autour des campements. Et puis tout retomba dans le silence, le mystère, et le secret habituels.

Sur le grand et le petit marché seulement il y eut quelques propos dans les groupes aux longs plis, devant les marchandes songaïs, les Bambaras aux lèvres bleues qui étalaient leurs fruits à terre, devant les huttes de paillassons sous lesquelles Maures et Dioulas déployaient leurs cotonnades européennes, les burnous algériens, les gandouras marocaines, les dissas soudanaises, les costumes de noce et de fêtes, tous les vêtements de riches, avec les parfums de l'Orient méditerranéen, les harnais, les selles de Fez. Car, là, s'entretiennent les courtiers qui savent la mesure exacte des grains emmagasinés, le dénombrement des troupeaux en pâture dans les brousses les plus voisines, et le cours des vivres. Rien n'arrivait plus de Kabara, ni du Nord où les moutons broutent dans les environs des lacs, les Touareg campant ici et là. On prévoyait la disette. Les chalands et leurs canons allèrent, de nuit, se ravitailler par le marigot de Kabara. Ils revinrent non sans avoir mitraillé les Kel-Kantas qui s'étaient, en nombre, massés sur les rives du marigot les moins distantes.

Les dix-huit matelots continuaient à maintenir l'empire de la France sur une cité de six mille âmes, sur

une région parcourue par un millier d'ennemis. Ennemis redoutables.

Cinq jours plus tard, leur attaque nocturne anéantissait près de Takoubao une compagnie et un peloton de la colonne Bonnier parvenus, la veille, à Tombouctou. Un officier, deux sergents, quelques hommes échappèrent seulement au massacre rapide et complet qui suivit la charge furieuse de cinq cents Touareg contre le bivouac des troupes en reconnaissance. Soixante-neuf tirailleurs et onze Européens, dont le colonel, périrent égorgés à l'arme blanche. La colonne Joffre, un mois plus tard, ne retrouva que treize squelettes sur la dune de Takoubao. On les transporta à Tombouctou. Autour de leurs tombes s'édifia l'imposante masse du fort Bonnier, avec ses bastions du Sud, ses murs crénelés, ses remparts, ses casernes, son camp d'où partirent les vengeurs qui purent châtier, non loin des lacs, les vainqueurs d'une nuit. En lignes sévères aussi, cet ensemble est prolongé, vers l'Est, par le tribunal d'aspect romain, et, vers l'Ouest, par les deux palais, face à face, de l'administrateur, du colonel commandant le cercle. Ensemble qui domine la partie méridionale de la ville, enferme l'animation du marché, rejoint la vieille mosquée Djinguer-Ber et sa pyramide, limite occidentale de ces quartiers.

De là débouchent les méharistes et les tirailleurs quand ils vont en reconnaissance aux environs de Tombouctou. Il est émouvant de les suivre. Du haut

du dromadaire qui, devant vous, allonge son col de cygne géant, sa tête dédaigneusement lippue, le touriste se trouve bien, si la « rallah » fut choisie de telle sorte que notre posture européenne s'y puisse conformer.

La troupe foule, vers le Nord, une large avenue sablonneuse longeant, à droite, la vieille mosquée. A gauche, les jardins potagers apparaissent que, près du puits, l'on cultive. De son entonnoir verdoyant débouchent, en files, les porteurs d'eau pliant sous le faix de l'outre, et les jeunes filles à demi nues, droites sous les calebasses, sous les cratères remplis. Ces corps de bronze, au petit jour, font de belles silhouettes sur le fauve du sol onduleux. La paille des clôtures protège les faubourgs de grosses ruches. C'est une image en noir, fauve et or, puisque le soleil, déjà, par-dessus la ville encore obscure, darde ses rayons sur les pointes des chaumières.

La taille des méharis permet que le regard plonge, et qu'il aperçoive la vie matinale du faubourg, les mères et leurs marmots innombrables, la traite des chèvres, les vierges pilant le mil. Assis dans la fosse que surmonte un bâti de branches sèches où pendent les fils verticaux de la chaîne rejointe au milieu par la trame horizontale, des tisserands travaillent des mains, des pieds, en association. Ailleurs les chameaux agenouillés barrissent furieusement vers le conducteur crépu qui les veut mener à l'abreuvoir. A distance de votre cortège, cavalcade et caravane à la fois, les gamins se rangent immobiles, graves. Cependant ils

admirent le galop de l'interprète. Ce personnage enturbanné, barbu, fustige son petit cheval embrouillé dans la crinière, dans la queue flamboyantes. A droite les ruelles dégorgent les cortèges des lavandières allant, le linge sur la tête et les nourrissons à l'échine, vers la mare.

Passé le faubourg en tumulte, les chaumières coniques des nègres, enfin les arceaux à paillassons des Touareg, parmi les chèvres, les dromadaires et leurs guerriers debout, voilés, deux lances au même poing, on s'enfonce aussitôt dans le sable plus meuble des dunes.

Houles immenses d'un océan à peine figé. L'air soulève les poudres superficielles. Houles immenses, blondes et fauves, mal verdies à la crête, de ci, de là, par des arbustes poussiéreux.

L'ambre pâle du sable, et le bleu pur du ciel tracent au bout, la courbe de l'horizon, que les épineux, tout là-bas, roussissent.

Les méharistes s'avancent en une file, au pas allongé de leurs bêtes dont la patte fendue plonge et s'étale. Masqués par le fez et le litham, enveloppés par la djellaba à raies brunes et à capuchon, ces hommes semblent de redoutables fantômes. Impression qu'accroît le silence relatif de la caravane marchant, par foulées sourdes, dans le moelleux du sol. Eux-mêmes se suivent, solennellement et sans bruit, les animaux de bât portant la corde à puits en peau de bœuf, la viande boucanée dans des sacs de cuir, l'eau dans les barils quadrangulaires en tôle d'acier revêtue de chanvre, et

qui contiennent quarante litres. Le goum d'auxiliaires maures enturbannés a, sur chaque méhari, un fantassin en croupe, invisible presque toujours. Celui-ci glisse à terre, dès l'instant du combat, se cache, rampe. Il peut, avec ses camarades, opérer une manœuvre tournante, puisque souvent ils n'ont été aperçus ni comptés par les éclaireurs de l'adversaire. Plus sombre sur l'arène plus claire, la troupe va, se dissimulant au fond des creux, des vallons, que les dunes laissent entre leurs éminences. Contre la soif, chaque tirailleur a, sur le chameau, deux peaux de bouc, ou guerbas, pleines d'eau. En long parcours, la perte par évaporation est d'un tiers; mais, en soixante heures de tornade, un escadron a perdu six mille litres par exosmose hors des outres.

Il importe alors de provoquer les récits d'un officier commis naguère à la garde vigilante de la grande caravane annuelle qui part, en novembre, vers le Nord, pour acquérir, de Taodéni, la provision de sel saharien, et qui la rapporte vers juillet sur les bords du Niger. Il faut entendre le lieutenant Galet-Lalande, remarquable organisateur d'escadrons méharistes, conter la poursuite d'un rezzou targui entraînant quelques centaines de chameaux volés à des tribus sédentaires amies de notre drapeau. Une lutte de vitesse s'engage qui doit épuiser les bêtes déjà fatiguées des pillards. Bientôt ils en laissent quelques-unes en arrière : d'abord ces chamelons semblables aux jouets de bois mal articulés, puis les chamelles pleines,

enfin les méharis de selle dont beaucoup furent éven
trés au moment de leur défaillance afin qu'ils n
pussent servir désormais. De temps en temps le
hommes voilés s'arrêtent. Ils se groupent habilemen
sur les dunes. Ils se terrent. Ils ajustent trop bien
maintenant, nos tirailleurs. De dunes en dunes, le
tirs se répondent. Le combat dure; mais quand s
prononce le mouvement tournant qui couperait la rou
des puits, ou séparerait de ses ravisseurs le troupea
dérobé, ceux-ci regrimpent sur leurs rallahs. Ils di
paraissent à nouveau dans la nuée de poussière ave
les fusils qui brillent, les blancheurs éclatantes de
étoffes. Plus loin on trouve les chameaux ouverts do
l'estomac plein d'eau fut vidé par la soif des fugitif
Vieux procédé saharien qu'employaient autrefois l
caravanes. Même, elles emmenaient un nombre d'an
maux destinés à servir d'outres ambulantes, et qu'o
abreuvait longuement, au dernier puits précédant
zone du désert la plus aride. La langue leur éta
aussitôt coupée, de telle sorte qu'ils ne pussent rum
ner, ni troubler le liquide inclus dans leur panse.
la provision d'eau s'épuisait avant qu'on eût attei
la région de l'autre puits, le sacrifice de ces drom
daires permettait l'apaisement relatif de la soif et
ses démences.

On comprend les péripéties de ces poursuit
dans le décor que voici, tout vallonneux et mo
tueux, comme une mer pâle à grandes houle
entre lesquelles un convoi, des escadrons peuvent

invisibles, défiler. Sachant mieux le terrain que nos guides, les pillards arrivent à se dérober parfois, même si le besoin de s'alléger les oblige à jeter, sur leurs traces, les rallahs, les outres vides, les couvertures, les bois de campement. Car les méharis de nos tirailleurs se fatiguent aussi. La réserve de boisson ne tarde guère à diminuer, les noirs du Soudan et du Sénégal ne pouvant se désaltérer qu'avec des quantités très supérieures à celles indispensables pour les nomades.

Après une tornade qui détermina l'évaporation de l'eau dans les outres, pendant une trentaine d'heures, le lieutenant Ranc connut, en juillet 1912, la traversée du désert la plus pénible. On ne rencontra qu'une mare contenant cent trente litres de liquide magnésien, pour deux cents hommes. Six jours de marche furent inéluctables avant d'atteindre le puits le plus proche de son poste. L'épiderme se gerçait, se fendillait, craquait. La privation d'eau et le mouvement au soleil *déshydratèrent* la peau. Elle devint sensible autant qu'une muqueuse à nu. Les tirailleurs ôtèrent leurs vêtements, puis leurs chéchias. Ils attachèrent leurs armes sur les méharis. Ils souffrirent à la façon des écorchés vifs. Quelques-uns délirèrent. Il fallut les ligoter sur les montures des blancs qui continuèrent la route à pied. Les vivres et la boisson manquèrent absolument, vingt-huit heures, pendant lesquelles on dut marcher sans une halte, à moins de se laisser mourir. Au but, sergents et tirailleurs burent et man-

gèrent trois heures durant. Cinquante-six dromadaires sur deux cents subsistaient. Pendant le retour, des tirailleurs exaltés à nouveau par les tortures de la soif, crevèrent les outres de réserve à coups de baïonnette. Les tirailleurs du goum disparurent.

Vers la même époque succombèrent, plus à l'Est, sous les balles des Berabichs, le lieutenant Le Lorrain, et l'agent des affaires indigènes Rossi, abandonnés par leurs auxiliaires Kountas, qui ne se jugeaient pas assez nombreux pour l'attaque du rezzou, mais qui demeurèrent aux environs prêts à recueillir les Européens et leur vingtaine de tirailleurs. Ces Berabichs avaient volé sept cents chameaux à nos tribus amies. Ils prétendaient faire boire tous les animaux avant de repartir vers le Nord; opération pouvant durer trois jours. Selon le chef de notre goum, la prise était trop belle pour que nos adversaires ne la défendissent pas furieusement; et ils comptaient parmi eux des tireurs célèbres, retranchés derrière une digue de cailloux. Les deux Français crurent qu'en les voyant combattre avec les tirailleurs, aucun des Kountas n'oserait faillir à ses promesses. Le signal de combat fut donné. Aux premières salves, le lieutenant et l'agent s'affaissèrent choisis comme cibles par les feux convergents des Maures.

Alors les Kountas firent signe aux tirailleurs de se réfugier derrière le goum, qui certainement eût assuré la retraite. Un fait se passa, magnifique et digne d'être conté à tous les enfants de nos écoles. Cette

vingtaine de héros refusa le salut. Un à un, ils tombèrent sur les corps de « leurs blancs ». Incomparable exemple d'honneur et de courage militaires.

Quels hommes inspirèrent donc cet excès d'honneur aux fils des chefs soudanais qui rallient notre bannière de civilisateurs ? Haut, sec, sous les blancheurs des amples culottes turques, de son dolman étroit, tout en barbe noire autour d'un profil aquilin, le lieutenant Galet-Lalande, comme le capitaine Pasquier son ancien commandant, excelle dans la conduite des escadrons méharistes. Lui-même, de son pied en bottes jaunes, dirige un magnifique animal de robe claire, qui s'avance, le paquet de gris-gris au col, l'éperon de cuivre debout entre les naseaux, et l'épée de la croisade, une épée de Berbères tunisiens, passée dans la sangle. Il n'est pas dans toute la troupe, un meilleur chamelier que le lieutenant Galet-Lalande. Poursuivant un rezzou de Touareg, il sait, mieux que l'expérience millénaire de l'ennemi, ménager les montures à cous de cygne, les abreuver à temps, presser leurs flancs roux quand elles peuvent supporter une marche hâtive, et modérer l'allure de leurs foulées, dès que les plus furtifs indices trahissent les débuts d'une dangereuse lassitude. Le succès d'une expédition tient à cet emploi judicieux des méharis. Il importe que les derniers nomades esclavagistes, Maures, Touareg ou Marocains, reconnaissent l'incapacité nouvelle du désert à leur fournir une sûre retraite, après les pillages et les tueries. Quand la certitude préalable de se

voir rejoints les découragera, ces brigands romantiques n'auront plus que la ressource d'imiter ceux dont nous utilisons déjà le concours parmi nos troupes assurant la police du désert, l'entretien des puits et les transactions des caravanes. A plusieurs reprises, le lieutenant Galet-Lalande étonna ses supérieurs par l'endurance et l'adresse de ses méharistes, par les résultats de leurs randonnées. A lui, je crois, un tirailleur montrant sa cheville fracassée par une balle de ces Berabichs tirant à plat-ventre, dit qu'une seule jambe suffisait pour la marche de combat. Et le rude Saracolé continua de bondir à cloche-pied sans épargner, de son feu, les rares buissons ni les touffes de had qui masquent les têtes des nomades habiles à s'enterrer dans le sable, eux et leurs très bons fusils allemands. Le Soudanais ressentit encore les effets de leur adresse. Son autre tibia fut rompu par le plomb rasant le sol. Alors l'opiniâtre déclara que, s'il ne pouvait plus avancer, du moins, il épaulerait à genoux, viserait mieux, et vengerait ses blessures. Ainsi fit-il. Guéri, cet héroïque baron de la campagne nigérienne vous guidera, la baïonnette passée dans la ceinture, à la manière des Orientaux. Rejetée sur la nuque, la chéchia découvre le fer d'un large front aux bosses luisantes, des yeux en amande, un mufle camard et mobile derrière quoi florit le sens de l'honneur.

Chose vraisemblable, puisque les mêmes officiers instruisent ceux de Tombouctou et ceux de Nancy. Comment tel de nos dragons serait-il moins stoïque,

en vérité, que ces tirailleurs dévoués à la mission du lieutenant Ranc et souffrant leur martyre d'écorchés vifs dans les sables d'Oualata, près de cet officier trapu, hérissé de cheveux noirs, candide en apparence, un peu mystique et capable de leur donner confiance en leur bravoure?

Peu de choses valent mieux, pour notre esprit, que la promenade africaine aboutissant à ces dunes pâles où la sombre caravane tangue sur les jambes de ses dromadaires en file avec ses quelques soldats masqués enveloppés, avec le génie de ses chefs blancs. Une seule âme vit dans ces corps tapis sur les bosses des bêtes solennelles. Au premier signe d'une main levée, le cortège s'arrête ; les hommes glissent à bas. Ils se rassemblent. Ils s'en vont, ligne de tirailleurs baissés, l'arme au poing, vers la dune que leurs pieds nus escaladent prudemment. Un nouveau signe les fait tous s'enliser, invisibles aussitôt derrière les touffes et les épineux. Manœuvre obtenue enfin, malgré la répugnance de leur orgueil à se cacher. Cependant le goum est parti courbé sur les encolures de ses méharis qui allongent leurs foulées vers la droite, afin de tourner rapidement l'adversaire et de saisir le convoi de prise, dans le fond du val sablonneux où probablement les nomades se dissimulent. L'action s'engage. Nos sergents français barbus comme les anciens sapeurs emmènent les sections par les flancs qu'ils étendent ainsi. L'œil du touriste n'aperçoit rien, dans la pâleur moirée de ce désert, ni entre les arbustes rabougris

ıut, sec, sous les blancheurs des amples culottes turques, le lieutenant Galet-Lalande... » — page 389.

seraient l'air et vibreraient en pénétrant les chéchias des crânes. Peut-être se dresserait-il là, ce chef berabich qui tanna la peau du visage arrachée à un de nos lieutenants et s'en fit un masque. Il n'y aurait plus qu'à mourir noblement, à bondir baïonnette au canon en diables inexorables. Souvent par cette sorte d'attaque nos tirailleurs mirent en panique bien des Berbères vainqueurs.

Ce qui ne les empêche pas de venir, au bout de randonnées follement audacieuses, parfois jusqu'au troupeau à l'abreuvoir, dans un faubourg même de Tombouctou, puis de repartir emmenant leur proie, avant l'alarme sonnée par la garnison.

Elle veille pourtant sur cette grande ville apparue comme le port de la mer sablonneuse qui baigne, au nord, Ghadamès la Tunisienne, Ouargla l'Algérienne, Figuig la Marocaine, et qui vient, au sud, affluer contre cette silhouette longue, mauve et bleue de la cité aux mille terrasses, contre le minaret de Sidi-Yahia, la pyramide du Djinguer-Ber, la tour de Sankoré et son clocheton où la voix du muezzin convoque ici les intelligences du Sahara.

En arrivant, les caravanes défilent sous l'angle d'un fort. Il guette les espaces, flanqué d'une redoute ronde, survivante unique des vieilles défenses marocaines. Méharistes et spahis, dans l'intérieur de ces remparts, se tiennent prêts à la reconnaissance du désert ou à la poursuite d'un rezzou. L'artillerie ne semblait pas suffisante, en 1912, pour tenir à distance une armée

d'assiégeants qu'annonçait, à Fez, la politique de nos ennemis. Le sable s'immisce dans les organes délicats des mitrailleuses ; il les met rapidement hors de service. Ce n'est pas l'arme convenable pour le Sahara ; mais de solides canons. Nos officiers les attendent impatiemment. En cas de guerre africaine ou européenne, en cas de révolte consécutive, Tombouctou deviendrait l'objectif immédiat de tous nos adversaires, Maures, Touareg, Peuls du Massina, et même Toucouleurs fidèles au souvenir d'El-Hadj-Ômar ; l'objectif de toutes les races que prêcheraient leurs marabouts soudoyés par tel ou tel agent des coloniaux germaniques. Aussi l'urgence est-elle indéniable de constituer, ici, une force centrale à grand rayon d'action. Dans l'état de choses actuel, lorsque nos méharis partent vers Araouan et Taodéni pour escorter la caravane annuelle, l'azalaï, trop peu de soldats demeurent dans Tombouctou. Il leur serait même difficile de maintenir l'ordre parmi les douze mille habitants, si l'émeute, appuyée par les Touareg du dehors, venait à brandir ses lances et ses glaives. Or les Berabichs campent la moitié du temps, eux et leurs troupeaux, autour de la ville. Bien que la plupart de leurs tribus nous soient soumises, il en est de dissidentes. Les Maures de l'Azouad peuvent, un beau jour, à la voix d'un apôtre congénère, rencontré dans leurs excursions aux salines de Taodéni, nous exécrer, puis nous assaillir. Comptant leurs planches de sel en losanges bien décorés, historiés de signes et de caractères, ils semblent en

général pacifiques au milieu de leurs beautés sémites qu'on appellerait Myriam, ou Judith, ou Salammbô, volontiers. Elles sourient entre leurs tresses, debout devant les tentes noirâtres, devant les cases de nattes. Les Antinoüs et les satyres de leurs familles vous regardent en faisant le salut militaire malicieusement. Siéra-t-il de se fier davantage aux Touareg accroupis dans leurs braies, le front rasé, sous les arceaux de leurs dômes en paillassons ? Leurs captifs bellas, qui mènent les chèvres et les moutons vers les pâturages voisins du Niger, ont toujours combattu dans leurs rangs ; et avec furie.

Ici, vraiment, ces peuplades ne manifestent pas la joyeuse déférence que nos Africains d'ailleurs nous prodiguent. Dans ces faubourgs de ruches, où les Songaïs tissent les bandes indéfinies de leurs étoffes, dans ces maisons de banco où les descendants armas des Berbères tripolitains qui fondèrent l'empire de Gao, travaillent le cuir, brodent les sachets à gris-gris, les bottes, sandales, babouches et harnais, avec des soies multicolores, dans ces rues où les enfants des lettrés alfa apprennent le métier manuel de tailleur, celui de leur caste, avant de former leur esprit de jurisconsultes et d'imans, dans les quartiers arabes où les Kountas-Bekkaï, qui se flattent de nommer le Prophète en leur ascendance, causent dédaigneusement; partout, les mines signifient la crainte soumise ou l'ironie tacite du vaincu au passage du conquérant.

XXV

LE COMMUNISME ET LE MUTUALISME A TOMBOUCTOU

De notre administration, cependant, toutes les castes nobles, Chorfa, Alfa, Arma, ainsi que les noirs Galibi, reconnaissent les bienfaits. La ville n'est plus en ruines comme nous la trouvâmes, comme M. Félix Dubois la décrivit. On a relevé les murailles d'argile, recrépi les façades obliques, replacé les portes massives, moulé savamment les obélisques et les merlons décoratifs. Les terrains vagues ont été acquis et couverts d'édifices. Aux paillotes ont succédé ces maisons construites selon l'art méditerranéen, et semblables à celles de Pompéi. Par les rues au cordeau, le touriste erre, heureux de saluer un ornement de la Cyrénaïque byzantine, telles ces minuscules arcades en relief modelées dans la glaise sur une maison voisine du marché aux branches sèches.

Réserve faite pour la différence des matériaux et leur aspect, on goûte les mêmes joies que procure la flânerie dans une rue médiévale de notre Limousin, de notre Bretagne, de la Vénétie même. Depuis le XIIe siècle, les souvenirs se sont accumulés aux carrefours. L'esprit le moins apte à l'évocation peut s'offrir, de place en place, les réminiscences suggestives. N'est-ce pas un pèlerinage riche en émotions de pensée, celui

qui mène au Puits-de-la-Vieille, aux trois mosquées de Djinguer-Ber, fondée par l'empereur Khan-Khan-Moussa, de Sankoré, bâtie par les philosophes sahariens, de Sidi-Yahia, dédiée au grand saint de l'époque marocaine? Les demeures des lettrés musulmans qu'habitèrent le major Laing, René Caillé, le docteur Barth, le docteur Lenz, comment les visiter sans dévotion? Enfin saurait-on parcourir froidement les forts construits sur les deux points que le lieutenant Boiteux choisit pour ses canons-revolvers, et où il posta ses dix-huit hommes divisés en garnisons capables aussitôt, de battre, au pas de course, les Touareg vainqueurs de l'enseigne Aube et de sa troupe, sur la route de Kabara?

Et cette foule antique? Foule que toisent encore les fils en tuniques bleues des Numides, ces « Barbares » de Scipion, les Berbères. Foule aux types de sémites hiksos et carthaginois. Foule de pasteurs méditerranéens tels que les décrivirent les Bibles israélites, les bucoliques grecques et latines. Foule qui nous entoure de Didons, de Barcas, de Jugurthas et de Massinissas, de Davids et de Bethsabées, de Corydons et d'Alexis; sans compter les fils lippus des guerriers songaïs et mandingues; sans compter leurs sœurs à trois houppes qui façonnent, en plein air, de la poterie, ou leurs sœurs à cimiers, qui broient, au pilon, l'indigo de leurs teintures, dans les enceintes en paillote de leurs fermes. Cette foule est une résurrection surprenante des siècles enfouis sous les vestiges des cités mortes,

jadis, au bord de la Méditerranée sémite, libyenne et latine.

Fidèle aux revendications de toutes nos plèbes, cette multitude réalise une sorte de communisme mutualiste qu'on déclare impossible dans nos parlements. Les *Kondey-di-yo* (les compagnons) associés, par quarante, au lendemain de leur circoncision, se rendent la justice, s'aident et s'assistent selon un statut fixe que maintient une hiérarchie de personnages, en cela supérieure aux distinctions de castes. Un fonctionnaire de Tombouctou, érudit observateur, qui renseigna bien M. Félix Dubois, M. Dupuis, a scrupuleusement observé les coutumes de ces associations. D'abord les différences d'origine y sont effacées. Un noble arma obéit à son supérieur songaï ou mandingue, à un vil galibi, arrière petit-fils de captifs. Un alfa, très fier de son grand savoir coranique, de sa renommée d'écrivain ou d'avocat-conseil, assemblera les briques ovales d'une nouvelle demeure nécessaire à tel de ses camarades nègres. Et cela d'après la décision de l'*Askéou*; chef si révéré qu'il ne s'abaisse pas jusqu'à parler lui-même, mais le fait par l'entremise du *Basouda* (l'orateur). Telles et telles maisons neuves de Tombouctou furent bâties par des coopératives qui souvent obligent leurs membres de substituer à leurs huttes ces maisons, ces petits hôtels en banco avec terrasse. Pour cela, les Kondey se réunissent le jour convenu, prêts à leurs tâches de porteurs d'eau, de gâcheurs de terre, de maçons, de crépisseurs, de

charpentiers, de musiciens et de chanteurs rythmant les efforts du travail; tandis que les jeunes filles dansent pour la joie des yeux. De pareilles mutualités existent parmi les femmes. Chacun de leurs groupes correspond aux coopératives des hommes, qui ratifient, ou non, les projets de ces dames. En cas de labeur commun, elles offrent le tabac, les kolas, le couscous.

Cette égalité relative entre les deux sexes, si contraire aux mœurs des Africains, semble le résultat de l'influence Targui et Maure. Chez ceux-ci, les épouses ont l'importance, la culture littéraire, la direction morale des enfants, le soin de leur enseigner. Chez eux, le ventre anoblit. L'enfant d'un Maure et d'une négresse compte pour peu de chose. Le fils d'un nègre et d'une Maure jouit de tous les droits, dans la tribu de sa mère. Les sociétés de femmes se développent, à Tombouctou, comme les sociétés d'hommes et sous une pareille hiérarchie, depuis que des mariages fréquents unirent les personnes de castes différentes, des Armas ayant été ruinés, des Galibi enrichis. Les épouses désignent une arbitre, l'*Ashakoum*, comme leurs maris et leur frères, élisent un juge, l'*Alkali*, à qui les unes et les autres témoignent une confiance dont ne bénéficient pas le cadi, ni même, pour certains litiges spéciaux, le magistrat de France. Ce parangon de l'équité condamne à des amendes onéreuses, au don coûteux d'un bœuf, ou de dix mille kolas, par exemple, si l'un des participants manqua de courtoisie envers les camarades à l'occasion d'une naissance,

« ...lorsque nos méharis partent vers Araouan et Taodeni... » — page 395.

d'un décès, d'un mariage, d'une circoncision, d'une excision. Quel autre peuple châtierait autant les défaillances de la civilité ? Notez que la coopérative tout entière paye pour le délinquant. S'il y a résistance, le procès vient devant un groupe d'hommes plus âgés, et jusqu'au groupe des vieillards. On peut en appeler encore à la Djemmaâ constituée par les associations du quartier, par les mandataires des coopératives fonctionnant dans les trois autres quartiers de Tombouctou. Il arrive que trois cents délégués s'assemblent ainsi pour rendre, en dernier ressort, une sentence, sous la présidence de l'*Askéou* en chef.

En ce moment, les coopératives reconstruisent la ville. Elles accotent les unes aux autres ces demeures d'argile presque toutes pareilles à celle de M. Dupuis. Chacune contient, à des niveaux différents, quelques chambres étagées autour de la courette centrale, réunies par des corridors étroits et bas, éclairées par les découpures en arabesques des volets marocains. Coussins et nattes, coffres en cuir bardés de ferrures complexes, plateaux et tasses de cuivre, meublent ces petites salles ombreuses, fraîches, confortables. Logis de la pensée, de la méditation, de la lecture, du calcul. Logis de savants, de dévots et de marchands courbés devant leurs manuscrits, leurs corans ou leurs comptes sans trop de mouvements inutiles, causes de transpiration, puis de lassitude. Logis d'idées secrètes et d'espoirs mystérieux. Dans la cour, la jeune captive en pagne manœuvre son pilon à mil. Dehors, des

marmots jouent, tout gris de sable qui saupoudre leurs corps en bronze potelé. Sur un tapis de Niafunké des femmes à trois houppes, accroupies, étendues remplissent, de leur babil, la chambre blonde. Elles tirent le fil de la quenouille memphitique emmaillotée de coton. La plus vieille conte les légendes des chasseurs aux exploits étranges et comiques, dont M. Dupuis a traduit un ensemble.

Évidemment, rien n'a changé, dans ces demeures, depuis cinq ou six siècles, si ce n'est la joie de l'Afrique peu à peu étouffée par l'effroi quotidien; mais le marchand, qui sort de ces intérieurs pour se rendre au grand marché, n'a point d'autre vêture que celle de ses ancêtres, ni d'autres idées. Eux et lui supputent combien de sel arrivera de Taodéni, à raison de quatre barres par dromadaire kounta, en surplus de la provision que fut chercher l'azalaï. Le total de l'importation sera-t-il deux mille cinq cents ou trois mille tonnes cette année ? Et combien les Berabichs eux-mêmes exigeront-ils en échange de quatorze barres. Treize représentent, selon eux, malins chameliers, le dédommagement pour la peine de transporter la quatorzième; seule fraction rémunératrice du pauvre mineur peinant aux puits d'Agorgoth où cinquante personnes, sur deux cents, moururent de faim, en 1910.

Et combien les chefs de la caravane devront-ils verser, là-bas, entre les mains de ces saulniers ? Cinq kilos de mil pour huit planches de sel, travail d'un

jour? Ou pour dix? Éléments indispensables du problème relatif à la hausse ou à la baisse prochaine des cours. Toutes les barques du Niger emporteront-elles leur charge du condiment? Les unes remontant vers Niafunké et Mopti; les autres descendant vers Gao, Tillabery, Niamey, semant leur cargaison dans les ports du fleuve, de ses affluents navigables. La planche de trente kilos vaudra-t-elle onze francs cinquante ou douze francs? L'azalaï rapportera-t-elle soixante-dix mille barres ou plus? Les courtiers placeront-ils le tout, à bon prix, dans la Boucle du Niger, pour assaisonner les repas songaïs, peuls et lobis?

Ainsi pense le courtier en son boubou à broderies savantes, sous la toque de coton. Il baisse les cils contre ses regards blessés par la lumière que réfractent les parcelles du sable entre les murs blonds. Il arrive au marché principal qu'emplit une foule blanche et bleue, la foule à grands plis, la foule qui déambule devant les baraques, dômes de nattes arrondies sur des branches courbes, devant les modestes étalages à terre des femmes bellas, sévères entre leurs tresses, des femmes songaïs, tristes sous leurs trois houppes, des fermières bambaras, rieuses sous leurs cimiers. Il admire que les commerçants de France aient bâti ces longues maisons où s'entassent en quantité considérable tous les produits, et que, dans la factorerie magique, l'on offre tant d'ustensiles commodes en fer-blanc, tant d'ombrelles pendues, tant d'objets sous les vitrines des comptoirs, tant de parfums, de savons,

de cotonnades, de soie en pièces, de services à thé, de liqueurs diverses, d'images et de photographies.

Au bout de la place en rectangle, le dispensaire du « toubib » est ouvert à la file des malades. Beaucoup viennent consulter, pour leurs ophtalmies des sables, ce jeune blanc à barbe légère et à veste galonnée d'or qu'à l'intérieur d'une salle nue les infirmiers noirs assistent. Des enfants lui sont présentés par des mères kountas aux yeux doux. Leurs fronts anxieux se rident sous le diadème de cuir, sous la coiffure nattée ; et, quand elles se baissent, les riches pendeloques de leurs tempes caressent le poupon criard de leur or en losange, de leur ambre en boules. Avant de dire à l'interprète enturbanné le mal des petits, ces dames touchent, sur leurs poitrines, le cuir polychrome des trois scapulaires à gris-gris. Sans ôter son litham, le Targui colossal en ses larges braies bleues, montre un moignon dévoré par les ulcères. De haut, le guerrier regarde ce petit médecin de notre Midi, actif et bienveillant, qui, lui-même lave les plaies, examine, et panse; mais qui ne sait pas, comme le marabout, citer la surate, l'inscrire sur un papier. Réduite en cendre et bue dans l'eau, la maxime guérirait seule cette blessure. Que peut faire un remède sans la surate correspondante?

Cette paysanne berbère, à la mine féroce et vengeresse dans sa face large, dénude, sans pudeur, un torse modèle que, de leurs travaux dermatiques, sillonnèrent les acarus de la gale. L'orgueilleuse patiente semble

prête à poignarder l'interprète barbu, sans doute plaisantin. Lui se carre, sous les franges de son turban, dans une mante de soie brune. Il ne paraît pas redouter cette colère de fille noire à la chevelure cordée. Il continue de l'agonir.

De ces clients basanés, les uns s'étonneront si le remède n'a pas guéri en quelques jours ; et ils perdront confiance. D'autres reviendront à la visite ; mais ils auront omis de suivre le traitement. Ceux-ci joindront à la thérapeutique française les soins bizarres du griot ; car ils estiment qu'une double médication doit accélérer le résultat. Néanmoins s'ils doutent souvent des remèdes absorbés en pilules, cachets ou potions, nul ne méconnaît l'efficacité du pansement. La cicatrisation prompte de leurs plaies les convainc. Tuberculeux et cardiaques envient même le blessé qu'on enveloppe de gaze, d'iodoforme, de bandes étroites. Que ne les traite-t-on pareillement ?

Au total, s'il était possible d'hospitaliser les malades, on en guérirait beaucoup. L'excellence de leur tempérament les défend contre les complications habituelles aux maux des Européens. Nos méthodes appliquées à de telles constitutions donneraient des maxima de cures. Ce serait un impeccable moyen de multiplier nos prestiges et d'assurer notre influence dans tout le Sahara. Malheureusement, le budget des services sanitaires ne suffit pas.

La pénurie de médecins est incroyable, honteuse même pour la métropole et sa réputation dans le

monde. Pendant la marche de l'azalaï que le docteur accompagne quatre ou cinq mois, le cercle de Tombouctou, et ses quatre-vingt-quatorze mille habitants se trouvent sans aucun médecin. Quand je passai à Djenné, le cercle et ses quatre-vingt-trois mille habitants en étaient privés.

Une loi devrait attribuer trois ans de service africain dans l'infanterie coloniale, à tous les jeunes gens reçus docteurs et dès lors enrôlés comme tels, et dispensés, en revanche, de convocations militaires avant la fin de leurs études.

Trop précieuse est la vie des blancs qui, à deux ou trois, dispersés sur d'énormes régions, administrent soixante ou quatre-vingt mille Africains, et les protègent, contre un millier d'esclavagistes, avec vingt ou trente tirailleurs soudanais, avec un goum de cinquante méharistes douteux! Trop précieuses pour l'avenir sont les existences des enfants indigènes, de leurs mères qui, faute d'hygiène, périssent en grand nombre.

Cependant les docteurs décuplèrent au Soudan les possibilités de l'effort humain dans leurs postes. Certains de servir la cause de leur pays et l'honneur des nations civilisées, ils se prodiguent jusqu'à mourir par excès incroyables de fatigues. Ils enseignent même aux officiers les principes de l'art, et les moyens d'utiliser les manuels de thérapeutique coloniale dans les postes lointains, d'essayer les interventions chirurgicales indispensables. A cette école, lieutenants

et capitaines se font thaumaturges, et avec, parfois, un succès bien inattendu dans le fond de la brousse.

Comprennent-ils de tels dévouements, ces malades accroupis à l'ombre du péristyle sur le seuil du dispensaire? Ceux-là si bien faits en leur nudité couverte de haillons, et ces négociants maures sous leurs dômes de nattes? Et ces marchandes assises sur leurs talons, devant les façades roses, avec leurs étalages de petits morceaux, de menues bûches, de tas minuscules? Et celles qui entrent dans la bâtisse ensoleillée de la factorerie pour hésiter entre les calicots de Hollande? Ces Maures, semblables aux images des quatre évangélistes, ce nain au torse et à la tête de géant, aux jambes de basset, qu'on a vu près de ses molosses sur les vieux tableaux espagnols? Ces vieillards, un peu trop foncés peut-être pour ressembler aux sept sages de la Grèce? Ces sauvages de Robinson Crusoé? Ces porteurs d'eau vêtus d'une tunique en loques comme les mendiants autour de Diogène, et qui offrent les vingt-cinq litres d'eau de leur outre pour trois centimes, en dépit de leur fatigue ruisselante ; alors que la livre de riz en coûte vingt? Ces jeunesses à marier qui arborent, en plus des trois houppes, une autre sur la tempe droite? Ces filles au nez fin, contentes de la galette en cheveux tressés qu'elles gardent sur le crâne, sans compter les cadenettes accompagnant un minois de modiste parisienne qui aurait, par gageure, ramoné une cheminée de novembre? Ces hétaïres arabes, drapées de voiles bleus, comme la Sainte

Vierge ou Marie de Magdala, et qui ruinent les négociants marocains par le faste lourd de leurs bijoux puniques, syriens, cachés sous la cotonnade? Cette marmaille vêtue d'un fil de cauries sur les hanches, premier livret d'épargne, ou drôlement parée de dalmatiques en toile à torchon; promesses nombreuses pour l'avenir? Tous ces gens que nous avons étonnés par les invraisemblables courages de nos soldats, par les miracles de nos sciences, se montreront-ils les disciples reconnaissants des civilisateurs?

XXVI

LES CIVILISATEURS

Problème encore insoluble à cette heure, et que, sans cesse, discutent les officiers de Tombouctou, tantôt avec M. Dupuis, l'observateur assidu des mœurs songaï, l'inspirateur de tous les écrits concernant sa ville, tantôt avec M. Bonnel de Mézières, le chercheur érudit des manuscrits arabes, le diplomate de notre influence parmi les tribus sahariennes, l'élégant cavalier qui n'omet rien du dandysme actuel, pas même les joues rasées sous la moustache en brosse. Casqué, botté, il trotte, par les rues sablonneuses, selon les règles du meilleur raffinement que dicterait, au Bois de Boulogne, un arbitre des élégances cavalières, apte à les modifier, juste comme il convient, pour les nécessités du climat tropical.

Cl. Fortier, Dakar.

« Ces Maures, semblables aux images des quatre évangélistes.. »
— page 407.

Veut-on savoir le menu du 10 novembre 1912 ?

HORS-D'ŒUVRE DE TAODENI
OMELETTE AUX TOMATES DE TOMBOUCTOU
FILET DE BŒUF OUALATA
MESCHOUI TENGUERERIF
PURÉE DE PATATES TOUAREG
GATEAU DE RIZ DE DAOUNA
DESSERTS DES MARES.

Donc, au cœur de l'Afrique, et dans les sables chauds du désert, là, quelques Français se réunissent devant un déjeuner de Paris, tout lumineux par ses cristaux, ses porcelaines, son argenterie, par ses vingt ustensiles délicats et propices à la communion solennelle de l'homme avec les essences comestibles de l'univers.

Une fois de plus, il siéra de constater quel brillant génie anime les cerveaux de ces officiers, de ces administrateurs, de ces docteurs contraints à tous les miracles par les nécessités de la conquête, par le manque quotidien de tout, par l'absurde indifférence du Parlement pour notre Carthage. Nos tirailleurs soudanais sont tellement accoutumés à voir leurs chefs se tirer d'embarras par magie, qu'ils répondent aux moments difficiles : « Moi peux pas ; mais toi, lieutenant, débrouille toujours ; y a ça bon ! » Et il semble vraiment que ce soit là l'opinion de toute l'Afrique devant les prodiges accomplis par les quelques poignées de stoïques au cœur romain.

Après le colonel Roulet, de qui les Parisiens connaissent l'éloquence et l'heureux savoir, c'est le colonel Sadorge qui préside aux destins de Tombouctou avec la collaboration de M. l'administrateur Vadier. Portant sa gloire de soldat célèbre, en toute modestie, le colonel ne laisse passer, sous la moustache épaisse, que des paroles exemplaires. Très simple, il préfère que ceux de son entourage brillent, qu'ils content leurs exploits de chasseurs ou de guerriers, qu'ils dissertent avec maîtrise sur les sujets de leur compétence. Il semble dire : « Voilà comme ils sont, et comme j'aime qu'ils soient. » Un chef conscient de son mérite n'a point à paraître lui-même. On juge de sa maîtrise d'après les talents qu'il a su rassembler, guider, ou qu'il laisse librement s'épanouir.

Voici l'un de ces hommes. C'est un très beau garçon à cheveux d'or. Son képi a le bandeau bleu-ciel des spahis. Cet Apollon organisateur se propose la formation d'un goum auxiliaire parmi les gens de Oualata, la cité récemment conquise, la ville aux inestimables manuscrits du XIIIe siècle que M. Bonnel de Mézières a recueillis, que M. Delafosse et son beau-père traduisent, commentent, source d'une histoire prochaine. Ce lieutenant explique passionnément son dessein. Seul, ou presque, dans ces lieux, parmi les campements de nomades, il ira trouver chacun des meilleurs. Il lui dira qu'il faut aimer notre œuvre de civilisation, s'armer, combattre, mourir pour elle. Et plus. S'astreindre à la discipline des Latins, à la probité française. Renon-

cer au pillage, si juste qu'il paraisse d'après la coutume du désert. Renoncer aux profits de la bataille, en dépit de toutes les idées sahariennes. Combattre pour l'honneur, et la pure grandeur de la loyauté. Avant qu'il sache si ces néophytes lui seront fidèles ou hostiles, ce lieutenant s'en ira seul au milieu d'eux, dans les contrées arides. Là, sans témoin, il poursuivra quelques cousins de ces méharistes ayant dévasté un village de notre protectorat. Sera-t-il assassiné en route par son goum ? Ou bien abandonné, devant l'ennemi, comme il est advenu à Rossi et à Le Lorrain ? Il se peut. « En tous cas, ajoute le lieutenant, personne ne saurait dire que je fais ça pour avoir la croix. Je l'ai. Ni pour décrocher le troisième galon. Je suis au tableau d'avancement parmi les premiers noms. Personne ne saurait dire que je fais ça pour un avantage... Hein ? » Et tous de l'approuver en souriant.

Et vous considérerez cet admirable cavalier qui eût pu, à son gré, vivre dans une garnison de France, participer à tous les luxes, à tous les plaisirs raffinés du monde ; car il joint à la franchise de sa parole, et à l'évidence de sa bravoure, les façons d'un homme fort distingué. Non. Au milieu de ses barbares dont il a sans doute obtenu la confiance en soignant, d'abord, leurs sales maladies, en partageant leur existence malpropre et hostile, le lieutenant Bœswilwald a réalisé son vœu. Escaladant, par la jambe de derrière, la bosse de son méhari, sans le faire agenouiller, afin de

montrer à ces chameliers par atavisme son excellence d'instructeur légitime, il a parcouru les espaces aveuglants du désert. Il a bu l'eau rare et magnésienne des puits où flottent des animaux noyés. Il a bu le dernier, afin de faire comprendre son caractère de chef qui sait dominer ses propres instincts au bénéfice de tous. Peu à peu sa supériorité, dans les vertus même du Berbère et du Maure, s'imposera. Le lieutenant offrira bientôt à son pays une troupe nouvelle, capable de servir au mieux, de faire plus latin l'empire antique et sablonneux de Carthage.

Ce jeune homme espérait cela, devant cette table lumineuse et fleurie dans l'ombre fraîche ; pour le seul plaisir d'être estimé par ses camarades et son colonel, pour être utile à la Nation.

Un autre parla. Il a fait la guerre de Crète contre les Turcs, celle de Chine contre les Boxers. Il a traversé les Indes au retour, accumulant les observations de l'artiste, de l'économiste, de l'ethnographe, du colonial, les méthodes anglaises d'administration. Il a touché, en les voyant à fond, Saïgon et Singapour. A la Côte d'Ivoire, il a vécu dans la forêt, parmi les peuplades les plus sauvages. Capitaine, il a dû soudain partir au secours de son lieutenant assiégé fort loin. Dans la nuit même, ce chef a réuni les porteurs de la colonne, de son bagage et de ses munitions, en quelques heures. Il a marché. Il a vaincu. De retour, il a soigné, tout un mois, le médecin de sa compagnie, et prolongé cette vie, grâce à de la science acquise,

en attendant l'aide de l'autre docteur retardé par la distance, par un voyage à cheval de plusieurs semaines. Aujourd'hui, le capitaine Thévenin a laissé les trois galons d'or pour l'administrative ramille d'argent. Il collabore au gouvernement général. Il crée les archives et l'histoire de l'Afrique occidentale. Il guide, avec un savoir infaillible, le visiteur de notre Afrique, sans omettre d'examiner, au passage, les postes militaires, les tribunaux indigènes, l'esprit des villageois, les travaux de ses collègues, les résultats de l'agriculture et de l'élevage, les possibilités de la navigation fluviale, les réclamations des fonctionnaires, des officiers, des laptots mécaniciens, des tirailleurs bambaras, des chameliers berabichs.

Imaginez ce que peut être un échange de propos entre de telles intelligences, de tels caractères, de telles mémoires, entre l'érudition d'un observateur assidu comme M. Dupuis-Yacouba et les connaissances d'un voyageur diplomate comme M. Bonnel de Mézières. Vous écouterez le commandant Joly et l'administrateur Vadier multiplier leurs surprenantes révélations sur la psychologie des peuples qu'ils dirigent, qu'ils organisent. Celui-ci vous dira ses chasses à l'éléphant, à l'hippopotame, et quel sergent tua, dans un poste du cercle de Gao, en une seule année, vingt-deux lions avant d'être écharpé par la furie du vingt-troisième qui, blessé profondément, agonisa sur la victime. M. Bonnel de Mézières vous expliquera comment on force l'autruche à courre,

dans les environs de Oualata. Ces messieurs discuteront joyeusement aussi sur la question de savoir quels sont les plus beaux ballets de tam-tam. Ceux de la Guinée ou du Soudan? Et pourquoi notre opéra ne peut-il rien donner qui vaille en comparaison? Là-dessus, on parlera des ballets russes, de Chaliapine et de Moussorgski, de Debussy et de Beethoven, des écrivains-voyageurs Loti, Chevrillon, Louis Bertrand, des grandes pages signées par Maurice Barrès, par Rosny. Car, pendant la sieste, on lit. Et on lit beaucoup plus qu'à Paris. On préfère s'instruire à manier les cartes ou calomnier ses amis. C'est le miracle africain.

Chose merveilleuse, ces Latins dénigrent peu leurs émules. L'extrême valeur des gouvernants, M. Merlaud-Ponty, M. Clozel, n'est pas contestée. M. Roume a conservé toutes les admirations de ses anciens collaborateurs. Les généraux Gallieni, Joffre, Archinard, Bonnier sont loués nettement. Et, contre nos parlementaires si foncièrement injustes pour l'œuvre de nos Africains, la critique n'est pas trop amère. « Que voulez-vous?... Ils ne savent pas! » aime-t-on répéter sur le ton de l'indulgence qui excuse, plutôt que sur celui de la sévérité qui s'indigne. Seul un acte parlementaire ne bénéficie pas de cette tolérance. Il n'est pas un poste de notre empire où l'on devine les motifs pour lesquels furent cédés aux Allemands le nœud orographique de la Sanga, sa houille blanche, le meilleur centre industriel de l'Afrique prochaine, et une

des régions fructueuses de ce continent. Sénateurs, députés, ministres, n'avaient-ils donc jamais lu les rapports du commandant Lenfant? Eux non plus, «ils ne savaient pas! » Il en est si peu qui savent, au Parlement de France!...

N'importe. On restaurera Carthage tout entière.

Dans le Sahara le dromadaire ne marche-t-il pas droit, devant lui, jusqu'à l'instant de la mort? Quand la fatigue l'a épuisé, il tend de plus en plus le cou, comme si la tête voulait entraîner le reste du corps encore plus loin; mais le corps pèse et s'affaisse. Il ne se relèvera plus. Lorsque la caravane a défilé tout entière, lorsque le bruit familier s'amoindrit à distance, l'animal prend peur de la solitude. Une dernière fois il tend le cou vers la vie qui s'éloigne. L'effort est vain. Alors le méhari résigné pose sa tête lasse sur le flanc; et, doucement, il expire. Le fidèle serviteur disparaît sans murmure, puisque son œuvre continue.

On trouve aussi parfois, dans le sable, un Maure en posture du salam que l'air sec a momifié, près de son chameau à terre. Ayant perdu la route du puits, ils se sont l'un et l'autre remis entre les mains de la fatalité divine, sans révolte.

Que de captivantes histoires dites ainsi, autour de cette table française, par les matins ardents de Tombouctou!

Le plus souvent, on y espère le transafricain qui doit unir le Niger à la Méditerranée, comme le firent, si longtemps, les voyages des caravanes parcourant

les pistes de puits en puits, d'oasis en oasis. Savamment, le colonel Sadorge explique les difficultés, les chances, la nécessité de l'entreprise. De Colomb-Béchar, ce rail doit s'allonger vers Tosaye, en aval de Tombouctou, dans le vieil empire de Gao.

Le soir, on reprend ces propos, sur la terrasse, à l'heure où le soleil s'immerge dans les vapeurs de l'horizon ; à l'heure où les rayons dorent enfin, plus qu'ils ne les dessèchent, les pyramides hérissées de Djinguer-Ber et de Sankoré, le pinacle de Sidi-Yahia, les rebords des toitures plates, et la crête de tous les murs qui, progressivement, s'obscurcissent. Quelques minutes, la ville reste ainsi ; mi-partie or et ombres. Vers le ciel apaisé, un peu gris, les lignes de faîte resplendissent, tandis que la vie du peuple devient ténébreuse dans le dédale des rues, jusqu'aux espaces mauves du désert.

Une vapeur lilas monte des fonds. Elle noie les dunes, au loin.

Alors, la ville de terre dorée, d'ombres fauves, la ville aux façades marocaines, puniques, égyptiennes, étrusques et latines suggère tout ce que nous supposons de l'ancienne vie méditerranéenne, de ses peuples en tuniques, en toges, de ses peuples à grands plis, qui se meuvent là, sous les cris aigus des enfants et des passereaux.

Bientôt les ors qui persistaient aux faîtes se ternissent. Ils se cuivrent. Ils deviennent orangés comme la poussière qui s'élève avec la brise. La ville blonde

des régions fructueuses de
députés, ministres, n'ava
rapports du commandan
ne savaient pas! » Il en
lement de France!...

N'importe. On rest

Dans le Sahara
droit, devant lui, j
la fatigue l'a épu
comme si la têt
encore plus loir
relèvera plus
lorsque le br
mal prend
tend le cou
Alors le m
et, douce
sans mu

On
en po
son
ils
fat

cœur d'une
pit dans
ns la
la
par les
urs par-
front, sur
ou de boules
s enclose dans
x Salammbôs de
ésormais, sous nos

1912-1914.

.E DES CHAPITRES

Pages

.CE.

. — L'Empire de la joie 1

II. — Les Dieppois du moyen-âge et nos aïeux normands sur l'Atlantique africain 11

III. — Gorée, l'île évocatrice, et les amours de Boufflers 16

IV. — Un porche de notre Empire 25

V. — La fertile beauté du Cayor. 38

VI. — La genèse d'une capitale. 62

VII. — Les Sénégalais et la Révolution française . . 78

VIII. — L'afflux des peuples à Saint-Louis 86

IX. — Carthage sur le Sénégal. 99

X. — « L'Isle à Morfil ». 118

XI. — Le prince de l'Adrar. 127

XII. — Les ballerines du Tekrour. 136

XIII. — La civilisation parmi les Soninkè de Bakel. . 156

XIV. — La gracieuse vie de Kayes et l'enfer du Felou. 172

XV. — Par le pays mandingue 193

XVI. — Vers les danses de Bammako. 206

XVII. — Très large, le Niger s'étend... 227

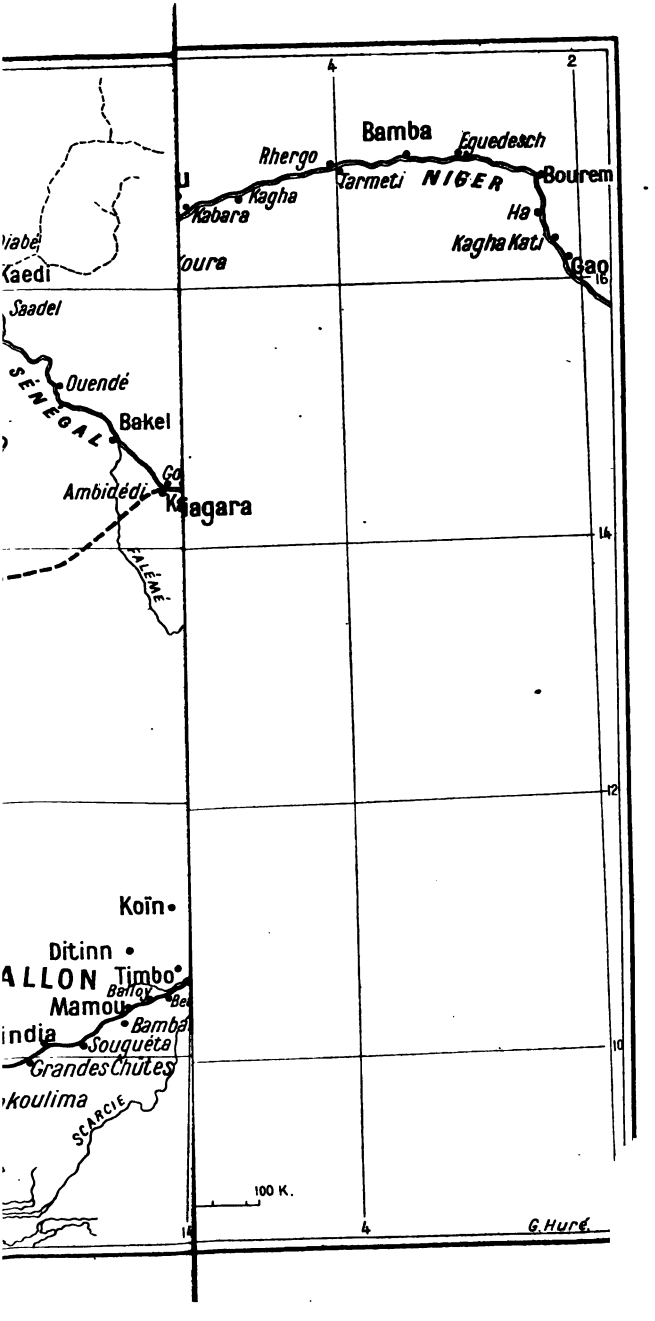
XVIII. — Djenné, la passion du Soudan. 256

XIX. — Les troupeaux du Massina 286

XX. — Les rives sanglantes du Niger 305

XXI. — Les visages de Tombouctou. . . . . .
XXII. — La croissance douloureuse de la cité. . . .
XXIII. — Gloire et martyre de la ville. . . . . .
XXIV. — La venue des Européens. . . . . .
XXV. — Le communisme et le mutualisme à Tombouctou . . . . . .
XXVI. — Les civilisateurs. . . . . .

Paris. — Typ. Ph. Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 56103.


Bamba
Equedesch
Rhergo
Tarmeti
NIGER
Bourem
Kagha
Kabara
Ha
Kagha Kati
Gao
Kaedi
Saadel
Ouendé
SÉNÉGAL
Bakel
Ambidédi
Kagara
FALÉMÉ
Koïn
Ditinn
ALLON
Timbo
Mamou
Bamba
Souquéta
Grandes Chutes
SCARCIE
100 K.
G. Huré.
4
2
16
14
12
10

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05854 0082

10.20-69
km